3 1761 04665034 7

Charles BOCHER

MÉMOIRES

1816 - 1907

PRÉCÉDÉS

des Souvenirs de Famille

1760-1816

★★

1848 - 1870

PARIS

ERNEST FLAMMARION, Éditeur

26, Rue Racine, 26

MÉMOIRES

DE

CHARLES BOCHER

(1816-1907)

DU MÊME AUTEUR

En vente :

MÉMOIRES

Précédés des « **Souvenirs de Famille** »

1er Volume : 1760-1848

Un Volume in-8. Prix : 7 fr. 50

En préparation :

LE TOME TROISIÈME ET DERNIER

1870-1907

HF.B
B6646m

MÉMOIRES

DE

CHARLES BOCHER

(1816-1907)

TOME SECOND

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

Je dois à une longue intimité, à la confiance dont n'a cessé de m'honorer M. Charles Bocher, la désignation flatteuse qu'il a bien voulu faire de moi pour publier ce livre, qui fut la constante préoccupation de ses dernières années.

C'est au cours de nos causeries quotidiennes, que, le plan de son œuvre arrêté, M. Bocher en entreprit la composition. Rédactions successives, retouches se multipliaient. Tout bien examiné, il fallait se résigner à des suppressions qui n'allaient pas sans lui coûter, mais qu'exigeaient ses scrupules de galant homme. Malgré son vif regret de sacrifier des anecdotes piquantes, il n'hésitait pas à céder à des considérations de famille, d'amitié, de politique.

Tant de labeur ne parvenait point à lasser une énergie peu commune chez un nonagénaire et que servait une rare lucidité d'esprit. Il s'attachait à la justesse des idées et des termes jusque

dans les moindres détails de cette œuvre dont il m'a laissé le soin d'assembler les chapitres.

Comme il sentait ses souvenirs s'effacer, comme il craignait de voir disparaître des images déjà bien lointaines, il me traça lui-même mon rôle auprès de lui. Il fallait s'ingénier à réveiller, parfois même à rappeler complètement à la vie tout ce passé.

Il n'a pas tenu à nous que les observations recueillies n'aient été plus nombreuses, j'ajouterai même, plus profondes et plus complètes. L'auteur s'était mis trop tard à l'œuvre.

Autre mission particulièrement délicate : je dus faire des recherches dans une correspondance de soixante-dix années environ, dont ses yeux affaiblis ne pouvaient plus eux-mêmes prendre connaissance. Dirai-je que mon constant souci, en lui soumettant les passages qui me frappaient, fut de ménager son originalité de mémorialiste. Son libre choix, s'exerçant sur ces textes, conservait au livre la marque de son caractère et de son humeur.

Je me trouverai amplement récompensé de l'avoir dirigé dans sa propre voie, si ces pages laissent apparaître tout entière sa tournure d'esprit : l'éclectisme que l'on sait, une indulgence que d'aucuns trouvent excessive, des impressions légères, toutes de surface — intentionnellement,

— le ton de l'homme du monde qui aime par-dessus tout la causerie. Car, lui prêter l'intention de se poser en historien eût été à ses yeux le pire contresens.

Image de sa vie, qui s'est écoulée heureuse, au milieu des privilégiés de l'esprit et de la fortune, son œuvre, plus travaillée (comme il le désirait d'abord), aurait eu la légèreté de touche qu'il affectionnait. Mais, comme il avait hâte de la voir debout à tout prix, forme et fond ne pouvaient qu'en souffrir.

En la présentant telle qu'il l'a conçue, et même en en respectant les imperfections, je m'acquitte simplement d'un devoir et ne fais que rendre à l'auteur l'hommage qui, je le sais, lui aurait été, entre tous, le plus sensible.

Louis Fafournoux.

PRÉFACE

Ce volume comprend la période qui va de 1848 à 1870. J'y parle de ce que j'ai vu, des événements et des hommes que j'ai connus personnellement ou par ma famille. Heureux temps qui m'a valu des amitiés touchantes, dont je puis m'honorer ! entre toutes, celle du Maréchal Canrobert, au témoignage duquel j'aurai souvent recours.

Indépendamment de mes souvenirs, je me trouvais en présence de documents fort nombreux entre lesquels le choix fut souvent difficile, en raison de l'importance de la plupart d'entre eux. Je me suis imposé d'en sacrifier un grand nombre, même d'intéressants, pour ne garder que ceux qui expriment le mieux la physionomie d'une époque ou quelque trait de mœurs, souvent même à peine esquissé, mais précieux à retenir, ou bien encore le caractère de tel ou tel personnage. Heureux, si j'ai pu contribuer, pour ma faible part, à ajouter à l'intérêt de l'histoire de ce temps.

CHAPITRE PREMIER

HOMMES DE 1848
CONTRE-COUP DE LA RÉVOLUTION
DANS L'EST DE LA FRANCE, EN ALLEMAGNE
DANS LES DEUX-SICILES. RAPIDE RÉACTION

On n'a pas oublié le récit que j'ai fait des trois journées de février 1848. J'assistai au début du nouveau régime, à Paris, mais quelques jours à peine, la fin de mon congé m'obligeant à rejoindre, en mars, ma garnison de Grenoble. Il faut ajouter qu'en dehors de mes souvenirs, une volumineuse correspondance avec les miens que j'ai examinée longuement et minutieusement avec mon ami et collaborateur M. Louis Fafournoux, me permet de parler, non sans quelque autorité, des hommes et des événements de la deuxième République et de l'Empire.

La Révolution de Février aurait-elle pu être évitée ?

A mon avis, il n'aurait pas été si difficile de sauver la Monarchie de Juillet : elle n'avait cessé de répondre à l'esprit du pays ; elle avait sa faveur, et n'avait laissé que le souvenir d'années heureuses et prospères. Un parti auda-

cieux, acharné à sa perte, fit envahir la Chambre par une bande de forcenés, après un discours de Lamartine parlant contre la régence de la Duchesse d'Orléans ; on vit donc un poète homme d'État arrêter toute discussion et réaliser la révolution la plus inattendue. Sans cette surprise, une digne princesse eût été nommée régente presqu'à l'unanimité ; encore était-il douteux que le pouvoir d'une femme, même énergique, eût pu opposer une barrière suffisante à l'exaltation des esprits.

Membres du Gouvernement provisoire que j'ai connus.

Il fut ainsi aisé à quelques députés d'opinions avancées, — que je ne puis croire encore complices de cette invasion, — de s'emparer du pouvoir et de se nommer eux-mêmes membres d'un nouveau gouvernement. C'étaient Lamartine, Dupont de l'Eure, Garnier-Pagès, François Arago, Marie, Ledru-Rollin : au fond des hommes relativement modérés et offrant des garanties au parti de l'ordre. Le soir, à l'Hôtel de Ville, pour donner satisfaction aux plus avancés, les noms de Marrast, directeur du journal *Le National,* de Flocon, principal rédacteur de *La Réforme,* de Louis Blanc et d'Albert, dit « l'ouvrier », furent ajoutés à cette liste.

Dupont de l'Eure.

Mes relations ou le hasard m'ont fait connaître presque tous les membres du Gouvernement

provisoire. Dupont de l'Eure était un ami intime du comte de Laborde ; je l'ai vu chez lui. Je m'étais souvent trouvé dans le monde avec Lamartine, en particulier chez mes amis de Bordessoulle. Une fois, au bureau des Rothschild, il émit devant moi son opinion sur la Constituante : « Tout s'arrangera, disait-il ; la Montagne s'affaissera pour se rapprocher de la Plaine (le centre), et la droite fera équilibre. » Il cherchait à rassurer la puissante maison financière ; elle en avait bien besoin, mais pas moins que lui de son amitié. C'était peu de temps avant la terrible insurrection de juin. Lamartine.

J'ai, il faut l'avouer, peu de sympathie pour Lamartine ; je n'oublie pas cependant qu'il a essayé de protéger ou du moins de ne pas entraver le départ de la famille royale, ainsi que me l'affirma mainte fois mon ami le docteur Véron, dont le journal était l'un des plus répandus au temps où ces événements se passaient. Il faut aussi tenir compte à Lamartine de son énergie à opposer le glorieux drapeau qui a fait le tour du monde à la loque sanglante qui n'a fait que celui du Champ-de-Mars.

J'avais moins vu Ledru-Rollin ; je connaissais surtout sa femme, d'une rare beauté, que je rencontrais chez nos amis communs, les Aguado. Ledru-Rollin.

Crémieux. Après la guerre de 1870, passant quelque temps avec Crémieux à Trouville, j'eus, dans nos nombreuses conversations, la confirmation de ses opinions politiques qui n'étaient pas aussi radicales qu'on l'a dit. Il était, en 1848, favorable à la régence de la Duchesse d'Orléans et avait eu le regret, me disait-il, de n'avoir pu répondre à Lamartine, par un discours qu'il avait préparé avec soin. Après la fatale catastrophe de 1870, il pouvait se faire honneur de cette opinion ; je l'en félicitai.

Garnier-Pagès. Je m'étais lié avec le frère de Garnier-Pagès ; nos goûts d'Opéra nous rapprochaient les soirs de représentations, nos stalles étaient voisines. De là des relations qui avaient un caractère de grande cordialité. Homme aimable, distingué, d'une famille de commerçants des plus honorables, il s'habillait à la mode du temps de sa jeunesse, et portait des cols de chemise qui lui allaient jusqu'aux oreilles, avec des cravates étoffées. Ses cheveux longs, bouclés, dépassaient le col de son habit. Il n'avait pas plus changé de mode pour sa toilette, que pour ses opinions. Les deux frères étaient républicains.

François Arago. J'avais connu François Arago, mais surtout son fils Emmanuel, ami de mes frères aînés ; sa

présence dans le Gouvernement rassurait le parti de l'ordre.

Louis Blanc.

Je n'ai jamais vu Louis Blanc, mais bien souvent son frère Charles, homme du meilleur monde, très connaisseur en fait d'objets d'art, avec lequel j'ai visité plusieurs collections particulières, preuve de nos bonnes relations. Il fut Directeur des Beaux-Arts et membre de l'Institut. Ses opinions politiques étaient loin de répondre à celles de l'utopiste dangereux, du plus fâcheux esprit du Gouvernement provisoire, de l'inventeur des ateliers nationaux, qui n'ont eu qu'une existence éphémère et ont fait beaucoup de mal, à l'époque.

Il est inexplicable que des frères comme ceux de Geoffroy Cavaignac et de Louis Blanc, appartenant au même monde et élevés dans les mêmes conditions, aient eu des esprits si opposés.

En définitive, tous les membres du Gouvernement appartenaient à la meilleure société bourgeoise.

L'ouvrier Albert.

Celui que j'ai vu le plus souvent est Albert, dit « l'ouvrier », quoique, ne l'étant guère. Il était plutôt journaliste qu'ouvrier, à moins que l'on ne considère comme ouvrage manuel la typographie de ses œuvres qu'il exécutait lui-même. Albert eut une vie des plus accidentées ; passa en prison

une vingtaine d'années sous la deuxième République et l'Empire, et ne fut rendu à la liberté que sous la troisième République. Il vint finir ses jours au village de Mello, près duquel j'habitais souvent, l'été, le château de mon ami, le baron Seillière.

Albert était fils d'un cultivateur aisé du canton. Son instruction et quelques ressources de fortune lui avaient permis de collaborer à plusieurs journaux révolutionnaires et même d'en fonder un. Ce n'était donc pas un ouvrier dans le véritable sens du mot. C'est cependant à *ce titre* qu'il avait été nommé membre du Gouvernement provisoire et député de la Constituante par le département de la Seine. Il doit en être souvent de même de ceux que l'on élit, de nos jours, à la Chambre ; la crédulité du vulgaire n'a pas de limites : il veut être trompé.

Au courant des antécédents d'Albert, je ne manquai pas de me lier avec lui. Il avait la passion de la pêche, et c'est pendant qu'il se livrait à son goût favori que j'allais le trouver pour causer. C'était un excellent homme, vivant bourgeoisement avec sa femme qui ne manquait pas les offices de l'église et comptait parmi les plus fidèles paroissiennes.

Il était simple, modeste, et n'avait d'autre prétention que celle de se justifier de l'accusation

qui l'avait fait mettre en prison pour longtemps, à la suite de la journée du 15 mai, où la Constituante, aux premiers jours de son installation, fut envahie par un groupe de gens armés, venant pourchasser les membres qui ne paraissaient pas assez révolutionnaires.

Récit qu'il me fit de la journée du 15 mai.

Albert m'assurait que, mis en avant comme chef de la bande envahissante, il s'était trouvé là bien malgré lui. Le matin, une foule d'ouvriers inconscients, menés par un parti occulte, étaient venus l'enlever de force pour le mettre à leur tête, afin de donner plus d'importance à une manifestation dont le chef était un ancien membre du Gouvernement, encore député. Quant à lui, ajoutait-il, il n'y était pour rien, n'avait pas été consulté et ne savait même pas de quoi il s'agissait lorsqu'on était venu le prendre. Il n'en fut pas moins condamné à la prison perpétuelle, d'où il ne sortit qu'au début de la troisième République. Il était revenu de bien des erreurs, mais était resté fervent républicain. Sous ce rapport, nous n'étions pas d'accord, je n'en avais pas moins de sympathie pour lui et de plaisir à me trouver avec un homme qui était une célébrité dans son genre. Des obsèques solennelles lui ont été faites ; des membres du Gouvernement vinrent les présider, en présence de la

population du pays, accourue sans distinction d'opinions. Des discours y furent prononcés comme pour honorer la mémoire d'un grand citoyen.

J'ai ainsi connu, directement ou non, presque tous les membres du Gouvernement provisoire et je puis dire que, dans leur ensemble, ils apportaient un esprit modéré à leur mission.

La situation au lendemain de la Révolution.

Au lendemain de la Révolution de Février, tout était en désarroi ; les souvenirs de la première République avaient inquiété les esprits, compromis les intérêts ; la rente baissa des deux tiers de son prix de la veille ; les rentiers perdaient ainsi la plus grande partie de leur fortune ; on portait l'argenterie à la Monnaie pour se procurer les ressources indispensables.

Les rues avaient l'aspect le plus lugubre ; nombre de boutiques étaient fermées dans la crainte d'attentats contre les propriétés. La garde nationale maintenait un peu d'ordre, mais elle n'empêcha ni le sac des Tuileries, ni celui du Palais-Royal si riches en objets d'art, ni l'incendie du château de Neuilly, ni le pillage des caves du général Jacqueminot, chef de la garde nationale de Paris, qui ne s'en consola pas. Ne lui avaient-elles pas permis d'entretenir sa popu-

larité par ses somptueuses réceptions où l'on prisait fort ses crus de choix !

Je ne raconterai pas, après tant d'autres, les commencements du nouveau régime ; je ne referai pas le tableau de ces députés de l'ancienne Chambre se rendant à l'Hôtel de Ville pour y compléter le gouvernement. On les a montrés perdus dans la foule, malmenés même par leurs partisans soupçonneux, ne pouvant délibérer qu'à grand'peine dans une petite salle retirée, anxieux de voir arriver la nuit, sans que le Gouvernement fût proclamé ; bref aux prises avec des difficultés toujours renaissantes. De même, le manifeste de Lamartine à l'Europe est dans toutes les mémoires. Des considérations économiques sur le droit au travail et sur les ateliers nationaux, pas davantage ! J'ai eu d'Albert l'ouvrier la réfutation qu'on a lue plus haut de son rôle à l'émeute du 15 mai. Quant aux journées de Juin, qui furent plus terribles que celles de Février et qui amenèrent la dictature de cinq mois du général Cavaignac, j'allais en avoir une idée par l'insurrection de Lyon, à la répression de laquelle concourut mon régiment qui avait été appelé de Grenoble pour cette rude épreuve. L'ordre chronologique m'en fait reporter le récit au chapitre suivant.

En avril, mon frère Alfred, alors capitaine à Metz, m'envoyait d'intéressants détails sur l'état des esprits en Lorraine, après la Révolution de Février :

« Mon cher Charles,

Etat des esprits en Lorraine.

« Il y a aujourd'hui sept jours déjà que je suis à Metz, j'ignore si Gabriel est encore en France, Charles à Paris, Edouard à Caen et Amédée à Toulon ! Voilà donc notre pauvre famille frappée et dispersée encore une fois par le triste vent des révolutions ! Tout commençait à lui sourire ; elle avait un centre, et chacun de ses rejetons poussait vigoureusement. Maintenant, que deviendrons-nous tous ? Dieu seul le sait ! Puisse sa protection ne pas nous manquer après nous avoir si longtemps couverts ! Puisse surtout sa bonté nous permettre de nous réunir, encore, heureux s'il est possible, dans une patrie libre et tranquille. — Je suis arrivé ici après un voyage de trente-six heures rendu bien triste par un temps affreux d'abord, et aussi et surtout par le souvenir de tout ce dont j'avais été témoin pendant les derniers temps de mon séjour à Paris. Pour la première fois peut-être de ma vie je quittais sans regrets cette ville bouleversée, où tout le monde était triste et inquiet, où l'avenir se représentait d'une sinistre manière, où personne n'était sûr d'un lendemain tranquille. En arrivant à Metz, j'ai trouvé le calme le plus profond, presque la confiance, un peu d'agitation dans les esprits à cause des élections prochaines. L'accueil de mes camarades, de mes chefs, a d'ailleurs été si bien-

Contraste entre le calme des pays frontières et l'agitation de Paris.

veillant, si cordial, si fraternel, en un mot, que je me suis retrouvé au milieu d'amis très heureux de me revoir. Cela seul m'eût fait oublier tout ce que nous avons perdu dans cette dernière tourmente, si je pouvais être assez égoïste pour ne pas songer à mes frères. Notre bataillon a été digne de son nom, de sa réputation, dans cette crise qui a emporté la discipline de plusieurs corps de la garnison ! Ses chefs étaient trop paternels et en même temps trop fermes pour qu'il pût les répudier, et nous n'avons pas eu à supporter la honte qui retombe sur certains corps de l'armée qui ont profité de cette révolution pour renvoyer quelques-uns de leurs chefs, les uns, parce qu'ils étaient trop sévères, les autres, trop indulgents, ceux-ci parce qu'ils gênaient ceux-là, qui ambitionnaient leurs places ! Le régiment du génie en garnison ici a renvoyé son colonel, dont la sévérité était trop grande. Il a cherché, mais en vain, à faire suivre son exemple à nos chasseurs. Trois jours après, ce régiment indiscipliné a reçu l'ordre de quitter la ville. Un régiment de ligne, le 3e, a quelque peu murmuré contre son colonel, et celui-ci, quoique l'un des plus jeunes officiers supérieurs de l'armée, a envoyé aussitôt sa démission. A cela seul s'est réduite l'agitation à Metz, ville tranquille par excellence, où l'échafaud révolutionnaire n'a jamais été dressé, même en 1793. C'est d'ailleurs une ville assez triste.

Indiscipline d'un régiment, — cas isolé !

« Il m'est impossible de te donner des détails positifs. Nous recevons cependant des nouvelles de l'Allemagne, avant Paris ; mais elles ne font guère que passer et on ne peut ajouter une foi entière à tout ce que l'on rapporte chaque matin. Aujourd'hui on

Fausses nouvelles venues d'Allemagne

affirmait que le roi de Prusse était prisonnier, que la république était proclamée à Berlin, qu'à Sarrelouis le drapeau rouge était arboré ; que la garnison ne sortait pas du château ! Tout cela a besoin de confirmation.

« S'il n'arrive pas de contre-ordre, la garnison commencera demain les élections. Nous n'avons reçu que très peu de listes de candidats pour les 86 départements, et probablement les trois quarts des hommes et même des officiers s'abstiendront de voter, les élections se feront dans le département avec une grande modération, et il n'enverra à la nouvelle Chambre que des députés donnant toutes les garanties à la famille, à l'ordre. — Notre commissaire général est un M. Billaudel, que tu comptais parmi tes amis intimes. Il jouit ici d'une réputation parfaite, sous tous les rapports.

Aurons-nous la guerre ?

« La grande question pour nous autres militaires est maintenant celle-ci : aurons-nous la guerre ? Les derniers événements qui viennent de bouleverser l'Europe me font croire à la paix. La pauvre Autriche a trop à faire chez elle pour vouloir retenir la Lombardie qui, à l'heure actuelle, a dû lui échapper déjà ! Pas un peuple en Allemagne ne marcherait contre nous. Reste la Russie qui est loin ; d'ailleurs, comme les autres, elle a ses convulsions. Il me semble que ces mouvements combinés vers la liberté doivent lui interdire pour longtemps le champ de l'Europe et la pousseraient plutôt du côté de l'Asie, où tout l'entraîne naturellement. Je crois donc que notre carrière est perdue ; au lieu de guerroyer, nous ferons des reboisements, des canaux, des chemins de fer, des défriche-

ments. De tout temps la destinée du soldat n'a-t-elle pas été de redevenir laboureur ? Malgré cela, l'on parle de reformer les huitièmes compagnies dans tous les régiments. Ce seraient 700 compagnies à remettre sur pied. Si, avec ce système, on veut faire des économies, j'y perds mon latin et donne ma langue au chat. »

Le soldat laboureur.

A quelque temps de là, Alfred m'entretenait plus spécialement de mon rôle à Lyon et de l'Armée des Alpes nouvellement formée.

« Crois bien que personne plus que moi n'a partagé les ennuis que tu as trouvés à Lyon, si tu as assisté aux scènes qui ont dû s'y passer et que j'ai devinées plutôt que connues en lisant les journaux qui en parlaient ! Tu dois me connaître assez pour croire que j'ai fait plus et que j'ai dû avoir longtemps des inquiétudes que ton long silence n'était pas fait pour calmer. Aussi est-ce avec bonheur que j'ai appris le départ de ton régiment pour l'armée des Alpes. J'ai depuis longtemps perdu tout enthousiasme politique, patriotique, guerrier et autre ; c'est te dire que je ne vois pas motif à battre des mains et à trépigner de joie parce que l'ordre peut nous arriver d'un jour à l'autre d'aller massacrer de pauvres diables d'Autrichiens qui n'en peuvent mais, et ne nous ont absolument rien fait. Mais guerre pour guerre, j'aime mieux celle des champs que celle des rues. Je préfère te revoir au pied des Alpes que dans les rues de Lyon. Nous voilà au printemps, et je te sais dans un beau pays. Tu t'y ennuieras moins qu'à faire l'exercice à Lyon, et à y

monter des gardes. Comme je ne crois pas l'Autriche de force à nous faire la guerre ni de reconquérir un pays qui se soulève avec autant d'enthousiasme que l'Italie, je ne suppose pas que d'ici longtemps tu aies des dangers à courir. Je pense plus que jamais que la guerre est une chose impossible en Europe, et pour le moment. Chacun a trop à faire chez lui pour se battre avec son voisin, et M. de Girardin a raison, selon moi, quand il affirme que la liberté de la presse doit désormais remplacer la poudre à canon. Aussi j'aime assez mon pays pour voir avec douleur les sommes énormes que l'on gaspille dans l'hypothèse d'une chose qui ne se réalisera pas, on le sait bien ! On forme sur cette frontière (N.-E.) un corps d'armée de 120.000 hommes : Vous êtes 35.000, dit-on ; il y en aura un autre de 25.000 sur les Pyrénées ; total : 180.000 hommes sur le pied de rassemblement, sans compter 60.000 en Afrique : Voilà, avec l'intérieur, plus de 300.000.000 pour le trésor ; qui les paiera ? Mais surtout quel bel usage on pourrait en faire ? Avec cette somme, vous eussiez plus fait pour l'Italie, et, avec le reste, vous eussiez évité à la France la crise où elle se débat et de laquelle elle ne sortira peut-être pas ! Puissent au moins toutes ces fautes retomber sur ceux qui les auront commises ! Nous avons formé hier nos compagnies de guerre. Je pense d'ailleurs que nous ne quitterons pas Metz de sitôt, et comme je ne vois pas les Russes devant nous, et qu'ils sont bien loin, je dors tranquille et rêve que le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu !

Un adepte des théories d'Emile de Girardin sur la guerre.

« Comme tu l'avais prévu, j'ai trouvé Metz parfaitement tranquille, quoiqu'il y ait eu cependant quelque

émotion dans le corps de la garnison. Le 1er régiment du génie avait renvoyé son colonel, était parti de sa caserne et était venu prendre les hommes des autres régiments à leurs quartiers. Ils ont ouvert les salles de police, et se sont répandus en bandes dans la ville, chantant la *Marseillaise*, et se faisant d'innocents trophées de tous les drapeaux que les habitants se croyaient obligés de mettre à leurs fenêtres. Nos officiers, prévenus, se sont portés à leur rencontre, et chacun, emmenant ses hommes avec lui, on est rentré au quartier clairons et commandant en tête. Là s'est terminée la révolution du 3e chasseurs à pied. Les hommes ont crié : « Vive le Commandant ! Vivent les Officiers ! vive tout le monde ! » et ç'a été fini. La discipline n'a pas bronché un seul instant : officiers et soldats sont restés parfaitement unis, et tout marche et marchera comme si une révolution n'avait pas passé sur nous ! Le 1er du génie a reçu l'ordre de filer immédiatement et il doit être aujourd'hui tout près de Montpellier. Si ses officiers avaient fait leur devoir comme les nôtres, il n'eût pas donné ce triste exemple, et Metz eût offert le spectacle d'une garnison de 10.000 hommes restant calmes et disciplinés au milieu de la tourmente. Le colonel n'a pas été renvoyé, comme on l'avait dit ; il a cru de son devoir et de son honneur de tomber avec ceux auxquels il devait tant, et il est parti. J'ai souffert comme soldat, comme officier français, comme citoyen, du triste rôle joué par quelques-uns des régiments de l'armée dans ces dernières circonstances ; j'espérais que le tien se serait sauvé de la contagion. Je vois par la lettre de Gabriel qu'il n'en aurait pas été ainsi, mais je penserai le contraire jusqu'à ce que tu m'aies renseigné à ce

La révolution du 3e chasseurs, vite arrêtée par la bonhomie habile des officiers.

sujet. Je pense que, s'il y a eu des victimes faites par d'indignes camarades, tu n'auras pas été du nombre et j'espère que tu seras compris dans la promotion monstre qui va paraître. Le métier de capitaine vaut mieux que celui de lieutenant, je puis te l'assurer en connaissance de cause...

M. Billaudel commissaire du Gouvernement.

« M. Billaudel est un homme qui jouit de la meilleure réputation et que tout le monde soutient et approuve. Si le Gouvernement provisoire n'avait fait que des choix comme celui-là, il ne se serait pas exposé à tous les mécomptes que lui ont valus ses trop nombreux commissaires. M. Billaudel est un homme de bien, de talent et d'ordre ; il est une garantie pour ses départements, et on l'a bien vu le jour où le bruit s'était répandu qu'il était nommé ministre de l'intérieur, aux lieu et place de M. Ledru-Rollin. Heureusement, — malheureusement plutôt, — il n'en était rien. Dimanche dernier, on a planté ici un arbre de la liberté, sur la place de la caserne du génie, aujourd'hui place de la République. Toute la garde nationale, la garnison, les autorités, les ouvriers avaient été convoqués. A 2 heures, la garde nationale et la garnison fermaient la place en bataillons serrés. M. Billaudel, en écharpe, est venu à 2 h. 1/2, avec les autorités militaires, le général Foucher en tête, et quelques habits noirs ; puis les ouvriers bien tenus, à bonnes mines, conduits en ordre et sur leur demande par les officiers élèves de l'Ecole, ont défilé devant nous, suivis par l'arbre. Au centre du carré étaient le collège, les écoles primaires, les pensions, sur l'enthousiasme desquels on avait le plus compté et avec raison. L'arbre a été planté à 3 heures, au milieu des coups de canon et

Un arbre de la liberté.

d'un silence presque général. Un simple curé, avec un suisse, un porte-croix et deux enfants de chœur, a bénit l'arbre, et prononcé un fort long discours. Le maire a dit quelques mots, et M. Billaudel, qui était très vexé de la mesquinerie de la cérémonie, de l'absence du clergé, du peu d'ordre et d'enthousiasme qu'il rencontrait, est monté à la tribune. Il y a été, dit-on, fort remarquable. Son discours terminé, l'arbre bien planté, et dûment bénit, le défilé a commencé, les ouvriers ont passé en chantant la *Marseillaise*, les *Girondins* et autres chants patriotiques. Ils étaient très froids, ce qui s'expliquerait par le temps affreux (pluie, vent, grêle) qu'il faisait. La garde nationale, l'armée, ont ensuite défilé dans un silence presque complet, que venaient interrompre par moments les cris, les chapeaux, les gestes de M. Billaudel et du général Foucher. Jamais fête ne m'avait semblé plus froide, plus incomplète, plus mesquine, plus en dehors de nos mœurs et des idées de notre temps ! L'enthousiasme est mort en France ; on veut du sérieux, du bien-être, de l'égalité, de la fraternité. Mais l'égalité n'existe pas encore, parce que l'on met au premier rang ceux que le hasard ou la volonté de Dieu ont faits les derniers. »

Froide cérémonie.

Quelques mois après, nous sommes à la veille des élections à l'Assemblée Législative. Alfred n'a garde de m'oublier. Voici les nouvelles qu'il m'envoie de Nancy, le 1er mars 1849 :

« Rien de nouveau ici en politique. Comme partout, une réaction forte, décidée, résolue à défendre par

En pleine réaction contre les idées socialistes.

tous les moyens possibles ce que les hommes ont toujours regardé comme choses sacrées. On attend avec impatience, mais sans inquiétude, les prochaines élections. On craint seulement que les modérés ne se redivisent. S'ils veulent bien oublier les sottes questions de personnes, de parti, le passé surtout, pour ne songer qu'au présent et à l'avenir, leur majorité sera écrasante, et des 40 Montagnards, 5 seulement seront nommés. Cela me surprendra étrangement ! De même pour l'immense majorité de cette Chambre ! Ah ! triste et malheureux pays que le nôtre, Et l'on se promène encore tranquillement aux Champs-Elysées ! »

Les élections ont envoyé à la Chambre nouvelle une majorité de modérés. Alfred écrit de Strasbourg, le 5 juin 1849, à mon père qui était sur le point de faire un voyage aux bords du Rhin.

« J'espère bientôt te remercier de vive voix, si tu exécutes tous tes projets de voyage et rentres en France par le Rhin et notre bonne ville de Strasbourg, que tu ne reconnaîtras probablement pas, si, comme je le pense, tu ne l'as pas vue depuis vingt ans. Il est probable que j'y serai encore à cette époque, je dirais certain, dans d'autres circonstances que celles où nous vivons. Mais moi, qui ne suis pas fait, comme toi, aux révolutions, puisque je n'en ai encore vu que deux, je ne puis pas ne pas craindre plus qu'espérer d'elles. Je n'ai jamais cru, — je crois moins que jamais, — à la possibilité d'une guerre européenne ;

si en cela je pense comme les plus fortes têtes de Paris dont tu me parles, c'est que j'ai beaucoup lu et voyagé depuis quelque temps ! Or, ici, à Metz, aux portes de l'Allemagne, comme sur les frontières des provinces rhénanes, on ne veut pas la guerre et chacun en a une horreur instinctive, comme si le bon sens populaire, celui qui ne se trompe pas, entrevoyait tous les maux, tous les désastres, toutes les ruines dont elle couvrirait la terre, en éclatant. Les officiers prussiens viennent à chaque instant fraterniser avec les nôtres dans les villes de frontière du Nord, et ils y viennent en corps ! Mayence, les provinces prussiennes, veulent à toute force être françaises et élisent des députés à la diète qui sont les représentants de cette volonté ; tous les peuples d'outre-Rhin s'agitent et marchent à une république que leurs fortes têtes ont rêvée et approfondie lorsqu'en France on en était encore au despotisme de Louis XIV ; pour y arriver, il leur faut la paix, beaucoup de presses à imprimer, beaucoup de papier, point de poudre. Selon l'expression de M. de Girardin, la presse, cette machine de Gutenberg, tend à remplacer le canon, et cela est si vrai de ces deux côtés que j'ai l'intime conviction, que deux armées, l'une française et l'autre allemande, envoyées l'une contre l'autre, fraterniseraient et se promèneraient bras dessus bras dessous au lieu de s'entr'égorger, et elles auraient raison. Pourquoi ? Quelle conquête serait possible aujourd'hui ? quelles, les idées en présence, acharnées à se combattre ? quelles, les ambitions à satisfaire ? quelles, les récompenses à leur donner ? Je passe souvent le Rhin, et quand j'aperçois les habitants de cette rive allemande, ils se

L'Allemagne, en 1849, ne veut pas la guerre.

Mon frère prend au sérieux l'idyllique et pacifique Allemagne.

contentent de lever les épaules, quand je leur demande si la Prusse et l'Autriche pourraient se jeter sur nous ! Les dernières nouvelles de Vienne confirment encore cette opinion que j'ai eue dès le lendemain de notre révolution. Je me demande quels sont les aveugles qui croient l'Autriche en état de lutter avec nous ! Comment ! depuis sept mois, les provinces italiennes sont en révolte, ses armées honteusement assiégées de toutes parts, essuyant échecs sur échecs, et cette puissance de 35 millions d'hommes n'a pas pu, depuis ce temps, envoyer dix mille soldats de renfort à sa principale armée ; en vérité, elle est à l'agonie, et je ne sais ce dont il faut s'étonner le plus, de la faiblesse de l'Autriche ou de la lâcheté des Italiens qui n'ont pas pu profiter des chances que la fortune et la liberté leur offraient. Peut-être ensuite les populations lombardes se souviennent-elles très peu de cette liberté dont elles se passaient, dit-on, très bien, et cela seul m'expliquerait leur lâche indifférence, leur triste inertie. Là encore une minorité aura entraîné les masses dans la voie périlleuse des révolutions, de la guerre; et, après les premiers coups de feu, ces masses refuseront de la suivre jusqu'au bout.

Faiblesse autrichienne, pusillanimité italienne.

Pourquoi la France armerait-t-elle d'outrance ?

« Et c'est pour ces gens-là que la France irait prodiguer le plus pur de son sang, le plus solide de son or et de son crédit ? pour y gagner quoi ? peut-être une guerre avec l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre ! Allons donc ! ce serait absurde et nous avons encore trop de bon sens pour faire pareille école. Aussi la fameuse armée du Rhin qui devait monter à 100.000 hommes est-elle encore à former. Nous som-

mes 7.000 hommes à peu près à Strasbourg, à peine ce qu'il faut pour suffire à notre absurde système de places. Et n'étaient les exercices, les manœuvres, les marches militaires dont on nous accable, rien ne pourrait faire supposer que nous sommes l'avant-garde d'une armée sur le point d'entrer en campagne ; l'armée des Alpes, celle de Charles, est mieux organisée, mais je crois qu'elle n'y est que pour la forme, jusqu'au moment où j'apprendrai qu'elle a franchi les Alpes ! Tout cela, c'est de l'argent follement gaspillé, des bras enlevés à l'agriculture, des fatigues, des dépenses inutilement imposées aux hommes... j'ai des muscles de fer, bon pied, bon œil, bon courage, je l'espère, et avec cela, on peut faire le tour du monde avec 100.000 Français ! Quand on quitte Strasbourg et que l'on rencontre des troupes allemandes ou prussiennes, il est permis de parler ainsi à la simple inspection des braves gens, mais des très médiocres soldats que l'on nous opposerait.

« Je regrette que mon frère Edouard ne se représente pas aux élections du Calvados, je suis convaincu qu'il eût été élu. Un homme de sa valeur eût certainement percé au milieu de nos tristes représentants ! Pourquoi donc notre pauvre France ne peut-elle trouver des hommes politiques, comme elle sait trouver des généraux, en frappant son sol du pied ? Heureusement Dieu la protège, et les derniers événements le prouvent suffisamment pour nous laisser un peu d'espoir pour l'avenir. Tout est ici au calme plat. Nous avons 7.000 hommes de garde nationale infanterie, artillerie et même cavalerie, qui sont vraiment extraordinaires. Ils vont chaque jour à l'exercice, manœuvrent parfaitement et sont disposés à prouver

Tout va bien dans la garnison de Strasbourg.

qu'ils ont encore dans les veines ce vigoureux sang des bourgeois républicains du moyen âge. Aussi personne ne bronche, et n'étaient les affaires en souffrance, l'absence complète des étrangers qui autrefois rendaient cette ville si animée, si pleine de mouvement, on croirait peu aux événements qui chaque jour, depuis trois mois, font tressaillir Paris et la France. Les récoltes s'annoncent d'une façon merveilleuse : c'est un grand bonheur. Une année comme celle de 46, et la moitié de la France eût mangé l'autre ! »

Alfred m'avait précédemment envoyé de Metz cette appréciation des questions du jour, et surtout de celle qui les dominait toutes, l'élection de Louis-Napoléon à la Présidence de la République.

Metz, 2 janvier 1849.

Alfred a voté pour le Prince Louis : ses raisons.

« Louis-Napoléon a eu ici comme partout une immense majorité. Tu dois bien penser que tous mes vœux étaient pour lui. J'ai toujours été le républicain de la famille, et je voudrais beaucoup que cette forme de gouvernement pût réussir et se maintenir en France, car elle seule peut résister avec énergie aux attaques qui menacent la société elle-même.

Les républicains.

Cependant je ne pardonnerai jamais, j'en fais le serment, le mal que nous ont fait et nous feront encore les républicains de la veille. Tout ce qui leur sera pied de nez aura toutes mes sympathies. J'embrasse dans la même aversion le parti légitimiste pour la part qu'il a prise dans l'escamotage de février, tout en reconnaissant toutefois qu'il jouait son jeu et ren-

Les légitimistes.

dait la pareille ! Là comme ailleurs, il est fort et s'agite déjà. Il ne doute pas du succès : faut-il l'espérer avec lui ? Je ne le crois pas. Nous aurions à passer, avant d'arriver là, par de terribles épreuves, et la société y périrait sans doute.

« Ton Billaudel a donné sa démission, après avoir eu pendant trois jours consécutifs des fenêtres cassées par une masse de ces hommes du peuple qu'il aimait si fraternellement. Il était détesté pour son outrecuidance, sa morgue, ses bavardages éternels et ses tendances !... Le monde ouvre rarement ses portes ici, et il est probable que, cette année, il ne les ouvrira pas du tout ! »

C'est ainsi qu'Alfred nous tenait au courant de la situation en Alsace et en Lorraine, l'année qui suivit la révolution du 24 février. Un autre de mes frères, Amédée, qui appartenait à la marine, nous envoyait de Messine, où son vaisseau resta quelques mois, d'intéressants aperçus sur l'état de la Sicile à ce moment, où la question italienne préoccupait tous les diplomates, onze ans avant les événements qui amenèrent, avec Garibaldi et les Mille, la perte des Deux-Siciles pour les Bourbons et leur annexion au jeune royaume d'Italie.

Nouvelles des Deux-Siciles.

Messine, 10 février.

« Aujourd'hui, les événements du lendemain ne ressemblent guère à ceux de la veille. Quoique tu doives être habitué aux révolutions, grâce à ta qua-

Pénurie de vrais hommes d'Etat en 1848.

lité de Français et à l'âge auquel tu es arrivé, je doute cependant que tu aies eu de spectacle plus curieux et plus triste à la fois que celui qui se représente sur la scène de la France depuis bientôt un an. Ce qui frappe le plus dans ceci, est non seulement l'absence de grands acteurs, mais l'ignominie et l'ineptie de tous ceux qui prirent les rôles principaux et de la foule des comparses. Cette révolution de février n'a pas *produit un seul homme remarquable,* et parmi ceux qu'elle a fait monter sur la scène, pas un seul n'est venu dire ou faire quelque chose de nouveau. Tu me parles de M. de Girardin et tu me parais approuver ses idées ; je suis bien de ton avis et je trouve que lui seul, comme homme à la tête d'un pouvoir (celui de la *Presse* en est un puissant), a montré de l'énergie, de la conséquence dans ses idées, et a tenté de faire sortir le pouvoir de l'ornière où ont déjà versé tant de gouvernements. Je lis son journal avec le plus grand intérêt (car il faut que tu saches que je suis devenu un homme politique), et chaque jour je deviens de plus en plus son partisan. J'ai été entraîné à croire que sa manière de voir était la bonne, par induction. C'est le seul journaliste qui ait toujours compris les questions de politique extérieure et les ait vues sous leur véritable jour, et dégagées de toute considération de parti. La question du droit de visite que je connais par moi-même et par tous mes camarades qui ont été à même de l'étudier, a toujours été comprise et traitée dans les vrais intérêts du pays. La *Presse* est le seul journal qui s'occupe des *Indes* et de la *Chine*, le seul qui, au milieu des événements du jour, ne perde pas de vue ces pays qui sont destinés à jouer un si grand rôle

M. de Girardin. Ses idées sur les questions de politique extérieure.

dans les affaires du monde. Enfin, depuis que je suis en Sicile, et que je puis juger par moi-même *cette question italienne*, dont on s'occupe tant en France et qu'on y connaît si peu, je suis encore obligé d'avouer que Girardin seul y voit clair. Tu vas dire que j'y suis intéressé, et que je lui ai envoyé des articles au sujet de la question sicilienne auxquels il a fait les honneurs de l'impression ; c'est vrai, mais je suis porté à croire que ma manière de voir est la bonne, car c'est celle qu'ont tous ceux qui, comme moi, arrivant dans ce pays avec des préventions toutes en sa faveur, ont assisté aux événements de ces derniers mois et ont vu de près la comédie qui se joue ici. Il ne m'a pas fallu longtemps pour reconnaître la vérité, et je puis dire que, huit jours après mon arrivée à Messine, ma manière de voir était arrêtée, et elle n'a pas changé depuis. Lorsque la France est venue, à la remorque de l'Angleterre, interposer la *prétendue médiation*, j'ai protesté contre une telle faute, et c'est alors que j'ai écrit l'article que tu as pu lire dans la *Presse* du 15 octobre ; aujourd'hui où la question revient encore sur le tapis, et que le Gouvernement, intimidé par les menaces d'un parti renié par la France, paraît vouloir continuer à suivre la même voie politique, au lieu de répudier toute solidarité vis-à-vis de quelques milliers d'individus se disant représentants du peuple, je proteste encore, et je viens d'envoyer à Girardin un long article, écrit à propos du discours de *Ledru-Rollin*, dans la séance du 8 janvier. Dans cet article, je fais voir quel est notre véritable intérêt, en opposition avec celui de l'Angleterre, et je tâche de prouver que s'il a jamais existé une question sur laquelle

La question italienne.

La prétendue médiation anglo-française.

les politiques des deux pays dussent être séparées, c'est celle de Sicile. Mais ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que cette fois encore nous ne soyons joués par les Anglais et que nous ne puissions nous retirer assez à temps ; depuis l'avènement de Bonaparte à la présidence, la politique anglaise a changé relativement à la question italienne, et lord *Palmerston* devient de jour en jour plus froid envers ceux pour lesquels il a déployé pendant toute l'année dernière tant d'intérêt et de sollicitude. Les instructions des agents anglais en Sicile ont été changées, et les officiers qui avaient joué un rôle dans tous les événements qui s'y sont passés, ont été rappelés en Angleterre. Encore quelque temps, et l'Angleterre se trouvera tout à fait en dehors de la question, tandis que nous y resterons seuls à soutenir *la sainte cause des peuples*.

Le parti de l'indépendance disparaît presque.

« Le parti de l'indépendance sicilienne perd chaque jour de ses forces. Palerme est dans l'anarchie, et chaque jour le parti royaliste gagne du terrain ; cependant il est probable que l'on sera obligé de recommencer les hostilités pour en finir avec ceux qui ne veulent admettre aucune condition. Ce sera bientôt fini, si on laisse faire le roi de Naples ; mais là est la question, et nous sommes toujours ici avec les mêmes instructions que le lendemain de la prise de Messine. Espérons qu'on les changera !

L'anarchie à Palerme.

« Tout en étant dans une position d'hostilité vis-à-vis des Napolitains, nous n'en sommes pas moins à Messine avec eux. Ce sont *nos bons amis les ennemis*. Les joies et les ris sont revenus à Messine, et quoique ce ne soit pas une ville de plaisir, cependant l'exis-

La société à Messine.

tence n'y est pas trop désagréable pour l'époque où nous vivons. La société étrangère reçoit et, pour ma part, j'y suis lancé en vrai Parisien. Il y a un théâtre fort passable qui occupe même les soirées, et j'y ai ma place dans la loge des Lions. Ami des Napolitains, et non pas des plus petits (ils savent que j'écris dans la *Presse*), ami des Siciliens, ami des Etrangers, je suis fort bien accueilli partout, et partout j'y représente dignement la famille. Malgré tout cela, je vois avec peine que le moment de notre retour en France n'arrive pas. Voici l'hiver fini, et les négociations qui ne le sont pas ; par suite peu de chance de retour, du moins avant fort longtemps. La vie d'officier à bord d'un vaisseau est bonne, mais on n'apprend rien en la menant, et je sens en moi un besoin d'activité que je ne puis satisfaire en restant à bord de l'*Hercule*. Il est donc probable que, mon temps d'embarquement fini, je vais solliciter un congé pour venir à Paris, travailler à l'exécution d'un projet dont je t'entretiendrai de vive voix. »

Je dois me borner à ces extraits de ma correspondance. Aussi bien montrent-ils que si les idées révolutionnaires avaient d'abord gagné du terrain, en France et à l'étranger, au lendemain des journées de Février, l'inévitable réaction n'avait pas tardé à ramener les esprits à plus de modération et de bon sens.

CHAPITRE II

A L'ARMÉE DES ALPES

Grenoble. — Lyon. — Rives.— Embrun.— Orange.— Courthezon.

Mon congé fini, je rejoins à Grenoble (Mars 1848)

C'est à l'armée qu'en cette crise terrible, la France dut son salut. Retirée en province et restée intacte, elle était étrangère à la politique qui n'eut que peu d'influence sur elle ; ses chefs éprouvés la maintenaient dans la voie juste. Je puis en parler en connaissance de cause, puisque j'en faisais partie. Après avoir profité d'un assez long congé, pour rester témoin des événements qui s'accomplissaient, je rejoignis, en mars 1848, mon régiment à Grenoble. J'y avais passé l'année d'avant à l'école de tir. Je n'y trouvais aucun changement. Mais que de phrases et de mots vides de sens dans les réunions populaires auxquelles, d'ailleurs, on ne faisait guère attention !

Quant à la « silencieuse », elle ne pensait qu'à ses devoirs patriotiques : garder les Alpes et,

— devoir plus nécessaire encore, — maintenir l'ordre en France, comme elle l'a prouvé, lors de la sanglante insurrection de juin.

Je retrouvais les officiers de mon régiment, regrettant assurément le passé, mais, par devoir et par respect de la discipline, se donnant au nouveau Gouvernement avec tout le zèle que les circonstances leur imposaient, à l'exemple de Bugeaud et de Changarnier.

Le général Oudinot.

Un heureux hasard plaçait mon régiment sous les ordres du général Oudinot et sous l'inspection administrative de l'intendant général Denniée, tous deux amis intimes de ma famille, et qui me rendirent agréable le temps passé sous leurs ordres.

A la Grande-Chartreuse.

Dans l'*attente des événements,* je refaisais les excursions de l'année précédente, à la Grande-Chartreuse, où régnait le calme le plus complet. On n'aurait pu se douter qu'une grande révolution venait d'éclater en France. Le Gouvernement, tout révolutionnaire qu'il fût, s'était bien gardé, d'ailleurs, d'interdire des religieux qui ne faisaient que du bien dans tout le pays voisin de Saint-Laurent-du-Pont.

Une autre fois, je me rendis au monastère du Père Lacordaire que ses opinions libérales

devaient rendre plutôt favorable à ce changement de régime.

Cependant les troubles de Paris avaient eu leur contre-coup à Lyon, dont un grand quartier, la Croix-Rousse, principal centre des ouvriers en soieries, appelés « canuts », avait toujours été un foyer d'émeutes, notamment aux premiers temps de la monarchie de Juillet. Troubles de Lyon. La Croix-Rousse (1848)

Avant de partir pour Lyon, j'avais reçu des nouvelles de mon frère Amédée, alors à Toulon, à bord de l'*Hercule*, qui m'apprenait comment la Révolution de Février avait été accueillie dans la marine toute dévouée au Prince de Joinville.

L'Hercule, 22 avril.

« Mon cher Charles,

« Où cette lettre te trouvera-t-elle ? Sera-ce à Lyon, occupé à réprimer les émeutiers et à défendre les boutiquiers menacés par leurs frères ? Sera-ce au camp des Alpes, prêt à entrer sur le territoire de nos autres frères les Italiens ? Quant à moi, je suis embarqué, depuis le jour de mon arrivée à Toulon, sur l'*Hercule*, vaisseau de cent canons en disponibilité sur rade, et j'y attends les événements futurs. La révolution a été accueillie très défavorablement dans la marine ; on regrette surtout le Prince de Joinville, dont la conduite, dans les dernières circonstances, a été admirable et lui a rallié tous les cœurs. S'il avait voulu faire une démonstration quelconque, je Nouvelles de Toulon.

La Révolution mal accueillie dans la marine.

On regrette le Prince de Joinville.

suis convaincu qu'il aurait entraîné avec lui toute l'escadre. Toulon est rempli d'officiers que l'on a rappelés et qui, n'étant embarqués faute d'argent pour armer les navires, crèvent de faim sur le pavé de la ville. La marine est dans un bien triste état et nous serions joliment attrapés si nous avions demain la guerre ; il ne resterait, à nous autres officiers, qu'à apprendre l'anglais. Les ouvriers du port ont eu aussi leur grève, mais l'ordre en général n'a pas été troublé, les équipages se sont parfaitement conduits, et il n'y a eu aucun désordre à réprimer. Je voudrais bien savoir ce que disent les Dumont, les Lafayette et autres qui étaient si contents le 22 février. Ce n'est pas eux que je plains, mais les innocents qui seront victimes de leurs fautes. » « AMÉDÉE. »

En route pour Lyon.

Par une dépêche télégraphique, arrivée dans la nuit à Grenoble, mon régiment reçut l'ordre de partir pour Lyon à trois heures du matin. La route, de vingt-six lieues, fut faite à marche forcée ; un seul arrêt de deux heures à Bourgoin, — à moitié chemin, — pour prendre un peu de repos. Nous arrivâmes à six heures du matin dans la banlieue de Lyon ; l'effervescence venait de s'y calmer, sur les nouvelles de la défaite de l'insurrection parisienne. J'avais passé près de deux nuits et vingt-sept heures, pour faire vingt-six lieues, soit cent deux kilomètres ; le sommeil me terrassait ; j'ai pu cependant dormir en marchant, soutenu aux bras par deux hommes

de ma compagnie : je n'aurais pas cru cela possible.

L'agitation à Lyon.

J'ai trouvé, dès le premier jour, Lyon autrement agité et troublé que Paris ; des groupes partout dans les rues, des clubs en plein air, des cris menaçants. La veille de mon arrivée, M. E. Arago, le commissaire du Gouvernement, avait failli être victime d'une visite qu'il fit à la Croix-Rousse, le faubourg le plus agité et le plus inquiétant de la ville. Il venait réclamer quatre pièces d'artillerie au pouvoir des perturbateurs qui prennent le nom de *Voraces,* et exiger d'eux certaines concessions au nom du Gouvernement de la République ; mais son pouvoir a été méconnu, il a été insulté et couché en joue par la populace qui, depuis le commencement de la Révolution, regarde cependant à deux fois avant de répandre le sang. Elle comprend que son pouvoir, éphémère et passager, n'est qu'à ce prix. Le lendemain de mon arrivée, j'ai vu défiler 18 à 20.000 ouvriers, drapeau et tambour en tête de chaque détachement ; ils venaient demander à M. Arago le renvoi de tous les étrangers qui vivent à leurs dépens, et le soir, des rassemblements menaçants se sont portés devant les hôtels, les cafés, pour exiger des maîtres de ces établissements le renvoi immé-

Emmanuel Arago et les « Voraces ».

Manifestations ouvrières.

diat de tous les garçons étrangers. La place des Terreaux, devant l'hôtel de ville, était encombrée de monde. Devant ces manifestations, incroyables à une époque où l'on ne parle que de « fraternité entre les peuples », l'autorité, l'armée, la garde nationale étaient sans force et sans pouvoir. Je puis donner une idée de l'état des esprits ; me trouvant, ce soir-là, sur la place des Terreaux où il y avait un club en permanence, je m'approchai et je vis un pauvre Savoyard qui défendait ses droits à l'hospitalité française ; mais il fut aussitôt insulté, maltraité, abîmé de coups et conduit au poste de l'hôtel de ville comme provocateur ; il fallut obéir au vœu de la population et, malgré une proclamation de M. Arago, qui s'appuyait sur les vrais principes, tous les étrangers, ouvriers ou employés à Lyon, durent partir le surlendemain. Dès cinq heures du matin, la ville était dans le plus grand désordre ; et, aussitôt qu'il fit jour, on vit défiler une immense colonne qui s'était formée de tous les détachements d'ouvriers étrangers accourus de tous les points de la ville avec drapeau et tambours en tête ; c'était un vacarme des plus tristes ; les uns chantaient la *Marseillaise,* les autres le *Chant des Girondins* ou le *Chant du Départ* et la scène principale se passait devant l'hôtel de ville qui offrait ainsi le coup d'œil le

Singulière façon d'appliquer la fraternité entre les peuples.

Expulsion des étrangers, ouvriers ou employés.

plus extraordinaire et le plus consolant. Cette colonne a mis cinq heures à défiler devant les membres importants du nouveau Gouvernement. Ils saluaient avec affectation chaque détachement dont les cris répondaient à leurs témoignages plus ou moins sincères de sympathie. La colonne principale, composée d'Italiens et de Savoisiens, a pris la route de la frontière. Elle voulait révolutionner la Savoie, mais, d'après les nouvelles d'hier, elle n'aurait pas réussi dans ses projets et son chef principal — quel chef ! — a été assassiné en route. Le fait est que la Savoie ne désire pas plus notre République que la Belgique. Le soir de ce jour, nous avons eu la suite de l'agitation du matin, le retour, avec chants et clameurs, de tous les ouvriers qui avaient reconduit jusqu'aux environs de Lyon tous ces étrangers dont le départ a bien délivré la ville de 10 à 12.000 agitateurs et ouvriers sans emploi qu'il fallait nourrir.

Vote de l'armée.

Voilà pour le premier acte ; le second est plus triste, plus affligeant par ses résultats. J'en connais encore mieux les détails. L'armée a dû voter le 29 mars ; la garnison de Lyon s'est effectivement livrée à cette opération dont j'ai pu juger le caractère de sincérité. Le soir, un officier d'artillerie s'est rendu dans un club et a

dénoncé ses officiers pour avoir voulu exercer une influence quelconque sur les votes de leurs hommes. Aussitôt cette dénonciation connue, le peuple s'est porté en foule dans les casernes pour fraterniser avec le soldat et, pendant deux jours, Lyon a été témoin du spectacle suivant : presque tous les soldats de la garnison, ivres et débraillés, se sont promenés en vociférant par toutes les rues de la ville, inquiétant toute la population et exprimant les sentiments les plus contraires à la discipline et à l'honneur de l'armée ; ils étaient naturellement soutenus et accompagnés par toute la populace dont les cris se mêlaient aux leurs ; ils ont fait ouvrir toutes les prisons, les salles de police et même la prison militaire où ne se trouvaient que des détenus pour faute grave. Sur ces entrefaites, arrive un ordre du Ministre de la guerre, qui est affiché dans Lyon et qui annonce la formation immédiate de l'armée des Alpes, dont toute la garnison de Lyon doit faire partie. Cet ordre devait faire rentrer tout dans les règles du devoir et de la discipline. Pas du tout ! la populace prétend que c'est un prétexte pour faire sortir de la ville des régiments qui avaient fraternisé avec le peuple ; et, autant ils avaient cherché à exciter quelques jours auparavant à la haine et au renvoi des étrangers, autant ils cherchent aujourd'hui

Des soldats fraternisent avec la populace.

Formation de l'armée des Alpes.

à rappeler les principes de fraternité entre les peuples qui doivent rendre toutes les guerres impossibles.

Ils ont donc déclaré, — et cela d'une manière positive et formelle, — qu'ils ne laisseraient pas partir les régiments de Lyon et ils ont fait une manifestation dans ce sens. M. Arago a eu beau leur dire que le Ministre avait envoyé ces ordres avant tout ce qui s'était passé, ils ne veulent rien entendre et persistent dans leurs projets. Nous sommes donc placés dans cette nécessité, ou de rester à Lyon, malgré les vues et les intérêts du nouveau Gouvernement, ou d'en venir à une collision sanglante pour sortir. Espérons cependant que les meneurs se rendront à de plus sages conseils. Il n'y a pas eu de sang versé, comme on a pu le dire dans les journaux, mais toute autorité militaire ou civile a été méconnue dans ce jour de trouble ; le général Neumayer a été renversé de son cheval, insulté, maltraité et, s'il ne s'était pas réfugié dans une maison à deux issues, il courait beaucoup de risques pour sa vie ; son aide de camp a été traité de même. Le colonel du régiment d'artillerie, après avoir vu son autorité méconnue de la manière la plus outrageante pour un chef de corps, quitte à tout jamais son commandement. D'autres officiers demandent leur retraite

Etrange situation.

Le général Neumayer maltraité.

ou ont envoyé leur démission, forcés de partir par suite de manifestations dont ils sont l'objet. Mon régiment est celui qui a pris le moins part à tous ces désordres ; j'étais heureusement dans un fort qui domine la Croix-Rousse et qui est encore assez éloigné pour ne pas être trop inquiété par ce voisinage. Ce fort avait été pris comme les autres, mais le peuple a bien voulu nous le rendre, et il est probable qu'on ne nous le reprendra plus ; j'y vivais seul, n'ayant pas d'officiers avec moi, sur un qui-vive continuel ; je mangeais à la même cuisine que mes hommes, prenant très bien parti de cette vie de privations et regrettant bien plus les personnes que les choses. J'étais très aimé par le monde qui m'entourait, aussi je n'avais rien à craindre de ce côté ; il n'y avait pas de club dans mon fort ; on n'y entendait même aucun chant plus ou moins patriotique ; si j'avais à souffrir au dehors de tout ce que je voyais, je rentrais chez moi avec d'autant plus de plaisir. Seulement, si d'anciens souvenirs, si de tristes regrets se réveillaient dans mon âme, une philosophie éclairée, aidée par une conscience pure, me fortifiait contre mes propres chagrins et me faisait envisager sans crainte les plus tristes conséquences de ma situation.

Dans un fort de la Croix-Rousse.

Quelques jours après, nous partions pour la frontière de Savoie.

Mon régiment qui — nous l'apprîmes avec satisfaction, — faisait partie de l'*Armée des Alpes,* quitta enfin la grande ville d'agitation et d'anarchie pour Grenoble, mais il fut détaché à Rives, petite ville du Dauphiné située près de Voiron, et non loin des domaines de mon ami le marquis de Bérenger, ex-député de ce pays. Grenoble ne pouvant contenir une armée de 25.000 hommes, une partie des troupes dut être refoulée aux environs. Mon régiment était réparti entre Tulins, Moirans et Rives.

A Rives.

J'étais à la campagne. Le calme de la nature et la tranquillité des habitants me permettaient de jouir d'un repos qui ne m'avait pas été accordé depuis longtemps. Le ruisseau de Rives se rend à l'Isère par une vallée des plus pittoresques ; les environs sont ravissants ; au surplus ces sites m'étaient connus depuis l'année précédente. J'étais logé dans la famille de M. Blanchet, notable industriel dont les papeteries faisaient vivre un grand nombre d'ouvriers. Malgré la crise due à la révolution, on les faisait toujours travailler, pour ne pas les laisser sans pain : charité très onéreuse pour le propriétaire. Cela n'avait pas empêché ce digne homme, qui était conseiller général et maire

Les papeteries de M. Blanchet

avant le 24 février, d'être écarté des fonctions municipales et de se voir préférer l'ancien secrétaire de la mairie. Plusieurs personnes de la famille de M. Blanchet étaient venues souvent à Paris et y avaient fréquenté les mêmes salons que moi. Aussi nos relations devaient-elles devenir de plus en plus étroites. Paris revenait mainte fois dans nos conversations. J'avais continué d'ailleurs, malgré les événements et mes occupations, d'entretenir correspondance avec de nombreux amis. J'étais tenu au courant de tout ce qui pouvait m'intéresser, comme on peut en juger d'après un extrait de la lettre suivante que m'écrivait M^me^ de Bordessoulles. Ses amis, les Lamartine, et aussi les salons et la société du temps, en pleine crise sociale, y tenaient la plus grande place.

Paris, 30 avril 1848.

. . . . . .

. . . . . .

Injustices du Gouvernement envers les généraux.

« J'ai été bien affligée et humiliée des injustices du Gouvernement envers les généraux ; je crois que si je pouvais parler à la tribune sur ce sujet, je serais éloquente, tant je suis pénétrée d'indignation ! Voilà votre excellent oncle Colbert obligé à des privations dans sa vieillesse après avoir versé son sang depuis

soixante ans pour son pays ; sa femme et lui vont passer l'été chez Mme de Labriffe.

« Mme Colbert est un peu souffrante, c'est ce qui retarde leur départ ; mes sœurs sont toujours bien découragées et retirées du monde, nous vivons en famille comme vous nous avez laissés ; moi seule je sors de temps en temps pour voir mes amies ; je me suis décidée à retourner chez les Lamartine qui avaient toujours été particulièrement aimables pour moi ; j'y ai reçu un accueil parfait et qui m'a donné quelques remords d'avoir tant tardé à les revoir. Lamartine a reçu une ovation extraordinaire cette semaine, à l'Opéra : il a été reconnu au fond d'une loge obscure ; à l'instant même le parterre s'est levé pour lui prodiguer les vivats ; et les spectateurs sont restés, tout le temps de la représentation, le visage tourné vers sa loge ; on croit qu'il aura un million de voix aux élections ; il ne désire pas être Président, il craint d'assumer une trop grande responsabilité ; il aime mieux partager le pouvoir ; il compte sur deux tiers des voix de l'Assemblée Nationale avec lui. Nous lui parlons de tout ce qui se passe, avec la même aisance et la même sévérité que nous pourrions le faire avec vous ; il reconnaît toute la vérité des critiques ; il dit qu'il cède souvent sur une chose mauvaise pour en avoir une plus essentielle ; il avait adressé d'admirables remerciements à la garde nationale le soir du dimanche des Rameaux ; mais ces Messieurs du « Provisoire » ont jugé à propos de mutiler l'adresse qui n'a produit aucun effet. L'honorable Courtais n'ayant pas été nommé à Paris, on trouve la chose assez significative pour le remercier et c'est, dit-on, Cavaignac qui va le remplacer. Louis Blanc

Ovation faite à Lamartine à l'Opéra.

amartine dans l'intimité.

Cavaignac, Louis Blanc.

est furieux d'être à la queue de la liste des députés, il se pose en martyr ; on est rassuré pour l'ensemble des élections, mais les finances sont toujours désolantes, et on n'entrevoit pas le moyen de les rétablir. Sortira-t-il une tête habile de toutes ces urnes électorales ? la confiance, qui vaudrait encore mieux, renaîtra-t-elle ? c'est ce dont je doute beaucoup. Mme Merlin tient toujours bureau d'esprit ; elle dit qu'on cause bien mieux depuis les événements parce qu'il y a plus temps pour l'intimité : Ph. Chasles, le marquis de Custine, Mme Gay (1) se réunissent chez elle et forment une espèce de petit hôtel de Rambouillet, un peu suranné, mais vraiment distingué, où l'on retrouve la conversation et l'esprit français qui sont uniques en Europe ; du reste je ne sais où sont les élégantes ; on n'en rencontre presque plus : l'autre jour pourtant, quel fut notre étonnement, en voyant quatre belles voitures s'arrêter à l'entrée du Club Blanqui, et Lady d'Orsay, avec d'autres jolies femmes et quelques hommes, entrer dans cet affreux Cénacle ; les rues sont encombrées de gens du peuple qui tous sont polis ; je les admire toujours pour leur modération et leur bon sens ; ils valent bien mieux que leurs meneurs ; mais cela durera-t-il toujours ? Je vous félicite d'être à l'armée, c'est encore la plus noble et la meilleure place ; vous avez beaucoup de chances d'avancement et du moins vous servez honorablement votre pays, au lieu de le desservir comme tant d'autres... »

Un hôtel de Rambouillet

(1) Mère de Mme de Girardin.

Ma nomination au grade de capitaine m'avait fait craindre d'être séparé et bien éloigné de mes bons amis de Rives. Je me rendis à Grenoble pour voir le général Oudinot qui commandait l'armée des Alpes. Il me reçut très bien, comme je m'y attendais, du reste ; il me promit de saisir toutes les occasions de m'être utile et de me rapprocher de lui. Fils du Maréchal qui était le meilleur ami de mon père, il avait une excellente réputation militaire et le prestige qui s'attachait au nom illustre qu'il portait.

Gracieux accueil du général Oudinot.

Il nous passa en revue et réunit tous les officiers de la brigade pour leur faire entendre des paroles très dignes, fort convenables dans la circonstance.

Je me trouvais aussi bien partagé que possible sous le rapport de la composition des états-majors généraux ou particuliers : tous les officiers étaient de mes amis, et comme, à ce moment, nous avions besoin les uns des autres, je ne manquais pas de points d'appui.

Emploi du temps monotone mais bien rempli.

Les habitudes militaires une fois prises, l'emploi du temps établi, on apporte peu ou point de changement dans la règle de l'Ecole. Il y avait beaucoup à faire à notre garnison, mais beaucoup plus de choses tournent au profit du corps, de la santé, qu'à celui des études intel-

lectuelles. Quant aux choses militaires que j'apprenais ou que j'étais chargé d'apprendre aux autres, j'avais eu tout le loisir de les savoir assez, l'année précédente, à Saint-Etienne, pour n'avoir à faire aucun progrès à Rives. Une consolation pour moi était de me trouver dans ce beau pays. Le Dauphiné, c'est déjà la Savoie ! Les Alpes s'y montrent avec leur pittoresque et toute leur majesté. Ce n'est pas, en effet, une limite conventionnelle qui peut changer la nature de ces deux pays ; ce n'est pas parce que l'on a convenu que la France commencerait au Pont de Beauvoisin, qu'à partir de ce point la région perdrait son caractère particulier. Pour moi Grenoble est une ville savoyarde, comme Strasbourg une ville allemande, comme Mulhouse une ville suisse — d'aspect s'entend !

Départ pour Embrun.

Comme je l'avais prévu, ma nomination de capitaine me fit quitter l'agréable séjour de Rives. Je dus me rendre à *Embrun,* ce qui me permit de traverser les admirables vallées du Drac et de la Romanche pour atteindre, par le col du Lautaret, la haute vallée de la Durance.

Etapes d'Embrun à Orange.

A la fin de septembre, mon régiment quittait Embrun pour Orange, et nous fîmes de dures étapes, traversant *Sisteron,* dont la situation est si pittoresque avec sa citadelle dominant son grand

rocher, *Saulies*, *Montauban* sur l'Ouvèze, *le Buis*, *Nyons*, *Vaison*, pour nous arrêter à *Orange*, située dans une belle plaine où coule le Rhône impétueux. C'est là que je reçus du maréchal Bugeaud la lettre suivante qui m'est un bien précieux souvenir du grand homme de guerre.

La Durantie, 9 octobre 1848.

« Mon cher Capitaine,

Lettre du maréchal Bugeaud.

« Je réponds bien tard à votre aimable lettre ; c'est que j'ai été malade pendant deux mois, ce qui m'a forcé de négliger ma correspondance. En feuilletant dans une masse de lettres, j'ai retrouvé la vôtre. Je l'ai revue avec beaucoup d'intérêt et je vous fais passer avant beaucoup d'autres.

« Je suis bien touché de la confiance que vous me dites qu'ont pour moi les officiers qui vous entourent. Cette estime de l'armée est ma récompense et ma consolation.

« Je ne crois pas que les circonstances soient favorables pour satisfaire le désir que vous m'exprimez. Vous voyez que la République actuelle veut encore moins la guerre que la Monarchie, et je ne saurais l'en blâmer, car elle a bien assez à faire chez elle. Seulement j'aurais voulu qu'après Février on ne proclamât pas une politique insensée qui arracherait à la France son dernier homme et son dernier écu.

« La République modérée, celle que je veux avec tous les hommes intelligents et honnêtes, pourra-t-elle éviter la guerre ? C'est encore douteux.

« Si, malgré le Gouvernement, elle venait à éclater et que j'y fusse employé, comme cela est probable, je serais heureux de vous retrouver dans le corps que je commanderais et de pouvoir vous employer comme officier d'ordonnance.

« Vous avez tort de croire que je pouvais avoir oublié votre nom. Je me souviens fort bien de vous, de votre esprit et de votre physique. Vous ressembliez beaucoup à votre sœur, la regrettée Mme de Thorigny.

« Recevez, mon cher capitaine, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

« Maréchal Bugeaud d'Isly. »

Le maréchal Bugeaud commande l'armée des Alpes.

Deux mois à peine après m'avoir donné ce témoignage de bienveillante estime, le maréchal Bugeaud était nommé commandant en chef de l'armée des Alpes, qui fut heureuse et fière d'être commandée par le duc d'Isly. Ce n'est pas que le général Oudinot n'eût emporté les regrets de l'armée et l'estime publique. Mais, malgré les sympathies et le dévouement dont il était entouré et malgré ce qu'il y avait de personnel dans les sentiments d'affection que je lui portais, j'étais obligé de convenir que l'épée du maréchal Bugeaud pesait d'un poids plus lourd dans la balance, que son nom seul était un drapeau, qu'il était plus significatif, plus protecteur de la cause que nous étions appelés à défendre. Cependant

Bugeaud et Oudinot.

si le maréchal Bugeaud n'avait pas été mis à notre tête, c'est évidemment le général Oudinot qui aurait le mieux tenu la première place à l'armée des Alpes. Cette nomination était une bonne mesure prise par le gouvernement du nouveau Président de la République, le prince Louis Bonaparte, qui venait d'être élu, le 10 décembre, par plus de cinq millions de suffrages contre le général Cavaignac. La candidature du maréchal Bugeaud avait été promptement retirée. Dans mon régiment, tous les soldats et les officiers avaient voté pour le prince, sauf quelques dissidents peureux et timides, croyant à toutes ces craintes chimériques dont on épouvantait alors le pays. Pour l'armée, d'après ce que j'ai pu observer, le maréchal Bugeaud était l'homme qui inspirait le plus de confiance ; c'était le chef sous les ordres duquel on était heureux de servir. On pensait qu'il pouvait jouer un grand rôle si jamais les passions ennemies abattues, découragées après la répression des journées de Juin, tentaient de recommencer une nouvelle lutte. L'armée bien commandée par le Maréchal, pouvait préserver le pays de toute atteinte sérieuse ; avec Bugeaud, le Prince pouvait tout. D'après les *dispositions* du jour, une restauration impériale était possible ; en tout cas, ce que l'on croyait facile, c'était le renvoi de la Chambre, tout le

Election de Louis Napoléon à la Présidence de la République.

monde s'attendait à de nouvelles élections. On se préparait à une importante réforme dans la composition du pouvoir législatif. Voilà quelques-unes des réflexions que j'écrivais à mon père le 21 décembre 1848. J'étais loin de me douter que les événements les vérifieraient.

Projet d'intervention en Lombardie abandonné.

Le nouveau Gouvernement fut heureux de pouvoir compter sur le patriotisme d'un homme de guerre tel que le Maréchal. Cette armée des Alpes, dont le commandement en chef lui fut confié, avait été formée pour prêter secours au roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, dans sa tentative de prise de possession de la Lombardie, alors au pouvoir de l'Autriche.

Dès que j'eus connu cette nouvelle, je demandai au Maréchal à faire partie de son état-major. J'ai transcrit plus haut la réponse qu'il me fit ; elle exprime l'opinion du moment et le souvenir personnel dont il m'a honoré.

« Italia fara da se. »

Le concours de la France ayant été, cette fois, refusé par le Piémont se jugeant assez fort pour se passer d'aide — Italia fara da se ! — Bugeaud vint prendre sa place à l'Assemblée Législative où l'appelait le vœu des électeurs de la Charente-Inférieure, région qui lui était restée fidèle. Il exerça à la Chambre une grande autorité ; ses conseils, pleins de bon sens et de modération,

étaient écoutés et suivis par la majorité. Le malheur voulut que, le 10 juin 1849, à la suite d'un dîner chez un ami, M. Odiot, il mourût victime du choléra qui régnait alors dans Paris : irréparable perte pour la France ! Mort du maréchal Bugeaud.

Je ressentis vivement la perte du Maréchal. J'ai dit son extrême bienveillance pour moi ; j'ajouterai qu'en ma qualité d'« africain », comme on disait alors, à mon admiration pour ce grand caractère se joignait l'intérêt que j'avais pris à suivre dans sa brillante carrière l'ami de mon beau-frère Thorigny. Du temps que j'étais à Saint-Cyr, la Sikkah et le traité de la Tafna lui avaient déjà fait un nom. A mon retour d'Algérie, c'étaient les affaires de Médéah, de Tadekempt et de Saïda en 1841, de l'Ouarsenis bientôt après ; et chaque année nouvelle avait dès lors été marquée par quelque action d'éclat ; en 1843, les affaires de Ténès et d'Orléansville (après la prise de la smala), le succès de Dellys pour aboutir à la glorieuse victoire d'Isly sur le Maroc. Infatigable, Bugeaud, après le désastre de Sidi-Brahim, s'était, en 1846 et 1847, acharné à réduire la Kabylie, quand il quitta le gouvernement général où lui succéda le Duc d'Aumale, la veille même de la reddition d'Abd-el-Kader. Il était le premier à disparaître, Ses titres de gloire.

de cette glorieuse phalange des Africains illustrée par les noms de Changarnier, Bedeau, Lamoricière, dont les traditions devaient être fidèlement conservées par de plus jeunes officiers que nous retrouverons dans les campagnes de Crimée et d'Italie.

. . . . . .

Cependant, à la fin de 1848, la plus grande agitation régnait dans le département de la Drôme et dans celui de Vaucluse, surtout au moment de l'élection du Président de la République. Mon régiment fut envoyé à Orange, centre du mouvement révolutionnaire ; ma compagnie fut détachée dans la petite ville de Courthezon, où je pus juger de l'effervescence des esprits par les chants séditieux et les continuels appels à l'insurrection.

Je suis victime d'un attentat, à Courthezon.

Voici, pour se faire une idée de l'exaltation dans le parti des « Rouges », un incident qui m'arriva à Courthezon et qui en donne la mesure. Dans une patrouille que je commandais, un énergumène braqua sur moi son pistolet, que mon lieutenant releva vivement de son sabre, ce qui me sauva. Le conseil municipal en fit un rapport au préfet pour accentuer la nécessité d'un détachement plus important dans sa ville. Les chants révolutionnaires ne cessaient pas,

même les nuits. C'était terrifiant et plein de menaces. L'avènement du Prince Louis apaisa aussitôt cette tempête.

La crainte de sérieuses représailles fit tout rentrer dans l'ordre ; on ne vient à bout des révolutionnaires qu'avec de la force et de l'énergie ; ils ne sont pas plus forts ni plus courageux que ceux qu'ils attaquent ; au contraire !

A travers le département de Vaucluse.

Mon régiment fut chargé de parcourir le département de Vaucluse qui présentait les plus mauvaises dispositions.. Ce fut une promenade sans funeste aventure ; elle ne nous offrit que l'occasion de connaître, entre autres, les merveilles monumentales et artistiques d'Avignon, le palais des Papes et les curieux châteaux des environs.

Mes loisirs, à Orange et à Courthezon notamment, ne furent pas inoccupés. Je lisais et surtout j'écrivais beaucoup. J'avais adressé à Eisenach, à la Duchesse d'Orléans, une lettre lui renouvelant ma fidélité à la mémoire de son illustre époux que les malheurs des temps faisaient encore plus regretter. Je reçus la réponse suivante de la noble princesse, dont l'intelligence ne le cédait qu'à l'énergie dans sa délicate et admirable mission de remplir à la fois le rôle de père et de mère auprès de ses fils, le Comte de Paris et le Duc de Chartres.

« Monsieur Charles BOCHER, capitaine au 66e régiment d'infanterie, Orange.

Lettre de la Duchesse d'Orléans au capitaine Bocher.

« Je reçois, Monsieur, la lettre qui m'apporte, de votre part, des souvenirs et des vœux auxquels je suis bien sensible ; c'est avec plaisir que je vous associe dans mes remerciements à votre excellent frère qui éprouve, lui aussi, le chagrin d'être séparé des siens et qui souffre dans ses affections de famille auxquelles il est si dévoué. Croyez, d'ailleurs, que je trouve un véritable intérêt aux détails circonstanciés que vous me donnez sur vos compagnons d'armes et sur les pays dans lesquels vous avez résidé, cette année. Je reconnais bien ce que vous me dites d'une armée, dont le bon esprit et les instincts patriotiques ont résisté à de telles épreuves, l'impression que rapportait toujours, de son contact avec elle, le Duc d'Orléans, qui ne parlait jamais sans émotion de cette grande famille militaire dont il était heureux de faire partie.

« Vous le savez puisque vous avez servi avec lui. Sachez aussi que vous retrouverez en moi les sentiments d'intérêt qu'il vous portait et dont je vous répète ici l'assurance.

« HÉLÈNE. »

Eisenach, 14 janvier 1849.

Le calme étant revenu dans le Comtat-Venaissin, j'obtins mon congé habituel pour passer quelques mois à Paris au moment même où le maréchal Bugeaud était parti en tournée d'inspection pour les garnisons de l'armée des Alpes.

Mon frère Amédée passa les deux premiers mois de 1849, à Messine. Ce qu'il nous écrivait de Naples où il séjourna quelques semaines, me semble offrir quelque intérêt, à cause de ses rapports avec l'état de l'Italie à cette époque.

Les Deux-Siciles en 1849.

C'est à notre belle-sœur, qu'il s'adressait d'abord :

Naples, 3 mars 49.

« Dans ma dernière lettre à Charles, je parlais de mon prochain retour en France ; et en effet tout portait à croire que le séjour de l'escadre hors de France ne serait pas de longue durée. Dieu et l'amiral *Baudin* en ont décidé autrement. Les derniers événements survenus en Sicile et dans le reste de l'Italie ont dirigé notre destinée. Il faut que tu saches que notre chef se trouve fort bien de commander à une escadre comme celle de la Méditerranée et que, pour se maintenir dans la position qu'il s'est faite et qu'il a su garder en dépit des gouvernements qui se sont succédé en France depuis quinze mois, il se raccroche à toutes les branches qu'il peut trouver à sa portée. Quoique rappelé en France par ordres réitérés, il a su les éluder chaque jour sous un prétexte ou sous un autre, conserver sa position et son indépendance. Les derniers événements lui ont servi de prétexte pour conserver ses vaisseaux pendant tout le mois d'avril sur la rade de Naples. Maintenant qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté pour nous (en admettant toutefois qu'il y ait jamais eu quelque chose à y faire !) je crois que nous ne tarderons pas à partir ;

L'amiral Baudin s'obstine à ne pas rentrer en France.

on dit même que le jour du départ est fixé à lundi prochain. Mais nous avons été déjà trompés tant de fois que je n'attache que peu de créance à ces *on-dit*. Nous n'irions pas en tout cas à Toulon, mais à Ajaccio où nous devons trouver de quoi faire les vivres et les rechanges dont nous avons besoin. Néanmoins je pense qu'avec un congé, il me sera facile d'aller de la Corse à Paris.

« Je penserai souvent à la vie que j'ai menée pendant les huit mois que je viens de passer en Italie et que je continue à mener en ce moment à Naples. En définitive, c'est une vie composée de jours fort agréables, mais qui devra tôt ou tard avoir une fin. Entre autres choses, si je ne suis pas devenu le marin fini que tu me crois être, je me suis tenu, grâce à mon commandant, au courant des événements. C'est ainsi que je peux t'apprendre que la politique suivie par M. Norray depuis le commencement, et qu'il a dirigée comme la seule bonne, est celle à laquelle on est enfin arrivé après avoir fait bêtises sur bêtises. Si Girardin t'avait donné mon rapport sur la question sicilienne, tu aurais vu ce que je disais, il y a trois mois. Naples est sans contredit la station la plus agréable de la Méditerranée pour les officiers de marine qui aiment le monde ; la société des ambassadeurs et des étrangers est certainement aussi bien composée que celle de Paris, qui passe pour la première, et sans doute beaucoup plus constante qu'elle, vu la différence de l'état politique actuel de Paris et de Naples. J'y ai été accueilli parfaitement, en qualité d'officier français, surtout d'officier de l'*Hercule*, vaisseau fort en odeur de sainteté à Naples, grâce à sa conduite à Messine. Parmi les salons que

Les salons de Naples.

je fréquentais le plus était celui de la duchesse de Bivona, le premier sans contredit de Naples. Là se donnent rendez-vous tous les hauts personnages de la diplomatie : c'est le foyer d'où partent chaque matin les nouvelles politiques du jour. Je me trouve au milieu des ducs de Rivas, des Martinez de la Rosa, des princes de Ligne, du Temple, etc. La question romaine s'agite et elle est plus amusante que les considérations sur la différence de l'état politique actuel de Paris et de Naples. »

La deuxième lettre m'était destinée.

Naples, 31 mars.

« C'est de Naples, capitale des Deux-Siciles jusqu'à nouvel ordre, que je t'écris cette lettre qui sera, je l'espère, la dernière que tu recevras venant de pays étranger. Nous avons enfin quitté Messine, après un séjour de près de sept mois, à la suite de la rupture de l'armistice entre le roi de Naples et les Siciliens, armistice que les efforts des deux grandes nations française et anglaise n'ont pas pu faire prolonger comme il était facile de le prévoir depuis longtemps. Les Piémontais d'abord, et le reste des Siciliens ensuite, ont repoussé unanimement l'ultimatum apporté par les amiraux Pother et Baudin, qui en ont reçu un accueil peu flatteur. Les ambassadeurs, venus exprès de Naples à Palerme pour tâcher de tenter un dernier effort, n'ont pas même été reçus dans cette dernière ville. Devant de pareils faits, la continuation de l'intervention devenait impossible, et la lice a été réouverte aux combattants, qui, si on les croit, vont s'y précipiter avec une ardeur qui frappera

Comment a cessé l'intervention franco-anglaise en Sicile.

d'admiration les générations actuelles et futures. Je n'ose trop prévoir ce qui va arriver, mais après ce dont nous avons été témoins à Messine, je me défie beaucoup de toutes ces démonstrations de courage et de patriotisme, et je crains bien pour les Siciliens qu'ils ne se repentent, avant peu, d'avoir repoussé aussi brutalement des conditions sans contredit bien meilleures que celles qu'ils méritent d'obtenir. L'expédition réunie en ce moment à Messine, et qui doit se trouver en nombre dans les premiers jours d'avril, se compose de 2.500 hommes de bonnes troupes, sous le commandement d'un général, vieux soldat de l'empire, et est plus que suffisante pour soumettre un pays qui n'a pour se défendre qu'un enthousiasme factice et des gardes nationales (on sait ce que cela veut dire) et quelques milliers d'hommes (corps étrangers composés d'aventuriers venus de tous les pays). Au reste, quoi qu'il arrive et quel que soit le parti vainqueur, la Sicile entre dans une période de crimes et de malheurs dont on ne sortira pas de sitôt, et ce sera encore à la bonne France qu'elle devra le sort qui lui est destiné. Une fois l'armistice rompu, notre séjour à Messine devenait inutile et même impossible ; la rupture devant avoir lieu le 29, le 28 nous reçûmes l'ordre de rallier à Naples le pavillon de l'amiral. Nous avons quitté notre mouillage le 29 au matin, et, favorisés par une belle brise, nous sommes entrés le soir en rade de Naples. En arrivant ici, nous avons appris la nouvelle de notre prochain retour en France, et il se pourrait que notre retour eût lieu avant la fin de la semaine. Les vaisseaux rentrent à Toulon pour se ravitailler et changer leurs commandants. »

Enfin, il envoyait à mon père de nouveaux détails :

Naples, 23 avril.

« Depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, de nombreux événements se sont produits et ont eu pour résultat de nous faire changer de résidence et de nous éloigner de Messine après un séjour de sept mois. Notre départ a été motivé par la rupture de l'armistice entre les Napolitains et les Siciliens, armistice dont nous nous étions portés garants quant à son exécution, et qui a cessé aussi à la suite du refus de la part des Palermitains d'accepter les conditions présentées au nom du roi de Naples par les amiraux et les ambassadeurs français et anglais. Pour quiconque connaissait l'esprit du parti révolutionnaire italien, un tel résultat ne pouvait être que certain, et nous n'en fûmes pas plus étonnés que des suites qu'aurait plus tard cette reprise des hostilités faite aux cris de toute la population et au milieu de l'enthousiasme le plus universel. Un séjour de sept mois en Italie nous avait appris à connaître ce que valent ces démonstrations et ces parades d'enthousiasme et le désir de mourir de la part des Italiens, et ce que nous avions vu à Messine la première fois suffisait pour nous faire connaître l'historique de ce qui se passerait lorsque les Siciliens seraient appelés à joindre les faits aux paroles. Pauvre Italie ! pauvre peuple, race dégénérée où se retrouvent toutes les traces du virus de ses aïeux, et où il n'en reste plus aucune des vertus qui l'ont fait un instant le premier peuple européen ! Nous quittâmes Messine le 29 mars, et le vent nous ayant favorisés, nous

arrivâmes à Naples le 31. Nous y trouvâmes le reste de l'escadre sous les ordres de l'amiral Baudin. La première nouvelle que nous apprîmes fut celle de notre prochain départ dans un délai de deux ou trois jours au plus; notre ordre de rappel était arrivé et nous devions rallier immédiatement Toulon ; la nouvelle était vraie, mais on comptait sans l'amiral qui ne peut s'habituer à l'idée d'abandonner son commandement et fait tout ce qu'il peut pour allonger la courroie, en employant une expression vulgaire ; comme tu vois, il a assez bien manœuvré, puisque ma lettre est datée du 23 et qu'il n'est point du tout question de notre départ. Le prétexte de retenir l'escadre s'est trouvé dans les événements qui viennent de se passer en Toscane où le grand-duc est rappelé avec le même enthousiasme qu'on avait mis à le chasser, et dans ceux de Sicile où l'armée est accueillie avec des cris bien différents de ceux que poussaient les populations il n'y a pas même un mois. La prise de Catane par les Napolitains à la suite d'un combat de quelques heures, auquel les étrangers soudoyés par la Sicile ont seuls pris part, a suffi pour ce changement de décoration. Syracuse et toutes les villes environnantes se sont rendues, et les troupes y ont été accueillies en libératrices. Palerme la révolutionnaire qui devait s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre, en se voyant seule dans une lutte où elle espérait que, grâce à ses alliés, elle n'aurait pas à jouer de rôle actif, Palerme abandonnée avec ses chefs qui ont pris la fuite en sauvant la caisse, a demandé à capituler aux conditions qu'elle avait rejetées un mois avant.

Le grand duc de Toscane rappelé à Florence.

Catane, Syracuse, Palerme, rendues aux Napolitains.

« L'amiral s'est chargé d'être son intermédiaire

auprès du roi ; mais son intervention dans cette occasion a été inutile ; le roi a déclaré qu'il n'accorderait aucune condition à l'avance, et a envoyé les Palermitains à son général qui se trouvait en ce moment en marche sur Palerme. La démarche de l'amiral a donc été nulle, mais elle lui a fait gagner un mois, et comme il attendra probablement la conclusion des affaires siciliennes, ce sera encore un mois de gagné, et d'ici là arriveront peut-être d'autres événements, grâce à la futilité qui distingue l'époque où nous sommes.

« Depuis mon arrivée à Naples, je n'ai pas perdu mon temps et j'en ai profité pour visiter la ville et ses environs, qui, suivant moi, sont loin de valoir leur réputation. Je n'ai pas non plus négligé de connaître ici le monde italien, et quoique je ne sois à Naples que depuis fort peu de temps, cependant je suis lancé déjà dans tout ce qu'il y a de mieux en fait de société et je vais tous les soirs dans un ou deux salons. Il m'était bien difficile de ne pas trouver à Naples quelque personne de notre connaissance, et en effet, le lendemain même de mon arrivée, j'ai été présenté à un certain M. Lefebvre, pair napolitain et possesseur de quelque 50.000 francs de rente, qui a été un de tes amis à l'époque de M^me^ Récamier, et dont la femme se souvient de toi comme d'un de ses meilleurs danseurs. Tous deux m'ont chargé de les rappeler à ton souvenir. La vie du monde, à Naples, est très amusante, et le séjour de cette ville s'est peu ressenti des secousses qui ont agité cette année les capitales de l'Europe. Les femmes y sont jolies et très instruites ; les hommes, en revanche, sont laids, bêtes et ignorants. — Décidément l'expres-

sion italienne, *tutti quanti ruffiani,* est bien vraie. »

Telles étaient les nouvelles que me communiquaient ma belle-sœur et mon père quand je quittai Orange. J'allais jouir à Paris d'un congé, facilement obtenu, comme récompense de ces quelques mois passés sur le qui-vive pour la répression des troubles.

CHAPITRE III

AU 5e CHASSEURS D'ORLÉANS. — BLIDAH.

Congé à Paris (Mars 1849).

J'étais heureux de retrouver les miens, après une séparation de près d'un an, rendue plus pénible encore par les temps difficiles et incertains que l'on traversait depuis la chute de la Monarchie. Pour habiter Angers, mon père n'en faisait pas moins quelques voyages à Paris, ce qui me permit de le voir dans l'une et l'autre de ces villes. Edouard vivait retiré à Passy, attendant des jours meilleurs qui ne tardèrent pas à se présenter. La Constituante ayant fait place à la Législative, il fut élu représentant du peuple par le département du Calvados dont il avait été préfet jusqu'à la chute de la monarchie. Très occupé de l'éducation de ses deux fils, il eut bientôt la douleur de perdre l'un d'eux, Valentin, enfant d'une grande précocité d'esprit.

Il écrivait à notre père, peu de jours avant cette perte cruelle qui me frappa vivement aussi :

« Il me semble, d'après les nouvelles reçues ce matin, que je suis bien près de devenir représentant, et si tu crois que cela soit une chose avantageuse, tu peux t'en réjouir. Quant à moi, je conserve là-dessus des doutes sérieux, et l'avenir m'apparaît si triste, si périlleux, que je n'envisage qu'avec trouble et inquiétude la responsabilité civique dont je vais avoir ma part, comme membre de la prochaine assemblée. Les choses se sont très bien passées dans le Calvados : la liste modérée a été élue tout entière, laissant à une grande distance celle des républicains rouges. Mais on dit qu'il n'en est pas de même partout : on se montre très alarmé ici de l'esprit général des départements, des mauvais votes de l'armée, et de cette apparition imprévue des éléments de discorde et d'anarchie que renferme dans son sein notre pauvre société si vieille et si dégénérée ; les nouvelles du Centre et du Midi, sont, dit-on, détestables, celles de Paris ne sont guère meilleures. En revanche, celles de Valentin sont bonnes, et cela me console — provisoirement — de nos tristesses politiques. »

Hélas ! cette amélioration dans l'état de mon neveu devait de bien peu précéder sa fin.

L'élection de mon frère Edouard comme représentant du peuple lui avait prouvé sa grande popularité dans le Calvados, dont il avait été autrefois préfet. Alfred lui écrivait :

Metz, 19 mai 1849.

« Je savais ton éclatant succès, et que tu sortais le premier à une grande majorité. Je m'en suis réjoui

bien sincèrement, et nous avons bu à ta santé, mes camarades et moi.

« Nous partons dans douze heures pour Paris, l'ordre nous en est venu ce matin. C'est notre sixième changement depuis un an. Nous sommes tous inquiets, attristés, peinés, moins décidés aussi à faire notre devoir. Nous serons le 28 à Compiègne où nous prendrons peut-être le chemin de fer pour arriver à Paris. Quel pays ! et quels temps !

« Il ne faut pas trop s'exagérer l'importance du vote de l'armée. Les soldats ont voté comme feraient les enfants au collège, si la loi électorale fût descendue jusqu'à eux. Ils seraient devant une barricade bien différents de ce que je les ai vus devant l'urne du vote. Les officiers sont bons et sûrs, et comme les hommes les aiment pour la plupart jusqu'au dévouement, on en ferait ce que l'on voudra. Puis il y a le sentiment du devoir, l'honneur du drapeau et l'odeur de la poudre. D'un autre côté, savons-nous ce que les socialistes, les sociétés secrètes, les fauteurs d'émeutes, les *détourneurs* du devoir, les démolisseurs ont fait de progrès auprès des sous-officiers et des soldats ? C'est là l'inconnu, là aussi le danger. »

Edouard eut la curiosité d'aller faire un tour à Etampes où il avait fait ses débuts comme sous-préfet, sous Louis-Philippe. Voici ses impressions :

Passy, lundi 23.

« J'ai reçu un très bon accueil de MM. les Estampiers, j'ai couru inutilement toute la ville pour trou-

ver un républicain, même du surlendemain. Le seul que j'aie rencontré est le sous-commissaire qui se promenait dans le jardin de la sous-préfecture, à l'ombre des arbres que nous avons plantés, il y a tantôt treize ans ! une veste ronde, avec les mains dans les poches d'un vieux pantalon, ressemblant bien plus à un huissier en retraite qu'au premier administrateur de l'arrondissement. Les fermiers vendent mal leurs blés, les meuniers ne vendent pas leurs farines, les propriétaires louent d'autant plus mal leurs maisons, le notaire ne fait pas *d'actes,* l'avoué n'a plus de procès, la ville, qui a épuisé ses quelques sous à entretenir dans la paresse et le désordre un prétendu atelier national, ne peut plus réparer ses pavés, ni allumer ses lanternes, les marchands, au lieu de garder leurs boutiques contre la foule des acheteurs, font des patrouilles et passent leurs nuits sur le lit de camp. — Mais, en revanche, ils sont très libres et jouissent du suffrage universel ! Quelle bonne farce ! C'est bien dommage seulement que les places coûtent si cher, pour y assister !

« Je suis revenu hier soir à Passy, où nous vivons le plus tranquillement possible. M. et M^me^ Odier sont établis dans la même maison que nous ; nous faisons ménage commun. Chaque soir la famille se réunit, tantôt chez M^me^ Delessert, tantôt chez M. Delabre ou chez nous. Nous avons, avec toutes les misères de la *chose* publique, le bon côté de la vie phalanstérienne. »

Mon frère Gabriel s'occupait de sa propriété du Perche ; Alfred était officier à Metz ; Amédée,

à bord d'un vaisseau longtemps stationné sur les côtes de la Sicile, n'allait pas tarder à partir pour l'Amérique du Sud, son vaisseau devant participer à la démonstration navale devant Buenos-Ayres.

Visites et réceptions chez les intimes.

J'avais repris mes douces habitudes de Paris, et mes bonnes relations avec les familles Delessert, Seillière, de Bondy, de Bordessoulles, qui avaient eu l'amabilité de correspondre avec moi pendant le temps que je venais de passer à l'armée des Alpes. C'est au cours de mon congé que j'appris la mort soudaine du maréchal Bugeaud. J'ai déjà fait allusion, dans le premier volume de ces Mémoires, à une visite faite par lui à l'Opéra, où il m'avait prié de l'accompagner ; que le héros de l'Isly s'y trouvât dépaysé et comme emprunté, on en sourit, mais, en somme, rien de plus naturel.

Capitaine au 5e Chasseurs d'Orléans, à Blidah.

C'est en 1849 qu'un de mes vœux les plus chers, depuis longtemps formé, se réalisa ; je fus nommé au 5e bataillon de chasseurs d'Orléans, alors engagé dans la lutte contre les Arabes. Les démarches de mon frère Édouard, député à la Législative, contribuèrent à ma nomination ; c'est assez dire que, sous le régime parlementaire, les soi-disant représentants du pays disposent de tout.

L'Afrique n'était pas une nouveauté pour moi qui avais fait la campagne de 1840 ; mais ce merveilleux pays vous laisse une impression si durable que, lorsqu'on y revient, on croit ne l'avoir jamais quitté.

Le général Blangini.

A Blidah, un heureux hasard me fit mettre sous les ordres du général Blangini, que j'avais connu capitaine aux zouaves, en 1840. Je m'étais trouvé tout près de lui, quand il fut blessé, pendant l'expédition de Médéah, au Bois des Oliviers.

A Alger, chez le Gouverneur et chez MM. de Crény et Dejean.

Ces souvenirs que je lui rappelai, me valurent un bienveillant accueil et les rapports les plus agréables avec ce distingué général de notre armée d'Afrique. Grâce à cette faveur, il me fut permis de me rendre d'abord à Alger, pour faire une visite aux principales autorités militaires.

Le général Charon, appartenant au génie, remplissait les fonctions de gouverneur et non sans mérite. Je fus invité à dîner à sa maison de campagne, qui avait été autrefois le palais d'été des Deys. De cette superbe habitation, située sur les hauteurs de Mustapha, qui s'élèvent derrière Alger, on jouit d'une vue admirable sur la mer, où l'on découvre, au loin, les nombreux vaisseaux qui abordent cette par-

tie des côtes d'Afrique en animant le merveilleux tableau que l'on a devant soi.

M. de Crény, chef de l'état-major de l'armée, ami de ma famile, était des nôtres, ainsi que le commandant Dejean (1), chef du génie.

M. de Crény m'invita à son tour, me demanda avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de M. et de M^me^ Gabriel Delessert, ajoutant qu'il était resté sous l'impression de la beauté et de la distinction de cette charmante femme et de ses sœurs, M^mes^ Edouard Bocher et Odier, qu'il avait connues à la Préfecture de Chartres. Il avait habité cette ville étant aide de camp du général Rullière. Je dois ajouter que l'année précédente, quand j'étais encore à l'armée des Alpes, il avait été question de moi comme aide de camp de ce général devenu ministre de la guerre. Le commandant Dejean, ami particulier de mon frère Gabriel, me fit une cordiale réception. Après trois journées de séjour, je regagnai Blidah.

Excursion dans la vallée du Chéliff.

Peu de temps après, j'ai eu l'heureuse occasion de faire une intéressante excursion dans le sud de la province de Médéah. Ayant appris qu'une expédition devait s'y préparer pour châ-

(1) M. Dejean fut quelque temps ministre de la guerre sous l'Empire.

tier des tribus rebelles, je priai le chef du Bureau arabe de Médéah, mon camarade de l'Ecole militaire, Ducrot, de m'en donner toutes les facilités. Il voulut bien mettre à ma disposition une escorte d'indigènes (dont j'ai de mon mieux payé les services), pour me rendre à Boghar, et m'accompagner lui-même, la première journée, avec son officier adjoint. J'ai trouvé, à ce poste avancé de la vallée du Chéliff, célèbre par les combats qui s'y sont livrés, un aimable chef de Bureau arabe, le capitaine Gruard, ami d'Afrique de mon frère Alfred, pour lequel il me chargea de ses meilleurs souvenirs. J'en ai reçu tous les secours qui me permettaient de poursuivre avec succès mon voyage. La petite garnison se composait d'une compagnie de la légion étrangère, d'une compagnie de discipline et d'une section d'artillerie. Aucune ressource pour les officiers ; ils y vivaient entre eux, patiemment, avec l'espoir de nouvelles expéditions qui leur feraient quitter ce lieu d'exil.

Je m'avance au delà de Boghar.

J'ai pu m'avancer en pays exclusivement arabe, bien au delà de Boghar, où les principaux chefs, grâce à mes lettres de recommandation, m'ont donné la plus généreuse hospitalité. Je couchais sous leurs tentes, meublées de beaux tapis du pays, où m'étaient servis, avec un certain luxe, des repas vraiment excellents, préparés sui-

vant l'usage de ces indigènes. Je ne pouvais que me louer de toutes les attentions de ces Arabes riches et de haut rang. Nous avons fait ensemble échange de présents ; j'avais eu soin de choisir, dans les magasins d'Alger, où je m'étais rendu exprès, ce qui pouvait leur plaire : cela m'a valu un lot de belles plumes d'autruches, de grande valeur, que je distribuai à mon retour en France.

Mon cheval étant fatigué, comme je l'étais moi-même, et ma permission sur le point d'expirer, je n'ai pu, à mon grand regret, aller jusqu'au bout. Les succès des razzias de ceux qui m'avaient si bien traité, ne me furent connus qu'à mon retour à Blidah.

Mon ami Ducrot. Les Bureaux arabes.

J'ai été enchanté de cette trop courte excursion qui m'a permis de juger tout le parti que l'on pourrait tirer d'un peuple conquis, en sachant se l'attacher, comme l'avait fait pour sa part mon ami Ducrot. Voilà une expédition effectuée par des Arabes, contre des tribus hostiles, avec un seul officier français pour la diriger ! Elle réussit complètement, sans nous avoir rien coûté ; bien mieux, elle nous rapporta des sommes assez importantes, versées au Trésor, comme part de la France ; pourquoi ne pas s'en tenir là, dans la plupart des cas ? C'était trop simple ; on se garda bien de recommencer !

C'est avec ces Bureaux arabes, composés d'un à deux officiers — comptant toujours dans leurs corps, par conséquent sans frais pour l'Etat — qu'une étendue considérable de territoire, très peuplée, se trouvait admirablement administrée.

Assurer la paix, rendre la justice, faire rentrer les impôts, sans le moindre sacrifice, cela est simple, mais ne se fait plus. De ces bureaux arabes, on a fait des sous-préfectures quand il n'y avait pas encore d'administrés. Il ne se trouve en Algérie qu'une population flottante d'étrangers et d'aventuriers qui s'adonnent au commerce du détail pour les besoins de l'armée et qui, après avoir gagné notre argent, se retirent dans leur pays d'origine.

Déplorables changements en Algérie dus au nouveau régime.

Il faut des places pour les besogneux, les intrigants ; l'intérêt public est sacrifié à l'intérêt personnel, système qui mécontente tout le monde, même ceux qui en profitent ! Voilà l'Algérie, telle que nous l'avait faite cette Révolution de février, qui lui a porté un coup fatal ! Il n'en était pas de même sous les gouvernements du maréchal Bugeaud et du Duc d'Aumale. Aussi la reconnaissance publique a-t-elle élevé, à Alger, une statue au maréchal, comme il en a été élevé une au Duc d'Orléans, que les révolu-

tionnaires de 1848 n'ont pu faire enlever. Le journal l'*Akhbar* était rempli de souscriptions. Tous les chefs arabes, sans en excepter un, se sont associés aux Français, pour s'y faire inscrire. La mémoire de cet illustre homme de guerre était chère à l'armée, son nom était populaire dans toute l'Algérie. Sous une paternelle et sage administration comme la sienne, nous n'aurions pas eu cette révolte du pays des Ziban et de l'Aurès, qui ne devait pas se terminer, pour la France, sans des sacrifices d'hommes et d'argent.

Départ de Blidah pour Zaatcha.

Mon bataillon était déjà fortement engagé dans le soulèvement du sud de la province de Constantine. Je quittai Blidah, pour le rejoindre, avec ma compagnie, renforcée de tous les malades et convalescents qui n'avaient pu partir la première fois. Je ne me plaignais pas de ma destination ; c'est avec confiance et satisfaction que je l'envisageais.

Tout cela paraissait bien grave ; depuis les premiers jours du siège de Zaatcha (dans une importante oasis de ces contrées lointaines) nous avions éprouvé de sérieuses résistances. Car la révolte du pays des Zibans et de l'Aurès se compliquait d'une opposition générale chez les indigènes.

Nos rapports avec les Arabes.

Au lieu de s'entendre avec les Arabes, de leur témoigner plus de sympathie, de se contenter de leur assurer une sorte d'indépendance, sous notre protection, sans les inquiéter jamais dans leurs biens, leurs mœurs et leurs croyances, — seule politique à suivre pour nous les attacher, — on avait fait tout le contraire ; on avait envoyé, dans le pays, des colons, presque tous insurgés de Juin, qui n'étaient capables que de nous attirer des difficultés. On avait pris à des Arabes, volontairement soumis à notre domination, leurs terres pour les donner à des gens qui les faisaient cultiver par les anciens propriétaires, pour devenir eux-mêmes cabaretiers, le seul métier qu'ils aimassent à exercer.

Maladroite expropriation des Arabes au profit de colons peu recommandables.

Les expropriés se trouvaient ainsi refoulés dans l'intérieur vers les domaines des tribus plus éloignées, qui pouvaient se croire menacées, à leur tour ; d'où ce sourd mécontentement, se traduisant par des insurrections : triste résultat de ces essais de colonisation. Ces auxiliaires auraient dû être choisis tout autrement !

Trop de fonctionnaires.

Une autre plaie du pays, qui offrit les mêmes conséquences, c'était la qualité et la quantité de fonctionnaires de tout rang. Il n'y avait pas de petite localité où il y en eût moins que dans une sous-préfecture de France. C'était un conflit

perpétuel entre ces diverses administrations qui se partageaient la direction et le contrôle.

Tout ce monde voulait vivre sur le budget, avec des places qui étaient de véritables sinécures ; les exigences, dans cet ordre, augmentaient chaque jour ; aussi le mal ne faisait-il qu'empirer. Depuis mon arrivée en Afrique, j'avais visité bien des endroits ; partout c'était le même abus.

Les troupes de la province d'Alger venaient de s'éloigner du littoral, pour se rapprocher de l'intérieur ; c'était la milice des villes qui devait faire le service à leur place. Je m'intéressais moins au sort des colons qu'à celui de nos pauvres soldats, exposés à toutes les peines, à tous les périls, sans profit pour eux.

Par mer d'Alger à Philippeville pour gagner Constantine et Zaatcha.

Nous nous embarquâmes à Alger pour Philippeville, d'où il nous fallut peu de jours, à marches forcées, avant de nous rendre devant Zaatcha. Nous prîmes un peu de repos à Constantine. J'allais donc parcourir le pays des palmiers, des autruches, des carnassiers du désert ; cela m'intéresserait moins, à coup sûr, que la guerre que j'y ferais. Elle n'était pas la première, pour moi, en Afrique, aussi en avais-je un peu l'expérience.

Zaatcha, oasis du sud de la province de Cons-

tantine, renfermait un gros bourg fortifié, entouré, à l'instar des villes du moyen âge, de fossés, avec des tours carrées, de distance en distance, crénelées et reliées entre elles par des maisons toutes percées de meurtrières.

A ces moyens surprenants de défense, ajoutez trois sièges avortés : l'un par le Bey de Tunis, en 1833, le second par le lieutenant d'Abd-el-Kader, en 1844, le troisième tenté inutilement par nous, en juillet 1849. Il y avait là de quoi inspirer une confiance aveugle au chef indigène, Bou-Zian, prophète inspiré, âme de l'insurrection fomentée dans toutes les oasis des environs, et ayant des ramifications dans plusieurs parties de nos possessions du sud de l'Algérie.

Le 6 octobre 1849, une faible armée de 3 à 4.000 hommes, sous le commandement du général Herbillon, vint camper devant Zaatcha.

Mais quelques détails rétrospectifs sont nécessaires.

1er siège de Zaatcha 1833 par le bey Ahmed.

En 1833, un parent du dernier bey de Constantine, Bou-Aziz Ben-Ganah, fut nommé Cheik-El-Arab ; ce titre lui donnait droit de commandement sur les oasis, mais il était responsable de la tranquillité du pays. Sous le prétexte toujours commode d'une question d'impôt, mais, en réalité, au sujet de cette nomi-

nation, une révolte partielle éclata. Le bey de Constantine, Ahmed, fut obligé de se rendre, de sa personne, dans les oasis à la tête d'une colonne de trois à quatre mille hommes ; il fit rentrer facilement dans l'ordre la plupart des oasis ; Zaatcha seule résista. L'armée du Bey vint camper autour de la ville. La défense de Zaatcha fut si habile et si vigoureuse qu'après un combat qui dura toute la journée, le Bey dut se retirer en toute hâte vers Biskra. Ainsi, déjà, à cette époque Zaatcha s'était acquis un certain prestige aux yeux des populations du Ziban.

2e siège de Zaatcha en 1844 par un lieutenant d'Abd-el-Kader.

Depuis 1838, Abd-el-Kader cherchait à étendre son action sur les Ziban. Voulant les attacher à sa politique, en 1844, il leur donna pour chef, Bel-Adj, de Sidi Okba, personnage très riche et très influent, mais les gens du Zad-Dasaraoui, n'ayant pas consenti à le reconnaître et lui ayant refusé l'impôt, Abd-el-Kader envoya contre eux Sidi-Ahmed-Ben-Amar, un de ses lieutenants, avec deux mille réguliers, trois mille hommes du goum et quatre pièces de canon, pour faire le siège de Zaatcha. La résistance fut énergique ; les assiégés battirent en retraite après des pertes considérables.

En 1844, Bou-Aziz-Ben-Ganah, investi depuis 1839, par les Français, de l'autorité dans

les Ziban, était accouru du Tell, avec les nomades du désert pour presser la retraite du lieutenant d'Abd-el-Kader et assiéger Bel-Adj dans l'oasis de Sidi-Okba. Ne pouvant en venir à bout, il avait réclamé le secours du jeune Duc d'Aumale qui arrivait, pour la première fois, à Biskra, au printemps de 1845. Bel-Adj, voyant à quels hommes il avait affaire, s'était retiré du côté du désert de Tunis, à Souf, d'où il n'avait cessé de nous susciter des embarras. Le Duc d'Aumale, qui ne pouvait mieux faire que de continuer la politique des Turcs, avait laissé une faible garnison à Biskra et maintenu Ben-Ganah dans toutes les prérogatives de son commandement. Bel-Adj, avisé, par les habitants eux-mêmes, de la faiblesse de la garnison, la fit massacrer pendant une nuit. Le Duc d'Aumale revint aussitôt à Biskra, prit cette fois des otages, envoya les principaux meneurs du complot prisonniers à Toulon et confisqua leurs biens. Il fit augmenter les fortifications de la casbah et nomma commandant supérieur un officier de choix, M. Thomas, avec mission de surveiller tous les Ziban.

Le Duc d'Aumale à Biskra en 1845.

Retour du Duc d'Aumale à Biskra.

Le pays recouvrait un peu de tranquillité lorsque la Révolution de février 1848 vint donner de fausses espérances à ces populations soumises, mais non vaincues.

Les Ziban après la Révolution de 1848.

A ce moment, les hommes des Ziban virent une partie de l'armée abandonner l'Afrique et rentrer en France sans être remplacée par de nouvelles troupes ; ils retournèrent dans leur pays et ne manquèrent pas d'exagérer la bonne nouvelle dans le sens de leur fanatisme satisfait.

Canrobert s'empare d'Ahmed et de la smala.

L'ex-bey de Constantine, qui s'était retiré du côté de la frontière de Tunis, crut le moment favorable pour tenter de nouveau la fortune des combats. Heureusement pour nous, Canrobert commandait le sud de la province de Constantine. Cet habile officier surprit, un matin, dans les gorges étroites de l'Aurès, après une marche des plus hardies, Ahmed lui-même, avec sa smala et ses principaux chefs. La prise de ce personnage survenant six mois après celle d'Abd-el-Kader, neutralisa les conséquences de la Révolution de février, mais la crise n'en fut que retardée. Au surplus, la guerre sainte se respirait dans l'air ; plusieurs chefs se mirent en état de révolte ouverte. L'exaltation de nos ennemis ne connaissait plus de bornes.

Le marabout Bou-Zian.

Dans ces circonstances critiques, une expédition fut décidée contre Ben-Rennen Ben-Azzedin, mais, par suite des réductions apportées au chiffre de l'armée d'occupation, il fallut, — pour

compléter la colonne, — prendre des troupes à Batna et diminuer la garnison de Biskra. Ce déplacement de nos forces et le départ de M. de Saint-Germain, chef supérieur du cercle de Biskra, inspirèrent aux Arabes une confiance aveugle. En ce moment surgit à Zaatcha un homme dont le souffle inspiré enflamma toute la population enthousiaste et crédule, Bou-Zian qui, riche et influent, s'était toujours mis à la tête des petites séditions contre les Turcs. En 1833, il s'était signalé par sa bravoure et son ardeur dans la défense de la ville. A une vive intelligence, il unissait, d'ailleurs, un caractère énergique ; ses relations, son audace, son ambition le rendaient fort dangereux.

Echec du colonel Carbuccia devant Zaatcha, assiégé une première fois en 1849.

La tentative d'enlèvement ayant échoué, toutes les oasis dont fait partie Zaatcha, groupe Daharaoui, se mirent en insurrection complète. Le colonel Carbuccia commandait la subdivision de Biskra, le colonel Canrobert opérait chez les Beni Yala, le général Blangini venait de soumettre les Guetchoula, après le sanglant combat de Bordj-Boghui. Enfin le général Herbillon était chez les Zouaghas.

C'est dans le Hodna que le colonel Carbuccia apprit les événements de Zaatcha ; il prit aussitôt la route de Biskra, pour se rendre devant

l'oasis où il arriva vers la fin de juillet. Mais avec le peu de forces dont il disposait, il ne pouvait espérer vaincre une résistance qui ne fut épuisée, plus tard, qu'avec une armée de cinq à six mille hommes, pourvue d'artillerie.

L'échec fut grave et l'effet moral très grand. Bou-Zian adressa des lettres aux gens de l'Aurès et des Ziban pour les exalter et les appeler aux armes. Une insurrection générale de tout le sud de la province de Constantine répondit au cri de victoire parti de Zaatcha.

Sidi-Abd-El-Afidt fut le premier à prendre l'offensive, avec quatre mille hommes de l'Aurès et du Zab de Cherki (Zab de l'Est). Le commandant de Saint-Germain ne craignit pas de marcher à sa rencontre avec deux cents chevaux et trois cents fantassins. Le choc fut terrible, deux cent cinquante indigènes furent tués, mais le commandant fut frappé d'une balle à la tête. Bou-Zian se hâta de rentrer à Zaatcha.

Toutefois le véritable motif de ce soulèvement fut le mécontentement qu'éprouvèrent les nomades en constatant l'importance que prenaient, sous l'influence française, les pauvres habitants des oasis, — les Zabi, — jusqu'alors dominés par eux. Sous notre protection, le Zabi put prendre le costume de l'Arabe ; il devint insolent, comme tous les gens habitués à une longue

oppression qui parviennent à lever la tête, et enfin (transformation monstrueuse aux yeux du nomade) le Zabi put se donner le luxe de deux femmes ! C'était là toute une révolution. Comment le Zabi, l'homme des oasis, en vint-il à se soulever contre les Français, contre ceux-là mêmes qui lui avaient fait un sort si doux ? C'est exaspéré par les railleries des Arabes qu'il prêta l'oreille aux prédications enflammées.

Mon ami Seroka.

L'administration française de Biskra ne fut informée que très tard des menées de Bou-Zian et lorsque le mal était déjà fait. M. Seroka, l'officier adjoint au bureau arabe, s'efforça aussitôt de dissiper les mensonges. Il visita les villages, pour s'assurer de l'esprit de la population ; il trouva tout tranquille, mais il remarqua que l'on parlait beaucoup de l'homme de Zaatcha qui avait vu le prophète : il crut pouvoir enlever sans retard Bou-Zian qui pouvait soulever toute la population. Il entra dans Zaatcha avec quelques spahis et enleva Bou-Zian, mais le matin même, la guerre sainte avait été proclamée du haut de la mosquée ; il était déjà trop tard et le marabout ne fut que quelques instants en notre pouvoir.

Toutefois, toutes nos illusions étaient dissipées. On comprit la nécessité d'une force imposante et permanente à Biskra. Avec les trois

cents hommes disponibles alors, il aurait suffi de tomber à l'improviste sur Zaatcha et d'enlever Bou-Zian ou de l'obliger à fuir.

Nouveau siège de Zaatcha le 7 octobre 1849.

Cependant le général Herbillon, commandant de la province de Constantine, était déjà parti avec une colonne renforcée de troupes qui lui étaient envoyées d'Alger. Il emmenait un nombreux convoi pour être en mesure d'assiéger Zaatcha, point de résistance de tous les révoltés. C'était Zaatcha qu'il fallait faire tomber avant de penser à dominer l'insurrection qui gagnait d'intensité. La colonne expéditionnaire, forte d'environ quatre mille hommes de toutes armes, arriva devant l'oasis, le 7 octobre, au matin. A partir de ce moment, tout l'intérêt de la lutte entre les Ziban et les Français se concentra sur ce seul point.

CHAPITRE IV

SIÈGE DE ZAATCHA

De Constantine à l'oasis de Zaatcha.

La marche sur Zaatcha me permit de m'arrêter à Constantine où je retrouvai le général de Salles, avec qui je m'étais lié pendant la campagne de 1840 et que je devais revoir plus tard à l'assaut de Sébastopol. Il me fit les honneurs de l'ancien palais du bey qu'il occupait, merveille d'architecture arabe, ornée d'une profusion de marbres et égayée par une collection d'animaux du désert, tels que, lions, chacals, autruches. L'excellent dîner qui nous fut servi au goût du pays nous permit une intéressante et utile conversation.

J'avais rejoint enfin le camp, devant l'oasis de Zaatcha, avec 5 à 600 hommes, comprenant, outre ma compagnie, des détachements de toutes armes, un convoi de vivres et de munitions dont le commandement m'avait été confié, depuis Constantine, par le général de Salles (1) ; j'eus

(1) Comte de Salles, général de division, mort le 1er janvier 1873.

la satisfaction de me retrouver auprès des miens, qui me témoignèrent la plus grande cordialité. Les nouvelles des débuts du siège étaient malheureusement attristantes.

Prise de la Zaouia.

Le lendemain de l'arrivée de l'armée devant l'oasis, on s'était emparé, en avant de la ville, de la Zaouia, avec ses jardins ; mais les chasseurs de mon bataillon, entraînés par leur audace, conduits par d'intrépides officiers, s'avancèrent imprudemment trop loin, dans un dédale de plantations et de chemins où ils éprouvèrent des pertes sérieuses ; sur sept officiers, l'un, le lieutenant Bonnet, fut tué ; trois autres, parmi lesquels le capitaine Alpy (1), blessés grièvement. Notre adjudant y perdit également la vie et fut mutilé par les Arabes. Cette première affaire, si malheureuse pour trois compagnies de mon bataillon seules engagées, coûta à l'ensemble de nos troupes une vingtaine de morts et 80 blessés.

Tentative d'assaut, 20 octobre.

Le 20 octobre, il y eut une tentative d'assaut sans le moindre succès. Cet échec nous fit perdre une trentaine d'hommes tués et près de 100 blessés, la plupart mortellement, entre autres le chef de bataillon Guyot (2), du 42e régiment, son

(1) Alpy, chef de bataillon, tué devant Sébastopol.

(2) Comte Guyot, fils du général de division de l'Empire, frère du capitaine Guyot, tué comme lui en Afrique.

adjudant-major Berthe, deux capitaines et deux autres officiers du même régiment qui y furent tués. Le colonel du génie, Petit, directeur des travaux du siège, avait succombé à une blessure reçue avant cet assaut. Les combats journaliers encombraient nos ambulances de blessés. Ces événements tristes et fâcheux étaient loin de décourager ceux qui m'en faisaient le récit.

Nombreux blessés.

Puis, de plus heureuses chances semblèrent nous être réservées. Une affaire importante eut lieu dans les environs de l'oasis ; notre cavalerie de chasseurs d'Afrique défit un corps de cavaliers nomades venant au secours des défenseurs de la ville.

Engagements de cavalerie.

Certes, dans le désert, l'Opéra me manquait, mais non les représentations de tragédies lyriques, car nous avions les sons de l'artillerie, de la mousqueterie, et les décors merveilleux qu'offre la vue de ces forêts de palmiers, aux formes élancées, montant vers le ciel d'un bleu intense, doré par le soleil du Sahara.

Beauté de la nature dans l'Aurès.

Les difficultés, les lenteurs du siège ne furent pas nos seules épreuves ; le choléra se déclara dans notre petite armée, dont l'état sanitaire était loin d'être satisfaisant. Il faisait presque autant de victimes que le feu de l'ennemi. Il ne pouvait

Le choléra éclate.

en être autrement avec des vivres détestables, l'eau que l'on buvait saumâtre et trouble ; la jeunesse seule peut faire tout supporter !

Mon bataillon fut plus particulièrement éprouvé. Il était déjà bien réduit en effectif, et nous n'étions pas au bout.

Le 23 novembre 1849 Offensive meurtrière des Arabes.

Ma compagnie eut, le 23 novembre, une affaire très chaude. Au moment de quitter la tranchée, pour céder la place à une nouvelle compagnie de chasseurs qui venait nous remplacer, elle s'était trouvée surprise par l'irruption d'un parti d'assiégés, profitant du désordre inévitable au changement des gardes. Nous n'eûmes que le temps de reprendre nos positions, pêle-mêle avec les chasseurs qui nous relevaient, pour tenir tête à des ennemis d'une audace inouïe, entrés dans nos retranchements. Un long combat, corps à corps, s'ensuivit. Nous pûmes heureusement résister et donner le temps à des renforts d'arriver. Le combat s'est alors étendu et a duré une partie de la journée. Le capitaine Delmas, qui commandait la compagnie du 8^{e}, fut tué sur le coup, d'une balle au cœur. Comme on le portait à bras, et que nous n'étions que deux du même grade et du même corps, tout le monde crut que c'était moi, la victime. On plaignait déjà ma mort. L'adjudant de ce bataillon fut tué ; mon sous-

Méprise. On me croit mort.

lieutenant blessé, avec deux de mes sous-officiers ; le capitaine d'artillerie Guérin, commandant la batterie envahie, ainsi que son maréchal des logis, frappés mortellement. D'autres officiers ne furent pas épargnés. Je ne parle pas des pertes en soldats qui furent en proportion.

Dans cette journée, on entendait de tous côtés les cris des femmes arabes, avec ce son strident qui leur est propre et qu'elles poussent, dans les combats, pour exciter les leurs. Telle était la cruauté de ces forcenées, qu'elles s'emparaient des corps de nos malheureux soldats tombés entre leurs mains, pour leur couper la tête et en faire des trophées de triomphe, au retour, dans leur ville. Les corps de deux hommes de ma compagnie furent relevés sans tête. Ce n'étaient pas les seuls. Le fanatisme inspire de pareilles atrocités, mais il inspire également ces courages exaltés que rien n'arrête. Il faut le reconnaître : l'influence des idées religieuses dans les armées est le plus puissant facteur du succès. Le patriotisme, plus humain, ne suffit pas.

Scènes de carnage.

Ce fut le colonel Canrobert (1), arrivé depuis peu de jours, qui vint à notre secours, à la tête de troupes de soutien. Par ses habiles dis-

(1) Canrobert, maréchal de France, à 46 ans, mort le 28 janvier 1895.

positions, cette journée de combats acharnés pu se terminer sans que les travaux du siège en eussent souffert. Le génie avait remis, le soir même, tout en ordre.

On avançait chaque jour ; les approches étaient poussées avec activité, les brèches agrandies pour le passage de trois colonnes d'attaque, qui devaient être commandées par les colonels Canrobert, de Barral (1) et de Lourmel (2).

Les fossés, remplis d'eau, furent comblés ; il n'y avait plus qu'à monter à l'assaut.

Je faisais partie de la colonne d'assaut, sous le commandement du colonel Canrobert, des zouaves, le héros de la journée. Je passai la nuit dans la tranchée, tout près du commandant de Lorencez (3), sans pouvoir dormir et sans beaucoup d'espoir d'en revenir le lendemain. Nous ne nous séparâmes qu'au moment solennel de l'attaque. Elle eut lieu à l'improviste, à une heure convenue, au petit jour. M. de Lorencez

(1) Comte de Barral, fils et petit-fils de généraux, général de brigade, tué d'une balle à la tête, dans la répression des derniers soulèvements de cette guerre, dont il avait le commandement, en mai 1855.

(2) Lourmel, général de brigade, tué devant Sébastopol, 1855.

(3) Comte de Lorencez, fils du général de division de l'Empire et petit-fils du maréchal duc de Reggio, général de division, a commandé en chef l'expédition du Mexique, dans sa première phase, avec de brillants succès, mort à Laas (Basses-Pyrénées), en 1892.

commandait son bataillon et trois compagnies de chasseurs d'Orléans, dont la mienne, en tête ; les deux autres suivaient, sous les ordres des capitaines Cambriels (1) et Cargouet (2).

La ville prise. 26 novembre.

Après être entrés dans la ville, non sans avoir éprouvé les plus grandes pertes, nous eûmes à faire le siège de chaque maison ; les défenseurs, combattant en désespérés, nous canardaient jusque par les soupiraux des caves, leurs derniers refuges. On ne put faire que peu de prisonniers, ces fanatiques préférant se faire tuer sous les décombres. De notre côté, nos hommes très excités, par esprit de vengeance, n'épargnaient personne, mais moins encore les femmes, qui avaient fait preuve de cruauté envers nos soldats blessés ou prisonniers. Une maison était-elle prise, on la faisait sauter avec un sac à poudre, ce qui en achevait les habitants. Quelle affreuse mort pour ces malheureux ! Les femmes se faisaient tuer avec la plus complète résignation ; c'est à peine si une vingtaine a pu être sauvée, la plupart blessées portant leurs enfants au sein.

(1) Cambriels, fils du général, baron de l'Empire, général de division, fut blessé très grièvement en 1870, commandant en chef un corps d'armée avec habileté ; mort subitement au Mas-Blanc, près d'Alénia (Pyrénées-Orientales), le 22 octobre 1891.

(2) Cargouet, chef de bataillon, tué devant Sébastopol. Par testament, il donnait une partie de sa fortune aux soldats blessés survivant à l'affaire où il devait trouver la mort. Noble cœur très regretté.

Tout cela ne pouvait être compris à Paris, mais dans un pays de sauvages, on ne peut faire la guerre autrement.

Le combat fini, on fit écrouler toutes les maisons encore debout, ainsi que les deux mosquées ; puis on mit le feu aux décombres pour qu'il ne restât rien de cette importante ville, centre d'une des plus belles oasis du pays.

C'est à Zaatcha qu'on aurait pu justement appliquer le verset de l'Ecriture, parlant du puissant, de l'orgueilleux : « Je repassais, le lendemain, il n'était déjà plus. »

Nous eûmes à regretter beaucoup de monde ; d'abord la plupart de ceux qui montaient à l'assaut, avec le colonel Canrobert, qui fut le seul épargné, par un bonheur providentiel. J'ai appris que, des seize zouaves ou chasseurs et des quatre officiers, les plus vaillants, qu'il avait choisis, pour marcher en tête, avec lui, douze soldats avaient été tués ou blessés, deux officiers étaient morts à ses côtés, les deux autres blessés.

Le commandant de Lorencez fut assez grièvement blessé ; je fus le voir à l'ambulance, il se plaignait beaucoup ; j'écrivis une lettre à sa famille, pour la rassurer. Le jeune lieutenant des zouaves, Norvins, fils de l'homme politique et écrivain que nous avons beaucoup connu, fut plus gravement atteint et ne put être sauvé.

Le colonel de Barral, le commandant Bourbaki (1) et celui de mon bataillon, M. Levassor-Sorval (2), furent indemnes.

Il y eut plus de 70 officiers tués ou blessés pendant ce siège, et plus de 1.000 hommes hors de combat ; le choléra se mettant de la partie, nouvelles victimes. C'était plus du quart de notre effectif de 5 à 6.000 hommes.

Le colonel Canrobert.

Le colonel Canrobert fut on ne peut plus affectueux pour moi. Je l'aimais, avec la profonde estime que j'avais pour son courage, comme pour son caractère. Nous nous sommes embrassés, avec émotion, dans Zaatcha, en nous retrouvant après le succès ; j'avais eu grand'peur pour sa vie, si exposée, pendant l'assaut.

Ces détails sont bien incomplets. Ainsi, je ne parlerai pas de la mort de Bou-Zian, de ses femmes et de ses enfants, ni de tous les épisodes sanglants de cet assaut. J'ai pu voir la tête de ce malheureux chef portée au bout d'une pique, comme trophée, avec celles de ses principaux lieutenants : on ne peut savoir que

(1) Bourbaki, général de division en retraite, près de Bayonne, de la plus brillante réputation militaire. Son nom était populaire dans l'armée d'Afrique. A eu un commandement en chef pendant la guerre 1870-1871.

(2) Levassor-Sorval, général de division, mort le 24 novembre 1885.

ce qui s'est passé dans la sphère restreinte d'action où l'on s'est trouvé.

Pertes élevées.

Dieu merci, j'étais au nombre des survivants après ce siège qui constituait, certes, l'épisode le plus sanglant de nos guerres d'Afrique. Dans ma compagnie, je n'avais conservé qu'un sous-lieutenant, blessé à l'avant-dernière affaire, et un sous-officier sur sept. Il me restait environ quarante hommes sur cent soixante que j'avais au départ. Peu de faits de guerre présentent autant de victimes. Nous avions à combattre des fanatiques, encouragés dans leur résistance par leur ville singulièrement fortifiée, et qu'ils pouvaient croire imprenable. N'avaient-ils pas transformé chacune de leurs maisons en une forteresse que l'on dut prendre sous des feux terribles ? Ils avaient eu également confiance dans les secours promis et les nombreux contingents des oasis voisines.

CHAPITRE V

SIÈGE DE NARAH (JANVIER 1850)

Départ de Biskra.

De Biskra, première étape au retour de Zaatcha, nous fûmes envoyés en expédition, avec une partie des troupes du siège, chez les Ouled-Sultan, dans la région comprise entre Batna et Bou-Saada. Les habitants s'y étant montrés hostiles, pendant les opérations militaires, dont la plupart des tribus espéraient une tout autre issue, il était indispensable de nous y faire voir en vainqueurs. L'effet de notre présence ne se fit pas attendre ; les chefs venaient tous s'incliner devant la tente du colonel Canrobert, commandant le corps expéditionnaire, et apporter les vivres qu'il pouvait nous être agréable d'accepter. Au lieu de continuer la guerre, nous trouvions là, pendant quelques jours, un repos bien gagné.

Notre bataillon était à peu près remis de ses épreuves, nous étions campés dans le voisinage des tirailleurs indigènes, commandés par Bour-

baki ; très jeune officier supérieur, il n'avait pas tardé à se faire un nom dans l'armée d'Afrique. J'avais fait sa connaissance à l'expédition de Médéah, en 1840. Il m'invita à dîner, avec les capitaines Cambriels, Duplessis (1) et Cargouet, de mon bataillon, que j'avais également connus à la même époque. C'étaient de charmants camarades, dont l'esprit et l'entrain rendaient la vie plus que supportable. Cambriels, surtout, excellent officier, avait un esprit des plus parisiens et une voix de ténor qui pouvait rivaliser avec celle de Duprez. Il nous chanta le soir, des airs de *Guillaume Tell,* qu'il connaissait par cœur, nous faisant autant de plaisir que si nous étions à l'Opéra.

Bourbaki donne un dîner en mon honneur.

Depuis Zaatcha, le colonel Canrobert était charmant pour moi ; il m'avait pris en grande amitié et voulait que je vinsse le voir chaque jour. Dans sa tente, nous parlions de Paris et des personnes que nous avions connues ensemble, de mon frère Alfred, officier au camp de Saint-Omer, où les bataillons de chasseurs avaient été formés, en 1841.

Amitié de Canrobert pour moi.

Ayant quitté le pays des Ouled-Sultan, des Hakbar et des Sahari, où l'on avait affaire à des tribus assez puissantes, par le nombre et la

(1) Duplessis, général de division, mort à Paris d'une chute de cheval en sortant de venir me voir, 25 février 1878.

richesse, nous entreprenions, dès le 25 décembre, après un très court séjour à Batna, l'expédition de l'Aurès, pays montagneux, très pittoresque, des plus curieux à parcourir. L'hiver, qui y est très rude, causa beaucoup de souffrances à notre petite armée. Ne donnant pas tous les détails de nos marches, dans cette contrée, qui rappelle certaines vallées des Alpes, je ne parlerai que de la prise de Narah, couronnement d'une nouvelle campagne de près d'un mois.

Nouvelle campagne dans l'Aurès.

Les habitants de cette ville assez importante, se fiant à sa position sur des rochers presque inaccessibles, ne voulurent écouter, à notre arrivée dans le voisinage, aucune de nos propositions de paix, comme l'avaient fait ceux des villages que nous venions de traverser, à notre descente de la vallée de l'Oued-Abdi, qui, plus sages, avaient compris l'inutilité d'une défense. Nous fûmes reçus à coups de fusil. Un homme de mon bataillon fut tué ; le capitaine de chasseurs d'Afrique, M. Baradère, avec qui je m'étais lié, blessé. Leurs parlementaires vinrent dire au colonel « que les Zaatchiens n'avaient pas su s'y prendre ; que les défenseurs de Narah feraient mieux ». Leur ville, perchée comme un nid d'aigle et protégée par les hauteurs qui l'entourent, devait leur paraître imprenable.

Devant Narah.

Un nid d'aigle.

De nouvelles propositions de paix furent repoussées. Après quarante-huit heures d'attente, pour leur donner le temps de la réflexion et éviter l'effusion du sang, tant notre valeureux chef mettait de douceur et d'humanité dans son commandement, Canrobert dressa son plan d'attaque.

Trois colonnes furent formées dont il s'attribua la direction de la principale ; le colonel Carbuccia (1), officier de grande valeur, eut celui de la seconde, dont je faisais partie ; le jeune chef de bataillon de Lavarande (2), celui de la troisième.

Préparatifs de l'attaque.

Vers trois heures du matin, à la faveur de la nuit, rendue moins sombre par la clarté de la lune, le mouvement commença. On arriva, au petit jour, à la partie de la ville dont nous devions nous emparer.

J'étais d'avant-garde, avec ma compagnie, ainsi que le sort m'avait désigné. J'ai bien cru que je n'en reviendrais pas, car je marchais en tête, exposé aux premiers coups, avec des guides du pays que l'appât du gain nous avait

(1) Carbuccia, corse de naissance, officier supérieur des plus capables, devenu général, fut une des premières victimes de la guerre d'Orient.

(2) Lavarande, jeune officier général, tué devant Sébastopol, le 2 mai 1855. Grande perte pour l'armée.

procurés. Que d'obstacles n'avons-nous pas eu à surmonter, dans l'ascension des montagnes, à travers des rochers qui n'avaient même pas de sentiers pour nous diriger ! Il fallut descendre dans des précipices et escalader ensuite des pentes qui paraissaient inaccessibles et qui l'étaient presque. C'était une scène saisissante que cette marche de nuit, au milieu de tels obstacles. La température était froide, mais une pareille course nous empêchait d'en souffrir.

Marche de nuit.

Par bonheur, toutes les défenses extérieures combinées par l'ennemi, et dont nous devions d'abord nous emparer, étaient évacuées pour sa concentration dans la ville.

L'attaque générale des trois colonnes, arrivant en même temps, à trois endroits différents, vers la pointe du jour, et se jetant, à l'improviste, sur les murs de Narah, voilà qui déconcerta la défense. Les assiégés, surpris, s'échappèrent de tous côtés après une faible résistance et s'enfuirent dans les montagnes voisines. Comme à Zaatcha, il y eut massacre d'habitants, ce qui était, prétendait-on, nécessaire pour terroriser le reste des populations hostiles et prévenir d'autres soulèvements.

L'exaspération de nos soldats, exposés, chaque jour, à tous les dangers, les poussait à

Massacre.

la vengeance, sans qu'il fût possible de les arrêter. Ce n'était pas moi qui les poussais, m'étant borné à les conduire à l'assaut de la partie de la ville que j'étais chargé d'attaquer. Je m'éloignais de ces tueries ; j'aurais volontiers pardonné à des ennemis qui, en définitive, défendaient leur indépendance.

Incendie.

L'incendie avait fini d'anéantir ce qui avait été épargné et avait été suivi de la destruction des beaux vergers qui entouraient la ville, ce que je voyais également avec peine, n'aimant pas la perte de richesses pouvant servir à d'autres et les ruines d'un pays qui, par droit de conquête, devait nous revenir.

Nous n'eûmes, dans cette journée, qu'une dizaine de tués, dont deux officiers, et une quarantaine de blessés.

Les meilleures troupes de l'armée d'Afrique étaient là. Je crois que d'autres moins aguerries, surtout moins bien commandées, n'auraient pas eu le même succès. Les habitants de Narah pouvaient donc, jusqu'à un certain point, mieux espérer de leur résistance.

Le colonel Canrobert s'acquit un nouveau titre à l'avancement : après cette expédition il ne pouvait manquer d'être nommé général. Tout le monde le désirait ; lui aussi assurément,

mais peut-être moins que ceux qui combattaient sous ses ordres et avaient pu le juger à l'œuvre. Modeste, philosophe et nullement ambitieux, la guerre était sa seule passion ; la satisfaire lui suffisait. Je l'ai beaucoup fréquenté, dans cette vallée de l'Aurès, encouragé par les réceptions aimables qui m'étaient faites, chaque fois que je me présentais à sa tente. Il voulut bien me communiquer la relation officielle de cette affaire, dont la collaboration m'a été faussement attribuée. Le colonel Carbuccia, qui commandait notre colonne d'attaque, m'avait cité dans son rapport particulier et s'étonnait que mon nom ne parût pas dans celui du chef de notre expédition, mais je n'ai pas désiré qu'il y fût mis, ne tenant point à faire des jaloux, et recherchant avant tout l'estime et l'affection de mes camarades. Ma compagnie, au moins, fut citée avec éloges (7ᵉ du 5ᵉ chasseurs).

Le colonel Carbuccia.

Le lendemain de ce succès, la neige tomba abondamment ; si elle avait commencé, la veille, à couvrir le terrain que nous avions à escalader, notre opération aurait pu ne pas réussir, ou, au moins, être retardée, tel est le rôle que jouent les hasards à la guerre.

Notre départ s'en trouva remis à la fonte des neiges ; ce n'est que quelques jours après, qu'il nous fut permis de descendre la vallée de

Dans la vallée de l'Oued-Abdi.

l'Oued-Abdi, une des plus curieuses contrées de l'Afrique. Depuis sa source, jusqu'à sa sortie dans le désert, les aspects des lieux les plus pittoresques s'y renouvellent, comme des décors de théâtre après chaque acte. Le climat y est également aussi variable que la vue. A l'origine, on trouve l'hiver, avec ses frimas, et à sa sortie, l'été, avec ses chaleurs torrides.

Canrobert avait profité de son séjour dans cette vallée pour régler les affaires du pays vaincu. Comme il se montrait conciliant, un des principaux chefs lui dit : « Tu es généreux, sois béni ! — Si je m'étais trouvé, avec de faibles forces, en ton pouvoir, qu'aurais-tu fait ? répliqua le colonel. — Pardonne ma franchise, seigneur, nous t'aurions égorgé ! » Voilà bien l'excuse de nos cruelles représailles.

CHAPITRE VI

DE L'AURÈS A BLIDAH PAR LES PORTES DE FER (JANVIER-FÉVRIER 1850)

De l'oasis d'El-Outaya, où nous avions joui d'un peu de répit, après notre course de l'Aurès, nous nous mîmes en marche, à travers le désert, dans la direction du Nord. Un soleil ardent, en plein mois de janvier, et surtout des tourbillons de sable, nous aveuglaient de la manière la plus désagréable. La poussière était si fine qu'elle pénétrait dans nos montres et en arrêtait le mouvement.

L'oasis d'El-Outaya.

Dans ce voyage, où régnait une certaine liberté d'allures, qui nous délassait de la sévère discipline depuis si longtemps observée en ce pays ennemi, un sous-officier, avec sa carabine, tira à balle sur un aigle de grande envergure, à une très grande hauteur. La bête tomba comme une masse, dans nos rangs. Ce fut une grande distraction pour tout le monde ; nos hommes

sont comme des enfants ; il faut peu de chose pour les amuser. Je rapportai des plumes comme souvenir : elles servirent pour les signatures de contrats dans ma famille.

El-Kantara. Avant de gagner notre bivouac, nous fîmes une halte auprès de montagnes de sel du plus pittoresque effet. De là, nous atteignîmes, le soir, El-Kantara, porte du désert, une des merveilles de l'Algérie, qui ouvre la communication avec le pays cultivé des plaines et des montagnes. Séjour de nuit près de ce village, puis traversée du défilé, en passant sur un pont construit par les Romains. Nous arrivons à Ksour, poste militaire renfermant une smala de spahis et un caravansérail en construction. Là, nous pouvons camper sans trop nous plaindre. Le lendemain, enfin, il nous est permis de faire notre entrée dans Batna, qui devait nous offrir les meilleures ressources de notre vie nomade, depuis la fin du siège.

Batna. Cette ville fut, autrefois, importante, à en juger par les ruines romaines qui l'entourent. On y découvre des restes curieux de monuments dénotant son ancienne splendeur. Ces ruines et celles qu'on voit en si grand nombre dans toute l'Algérie, sont le fait des Vandales,

de ce peuple destructeur de toutes les belles œuvres, que n'appréciaient pas et même qu'exécraient ces Barbares. C'était au temps de leur occupation du pays, avant que Bélisaire ne leur eût repris ces magnifiques possessions d'Afrique, pour les rendre à l'empire romain, dont il était le plus illustre général au VI^e^ siècle après J.-C. Les vaincus, dans leur retraite, ne voulaient rien laisser entre les mains de leurs vainqueurs. Se figure-t-on le sort des malheureux habitants de ces villes incendiées !

A ce moment, il n'y avait, à Batna, aucune maison bâtie, mais seulement quelques baraques en planches, pour le commandant de place (colonel Canrobert), l'intendance, l'hôpital. La garnison logeait sous des tentes. Peu d'habitants ; tous étaient marchands de comestibles, d'effets de confection, ou débitants de café, de vin et de liqueurs, ils devaient, certes, gagner tout l'argent que nous recevions, en campagne. Ce monde de civils, bien restreint, formait avec la garnison, comportant ordinairement plus de deux mille hommes, une population assez condensée dans un espace fort limité, comme est celui d'un camp retranché, en Algérie.

La seule distraction que l'on y trouvait était la musique des zouaves. Son chef, comme tous

Singulier chef de musique.

ses pareils, s'obstinait à faire jouer des airs de grands maîtres, mais arrangés — ou plutôt dérangés — à sa façon. C'était à ne plus les reconnaître ; aussi ne venait-on pas les entendre. Ces concerts militaires avaient lieu près de la baraque du commandant, où se trouvait la seule place de Batna.

Un jour, Canrobert fit venir ce chef de musique prétentieux, lui intima l'ordre de jouer les airs tels qu'ils étaient écrits et de s'en tenir aux plus populaires, à ceux dont l'exécution était le plus facile pour des musiciens soldats. Depuis, tout le monde venait assister à la musique, tant les choses simples sont comprises de la foule et lui plaisent.

Au pays des lions.

Nous avions un magnifique lion, pris tout jeune et apprivoisé ; il se promenait dans le camp comme un chien de garde, et se tenait habituellement à la porte de la baraque du commandant. On le gâtait, on lui donnait plus qu'il ne faut pour apaiser sa faim ; aussi était-il d'une douceur peu commune à ces animaux carnassiers, que, d'ailleurs, la faim seule rend féroces.

Un lionceau sur mes couvertures.

Un jour, qu'il entra dans la tente où je reposais, je l'ai caressé ; il s'est couché, sans plus de gêne, sur les couvertures qui m'enveloppaient

les jambes. Son poids, dont on peut difficilement se faire une idée, m'écrasait ; j'ai eu toutes les peines du monde à le faire lever. Il se trouvait bien sur moi, mais pas moi sous lui.

J'allais tous les jours chez le colonel Canrobert ; si je n'y avais pas mis de discrétion, j'aurais souvent dîné dans sa baraque, rendez-vous de la plupart de mes camarades, qui y étaient également cordialement reçus. Nous retrouvions tous là les officiers du camp qui s'étaient distingués à Zaatcha et à Narah, entre autres mon ami Cambriels, le commandant de Lavarande, mon chef de bataillon Levassor-Sorval. Ces réunions étaient des plus intéressantes par les conversations, les souvenirs évoqués et l'esprit qui s'y dépensait ; la gaieté en était le fond.

Notre retour, par terre, à Blidah, m'a permis de connaître un des plus beaux pays de l'Algérie. Quelle fortune, pour la France, de posséder une pareille conquête ; malheureusement, notre gouvernement voulait tout diriger de Paris ; c'est là le plus grand obstacle à l'essor de la prospérité d'une colonie.

A Sétif, je retrouvai le colonel de Barral, chef supérieur de ce poste important. Il me pria de le rappeler au souvenir de M^me^ de Sétif.

Laborde (1), l'amie de sa mère ; son accueil fut pour moi des plus affectueux.

Déjeuner chez le colonel de Barral.

Le lendemain de notre arrivée, il m'invita, seul, à déjeuner en tête-à-tête, pour causer du monde de Paris que nous avions connu, des personnes que nous aimions, de mon frère Alfred, entre autres, dont il me fit un grand éloge.

Les côtelettes de tigre.

Le menu annonçait des côtelettes de tigre ; je crus d'abord que c'était une plaisanterie ; mais elles étaient passables, et avaient un peu le goût du veau ; et ce n'est qu'après le repas, très frugal, d'ailleurs, qu'on m'a montré ce qui restait de ce carnassier, entamé depuis quelques jours. J'avoue que sa belle fourrure m'aurait tenté plus que sa chair.

La smala du colonel.

Après le déjeuner, je fus témoin de l'arrivée, de Constantine, de femmes richement costumées à la mauresque, accompagnées de leurs négresses, couchées dans des palanquins portés à dos de chameaux et escortées d'indigènes armés. Spectacle curieux que cette smala du colonel, faisant son entrée dans la cour de son habitation : ce sont là les mœurs des grands du pays, que

(1) Comtesse de Laborde, ancienne dame d'honneur de Madame mère.

nos officiers (qui les ont remplacés dans les grands commandements) adoptent à leur tour ; il est vrai qu'ils n'ont pas d'autre luxe, d'autres distractions à se donner !

Le courrier du colonel nous apporta la nomination de Canrobert comme général. Tout le monde en éprouva une véritable joie. M. de Barral, lui-même, qui pouvait s'attendre à pareil avancement, mais dont l'esprit supérieur excluait tout sentiment de jalousie, s'en réjouit sincèrement, tout le premier.

Je fis, là, une agréable rencontre, celle du capitaine de Fontanges (1), mon ancien camarade de classe du collège, qui venait de recevoir la croix.

Souvenir de Bélisaire.

Sétif, qui n'était qu'un poste militaire, avec quelques maisons grossièrement bâties et des baraques pour la troupe et les administrations, devait redevenir, un jour, une ville importante. Ancienne capitale de la province romaine (Mauritanie Sétifienne), Bélisaire l'avait occupée et fortifiée contre les Vandales, au temps de la restauration de la puissance romaine. Quelle chute, depuis son antique splendeur, mais quelle espérance pour les nouveaux conquérants de ce pays ! Le colonel de Barral, qui me

(1) Comte de Fontanges, général de division, mort le 3 juin 1882.

rappelait les hauts faits de Bélisaire, paraissait fier de succéder au grand général romain.

La Medjana.

Nous partîmes le lendemain, pour la Medjana, riche pays, espèce de kalifat, sous le gouvernement absolu, mais paternel, d'un grand chef, Sidi Mokrani. On le disait descendant de la famille des Montmorency et d'un ancêtre émigré au temps des Croisades. Il administrait ce kalifat en souverain sous notre dépendance, comme les rajahs dans l'Inde, sous celle des Anglais, dont l'exemple devrait être toujours suivi, en fait de conquêtes coloniales.

Je suis l'invité de Sidi Mokrani.

J'ai eu l'honneur d'être invité, par ce vénérable personnage, à déjeuner, avec les capitaines Cambriels et Besson (1). Le repas était préparé à la manière arabe, comprenant, après le couscouss de rigueur, des viandes de toute espèce, assaisonnées de confitures, avec d'excellentes pâtisseries et un café comme on n'en goûte nulle part. Nous étions servis par de jeunes nègres, richement costumés ; l'argenterie, très belle, datait de Louis XIV, elle était, disait-on, un présent du Grand Roi ; de beaux tapis, étendus sur le sol, nous tenaient lieu de siège, avec

(1) Besson, général de division, tué au pont de Neuilly, par les insurgés, le 7 avril 1871.

de riches coussins. Le prince, ayant grand air, présidait sa table avec la dignité d'un monarque; il avait auprès de lui quelques-uns de ses enfants et petits-enfants, beaux et intelligents.

La conversation, des plus intéressantes, roula sur nos affaires et notre gouvernement. Cette hospitalité, quasi-royale, est un des meilleurs souvenirs de notre retour.

Egarés en Kabylie.

Pendant ce festin, que nous avions été autorisés à accepter, notre bataillon partait sans nous. Pour le rejoindre plus tôt, nous avions eu l'imprudence de nous engager, en pays ennemi, à une pointe de la Kabylie, non encore soumise, où nous faillîmes nous égarer, avec nos mauvais guides. Nos chevaux, lancés à fond de train, étaient heureusement capables de longues courses.

Quelle agréable surprise, lorsque nous découvrîmes, la nuit, à la faveur de la fumée de ses feux de bivouac, notre petit camp, établi dans un riant vallon. Nous reçûmes les reproches affectueux de notre commandant, M. Levassor-Sorval, le meilleur des hommes, qui était fort inquiet, comme tous nos camarades. Notre retour fut, pour tous, un grand soulagement.

Ruines romaines.

Je passe les différents séjours que nous avons dû faire pour arriver à Aumale, à travers un

pays aussi curieux à parcourir que les plus belles contrées de l'Europe. Les ruines romaines, que l'on y rencontre, témoignent de son ancienne splendeur et démontrent le parti que la France en pourrait retirer avec une sage administration. Je ne puis oublier cependant de citer, à la sortie de Medjana, le défilé des Bibans (ou Portes de Fer), rendu célèbre par l'expédition de 1840, que commandait le duc d'Orléans, de glorieuse mémoire. Rien ne peut donner une idée du décor merveilleux de la nature, de ce double passage, à travers des rochers élevés et des plus pittoresques, comme si la main de l'homme, par un travail herculéen, l'avait taillé dans le roc. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer et nous nous arrêtâmes longtemps dans une contemplation muette.

Les Bibans.

Aumale.

A Aumale, où commandait le colonel de Lourmel, qui, comme Canrobert et Barral, conduisait en tête une des trois colonnes d'assaut de Zaatcha, nous fûmes reçus avec empressement. A dîner, il me parla, en termes des plus flatteurs, d'Alfred, dont il avait été le capitaine aux chasseurs d'Orléans, dans un combat contre les Marocains, où mon frère avait été assez grièvement blessé, Mac-Mahon étant leur chef de bataillon.

Chez le colonel de Lourmel.

Le nom d'Aumale ne pouvait que nous reporter, tristement, à l'époque où un prince (1), cher à tous les Africains, avait le gouvernement de l'Algérie. Ce qui s'est passé depuis n'est pas de nature à diminuer les regrets que tout le monde éprouvait à voir éloigné de France et d'Algérie, celui qui était si digne de commander et d'administrer. Avec tous ces changements de personnes et de choses, la confiance n'existe nulle part, en raison de ce que l'on peut toujours redouter de l'avenir.

D'Aumale à Blidah.

D'Aumale à Blidah, on compte cinq jours de marche ; nous les avons passés très gaiement, en prévision de notre prochaine arrivée. Cependant, j'ai failli me tuer ; mon cheval, en glissant, est tombé dans un ravin ; il n'y a eu qu'un cri dans la colonne. J'ai pu lestement sauter à terre, évitant ainsi une chute qui m'aurait coûté la vie. Il a fallu travailler plus d'une heure pour retirer de ce précipice la malheureuse bête, toute meurtrie et blessée.

En arrivant à Blidah, nos effets d'habillement

(1) Le Duc d'Aumale, un des plus illustres généraux de l'armée d'Afrique, sage et habile gouverneur de l'Algérie qu'il a laissée prospère et pacifiée, par la prise d'Abd-el-Kader, a été payé d'ingratitude par le gouvernement de la 3e République comme l'avait été, dans les temps anciens, sous l'empereur Justinien Ier, le célèbre général Bélisaire, auquel il peut être comparé par ses brillants succès comme par ses cruelles épreuves imméritées.

se trouvaient dans un état pitoyable : nous n'en étions que plus fiers ! La garde nationale vint à notre rencontre, assez loin de la ville. Par ses soins, une collation avait été préparée à l'endroit où elle nous attendait, ce qui nous a très agréablement surpris tout en nous permettant de fraterniser.

Général Blangini.

Les félicitations ne nous ont pas manqué, surtout celles de la garnison, assez réduite, qui avait été laissée sous le commandement du général Blangini ; bien cordiales, et suivies de ces bruyants festins, que l'on se donne dans l'armée.

Nous avons trouvé, dans ces témoignages de sympathie, dans ces accueils pleins de sincérité, la récompense de toutes nos fatigues, de toutes nos peines. Elles ont été vite oubliées ; il ne nous restait que les plus impressionnants souvenirs de cette laborieuse expédition, si heureusement terminée.

Je pris une permission de quelques jours qui fut très agréablement employée. Je dus emporter, faute de mieux, mes uniformes de rechange, qui m'allaient mal, tant cette campagne m'avait fait engraisser.

A Alger.

Quelle ville curieuse et pleine d'animation que la capitale de l'Algérie. On y rencontre une foule de gens, on y voit des costumes de tous les

pays. C'est comme un carnaval à Paris, à l'époque où les déguisements se montraient si nombreux sur nos boulevards.

Une des premières personnes que je rencontrai fut Gustave Marchand, qui devint ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur général des eaux de Paris (1). Se trouvant à Toulon, pour y voir son beau-frère Bailloud, lieutenant de vaisseau, il avait été tenté de faire ce voyage, par la facilité des communications. La vue de cet aimable cousin me fit grand plaisir.

J'allai faire ma visite au général de Crény ; il me retint à dîner, et m'entretint encore de ses souvenirs de la préfecture de Chartres.

Je l'ai fort intéressé, par les détails que je lui donnai sur notre expédition et que les rapports officiels ne pouvaient lui faire connaître. Je lui racontai notre visite chez le calife Sidi Mokrani, la conversation qui eut lieu sous la tente, les réflexions de ce grand chef sur notre situation à l'intérieur, si pleines de bon sens et d'à-propos.

Ce souverain, descendant d'ancêtres ayant régné, pendant des siècles, sur le même pays, sans révolutions ni troubles, n'admettait pas autre chose que le pouvoir absolu. Ce qui se passait alors, en France, lui donnait bien raison.

Je fus, également, reçu de très aimable

(1) Mort en 1885.

façon par le sous-chef d'état-major général, colonel Borel de Brétizel que je venais de voir à Zaatcha, après l'avoir rencontré dans les salons de Paris, chez le duc de Nemours, dont il était officier d'ordonnance, et au camp de Metz, en 1844.

Chez le préfet.

Je fis un dîner très gai, en tête-à-tête, chez le nouveau préfet d'Alger, Lautour-Mézeray, élégant parisien, homme d'esprit, habitué de l'Opéra, se montrant toujours aux premières loges, avec un camélia à la boutonnière. Il me sembla tout dépaysé dans ce poste où il n'avait rien à faire, et qui ne convenait ni à son caractère ni à son genre d'esprit. Je lui rappelai d'agréables souvenirs, sans le consoler de son exil.

J'ai vu encore beaucoup de mes amis, entre autres Bernon, du Conseil d'Etat ; Bonnemains, inspecteur des finances ; Ledien, substitut du procureur général ; le capitaine Boyer, fils du général ; le comte des Roys, ancien pair de France, dont la femme, fille du général Hoche, m'invitait jadis chez elle, à Paris, et à son château d'Avrilly dans l'Eure, comme camarade de l'un de ses fils à Saint-Cyr.

Général Ladmirault.

Le général de Ladmirault que j'avais connu en 1840, à l'expédition de Médéah, où il

était capitaine adjudant-major du régiment de zouaves, sous les ordres de Lamoricière, dont j'étais l'officier d'ordonnance, me fit bon accueil. Pendant le déjeuner, il me demanda des nouvelles de mon frère Alfred et me parla de lui dans les termes les plus élogieux. Ladmirault sortait, comme Canrobert, Lourmel, Barral, etc., etc., des bataillons de chasseurs d'Orléans, pépinière de nos meilleurs généraux : voilà bien le plus bel éloge que l'on puisse faire du Prince illustre qui les a formés.

Je retrouvai d'autres officiers, entre autres le commandant de Cissey dont j'avais fait la connaissance à ma première expédition, celle de 1840. Je fus chargé, par lui, à cette époque, de rapporter des objets arabes, comme souvenirs, à la famille de Beaumont, dont le chef, ancien pair de France, était un de ses parents. Je revis le capitaine Renson de l'état-major, mon voisin d'études à l'Ecole militaire ; le capitaine Gruard, chef du Bureau arabe de Boghar, à qui j'étais bien aise de témoigner ma reconnaissance pour sa réception cordiale à mon passage dans sa ville.

Général de St-Arnaud.

J'eus également le plaisir de voir le général de Saint-Arnaud, commandant la subdivision d'Alger, homme aimable et plein de mérite, qui

avait donné des preuves de sa valeur en Afrique. Mme de Saint-Arnaud faisait, avec une grâce exquise, les honneurs de son salon. Le temps m'a manqué pour m'y rendre comme j'en avais été très obligeamment prié.

J'appris qu'à la suite de la double expédition que nous venions de faire, en cinq mois, notre digne adjudant-major, Duplessis, avait été nommé chef de bataillon. Cambriels fut le seul capitaine décoré. C'était peu, pour notre bataillon, si particulièrement éprouvé ; mais personne ne s'en plaignit ; tout le monde comprenait que, pour le mérite et le prestige de cette distinction, le gouvernement ne devait pas la prodiguer.

Retour à Blidah.

Je retournai à Blidah, enchanté de mon court séjour à Alger. L'armée est une grande famille ; les meilleurs sentiments s'y développent, rendant ainsi la vie heureuse. Aussi je me trouvais très bien en Afrique ; tout m'y plaisait, m'y séduisait, mon plus grand désir était de faire ma carrière dans ce beau pays.

Nous ne jouissions à Blidah que d'un repos relatif, toujours campés sous la tente, prêts à repartir. Les travaux de la paix remplaçaient ceux de la guerre ; nos hommes quittaient leur arme pour la pioche et la pelle. Les ouvrages les plus utiles à notre colonie, routes, canaux, etc.,

les occupaient, sous la direction d'officiers du génie et notre surveillance ; comme ils en retiraient quelques profits, ils étaient loin de s'en plaindre.

Depuis cinq mois je n'avais, à quatre ou cinq jours près, couché dans un lit ; mais on se fait très bien à cette vie des camps ; le grand air surtout convient à la santé. Cette existence a bien quelque attrait, car beaucoup d'officiers ne veulent pas retourner en France. J'en ai connu un, très vaillant, ayant affronté tous les dangers, qui ne voulait pas quitter l'Afrique, par peur réelle de la mer.

Il n'y a pas d'exemple qu'un Arabe change sa vie nomade, pour adopter les mœurs européennes ; toutes ces exigences d'une soi-disant civilisation lui paraissent une sorte d'esclavage. Il a conservé ses mœurs, ses habitudes, depuis les temps bibliques ; il y tient. Il n'a pas subi le fléau des révolutions, cruelles épreuves des peuples civilisés. N'en a-t-il pas été plus heureux ?

Je me trouvais très bien comme presque tous mes collègues de l'armée, sur cette terre, qui ne nous était plus étrangère. Des personnes qui m'étaient chères me manquaient, c'est certain, mais l'absence me les faisait aimer davantage car je pensais toujours à elles.

Voici quelques réflexions que je fis, inspirées

Réflexions que m'inspira ma campagne.

par ma dernière expédition, si fertile en incidents. Il m'avait été démontré que toutes les connaissances acquises au collège et à l'École militaire ne servent à peu près à rien pour faire la guerre, dans l'infanterie et la cavalerie ; j'en excepte les armes savantes, l'état-major, l'artillerie et le génie, celles où l'on entre par l'École Polytechnique ; les études littéraires seules servent à développer les qualités morales qui sont tout, et voilà cependant ce dont on ne tient aucun compte quand il s'agit de faire des officiers. De plus, rien n'est trompeur comme ce qui est enseigné sur les terrains de manœuvres et dans les théories. J'ai été bousculé, par mon ami Cambriels, pour avoir fait un commandement, suivant l'ordonnance, à mes hommes, sous les murs de Narah. Une fois le combat engagé, il n'est plus question que de s'en tirer au meilleur compte ; c'est comme l'improvisation qui est supérieure au discours appris.

Autre réflexion : Ce sont surtout les descendants d'hommes de guerre renommés, qui se distinguent et se font tuer. Les exemples abondent dans nos expéditions d'Afrique.

Les traditions de famille qui entretiennent et développent les sentiments de l'honneur, l'éducation qui perfectionne les aptitudes militaires innées, voilà ce qui forme les meilleurs

officiers. Les examens, pour l'entrée aux écoles, pour l'avancement, ne prouvent que de la mémoire ; cela ne suffit pas pour la guerre. Malheureusement, dans l'état démocratique de nos jours, on ne peut faire autrement. Sous la première République, comme sous l'Empire, il n'y avait pas de baccalauréat : mais voyez quels généraux !

Encore tout à l'impression de la bienveillance que m'avait témoignée le vainqueur de Zaatcha et de Narah, je lui écrivais en ces termes, avant son départ d'Afrique.

Blidah, le 21 février 1850.

Mon Général,

J'espère que cette lettre vous trouvera à Alger, où je m'étais rendu dans l'intention de vous porter mes félicitations avant votre départ pour la France. Après votre conduite héroïque et votre commandement si glorieux, le grade de général vous revenait de droit. Tous ceux qui ont eu l'honneur de faire cette dernière campagne, sous vos ordres, vous le donnaient d'avance. Le gouvernement n'a fait que ratifier, par votre nomination, l'opinion de l'armée.

C'est une grande satisfaction et une récompense, à la fois, pour les combattants de Zaatcha et de Narah, c'est aussi un présage de votre brillant avenir, car vous êtes le plus jeune général de France.

Vous recevrez, à Paris, un chaleureux accueil. Vous y aurez tous les succès. Ce sont les hommes

d'épée, comme vous, dont on fait le plus de cas en ce moment. La société s'y trouve bien un peu déroutée, par suite de la Révolution de Février, mais moins qu'on aurait pu le craindre. Les hommes qui, sous le gouvernement dernier, dirigeaient les affaires du pays, sont les mêmes qui ont le plus d'influence à la Chambre et dont les conseils sont les plus suivis, tant il est vrai qu'il n'y a qu'un gouvernement conservateur qui puisse convenir à la France, pour sa prospérité comme pour sa grandeur dans le monde.

Vous retrouverez aussi, dans ce milieu d'élite, vos anciens frères d'armes d'Afrique, Lamoricière, Changarnier, qui se réjouiront de vous revoir, mais votre rôle ne sera pas, comme le leur, un rôle politique ; vous obtiendrez, sûrement, un commandement important qui conviendra mieux à votre caractère ; si c'était à Paris, je serais deux fois heureux d'y être placé sous vos ordres.

J'écris à mon frère Alfred, qui est en garnison à Paris, et dont vous avez bien voulu garder un excellent souvenir, de se mettre à votre disposition, dès votre arrivée.

Veuillez agréer, mon général, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

CHARLES BOCHER.

Le général Canrobert m'adressa la réponse suivante :

MON CHER CAPITAINE BOCHER,

J'ai reçu votre aimable lettre et je vous remercie cordialement de votre affectueux souvenir. Vous ne devez pas ignorer que mon estime pour vous est

grande comme mon amitié et que je serais heureux d'être appelé à vous en donner les preuves.

Mes sentiments à l'égard de ce brave 5e bataillon auquel se rattachent tant de glorieux et reconnaissants souvenirs, sont et seront toujours les mêmes ! Je ne laisse échapper ici aucune occasion de lui rendre la justice qu'il mérite, et je serais heureux qu'on l'appelât à Paris.

J'espère bien que nous nous verrons, ici, cet hiver, mon cher capitaine Bocher, et que je serai plus apprivoisé.

Je ne vous parle pas de la situation (comme vous dites) ; elle exige une solution, et où est-elle ?

Votre bien affectionné,

Général CANROBERT.

A ce moment même je quittai l'Algérie pour venir en France, tenir garnison à Toulouse.

CHAPITRE VII

PIQUANT CONTRASTE DE TROIS INVITATIONS :
CHEZ LE GÉNÉRAL CHANGARNIER,
LE ROI LOUIS-PHILIPPE ET LE PRINCE-PRÉSIDENT.
(1850-1851.)

En avril 1850, mon bataillon reçut l'ordre de rentrer en France, cause de vifs regrets, tant on s'attache à cette terre d'Afrique et aux souvenirs qui s'y rapportent.

A Toulouse. Mort de mon père. Avril 1850.

A Toulouse, garnison qui m'était désignée, j'appris la mort de mon excellent père. Plein de tendresse pour ses enfants, qui d'ailleurs s'étaient toujours efforcés de ne lui donner que des satisfactions, il avait le caractère le plus aimable. Jamais une pensée de médisance ne lui était venue à l'esprit ; il pardonnait les fautes d'autrui, et même son indulgence naturelle le portait à se taire, quand on parlait devant lui des crimes des Révolutionnaires qu'il avait connus.

Sous la Restauration, il avait reçu, au Palais-

Royal, le meilleur accueil du Duc d'Orléans, mais il ne se crut pas autorisé à paraître à la cour de Louis-Philippe après avoir été honoré de la confiance de Charles X. Il n'était pas moins sensible à l'affectueux accueil qu'y recevaient ses fils aînés, camarades de collège de ceux du nouveau Roi.

A l'exemple des chefs de famille d'avant la Révolution, notre père montrait beaucoup de dignité vis-à-vis de ses enfants ; il aurait cru déroger en leur faisant des visites au collège, et ne prenait même pas la peine d'assister aux distributions des prix de la Sorbonne où deux de ses fils obtinrent des succès qui honorent, mais qu'il trouvait tout naturels.

S'il tint à nous donner les meilleurs maîtres : Michelet, Lebas, Valenciennes, tous de l'Institut, nous avons souvent regretté de n'avoir pas assez profité de leurs leçons.

Mon père succomba à Angers, à une attaque d'apoplexie. Mes frères Gabriel, Edouard et Alfred, les moins éloignés, purent arriver à temps pour recueillir son dernier soupir. Il emportait l'estime de tous ceux qui l'avaient connu ; je reçus dans mon malheur de touchantes consolations.

C'est le même mois que se produisit à Angers la terrible catastrophe du pont suspendu

sur la Maine qui coûta la vie à de nombreux soldats et à plusieurs officiers ; le Président de la République quitta Paris pour visiter les blessés et leurs familles.

Vie de retraite à Mello.

J'avais obtenu un congé que je passai à Paris ; la famille Seillière m'offrit de séjourner à son château de Mello où l'on ne manquait jamais de nouvelles de Paris, mon deuil m'éloignant du monde. On y parlait d'Henri Siméon, élu représentant du peuple dans le Var ; on commentait les élections à Paris ; Mme de Bondy se plaisait à faire des ouvrages délicieux pour les envoyer à la Duchesse d'Orléans, à Eisenach ; le nom du général Canrobert revenait souvent dans la conversation. On s'occupait beaucoup du mariage de Mlle d'Andlau avec M. Chanaleilles, frère de celui qui avait épousé Mlle de Crillon, dame d'honneur de la Duchesse d'Orléans. Mlle Guizot devenait la femme d'un noble hollandais, M. de Witt ; plus de 3.000 personnes avaient assisté à la cérémonie religieuse : singulier contraste avec les cris de mort poussés deux ans auparavant contre le grand ministre !

Après plus de trois mois de deuil, j'acceptai une invitation à déjeuner que me faisait le général Changarnier pour le 20 juillet. On sait déjà qu'il avait été, dans les premiers temps de

Déjeuner chez le général Changarnier 20 juillet 1850.

la conquête de l'Algérie, un ami intime de mon beau-frère de Thorigny, qu'il était avec lui et avec mon oncle, le général Colbert, à la retraite de Constantine et qu'il comptait souvent parmi nos invités de la rue Grange-Batelière. Ces souvenirs, et mon nom rappelé à l'occasion des sièges de Zaatcha et de Narah, attirèrent sur moi l'attention du général. C'était alors un personnage et qui pouvait et pensait d'ailleurs jouer un très grand rôle. On exagérait, — comme toujours, en pareil cas, — ses actes et ses moindres paroles : conservateur, il l'était et ne s'en cachait guère ; en tout cas, on lui prêtait des projets de coup d'État. Ses rapports avec le Prince-Président furent bientôt des plus tendus ; sa circulaire, au moment de la fameuse revue de Satory, interdisant les cris et manifestations aux soldats sous les armes, sa révocation au commencement de 1851, sont autant de faits historiques sur lesquels il n'est pas de mon rôle d'insister. Commandant des troupes de la 1re division et en même temps des gardes nationales de la Seine, il avait la plus haute situation militaire. Sa communauté d'idées avec la majorité de la Législative, de plus en plus opposée au Prince-Président,

L' « Épée de l'Assemblée ».

l'avait fait surnommer l' « Epée de l'Assemblée ». On sait que pour briser cette épée, les plus grandes difficultés surgirent à l'Elysée. Le

ministère se retira et ne reprit sa démission que sur une manœuvre de M. de Persigny et par la crainte qu'avaient les *burgraves,* comme on les appelait, — MM. Molé, Thiers, de Broglie, entre autres, — de voir appeler au pouvoir un ministre pris en dehors du Parlement. Mais au cours de la crise, le difficile était de trouver un ministre de la guerre voulant signer la révocation du général Changarnier et la nomination de son successeur. Regnault de Saint-Jean-d'Angely lui-même, qui avait accepté d'abord avec joie, fut bientôt effrayé des conséquences de son acte. D'ailleurs ce ne fut pas lui qui fut définitivement choisi. Je ne me suis étendu sur ces faits concernant Changarnier que pour l'intelligence des événements de cette période auxquels je dois ces allusions sommaires.

A son arrivée à Paris, le général Canrobert avait reçu, par décret du 8 mars 1850, le commandant d'une brigade de la première division active de cette armée de Paris, dont le général en chef était Changarnier.

Il se retrouvait sous les ordres de celui qui l'avait particulièrement distingué dans les guerres d'Afrique et le tenait en grande estime.

A l'occasion du 1^er^ janvier 1851, le général Canrobert écrivit à son supérieur : « Depuis bien des années, vous avez patronné ma

carrière ; je ne l'ai pas oublié ; pas plus, d'ailleurs, que ces nombreux exemples d'héroïsme que vous nous avez donnés, à nous soldats qui avons eu le bonheur de combattre sous vos ordres et pour qui votre estime sera toujours une des plus nobles et des plus ambitionnées récompenses. » Singulière coïncidence ! C'est le lendemain même que le général Changarnier était révoqué.

Mon frère Edouard à la Législative.

Au déjeuner le général Changarnier fut affable, comme c'était naturel chez lui ; il était heureux d'évoquer les souvenirs d'autrefois et de parler de cette terre d'Afrique qui lui tenait au cœur. C'était le temps où mon frère Edouard s'était fait, à l'Assemblée législative, une place honorable. Ses fonctions de préfet, avant 1848, lui avaient facilité la connaissance des affaires administratives ou autres. Il prenait souvent la parole, comme le 19 novembre 1849, dans la discussion du projet de loi sur l'impôt des boissons, ou, comme le 9 février 1850, à propos des prestations en nature.

Visite au roi Louis-Philippe à Saint-Léonard.

Je n'ai pas lieu de parler des visites répétées qu'il fit à nos princes sur la terre d'exil. L'été de 1850, je l'accompagnai à l'une d'elles, dont le résumé a servi d'épilogue au premier volume de ces Mémoires. Si j'ai anticipé sur ce récit, c'est qu'il était tout naturel de rapprocher des trois

journées de février qui ont renversé la monarchie, le temps d'exil, trop long et trop court à la fois, qu'a passé Louis-Philippe sur la terre étrangère et la mort du roi survenue deux ans et quelques mois après la Révolution, au lendemain de notre visite. C'était là, en quelque sorte, le dénouement du douloureux drame de 1848.

Une légère erreur s'est glissée — si c'en est une ! — dans ces dernières pages. Ce n'est pas à Hastings même, mais dans une petite ville toute voisine, *Saint-Léonard-sur-Mer,* que j'eus l'honneur d'être reçu par le Roi et la Reine. Dès son arrivée en Angleterre, Louis-Philippe avait reçu l'hospitalité au château de Claremont, appartenant au roi des Belges, Léopold I^er^, ancien prince de Saxe-Cobourg-Gotha, marié d'abord à la princesse de Galles, Charlotte, fille de Georges IV ; Léopold I^er^ était devenu plus tard gendre du roi des Français. Claremont est situé dans le comté de Sussex, à 20 kilomètres au sud de Londres. Louis-Philippe et Marie-Amélie le quittèrent quelque temps pour Richmond, admirablement situé sur la Tamise. Ils revinrent habiter Claremont en 1849. La Reine ayant été malade, on se rendit pour hâter sa convalescence à la petite plage de Saint-Léonard.

Le Roi habitait un hôtel de la petite ville, sans aucun train de maison. Il n'était pas riche, contrai-

Edouard administrateur des biens de la famille royale.

rement à la légende qu'on a voulu accréditer. Tous ses biens devaient être bientôt confisqués et mis sous séquestre, mesure qui n'a pas fait honneur au Prince-Président et que ne se sont pas expliquée bon nombre de ses partisans mêmes. Mon frère Edouard accepta, l'année suivante, la très grosse charge d'administrateur des biens de la famille d'Orléans. « Ce sera, m'écrivait ma belle-sœur, le 14 juillet 1851, un travail très long, très constant, et je redoute pour Edouard la fatigue de cette occupation nouvelle, mais il est honorable pour lui de tenter d'être utile à nos princes exilés, après avoir servi dix-sept ans le Roi, leur père. Revenu de Londres, hier, il a pris aussitôt la signature de tous les papiers qui vont passer par ses mains, etc... »

A Saint-Léonard, nous fûmes accueillis simplement, mais de tout cœur, et je suis ému encore au souvenir de cette visite dont je ressens, après cinquante-sept ans, toute la tristesse. Le Roi, qui aimait tant l'Algérie, m'interrogea sur la campagne de l'Aurès et sur notre marche à travers les provinces de Constantine et d'Alger ; on voyait qu'il pensait aux nombreuses expéditions auxquelles prirent part, si glorieusement, les princes, ses fils. La reine Marie-Amélie, dont je n'oublierai jamais les traits augustes et l'affabilité, nous invita à dîner. Quel contraste avec le

luxe et l'éclat des Tuileries, avec mes souvenirs des pompes de 1841 et de 1842 ! mais, par contre, quelle délicate et inappréciable intimité !

Le Roi dîna dans la même salle que nous, mais à part, sur une petite table, ayant vis-à-vis de lui le comte de Jarnac, un fidèle des temps heureux qui ne le quittait pas, lui faisait la lecture des journaux et l'intéressait par sa conversation.

Par discrétion, nous nous gardâmes de trop nous attarder ; mais les augustes exilés nous invitèrent à venir les voir sur la plage le lendemain matin, avant notre départ pour la France. C'est dans cette promenade que j'ai pu apprécier la sérénité d'âme de celle qui, pendant dix-huit ans, fut, sur le trône de France, un modèle de distinction, de magnanimité et de vertu chrétienne.

Aucune plainte ne sortit de sa bouche ni de celle du Roi ; sa démarche vive et pleine de noblesse prouvait que les pires calamités ne l'avaient point abattue. Mais nous, en comparant l'état d'anarchie où se débattait alors la France avec la prospérité de leur règne, quelles tristes réflexions nous accablaient !

Au temps de mon deuil, passé auprès d'Edouard et des Seillière, je me reportais à quelques mois plus tôt, lorsque à Blidah, au retour de Zaatcha, Alfred me tenait au courant

des succès d'Edouard à l'Assemblée, et de l'affection que lui avaient témoignée nos amis ; estime et cordialité si précieuses qu'elles motivent un retour en arrière. Quelques citations de notre correspondance trouveront tout naturellement place ici.

De la chambre de service
à l'Assemblée nationale, le 1er de l'an 1850.

Un phalanstère fort acceptable.

« Je t'écris du coin d'un bon feu, dans une chambre assez confortable, dans un milieu tranquille, et je crains bien qu'à la même heure tu ne sois au bivouac, grelottant de froid, et maugréant contre la nécessité qui te fait coucher dans la poussière, si ce n'est dans une boue neigeuse avec l'accompagnement obligé de tous les insectes et les malpropretés de la guerre. Je te plains sincèrement, et ta belle conduite à Zaatcha, la modestie avec laquelle tu nous en as rendu compte, ce qui nous arrive en éloges sur ton compte et de différents côtés, tout cela, dis-je, ne me console pas complètement de la vie à laquelle tu es condamné, que tu acceptes si bravement, et pour laquelle cependant tu n'étais pas fait, je persiste à le dire. J'arrive du reste à l'instant de Passy, où j'ai dîné chez Edouard.

Débuts brillants de mon frère Edouard à l'Assemblée.

« Le début d'Edouard à la Chambre a été un triomphe si complet, que d'un bond il s'est trouvé placé aux premiers rangs. Après son discours, MM. Antony Theuret, Lagrange et Emmanuel Arago eux-mêmes sont venus lui serrer la main et le féliciter sincèrement. N'est-ce pas tout dire ?

Odilon Barrot lui a avoué que dans toute sa longue carrière parlementaire, il n'avait jamais vu un début aussi brillant, aussi remarquable. Pendant qu'il parlait, M. Dupin lui écrivit sur un papier, précieux pour nous, les impressions qu'il ressentait, et la joie de saluer le triomphe d'un vaillant et nouvel orateur, d'un homme d'affaires, d'un homme politique de la plus haute valeur. Aussi je te laisse à penser ce que doit être la satisfaction du père, quand au lendemain du triomphe d'Edouard, il a pu entrer dans son cercle feignant de rien savoir et ayant en poche le discours de son fils le représentant, et la lettre du capitaine qui avait commandé la 3e colonne d'assaut à Zaatcha, dont le lieutenant était tué et le sous-lieutenant blessé et les trois quarts des soldats tombés sous le feu de l'ennemi.

« Je n'ai pas encore été dans le monde cette année ; je fais exception pour le salon de Mme de la Redorte et celui de Manuel. J'ai rencontré là de nombreux amis et amies, et si je ne t'aimais pas tant, je t'avouerais que c'eût été presque une fatigue, sinon un ennui que d'être obligé de répondre sans cesse aux nouvelles que les uns me demandaient de toi, aux félicitations sincères que m'apportaient les autres. Et je t'assure que dans ce cas-là, je ne le cède même pas à mon père, quand je dis et ton énergie, et ton courage, et ta conduite, et les périls que tu as courus, et les officiers tués et blessés, et tes soldats décimés. Si bien que te voilà devenu un véritable lion de l'Atlas.

« J'ai vu fréquemment les Seillière tous ces temps-ci. J'ai dîné trois fois à la fameuse table des Dimanches, Famille Seillière.

au milieu de cette belle et bonne famille qui tous les ans croît en beauté et en nombre.

« La princesse de Berghes est venue passer huit jours à Paris et est repartie hier pour Rennes. Je l'ai trouvée aussi charmante que par le passé, et non sans une douce et profonde émotion. J'ai dîné à côté d'elle dimanche dernier, chez Mme Seillière, et mardi chez Mme Achille qui avait réuni la jeunesse de la famille : Mmes de Bondy, Siméon, de Berghes, de Belbeuf, de Baillon. J'étais le seul étranger, si étranger il y avait, et nous avons tous bu à ta santé. Au reste, ce serait retomber dans d'éternelles redites que de te dire ce que chacune de ces dames me répète chaque soir sur ton compte, les regrets que l'on te donne, les éloges que j'entends dans toutes les bouches, les espérances que forment tous les cœurs.

« Je n'ai pas encore été chez ton ami le général Canrobert, mais j'ai déjà travaillé pour lui, et quand il le désirera, je le mènerai chez Mmes de la Redorte et Delessert, auxquels j'ai déjà demandé de le présenter. Les Seillière et Achille en tête veulent lui faire une fête. Sa réputation l'a précédé ici et elle est telle qu'il la mérite. »

Garnison de Grenoble. Août 1850.

En 1850, la garnison de Grenoble fut assignée à mon bataillon. Elle ne m'était pas étrangère ; j'y revenais pour la troisième fois ; j'en profitai pour revoir les personnes et les lieux dont j'avais gardé les meilleurs souvenirs lors de mon année de l'école de tir, puis au temps de l'Armée des Alpes.

L'abbé Lacordaire, que j'espérais bien revoir, était alors à Paris.

Je ne manquai pas de retourner, avec quelques-uns des officiers de mon régiment, à la Grande-Chartreuse, où j'avais été si bien reçu déjà trois fois. Il en fut de même à cette dernière visite. Les repas, quoiqu'en maigre, étaient excellents ; je couchai encore dans la chambre ornée de damas de soie rouge destinée aux Evêques. Cette hospitalité généreuse était exercée gratuitement, mais nous étions heureux de contribuer par une quête faite entre nous aux aumônes répandues par ces religieux sur tous les malheureux du pays.

Par quelle aberration criminelle le Gouvernement républicain a-t-il osé dépouiller et chasser de France ces vertueux religieux qui ne faisaient que du bien ? Cette conduite indigne sera sévèrement jugée par la conscience humaine, comme l'ont été tous les crimes de la Révolution, en dépit des mensonges historiques et des sophismes qui font miroiter aux yeux du peuple un prétendu progrès.

Au printemps, j'offris au ministre de la guerre de faire, à mes frais, un voyage en Piémont, pour lui rendre compte de l'état des forces défensives de ce pays qui avait refusé notre concours dans sa récente guerre contre l'Autriche. Cette per-

mission me fut refusée, alors que, sous Louis-Philippe, il m'avait été facilement accordé de visiter les fortifications de l'Allemagne rhénane.

Mon bataillon appelé à Paris.

Vers le milieu de 1851, notre bataillon fut appelé à Paris pour être placé sous les ordres du général Canrobert. D'autres corps ayant paru dans les dernières expéditions d'Afrique avec distinction y furent également envoyés. On ne parlait que de projets de coups d'Etat ! C'était déjà en préparer le succès, car l'armée, surtout quand elle vient de faire la guerre, n'a guère de sympathie pour la République. La France n'était pas moins favorable à un coup d'Etat pour en finir avec l'état de malaise qui paralysait tout et compromettait les intérêts du pays.

A mon arrivée à Paris, il me fut facile de juger que de grands événements s'annonçaient ; d'ailleurs on ne s'entretenait que d'un changement prévu. Aucune réception mondaine n'avait lieu,

Quelques salons de 1851.

mais, outre les salons si connus de M. Molé, de M^mes^ de la Redorte, de Tracy et Delessert, il s'en ouvrait de nouveaux, tous politiques. Celui de la rue Boissy-d'Anglas fut le plus important ; il représentait le parti bonapartiste. Je connaissais beaucoup la comtesse Kalergis qui en faisait les honneurs, avec sa sœur, la baronne de Seebach, femme du ministre de Saxe,

toutes deux nièces du grand chancelier de l'Empire de Russie, Nesselrode.

Le salon de Mme Kalergis

Mme Kalergis, d'une grande beauté, s'était donné pour rôle de faire des adeptes à son parti. Elle me flattait en ne m'appelant que « Thucydide », à la suite de l'article que j'avais publié dans la *Revue des Deux Mondes,* sur la récente prise de Zaatcha.

Les comtesses de Hatzfeldt, dont le mari était ministre de Prusse, et de Contades, toutes deux filles du général Castellane, s'y faisaient remarquer, ainsi que quelques femmes du monde diplomatique.

Parmi les hommes autrement nombreux, Alfred de Musset était des plus fidèles. Le plaisir de le rencontrer était pour moi le principal attrait de ces soirées.

Alfred de Musset.

Le poète avait conservé le meilleur souvenir d'Edouard. Vingt ans après le Cénacle, je lui rappelais comment je m'y faufilais pour le voir et l'entendre, sous le prétexte d'aller chercher mon frère. Dans ce salon de Mme Kalergis, j'avais bien devant moi le même beau visage du poète qui m'avait tant impressionné ; les cheveux blonds seuls avaient un peu changé ; mais la tristesse et la souffrance se peignaient

sur la physionomie si expressive et si noble de cet homme à la sensibilité trop vive. J'imagine qu'au fond la politique ne l'intéressait pas plus que moi et si j'avais quelque chose de commun avec l'élégant Musset, c'était cette passion d'être dans le monde qui fait supporter même des conversations vides et ennuyeuses. Il était souvent silencieux : ce trait frappa Canrobert, que j'avais présenté à M^me^ Kalergis et qui prétendait n'avoir jamais entendu Musset dire une parole ; mais, quand il jugeait bon d'intervenir dans la conversation, le poète montrait beaucoup d'esprit, une agréable fantaisie, des idées imprévues, des mots piquants, y joignant souvent une arrogance de grand seigneur, sans toutefois que le bon ton en souffrît jamais. Ces réunions furent les dernières où il me fut donné de voir le grand poète qu'une mort prématurée enleva six ans après.

Les autres habitués étaient des partisans fanatiques du coup d'Etat et s'en entretenaient avec passion, entr'autres le colonel Espinasse qui fut un des premiers initiés. Les officiers de la maison du Président composaient cette société qui sera celle de l'Empire, à ses débuts.

J'étais invité aussi à un salon orléaniste qui avait eu le plus vif éclat avant 1848, celui de la comtesse Le Hon, ambassadrice de Belgique.

Salon de la comtesse Le Hon.

Parmi les invités les plus assidus, il faut citer Morny qui y prépara, dit-on, le coup d'Etat, Kisseleff, ambassadeur de Russie, Estancelin, Armand Bertin, des *Débats,* John Lemoine, Thiers, de Montguyon, très bien en cour auprès des Princes d'Orléans, le spirituel M. Vatout, dont la ressemblance avec le roi Louis-Philippe était frappante, et le comte de Laborde, père de ma belle-sœur.

Salon de Mme Delessert.

J'allais aussi aux réceptions de Mme Gabriel Delessert, belle-sœur de mon frère Edouard, femme de l'ancien préfet de police, pair de France. Là se réunissaient tous les chefs du parti orléaniste, non moins ardents pour leur cause que leurs adversaires. C'étaient le duc Victor de Broglie, son fils Albert, futur président du conseil des ministres, sous la présidence de Mac-Mahon, le comte Molé, Thiers, Rémusat, Montalembert, d'Haussonville, Mérimée, Emile de Girardin, Berryer, les généraux Rulhière, ministre de la guerre, Changarnier, Oudinot et Vaillant, ces deux derniers de retour du siège de Rome qu'ils avaient dirigé, le comte de Laborde, enfin mon frère Edouard, qui s'était déjà fait un nom à la Législative.

Déjeuner à l'Elysée.

A la suite de mon article dans la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1851) sur le siège

mémorable de Zaatcha, je fus invité à déjeuner à l'Elysée. Le Prince-Président eut la bonté de me dire qu'il avait passé une partie de la nuit à me lire. Il me félicita et me parla aussitôt de ma famille qui avait séjourné, sous la Restauration, chez la reine Hortense, au château d'Arenenberg. Il insista particulièrement sur ma sœur dont il avait conservé le plus attachant souvenir. Il m'avoua que son nom avait contribué à lui faire choisir pour ministre de l'Intérieur son beau-frère, M. de Thorigny, qui occupait précisément à ce moment-là cette haute fonction. Je reçus les plus séduisantes promesses pour l'avenir de ma carrière et, pendant la longue conversation que j'eus après le dîner avec le Prince, il tenait ma main dans les siennes, en témoignage d'affection.

A propos de mon article dans la " Revue des Deux Mondes ", sur Zaatcha.

Mon article de la *Revue des Deux Mondes* me valut des témoignages flatteurs, dont je transcris quelques-uns. Le premier en date fut celui de la Duchesse d'Orléans, alors en Angleterre, auprès de la Reine Marie-Amélie, avec ses fils, le Comte de Paris et le Duc de Chartres.

Esher, 30 avril 1851.

« Mon cher Monsieur Bocher,

« Madame la duchesse d'Orléans et M. le comte de Paris me chargent de vous remercier à la fois pour le

sentiment qui a inspiré votre article sur le siège de Zaatcha et pour l'intérêt qu'ils ont pris à cette lecture, qui a été l'agréable emploi d'une des soirées de l'exil, lors de l'arrivée du dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, avant l'obligeant envoi fait par vous de plusieurs exemplaires.

Duchesse d'Orléans.

« C'est pour Mme la duchesse d'Orléans une des privations les plus sensibles de l'absence, de ne pouvoir plus témoigner sa sympathie personnelle à ces braves bataillons qu'elle vous remercie aussi d'avoir toujours appelés « chasseurs d'Orléans » (1).

« Permettez-moi de profiter de cette occasion pour vous offrir mes félicitations personnelles et la nouvelle assurance de mon vieux dévouement.

« BOISMILON (2). »

Maréchal Narvaez.

Du maréchal Narvaez que j'avais connu chez Mme Aguado :

Paris, 15 avril 1851.

« MONSIEUR LE CAPITAINE CHARLES BOCHER,

« Le maréchal Narvaez, duc de Valence, m'a chargé de vous dire qu'il avait été très sensible à l'envoi de

(1) A la Révolution de février 1848, le titre de chasseurs d'Orléans fut changé en celui de chasseurs à pied. J'ai continué, dans mes publications, à donner à ces bataillons d'élite leur ancienne dénomination, pour honorer et rappeler la mémoire de leur illustre fondateur. Je risquais fort de compromettre mon avancement ; mais je dois dire que le Prince-Président rendit justice à mes sentiments, en m'invitant à déjeuner a l'Elysée, où je reçus l'accueil le plus bienveillant, le lendemain du jour où mon article sur Zaatcha parut dans la *Revue des Deux Mondes*.

(2) M. de Boismilon, secrétaire des commandements du Duc d'Orléans, auprès du Comte de Paris, prince royal, avait suivi la princesse et le jeune prince en exil.

votre récit historique du siège de Zaatcha, qu'il a lu avec beaucoup d'intérêt et d'attention.

« Son Excellence vous remercie également de votre lettre qui l'accompagnait.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« L'aide de camp du Maréchal,
« BLAS DE VILATTE. »

Au nom du Duc d'Aumale, son secrétaire et ami l'académicien Cuvillier-Fleury m'écrivait :

Paris, 29 avril 1851.

« MONSIEUR,

Duc d'Aumale.

« Je me suis présenté hier, chez vous, avec l'intention de vous remercier de la peine que vous avez prise de m'apporter, chez moi, votre intéressant écrit sur la prise de Zaatcha. J'ai appris là, que vous veniez de rejoindre votre bataillon à Grenoble. Permettez que mes remerciements et mes félicitations vous y suivent. Vous avez très bien raconté, et d'une manière très appréciable, même à ceux qui ne sont pas du noble métier des armes, un des épisodes les plus émouvants de notre guerre africaine, et je ne doute pas que le Duc d'Aumale ne vous rende cette justice que tout le monde vous rend.

« Laissez-moi ajouter à mes félicitations l'assurance de ma très sincère et parfaite considération.

« CUVILLIER-FLEURY (1). »

(1) Membre de l'Académie Française.

Tsar Nicolas Ier

Le tsar Nicolas Ier avait bien voulu s'intéresser à ce récit. Aurais-je pu supposer que, trois ans plus tard, je ferais partie d'une armée faisant la guerre aux Russes et que je camperais près de dix-huit mois sous les murs de Sébastopol ?

Paris, le 1/13 mai 1851.

« MONSIEUR,

« A la suite de l'envoi que j'ai fait de votre brochure sur le siège de Zaatcha, le ministre de la guerre m'a adressé un office du 13/25 avril, n° 3585, par lequel il me fait savoir que Sa Majesté l'Empereur (1) a lu votre ouvrage avec intérêt et a donné l'ordre de vous exprimer sa satisfaction et ses remerciements.

« En remplissant cet ordre, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération distingué.

« COLONEL COMTE DE STACKELBERG,
« Chargé des affaires militaires à Paris. »

De notre ambassade auprès de la cour de Sardaigne :

Turin, 5 juin 1851.

« MONSIEUR,

Victor Emmanuel.

« Je viens de m'assurer auprès du principal officier des Affaires étrangères que votre livre sur le siège de Zaatcha était parvenu au roi Victor-Emmanuel, et qu'il l'avait lu avec un vif intérêt.

« Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« DE BUTTENVAL,
« Ministre plénipotentiaire de France à Turin. »

(1) Nicolas Ier, fils de Paul Ier, empereur de Russie de 1825 à 1855.

Victor-Emmanuel tint, de plus, à me faire remercier, trois semaines plus tard, par son secrétaire particulier :

MAISON MILITAIRE
DE S. M.
SECRÉTAIRERIE
DU
CABINET PARTICULIER

« MONSIEUR LE CAPITAINE,

« Le Roi a lu avec intérêt votre ouvrage. Le siège de Zaatcha est sans aucun doute un des épisodes remarquables de la guerre de l'Algérie et, en publiant le récit, vous avez, Monsieur, payé un juste tribut au courage de vos compagnons d'armes.

« L'armée française doit être reconnaissante envers ceux qui, après avoir, comme vous, partagé ses fatigues, ses privations et sa gloire, consacrent leurs moments de repos à retracer des faits qui sont si honorables pour elle et qui auront sûrement une belle page dans l'histoire militaire de notre époque.

« Je suis heureux de devoir vous remercier au nom de Sa Majesté d'un hommage qu'elle a vivement apprécié et je saisis cette occasion pour vous offrir, Monsieur le Capitaine, l'assurance de mes sentiments très distingués.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. AUER,
« Secrétaire particulier de Sa Majesté. »

Moncalieri, le 29 juin 1851.

A la fin de juin, j'étais envoyé à Douai, d'où je pus, en septembre, me rendre au château de Fressin, près d'Hesdin, chez mon ami Seillière. Alfred m'y adressait ses impressions sur la situation politique. Ce billet peut en donner quelque idée. A Douai.

Paris, 14 novembre 1850.

« La politique est depuis huit jours au calme plat, après avoir été un instant à la grande tempête. Le message du Président a eu le plus grand succès. La Chambre paraît devoir être aussi modérée que les partis le sont peu.

« Les affaires d'Allemagne se calment, et l'on ne croit plus à la nouvelle guerre de Trente ans qui se préparait si bien. Bref, le Président a gagné cent pour cent depuis cette semaine ; le général Changarnier reste et restera, je l'espère, à notre tête ! La Chambre s'annonce bien, et les légitimistes ultra y sont seuls exaspérés, et décidés à tout. Jamais Paris n'a été plus beau, ni plus tranquille, et jamais hiver n'a annoncé devoir être plus brillant. »

Amédée me tenait, de son côté, au courant d'une intervention française en Uruguay. La capitale était assiégée, depuis 1841, par le sanguinaire dictateur Rosas qui y avait soutenu la cause d'Oribe contre les habitants et les volontaires européens commandés par le général Garibaldi.

Cependant ce long siège touchait à sa fin.

Montevideo, 18 juin.

Intervention française à Montevideo.

« Montevideo est une ville qu'un siège de huit années et la cessation de tout commerce ont ruinée complètement. Riche et florissante avant la guerre, prête à l'être encore demain avec une paix assurée, elle est aujourd'hui réduite à la dernière extrémité, et il est un fait assuré, c'est qu'elle serait forcée de se rendre si la France venait à lui refuser les subsides mensuels de deux cent mille francs qu'elle lui paye. Tout le monde est ruiné et maudit une intervention qui a été la cause première de tout le mal. Quant à nous Français, représentant le parti de l'*intervention,* nous sommes dans la position de celui qui veut arranger malgré eux deux combattants, maudits et détestés par les deux partis qui nous reprochent leurs malheurs communs. En outre, nous jouons un rôle *ridicule,* en ce sens que nous nous laissons bafouer et honteusement duper dans la personne de nos représentants par cette espèce de brigand que l'on nomme *Rosas* et qui, depuis douze ans, a trouvé le moyen de se jouer impunément des deux plus grandes puissances du monde. C'est ce qu'il continue de faire encore à notre égard aujourd'hui. Tu dois savoir que le *Prony* avait été envoyé à la Plata pour porter les instructions du gouvernement et la décision prise par la Chambre au sujet de la conduite à tenir par la France vis-à-vis le gouvernement de Buenos-Ayres ; il ne devait faire qu'aller et venir, c'est-à-dire que l'on supposait qu'il suffirait à l'amiral de quelques jours pour traiter et obtenir une parole définitive aux nouvelles demandes qu'il avait à faire. En effet, rien ne lui était plus facile, surtout après l'arrivée du

corps expéditionnaire qu'on lui envoyait, que de parler haut et ferme, et d'obtenir une solution prompte. Eh bien ! voici deux mois et demi que nous sommes arrivés ici, et rien encore n'a abouti. L'amiral est depuis cette époque à Buenos-Ayres, nos bâtiments chargés de troupes sont sur rade, la position de la ville est toujours la même, et l'on n'est pas plus avancé que le premier jour. Rien n'a transpiré sur ce qui a pu se passer entre l'amiral et Rosas, et l'on en est toujours aux suppositions. Devant de pareils faits nous n'avons pas le droit d'être bien fiers et nous subissons sans murmurer — mais non sans honte — les reproches qu'on nous adresse ici et que nous sommes malheureusement forcés de reconnaître pour justes. J'ai l'espoir d'être avant peu en France, si c'est toujours le *Prony* qui est appelé à porter le fameux traité, cette seconde édition si péniblement élaborée. D'un moment à l'autre nous pouvons être expédiés, quelle que soit la position de la France, quelque triste que soit la vie qu'on y mène, car c'est elle encore qui est et sera toujours le pays où l'on est le mieux. Je n'ai aucune envie de rester, et je caresse l'espoir de rentrer bientôt parmi vous, bien que personnellement je n'aie pas à me plaindre de mon séjour ici. »

Pour moi, nouveau changement de garnison. Mon bataillon venait à Paris. Il ne fallait pas être grand clerc pour pressentir un changement politique assez prochain.

La lutte de l'Assemblée et du Président, qui durait depuis plus d'un an, était devenue plus

vive après la révocation du général Changarnier.

Pronostics de coup d'État.

De qui devait dépendre l'armée ? du Président de l'Assemblée, c'est-à-dire du Parlement ou du Président de la République ? Telle était la grande question à laquelle se ramenaient toutes les autres. On le vit bien, notamment en novembre 1851, lors de la proposition des questeurs. D'autre part, le Prince-Président s'empressa de profiter des moindres fautes commises par le pouvoir législatif, notamment au sujet du suffrage, qui d'universel était redevenu restreint d'après une loi nouvelle, et que Louis-Napoléon proposait de rétablir dans son intégrité.

Carbuccia mauvais prophète.

Le coup d'Etat était dans l'air ! J'extrais des longues lettres que m'adressait, de Clermont-Ferrand, mon ami le colonel Carbuccia, connu par moi en Afrique, le passage suivant qui me semblait ne pas manquer d'opportunité, à l'époque où il était écrit :

« Où allons-nous en ce moment ? il me semble que c'est à la dérive. Ma conviction est que le provisoire du Président a seul une chance de durée. Lorsque l'Assemblée verra qu'elle est débordée, elle se ralliera au Président et votera sa dissolution, pour faire place à la nouvelle assemblée qui prorogera, elle, le Président pour quelques années. Cela mettra d'accord tous les partis. Si cette idée ne peut pas se

réaliser, restera le scrutin de 1852. — Là, l'élu du suffrage universel, quel qu'il soit, devra être proclamé, attendu que ce suffrage est au-dessus de la Constitution. Voilà en quoi consistera le coup d'Etat, qui sera fait par le pays lui-même, par le pays légal, auquel il faudra bien que tout le monde obéisse. »

Les faits que l'on sait se chargèrent de prouver à mon ami Carbuccia qu'il n'avait pas été bon prophète.

CHAPITRE VIII

LE COUP D'ÉTAT

On n'attend pas de moi une histoire complète du coup d'Etat, ou des considérations profondes sur le 2 Décembre. Je ne ferai allusion à des événements trop connus qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux comprendre le rôle de l'armée à laquelle j'appartenais. Voici donc le récit de notre participation à la répression des troubles sur le boulevard, les 2, 3 et 4 décembre. Ces faits ne pourront que gagner à être replacés dans leur cadre.

Secret bien gardé.

Quelques explications sont indispensables. Le secret absolu ayant été gardé sur toutes les mesures prises, bien peu nombreux étaient ceux qui connaissaient le plan d'ensemble ; ce qui fut, d'ailleurs, la meilleure condition du succès. Que d'officiers, au matin même du 2 Décembre, partant avec leurs troupes, ne se rendaient pas

compte de ce qu'ils allaient faire ; le général Canrobert, dont j'ai été trois ans après l'aide de camp, était de ceux-là, et j'en pourrais citer bien d'autres.

Les principaux acteurs.

Le coup d'Etat fut préparé par le comte de Morny, les généraux Fleury et de Saint-Arnaud, M. de Persigny et M. de Maupas, avec la plus grande habileté, afin d'éviter la résistance.

Je les connaissais tous, et assez intimement, sauf M. de Maupas. J'ai parlé ailleurs de mon intimité avec Fleury et publié au premier volume une longue lettre de lui quand il n'était encore (en 1841) que maréchal des logis à Oran.

Comte de Morny.

De longue date, je connaissais Morny, qui avait été ami intime de mon frère Edouard, chez le professeur Guérard. En 1837, il est officier d'ordonnance d'Oudinot, à Constantine, puis du général Trézel. De retour d'Afrique il se passionne pour les questions économiques, établit l'industrie du sucre en Limagne, où il achète des propriétés et est élu député du Puy-de-Dôme en 1842, à 50 ans.

Je parlerai en leur lieu des réceptions brillantes auxquelles je fus invité chez Morny devenu président du Corps Législatif.

Saint-Arnaud.

Pour Saint-Arnaud, je dois répéter que j'avais été fort bien accueilli chez lui à Alger, à mon

retour de Zaatcha, et n'avais eu que du regret de ne pouvoir assister aux réceptions de Mme de Saint-Arnaud. Très apprécié de Bugeaud, Saint-Arnaud avait pris part à l'affaire des grottes du Dahra, et avait poursuivi Bou-Maza le faux prophète. Sa longue carrière en Afrique avait été couronnée par la guerre de Kabylie, qui le mit tout à fait en relief. Fait général, il fut de ceux sur lesquels se porta le choix de Louis-Napoléon qui, poursuivant de longue date son plan avec le calme qui lui était habituel, et convaincu qu'il était indispensable d'avoir l'armée pour soi, faisait tout pour s'attacher les généraux.

Le conflit du Prince-Président avec la Législative lui faisait une nécessité de songer à s'assurer le succès. De son côté, le nouveau général ne rêvait, selon ses propres termes, que de « faire trembler les parlementaires ». Je dirai plus tard les impressions que j'ai recueillies sur Saint-Arnaud, à Varna, à l'Alma, en Crimée, au moment de sa mort.

Colonel Vieyra.

Je pourrais ajouter à ces noms celui de Vieyra, colonel de la garde nationale, qui sut garder le secret, que lui confia le Prince-Président, dans la soirée de l'Elysée du 1er décembre ; je fus en relations avec lui, plus tard, sous l'Empire, et

invité souvent à sa campagne de Saint-Germain, où je voyais Meyerbeer. Je citerai encore le général Magnan et le colonel Espinasse.

J'ai dit quelle habileté avaient déployée Morny et Saint-Arnaud pour éviter la résistance. Personne n'était prévenu.

Le matin du 2 décembre.

Au jour fixé, le 2 au matin, les officiers de chaque corps furent prévenus individuellement d'avoir à se rendre à leur emplacement, désigné à l'avance, pour y prendre le commandement qui leur revenait, au lieu de partir de la caserne, comme cela se passe d'ordinaire. C'est ainsi que je me rendis seul rue Royale où je trouvai ma compagnie.

Pourquoi les officiers sont invités aux séances parlementaires.

Depuis quelques mois, afin de mieux dégoûter du régime parlementaire les officiers de Paris, deux grandes loges leur avaient été réservées dans la salle du Palais-Bourbon ; ils devaient les occuper à tour de rôle ; j'assistai ainsi plusieurs fois au spectacle des séances. Ce n'étaient que cris, vociférations, interpellations, au détriment des solutions que le pays attendait, sur les questions économiques et sociales. L'armée était favorable au coup d'Etat, comme l'était le pays lui-même, non peut-être par entraînement, mais par raison. Aucun officier ne manqua à la

convocation ; tous se rendirent aux emplacements fixés pour chaque corps de troupe.

Comment les troupes sont amenées à leurs emplacements respectifs.

Dans l'intérêt du succès et pour ne pas donner l'éveil, les hommes furent conduits par leurs sous-officiers. C'était la nuit ; les officiers ne furent avertis que lorsque leurs soldats furent sous les armes. Tout le monde s'attendait au coup d'Etat, mais les précautions avaient été aussi bien prises que le secret soigneusement gardé. Morny, l'âme du complot, passa la soirée à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadeur de Russie, le comte de Kisselef, pour donner le change.

Dans le parti opposé, pas le moindre soupçon ! — Cavaignac, presque à la veille de son mariage avec M^lle^ Odier, était aussi au théâtre.

A minuit, Morny se rendit de l'Opéra au ministère de l'Intérieur, pour prévenir M. de Thorigny (beau-frère de ma sœur), qu'il venait le remplacer, ce qui ne fit aucune difficulté. Une lettre du Prince-Président remerciait M. de Thorigny de ses loyaux services, tout en lui annonçant les mesures suprêmes. Une autre apprit à Fortoul pourquoi le Président ne lui avait pas fait plus tôt part de son secret.

J'avais trouvé les officiers de mon bataillon, non pas surpris, mais indifférents, jusqu'au

moment où l'on vit clair dans le plan du Président.

L'armée était loin d'être favorable à la République ; la vérité est que ses sympathies vont plutôt au pouvoir absolu qu'au régime parlementaire.

Mon bataillon, comprenant près de mille chasseurs, occupait la rue Royale tout entière, mais sans la barrer, la population, dans ce quartier aristocratique, paraissant indifférente à ce qui se passait. Il en fut toujours ainsi, pendant cette crise, en tenant compte des différences politiques des divers quartiers ; plusieurs cependant offrirent une sérieuse résistance.

Nous nous trouvions sous les armes au repos, en attendant les événements. Vers onze heures du matin, passa le Prince-Président suivi d'un nombreux cortège, composé du Ministre de la guerre, général de Saint-Arnaud, et des généraux Magnan (1) et Carrelet, commandant la division militaire ; ce dernier était accompagné de ses officiers d'état-major, qui obtinrent tous, depuis, les plus hauts emplois : Fleury, Edgar Ney, Toulongeon.

Ce premier acte fut en somme du meilleur augure pour la cause de la présidence.

(1) Commandant en chef l'armée de Paris.

Résumé rapide des mesures prises dans Paris.

Je passe sur des détails dont l'histoire se précisa peu à peu, depuis lors ; tels que l'impression des décrets à l'Imprimerie nationale, entourée par les soldats du colonel de Béville ; les arrestations de gens réputés dangereux, des chefs d'associations secrètes, des hommes de barricades ; j'omets la réunion des commissaires de police à cinq heures du matin, tandis que Persigny était depuis quatre heures chez le général Renaud à l'Ecole militaire, et qu'à six heures Espinasse pénétrait au Palais-Bourbon par une petite porte de la rue de l'Université ; je passe sur la protestation des questeurs Le Flô et Baye, de Berryer, de Vitet, d'Odilon Barrot et de Dufaure à la mairie du X^e^, et sur l'envahissement de cette mairie par le général Forey ; enfin sur le transport des prisonniers, non seulement à la caserne d'Orsay (218 députés), mais à Sainte-Pélagie, à Vincennes et même jusqu'à Ham.

Pour le cortège présidentiel, la réception fut très froide de la part de la population. On ne pouvait guère, par cette première journée, préjuger de l'avenir. Les députés avaient été arrêtés et conduits à la caserne du quai d'Orsay, avant d'être transférés au Mont-Valérien. Mon frère Edouard était du nombre ; il m'a souvent raconté quel résultat avait produit le malheur commun, faisant cesser subitement

toutes les divergences d'opinions et cimentant même d'étroites amitiés contractées en prison entre des adversaires jusque-là irréductibles.

Revenons au stationnement de mes chasseurs rue Royale.

Dans la crainte d'une opposition violente on avait chargé les armes, mais ce premier acte se passa, je le répète, dans une indifférence complète de la part de la population, à tout dire, plutôt favorable à un changement.

Arrestation du général Changarnier

Le général Canrobert et moi nous éprouvâmes un grand chagrin qui nous fit nous serrer tristement la main en silence, eu égard à nos mutuels sentiments. Il s'agissait, d'après des ordres précis, d'arrêter, par crainte de son influence dans l'armée, Changarnier, hostile au mouvement. Le général demeurait au faubourg Saint-Honoré, près de la rue Royale. Ce fut un détachement de ma compagnie qui fut chargé de cette besogne. Quel aurait été mon désespoir si j'avais dû y procéder ! La carrière militaire impose souvent de cruels devoirs ; si j'avais pu en prévoir de si pénibles, je n'y serais jamais entré.

Celui qu'on appelait le « Monk des royalistes » fut emmené à Mazas.

Arrestation de généraux et d'adversaires politiques.

En même temps, étaient arrêtés, rue du Helder, 17, le général Cavaignac ; rue de l'Université, 70, le général Bedeau ; rue Las Cases, 11, le général Lamoricière ; place Saint-Georges, M. Thiers ; faubourg Saint-Honoré, 14, le colonel Charras ; Lagrange, un Montagnard célèbre ; 19, rue de Ponthieu, Greppo.

Proclamation au peuple.

Des affiches couvrirent bientôt les murs de Paris annonçant la dissolution de l'Assemblée, le rétablissement du suffrage universel, la proclamation au peuple de l'état de siège. D'autres contenaient un Appel au Peuple, d'autres encore une proclamation à l'armée. Dans l'une d'elles, le Préfet de police, M. de Maupas conseillait aux habitants de Paris de s'abstenir de stationner sur la voie publique.

Le 2, à la nuit, après une station de plus de douze heures, rue Royale, il nous fut permis de regagner nos quartiers. Notre caserne occupait le rez-de-chaussée du Ministère des Affaires Etrangères encore en construction ; on y couchait dans les plâtras. Des lits de soldats avaient été placés pour nous dans des chambres sommaires, afin que nous ne quittions pas nos hommes et que nous gardions notre uniforme. Je suis resté ainsi sept jours sans pouvoir changer de linge, n'ayant pu rentrer chez moi. Nous n'obtînmes

que l'autorisation de manger aux restaurants du voisinage. Et cependant cette existence insolite nous plaisait plus qu'elle ne nous inquiétait. Quant au gouvernement, il était inquiet au sujet de son succès final.

Le 3 Décembre.

Le second jour, nous fûmes employés à faire des reconnaissances dans notre quartier et jusqu'aux boulevards. On était peu sûr des faubourgs. Que feraient-ils ? Les représentants qui faisaient partie de la Montagne lancèrent un manifeste à l'Armée rédigé par Schœlcher, mon ancien voisin et ami de la rue Grange-Batelière, et par Arago ; un autre s'adressait aux Travailleurs.

C'est le 3 que Baudin se fit tuer sur une barricade du faubourg Saint-Antoine.

Le 4 Décembre.

Tout jusque-là avait été tranquille, mais il n'en fut pas de même le troisième jour. Il y avait des troubles sérieux près de la porte Saint-Denis, où des barricades étaient échelonnées sur toute la rue du côté gauche.

Vers deux heures, la brigade, sous les ordres de Canrobert, fut réunie place de la Concorde. Notre bataillon marchait en tête, suivi de deux régiments d'infanterie, d'un de cavalerie, de deux canons et d'une section du génie.

La brigade fut conduite sur les boulevards où

elle s'engagea sur deux rangs dans les allées latérales, en laissant la chaussée libre pour la compagnie d'avant-garde que je commandais, pour les deux pièces d'artillerie, la section du génie et le régiment de cavalerie qui nous suivait.

L'affaire du Boulevard Poissonnière

Une certaine effervescence se manifestant vers la rue Montmartre, la colonne s'engagea faubourg Poissonnière. Tout à coup, au coin de la rue du Sentier où se trouvait un magasin d'habillement, une fenêtre s'ouvrit et permit à quelques opposants de faire feu sur la troupe ; il en fut de même des fenêtres des grands magasins de tapis d'Aubusson. Les soldats avaient leurs armes chargées ; ils ripostèrent donc, mais il leur fut défendu de recommencer. Le général Canrobert qui venait d'avoir son clairon tué à ses côtés, parcourut rapidement à cheval tous les rangs pour empêcher de tirer. Je puis assurer que ce ne fut pas long ; et cependant l'on sait qu'en ce temps-là le chargement du fusil prenait du temps.

Il y eut beaucoup moins de victimes qu'on a voulu le dire ; pour les besoins de la cause l'opposition exagéra. Les spectateurs étaient mêlés aux soldats qui occupaient les allées du boulevard ; pour, moi je ne vis de victimes que dans nos rangs.

Après cette échauffourée, la colonne s'engagea rue Saint-Denis pour s'emparer des barricades échelonnées jusqu'au faubourg, ce qui permettait de redouter une plus énergique défense.

Mon bataillon bivouaqua sur la place de la Fontaine, devant le théâtre de l'Ambigu-Comique, pour recommencer le lendemain le même exercice.

Rôle de notre brigade dans le plan d'ensemble.

Afin de mieux comprendre le rôle qui nous échut dans l'ensemble des opérations du 4 décembre, — plan qui nous était d'ailleurs complètement inconnu, — je dois résumer brièvement les dispositions prises, et que je n'ai connues que plus tard.

L'armée de Paris comprenait alors les trois divisions Carrelet, Renaud et Levasseur, renforcées de la division de grosse cavalerie Corte, venue de Versailles ; c'était un ensemble de onze brigades.

Dans la division Carrelet, la brigade de Cotte ainsi que la brigade Canrobert occupaient le boulevard des Italiens, une autre, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, la brigade Dulac, la pointe Saint-Eustache, la cavalerie de Reybell, la rue de la Paix.

Dans la division Renaud, la brigade Sauboul,

la brigade Forey et la brigade Ripert occupaient divers points de la rive gauche.

Dans la division Levasseur, la brigade Herbillon était à l'Hôtel de Ville, la brigade Courtigis au faubourg Saint-Antoine, la brigade Marulaz au Temple, enfin la division de cavalerie de Corte occupait les Champs-Elysées avec les généraux Tartas et d'Allonville, ce dernier rappelant un peu, par son irrésistible élan, l'intrépide Lassalle du 1^er^ Empire.

Le 4 décembre, vers les deux heures, on se heurtait au Temple aux barricades de la rue Rambuteau, tandis que Cotte s'attaquait à celles de la rue Saint-Denis, avec le 72^e^ de ligne.

Pendant ce temps, Canrobert arrivait, comme je l'ai déjà dit, à la porte Saint-Martin, et Dulac, avec le colonel Lourmel, attaquait la barricade Rambuteau, Levasseur et Herbillon la rue Beaubourg, Marulaz la rue Saint-Denis ; toutes furent attaquées à coups de canon. On fit un feu terrible surtout dans la rue des Petits-Carreaux. Soucieux de ne pas m'écarter de mon sujet je me bornerai à ces généralités.

Le 5 Décembre.

La journée du 5 fut employée à des reconnaissances offensives pour se rendre compte de l'état des esprits. Nous eûmes à escorter des prisonniers en assez grand nombre, preuve que la

révolte ne s'était pas bornée au faubourg Poissonnière. Les septième et huitième jours, repos ; mais nous étions toujours consignés à la caserne.

On peut croire que l'armée fut bien traitée. Le Gouvernement eut le bon goût de ne pas publier de rapports sur ces événements. Des généraux, entre autres Canrobert, refusèrent l'avancement.

Et maintenant, que pensaient du coup d'Etat la plupart des personnes avec lesquelles j'étais alors en relations ? La lettre suivante peut résumer leur opinion.

Fontaine, ce 8 décembre.

« Monsieur le capitaine Bocher,

« J'ai eu hier de vos nouvelles, mon bon Charles ; j'étais bien préoccupée de vous au milieu des agitations de la semaine ! je voyais que la brigade du général Canrobert avait été au plus fort de cette affreuse guerre des rues et je lisais en tremblant les récits de l'intrépide conduite de nos braves officiers et de leurs hommes ; je suis plus tranquille depuis que je sais à quel point notre armée est décidée et dévouée ! c'est admirable et on ne peut qu'en être attendri : quoi que nous réserve l'avenir, notre ancre de salut est là ! Quand nous reverrons-nous ? bientôt, j'espère. Nous allons vendredi prochain à Mello jusqu'aux premiers jours de janvier. Savez-vous que mon mari et son gendre ont eu aussi leur petite

odyssée : ils sont partis de Fontaine jeudi matin, sur la foi des journaux : ils ont eu l'idée de gagner leur domicile par les boulevards et ils sont tombés au milieu de la fusillade de la rue de Richelieu ; les cadavres des passants ont roulé à leurs pieds, ils n'ont eu que le temps de se réfugier sous une porte cochère et n'ont pu rentrer chez eux qu'à neuf heures du soir ! Je ne fais pas de réflexions sur ces inconcevables événements et sur la catastrophe des burgraves et de notre représentation nationale ; il y a là un côté triste et un autre comique ; comme je vois que les bavards ont fait leur temps et que je n'ai pas envie d'aller à Ham, je m'abstiens et je conseille à mon sexe tout entier d'en faire autant ; mais c'est peine perdue ; et, la peur une fois passée, je ne crois pas que certaines charmantes personnes de votre famille et de la nôtre mettent leur langue dans leur poche. Adieu, mon cher ami, je remercie Dieu de vous avoir conservé au milieu de tant de périls, je vous félicite de votre bravoure et de votre succès qui nous sauve tous. Mille bonnes amitiés de la famille de Fontaine. »

Mes amis Bordessoule arrivent à Paris en pleine fusillade.

Je n'ajouterai rien à ce récit.

Voilà, très résumées, mes impressions du 2 décembre.

CHAPITRE IX

FIN DE RÉPUBLIQUE. — DÉBUTS D'EMPIRE

Voici une lettre qui montre assez bien quelle était la situation au lendemain du coup d'Etat :

La situation au lendemain du coup d'État.

« Une curieuse réaction s'opère. Les légitimistes s'imaginent de plus belle revoir le fétiche à l'horizon ; les orléanistes ont pour principe l'essor de l'industrie, l'ordre, la force du gouvernement, et ils se rallient. Les républicains modérés sentent que les excès des rouges les eussent perdus, et comme leur bien-aimée République subsiste encore de nom, et qu'il peut se faire que ces événements la rendent éternelle, ils ne se font pas trop tirer l'oreille. Quant aux rouges pur sang, ils sont si bien battus, tant d'horreurs et tant de hontes rejaillirent sur eux, leur défense a été si mesquine, qu'ils se taisent et font bien. J'en conclus que le Président a bien fait, et je le dis comme je le pense, comme on le reconnaîtra plus tard : il a sauvé la société en France, et probablement en Europe ! il a une partie à jouer au moins aussi belle que celle qui pendant quinze ans fut tenue et gagnée par son oncle. S'il sait la mener aussi bien, il peut se consoler facile-

Pronostics à la veille de la consultation nationale.

ment de l'opposition que lui feront les salons de Paris. Il aura 6.000.000 de voix au scrutin, dont vous connaîtrez le résultat en recevant cette lettre, une bonne et vigoureuse armée, des généraux solides, des administrés qui ne demandent qu'un maître, le prestige du plus grand des noms, le pouvoir de tout faire, un futur Sénat, un Conseil d'Etat. Beaucoup de députés qui ont été au Mont-Valérien se rallieront, Si avec tout cela, la France n'est pas tranquille, et ne marche pas enfin, je conviendrai alors que j'aurai mal lu dans l'avenir.

« Je regrette infiniment la détermination qu'Edouard semble avoir prise de renoncer à la vie politique, j'espère que ce ne sera pas son dernier mot. C'est mal servir son pays, et peut-être son parti, que de se renfermer sous sa tente, quand on est de sa force. Je voudrais le voir rentrer aux affaires, soit par la députation, soit par le Conseil d'Etat, ou le Sénat. Qu'il ne s'y trompe pas, le gouvernement qui s'installe en ce moment sera bien fort et aura de la durée : il pourra surtout faire de grandes choses, peut-être ces prodiges de la paix que Napoléon regrettait un moment de n'avoir pu accomplir. Les personnes de mérite auront alors beau jeu, et Edouard doit le comprendre. »

Les biens d'Orléans confisqués, 23 janvier 1852.

Près de deux mois après le coup d'Etat le Prince-Président avait promulgué les décrets confisquant les biens de la maison d'Orléans, exactement le 23 janvier 1852. Ce ne fut pas sans provoquer la démission de quatre de ses ministres, Morny, Fould, Rouher et Magne, qui

les désapprouvaient. C'était creuser un abîme entre les familles d'Orléans et Bonaparte et arrêter le ralliement à cette dernière qui s'était déjà nettement marqué, tant on avait soif d'autorité, d'ordre, tant on craignait les idées socialistes, et les rouges, appelés partageux. On cassa la donation, très régulière cependant, faite par Louis-Philippe à ses fils, le 7 août 1830, des biens qui lui appartenaient en propre, en tant que duc d'Orléans, lorsqu'il fut appelé au trône. Impossible de ne pas voir dans ces mesures des représailles, dont on se cachait mal d'ailleurs, puisqu'on rappelait que les biens de Bonaparte avaient été confisqués par Louis XVIII en 1814 et en 1815, mais qu'on renonçait à toute réclamation à leur sujet.

Protestation de Montalembert.

M. de Montalembert, intervenant dans la discussion de la loi de finances, à la séance du 18 mai 1853, avait protesté, prétendant que voter le budget qui contenait des sommes d'une pareille source, c'était accepter la solidarité de la spoliation des Princes. Il invoquait contre le décret trois noms illustres, et d'abord Napoléon disant en 1809, à son Conseil d'Etat : « Violer le droit de propriété, dans un seul, c'est le violer dans tous. » C'est ainsi qu'avait parlé le vainqueur du monde avant d'être précipité dans

Il invoque vainement l'autorité de Napoléon Ier, de Bossuet et de Fénelon.

l'abîme par ses fautes et ses folies. Montalembert citait Bossuet écrivant au temps de l'absolutisme du grand Roi : « L'action contre la violence et l'iniquité est immortelle. » Il finissait par Fénelon écrivant à Louis XIV : « Ne dites pas que ces mesures étaient nécessaires. Le bien d'autrui n'est jamais nécessaire ; ce qui l'est véritablement, c'est d'observer une égale justice. »

Le Droit étant le plus souvent opprimé par la Force, l'autorité de cette grande voix fut impuissante contre l'iniquité que subissaient les Princes.

Quoique je me tinsse à l'écart du monde officiel, je n'en ai pas moins connu en particulier la plupart des hommes qui ont alors joué un rôle politique.

M. Ancel.

Je voyais souvent M. Ancel, député, l'un des Indépendants. Il épousa plus tard, en secondes noces, la veuve de mon ami l'amiral Jaurès.

A mes relations déjà citées avec le duc d'Albuféra, le marquis de Talhouet, le comte de Ségur, M. Vuitry, M. Chasseloup-Laubat, j'ajouterai celles que j'ai eues avec Espinasse, Fould, le docteur Véron, pour ne citer que les plus connus.

Le comte Bacciocchi.

J'aime à me rappeler le comte Bacciocchi que je rencontrais souvent à l'Opéra, ne pouvant le

voir au milieu des splendeurs des Tuileries, où je m'abstenais de paraître.

Granier de Cassagnac.

Un de mes voisins de la rue Saint-Florentin avec qui je me liai, était Adolphe Granier de Cassagnac. Il avait eu la feuille la plus réactionnaire sous le ministère Guizot. Son fils, Paul de Cassagnac, et ses petits-fils, Gui et Paul de Cassagnac, ont hérité de son esprit satirique, de son courage et de son talent.

Le Prince Jérôme.

J'ai vu souvent le prince Jérôme, l'ancien roi de Westphalie, le plus jeune frère de Napoléon Ier. Le père et le fils allaient beaucoup dans le monde et se montraient volontiers ensemble, sous Louis-Philippe. La princesse Mathilde était très attirée dans la société orléaniste. On peut juger par là du libéralisme du gouvernement de Juillet, par comparaison avec celui de l'Empire, qui ne permettait ni aux républicains ni aux bonapartistes de recevoir un membre de la famille d'Orléans.

M. de Vatry.

Est-il besoin de dire que mes préférences allaient au monde orléaniste qui représentait mes idées. L'un des types les plus curieux des salons de cette opinion politique était certainement M. de Vatry. Par originalité et par caractère, il se plaignait toujours ; il n'en était pas

M. Vatout.

moins très aimable homme ; je voyais souvent chez lui M. Vatout homme de beaucoup d'esprit.

Fréquentes visites chez nos amis Aguado. La marquise étant propriétaire du château Margaux, le meilleur vin de ce clos célèbre était servi à sa table comme de l'eau. Tout le reste à l'avenant. Les notabilités les plus considérables de la colonie espagnole de Paris comptaient parmi ses habitués. Je me trouvais invité chez elle par suite de mon amitié avec ses fils, et d'intimes relations de famille dues à notre voisinage à Paris et à la campagne.

La distribution des Aigles le 10 mai 1852.

Interrompons, quelque peu, cette courte chronique de mes relations mondaines à la fin de la République ; voyons comment se fit le passage de ce régime à l'Empire qu'allait restaurer bientôt le Prince-Président.

Le 10 mai 1852, j'avais assisté à la distribution des Aigles. Elle devait raviver le souvenir de celle qu'avait faite Napoléon I^{er} à ses armées victorieuses. J'insère ici la proclamation qui fut faite lors de cette cérémonie.

DISTRIBUTION DES AIGLES

le 10 mai 1852.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON,

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

A L'ARMÉE.

SOLDATS,

L'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des armées. De leurs succès ou de leurs revers dépend le sort de la civilisation et de la Patrie. Vaincues, c'est l'invasion ou l'anarchie ; victorieuses, c'est la gloire ou l'ordre.

Aussi les nations comme les armées portent-elles une vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur militaire, qui résument en eux tout un passé de luttes et de triomphes.

L'Aigle romaine, adoptée par l'Empereur Napoléon au commencement de ce siècle, fut la signification la plus éclatante de la régénération et de la grandeur de la France. Elle disparut dans nos malheurs. Elle devait revenir lorsque la France, relevée de ses défaites, maîtresse d'elle-même, ne semblerait plus répudier sa propre gloire.

SOLDATS,

Reprenez donc ces Aigles, non comme une menace contre les étrangers, mais comme le symbole de notre indépendance, comme le souvenir d'une époque héroïque, comme le signe de noblesse de chaque régiment.

Reprenez ces Aigles qui ont si souvent conduit nos pères à la victoire, et jurez de mourir, s'il le faut, pour les défendre.

LOUIS-NAPOLÉON.

L'été suivant, le Président fit un voyage triomphal à travers la France. A Saint-Etienne, à Marseille, à Toulon, à Bordeaux, l'enthousiasme fut grand. On sait que c'est dans cette dernière ville que fut prononcé, le mot célèbre : « L'Empire c'est la paix. » Mon frère Amédée me décrivait ainsi ce qu'il avait vu de très près :

Toulon, 2 octobre.

La réception du président à Toulon.

L'enthousiasme varie suivant les milieux.

« Tu liras dans les journaux les détails sur le passage du Président à Toulon, jadis si rouge. A part les exagérations qui se trouvent toujours dans les bulletins officiels, quel que soit le régime sous lequel ils sont rédigés, la plus grande partie est vraie. En résumé, l'enthousiasme peut se classer ainsi : celui des troupes, *énorme ;* celui de la population, *modéré ;* celui de la marine, *convenable*. Quant à celui des fonctionnaires, il ne peut se décrire. Le cri de « Vive l'Empereur ! » est le seul qu'on ait entendu à bord des vaisseaux comme à terre. Il est vrai de dire que c'était celui qui était donné presque officiellement ; mais enfin le fait n'en a pas moins une grande portée. Le Président ne s'attendait pas à une pareille réception, paraît-il ; on lui avait représenté Toulon comme une ville très hostile, et il avait de fortes raisons pour douter de la sympathie de la marine. Il a été vive-

ment impressionné en voyant son attente si agréablement trompée. Il faut dire du reste que toutes les circonstances lui ont été favorables. Son arrivée en rade a été quelque chose de féerique. Il faisait un temps magnifique. Les vaisseaux étaient tous rangés en ordre parfait, couverts de leurs pavois et offrant un coup d'œil des plus imposants. Au moment où le *Napoléon* a passé devant le vaisseau de tête, l'escadre a fait une salve de six mille coups de canon, les équipages étaient sur les vergues, hurlant « Vive l'Empereur ! » ; la rade était littéralement couverte de bateaux chargés de curieux, qui acclamaient le Prince placé sur la dunette du vaisseau. Pour ne pas être content d'une pareille réception, il aurait fallu qu'il fût bien difficile. A son débarquement à terre, où il a été reçu par le Conseil municipal et tous les corps d'officiers, l'enthousiasme a été beaucoup plus froid ; mais à la revue passée ensuite aux troupes de terre et de mer, il a repris de plus belle. A sa rentrée à la Préfecture (où je me trouvais de service en attendant l'Amiral qui l'avait accompagné), le Prince avait l'air radieux. Pour exprimer sa reconnaissance, il a donné des ordres au ministre afin qu'il lui fût soumis immédiatement une liste de propositions de récompenses, et le lendemain il est venu successivement à bord de chaque vaisseau crucifier de sa main tous ceux, du grade de lieutenant de vaisseau, qui ne l'étaient pas encore. Le soir, il y a eu un bal donné par la ville, qui y avait consacré, dit-on, une somme de 60.000 francs : comme tous ceux de ce genre, très beau sous le rapport matériel, mais en revanche, tout ce qu'il y a de plus commun sous celui du personnel. Les symboles impériaux, cou-

Revue de l'escadre.

Revue des troupes.

Les croix.

Le bal.

ronnes, abeilles, les cris de « Vive l'Empereur ! » rien n'y a manqué. Le mercredi matin, au moment où le Président allait se rembarquer sur le *Napoléon,* l'escadre a appareillé, et accompagnée de tous les vapeurs sur rade, lui a servi d'escorte jusqu'à deux lieues en mer ; elle est ensuite retournée à Toulon où elle est en train de réparer ses vitres cassées, en attendant la décision ministérielle qui doit décider de son sort à venir. Tel est l'abrégé véridique de ce qui s'est passé ; l'impression qui m'est restée de tout ce dont j'ai été le témoin, est que le pouvoir de cet homme est immense et assis sur des bases, on peut le dire, inébranlables.

La physionomie des masses. Popularité sans bornes

Cette conviction n'est pas fondée sur ce que j'ai vu accomplir aux chefs qui n'ont fait que jouer une comédie qu'ils joueraient demain devant tout autre, mais sur la physionomie des masses. Le Président est positivement populaire comme jamais homme ne l'a été, et a sur l'armée une influence qui est peut-être même supérieure à celle exercée jadis par son oncle. Ceci est un fait, et on a beau être légitimiste, orléaniste ou républicain, on est forcé de le reconnaître. Jamais homme n'a eu une pareille puissance, et, après avoir vu ce que j'ai vu, je me demande comment il n'est pas encore devenu fou, et comment il ne fait pas plus de fautes qu'il n'en fait, obsédé comme il l'est par ceux qui l'entourent. Comment a-t-il pu rendre *les décrets du 22 décembre, et quelle faute il a commise ce jour-là !* »

Un autre jour Amédée m'écrivit :

. . . . . .

« Ta lettre m'a prouvé que décidément le Président a bien fait d'agir comme il l'a fait, puisqu'il avait

affaire à une nation aussi bas tombée que l'est en ce moment la vieille nation française. Les événements qui se passent en ce moment dans les départements viennent encore lui donner raison et augmenter considérablement des chances de réussite qu'il n'aurait point eues peut-être aussi belles sans cela. On serait presque tenté de croire que c'est lui qui les a fait surgir pour rallier de son côté le grand parti de l'ordre. Aujourd'hui son succès est assuré et je vois ceux qui lui étaient le plus opposés, il y a quinze jours, se rallier et se préparer à voter avec enthousiasme en sa faveur. Combien durera cet état de choses ? C'est plus difficile ; mais ce qui est bien certain, c'est qu'il s'établira et que ce ne sera pas aisé de le renverser. Je le déplore, car mes sympathies sont acquises à d'autres que la présence d'un Bonaparte au pouvoir éloigne pour toujours du pays. Mais je suis forcé de reconnaître que les vœux de la grande nation sont en sa faveur. — Notre département du Var a été le théâtre de scènes épouvantables, et les journaux n'exagèrent pas la vérité des détails qu'ils en donnent. Aujourd'hui, tout est fini, grâce à l'énergie déployée par l'autorité et aux forces militaires importantes que l'on a déployées ; mais ce qui s'est passé donne une idée de ce qu'auraient fait ces misérables si leurs frères avaient eu le dessus dans le reste de la France. Les populations de cette partie du pays étaient tout ce qu'il y a de pire ; la leçon qu'elles ont reçues ne les rendra pas meilleures, mais aura au moins le résultat de leur prouver qu'elles ne doivent pas avoir une confiance illimitée dans les promesses qui leur étaient faites depuis trois ans. »

L'Empereur Napoléon III

Le Corps Législatif, élu en mars 1852, fut entièrement composé de candidats du gouvernement ; il élut pour président M. Billault, tandis que le Conseil d'Etat avait pour vice-président M. Baroche, et le Sénat, M. Troplong. Après son voyage triomphal, le Prince-Président reçut du Sénat, le 7 novembre, le titre d'Empereur, sous le nom de Napoléon III, ratifié par le plébiscite des 20 et 21 novembre. Près de 8 millions de suffrages l'acclamèrent. Le 1er décembre, le Sénat vint à Saint-Cloud le prier d'accepter ce titre, et le lendemain 2 décembre, un an exactement après le coup d'Etat, l'Empereur se rendit aux Tuileries qu'il choisissait comme résidence, et nommait maréchaux de France Saint-Arnaud, Magnan et Castellane.

Mlle de Montijo devient Impératrice.

Le mariage de l'Empereur avec Mlle de Montijo allait suivre de près son avènement au trône. C'est chez Mme Aguado dont la somptueuse maison était principalement hospitalière aux Espagnols de haute distinction, que je vis Mme de Montijo et sa fille. Je les connaissais déjà pour les avoir rencontrées chez M. Delessert, beau-frère d'Edouard. Je dînais, un jour, à la fin de 1852, à la gauche de la ravissante jeune fille, placée aux côtés d'Onésime Aguado, qui présidait la table. Une amabilité mutuelle, qui est bien

dans les mœurs espagnoles, me fit croire à un projet de mariage entre elle et lui. Et cependant c'en était un, tout autre, qui se préparait mystérieusement.

Comment je fus le premier à annoncer le mariage à nos amis Aguado.

Peu de temps après, allant un soir chez M^me^ Delessert, j'entendis les amies les plus habituelles annoncer le mariage de M^lle^ de Montijo avec l'Empereur. Cette nouvelle ne fut connue dans Paris que deux jours plus tard. Je l'appris à M^me^ Aguado, dans sa loge à l'Opéra ; elle ne voulait pas y croire.

Chez M^me^ Delessert, la séparation des amies fut touchante ; après les félicitations, la soirée finit dans un embrassement général. La jeune fiancée promit de revenir à Passy et demanda aussi à la fille de M^me^ Delessert, la comtesse de Nadaillac, sa meilleure amie, de ne pas l'oublier et de lui faire des visites aux Tuileries, comme si rien n'était changé, la suppliant même de continuer à la tutoyer. Les opinions de M^me^ de Nadaillac et surtout celles de sa famille ne lui permirent pas d'assister aux fêtes impériales.

Le mariage de l'Empereur eut lieu le 30 janvier 1853, avec la plus grande pompe. Leurs Majestés défilèrent devant l'armée formée en double haie sur le passage du cortège depuis

les Tuileries jusqu'à Notre-Dame. A travers les glaces du carrosse qui avait servi au sacre de Napoléon Ier et de Joséphine, on pouvait admirer la rare beauté de la nouvelle souveraine. Grande fut la magnificence de la cérémonie religieuse, rehaussée par la présence des plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat.

Les époux se retirèrent au château de Villeneuve-l'Etang, près de Saint-Cloud, où le séjour se prolongea quelque temps. Le retour à Paris avait été le signal de fêtes splendides. Je n'en parlerai pas, puisqu'à l'imitation des miens, restant fidèles à notre passé, je n'y allais pas.

A la mort de M. Delessert, l'Impératrice commanda tout de suite une de ses voitures pour se rendre auprès de son vieil ami. La visite fut des plus touchantes ; elle dura longtemps et prouva bien la bonté du cœur de la souveraine, toute-puissante en ce moment.

Antique noblesse de la nouvelle souveraine.

Comme bien l'on pense, le mariage de l'Empereur ne fut pas sans soulever quelques critiques; le contraire aurait surpris. Je ne me fais pas ici l'écho des partis opposés à l'empire, mais je dois à la vérité ceci : si de fervents bonapartistes eux-mêmes regrettaient que leur prince n'eût pas contracté une union impériale ou

royale, la jeune comtesse de Téba était d'une des meilleures familles d'Espagne, descendant des antiques Guzman, des Palafox, du grand capitaine Gonzalve de Cordoue et du général Charles Ludovic Antonio de Leyva. D'ailleurs l'Empereur, dans le message qu'il lut aux hauts corps de l'Etat en janvier 1853, à l'occasion de son mariage, avait revendiqué hautement la liberté de faire un choix selon son cœur. L'allusion au mariage de Bonaparte avec sa grand'mère Joséphine devait être des plus applaudies.

Quelques rencontres avec l'Impératrice.

Je rencontrais très souvent l'Impératrice au bois de Boulogne où elle avait l'habitude de se rendre en voiture découverte, notamment à l'avenue des Acacias, la promenade à la mode. Je la voyais aussi fréquemment à l'Opéra, où j'avais l'occasion d'admirer sa beauté. Enfin, fervent du patinage, j'eus l'honneur d'être admis, à ce titre, aux séances de ce jeu favori qu'elle présidait et où les invitations étaient assez restreintes.

Deux lettres de l'amiral Jaurès.

Je n'ai pas la prétention de faire un tableau de l'état politique de la France, au début de l'Empire, mais cependant voici deux lettres de l'amiral Jaurès, qui, dès la deuxième année du régime, présentent des vues assez justes et surtout des prévisions que devaient confirmer les événements.

Massouah (Abyssinie), le 15 mars 1853.

« Mon cher Ami,

« Enfin ! j'ai reçu de vos nouvelles. Après un an d'absence, une lettre de vous ! Avouez que c'est peu. Soyez donc moins paresseux et écrivez-moi souvent et très longuement. Vous avez tant de choses à me raconter ; tâchez que vos lettres remplacent les longues causeries que nous avions ensemble.

La légitimité du pouvoir nouveau.

« Je suis parfaitement du même avis que vous sur Louis-Napoléon ; il a aujourd'hui obtenu un blanc-seing. Après les huit millions de suffrages, il faudrait être fou pour vouloir contester la légitimité de son pouvoir. Seulement, je ne partage aucune de vos illusions. Vous croyez à la régénération de la société, à la constitution de nouvelles familles, au retour de certaines idées qui seraient très bonnes mais qui, malheureusement, ne peuvent pas revenir.

L'entente cordiale prévue dès 1853.

« Je crois qu'après le 2 décembre, on aurait pu tenter l'expédition d'Angleterre, par un coup de vigueur et de promptitude comme celui-là ; on n'avait pas besoin d'alliés ; mais on a tant parlé que les Anglais ont pris leurs précautions, et aujourd'hui, ils ont une flotte formidable dans la Manche, dont sept vaisseaux à vapeur. Aussi après tous ces bruits, que ferait-on ? Quelque chose de bien triste, de bien personnel ; on recherchera l'alliance anglaise, le rétablissement de « l'entente cordiale » ; on fera un traité de commerce qui mettra la France dans la dépendance de l'Angleterre pour les fers et charbons, denrée navale de première nécessité. L'Angle-

terre va nous dire : « Unissons-nous, l'empire turc s'écroule, nous combattrons ensemble sur ses ruines contre la Russie. » Là est l'intérêt du moment ; on veut avoir l'Angleterre avec soi, puis occuper la Prusse et l'Autriche avec des échauffourées révolutionnaires qu'on leur suscitera et faire à la Russie, en Orient, une guerre lointaine qui donnerait de la gloire, occuperait l'attention, sans inquiéter les boursicotiers ni ébranler trop profondément l'édifice ; mais, je le répète, il faut avoir l'Angleterre avec soi. On lui offre un gros intérêt matériel ; ses défiances si justement éveillées s'émoussent depuis qu'elle est sur ses gardes ; peut-être acceptera-t-elle. Politiquement, ce sera le commencement de nos désastres. Au bon moment, on a fait la faute de ne pas s'unir aux souverains du continent ; aujourd'hui, on essaierait sans succès. Je crois même que depuis le mariage, ils sont ligués contre nous et que la grande majorité de l'Allemagne voit la main de notre Empereur dans les assassinats et les désordres qui viennent d'agiter la Lombardie.

Prévision de l'alliance Franco-Anglaise contre la Russie.

« Au reste, mon cher ami, pour le moment, nous orléanistes, nous sommes bien battus ; si cela pouvait donner un peu d'énergie à quelques hommes de notre parti, j'en serais heureux. Personnellement, je ne suis nullement découragé, et je crois que l'avenir est à nous. Il faut remonter la montagne du haut de laquelle nous avons dégringolé ; nous la remonterons, et peut-être plus vite que nous ne pensons.

Les Orléanistes et les Légitimistes.

« En voilà assez sur la politique ; parlons un peu marine. Comme vous, je ne crois pas à son avenir

État de la marine.

en temps de paix ; notre ministère est un obstacle insurmontable ; vous n'aurez une marine qu'après une guerre maritime, parce qu'au moment du danger, il faudra forcément se débarrasser de la forme qui nous tue. Notre politique étrangère est tellement triste que vraiment on souffre très souvent par amour-propre national. Je viens de passer deux mois dans la mer Rouge ; partout nous avons trouvé les Anglais parfaitement établis, protégeant efficacement leurs nationaux et leur commerce, et nous, au contraire, honnis par tous ces petits pachas, et nos négociants dépouillés. A Massouah, on vient de voler à un représentant de la maison Vidal, de Marseille, 30.000 francs dans la maison du consul ; l'argent est dans l'île, le pacha semble avoir participé au vol et avoir partagé le magot. Eh bien ! nous restons sans rien faire. L'amiral dit que ses instructions lui prescrivent la plus grande prudence. Si j'avais commandé seul la frégate, j'aurais fait restituer les 30.000 francs dans les vingt-quatre heures, ou bien j'aurais pris Massouah. Nous quittons la mer Rouge pour retourner à Bourbon et attendre les instructions du gouvernement au sujet de Madagascar !

Exemple d'inertie.

« Le gouvernement doit penser à trop de choses pour s'occuper de Madagascar. Mon amiral rêve une expédition de 5 à 6.000 hommes; je crois que ce serait une folie ; il ne faut pas se créer une nouvelle Algérie à 3.000 lieues de France. Si vous voulez occuper Madagascar, il faut s'établir sur le littoral de la côte Ouest qui est très sain, entretenir habilement la mésintelligence parmi les différentes tribus et les laisser guerroyer entre elles ; ainsi, en très peu de

Etat de Madagascar, en 1853.

temps on serait parfaitement établi sur cette île et tout son commerce serait entre nos mains. C'est ainsi que font les Anglais et les Hollandais ; aussi ont-ils de belles colonies. Pendant mon séjour dans la mer Rouge, j'ai pensé à vos canons ; j'avais trouvé à Yedda deux coulevrines très belles, en bronze, provenant du passage des Portugais dans la mer Rouge ; malheureusement la douane turque s'est opposée à leur embarquement. J'ai eu beau promettre un superbe baxis, une fois la chose connue, il a fallu y renoncer. Si nous allons à Manille, j'espère être plus heureux.

« Je dis « si nous allons à Manille », car je commence à craindre que la frégate ne quitte pas la station de Bourbon. Mon amiral est vieux, il sera mis dans le cadre de réserve à la fin de l'année prochaine, et je crois qu'il craint de s'aventurer dans la mer de Chine. On a bien tort d'envoyer ainsi des amiraux aussi loin ; ils sont trop vieux pour supporter ces longues navigations et ne désirent que le repos. Si j'avais été seul sur ma frégate, je serais déjà au Japon prêt à assister à l'expédition américaine.

« JAURÈS. »

Pour offrir un intérêt politique inférieur au premier, cette autre lettre n'en montre pas moins que rien n'a changé dans les errements des bureaux des ministères, en général, et de la marine en particulier.

17 février 1854.

« Vous avez bien raison, mon cher ami ; la meilleure manière de me prouver votre affection, c'est de m'écrire de longues lettres. Vous seriez heureux si vous pouviez voir ma joie quand, au milieu de mon courrier, je découvre une lettre de vous. Il est si triste de vivre loin de ses amis, à notre âge, une grande partie de nos jouissances trouvent leur source dans cette amitié qui a résisté au temps et que nous devons conserver jusqu'au tombeau. Trois années de séparation, c'est quelque chose dans la vie ! Que de fois, par la pensée, je me reporte au milieu de vous, il me semble vous voir à Mello, Achille sommeillant dans son grand fauteuil et cependant vous écoutant, Mme Achille, à droite de la cheminée, regardant le portrait de Roger. Quand pourrai-je venir partager cette intimité et laisser pour quelque temps la marine ? Avouez, ami, qu'il faut que le sentiment du devoir soit bien puissant pour vous faire poursuivre une carrière aussi ingrate et sacrifier à notre pays les plus belles années. Encore six mois et j'espère rentrer au bercail ; cette fois, ce sera pour longtemps, à moins qu'il me faille encore une fois expier par trois années d'exil mon dévouement à d'augustes infortunes ! Dans tous les cas, je ne partirai plus comme capitaine de pavillon et chef d'Etat-major, cette position convient peu à mon caractère. J'ai beaucoup souffert, et cependant je suis avec un amiral qui est bon. Il est malheureusement trop vieux et trop craintif pour faire une semblable campagne. Malgré toute mon éloquence, je n'ai jamais pu le décider à quitter Bourbon pour aller en Chine ou au

Un peu de nostalgie.

Inaction qui pèse.

Japon. J'avais assisté à la première guerre de Chine, j'aurais bien voulu voir le second acte de ce drame, car la Révolution chinoise d'aujourd'hui est une suite de la première guerre. — Notre devoir nous appelait dans ces parages, mais la navigation est pénible, et sous prétexte que nous n'avions pas un ordre impératif, nous sommes restés à Bourbon, ne quittant cette île que pour naviguer entre les Tropiques. Là, si on ne trouve pas de coups de vent, les maladies déciment les équipages. Depuis notre départ de France, nous avons perdu trente hommes ; vous devez comprendre combien je souffre de cette position. Je suis d'autant plus malheureux qu'il me faut cacher ma pensée, ne voulant pas faire connaître aux officiers la véritable raison de notre inaction.

« Vraiment, je me demande souvent ce que doit penser le ministre. Trois ans hors de France pour ne rendre aucun service ! Aussi ils sont bien absurdes d'envoyer ainsi au loin un homme qui va être mis à la retraite cette année et qui ne demande qu'à mourir tranquille. Pour bien servir dans ces parages dangereux, il faut être jeune, actif et avoir un peu d'ambition ; alors, seulement, on ose affronter hardiment les écueils de la mer de Chine. Aujourd'hui, notre affaire est terminée ; si le gouvernement veut un amiral en Chine, il en trouvera un plus habile pour nous remplacer.

Rajeunissement des cadres.

« JAURÈS. »

Le passage sans secousse de la République à l'Empire, le ralliement au nouveau régime, les

La situation au commencement de 1853.

nombreux suffrages populaires qui le soutenaient, l'ordre qui n'avait pas été troublé depuis, l'activité des affaires, l'essor du crédit, les grandes entreprises de travaux publics, tout présageait pour le nouvel ordre de choses une stabilité et une durée inespérée depuis 1848. Aussi, à l'ouverture de la session législative de 1853, l'Empereur était-il fier de ces résultats obtenus en si peu de temps, et il s'adressait en ces termes aux représentants du pays :

« Messieurs les Sénateurs,
« Messieurs les Députés,

Proclamation de l'Empereur aux Représentants.

« Il y a un an, je vous réunissais dans cette enceinte pour inaugurer la Constitution promulguée en vertu des pouvoirs que le Peuple m'avait conférés. Depuis cette époque le calme n'a pas été troublé. La loi, en reprenant son empire, a permis de rendre à leurs foyers la plupart des hommes frappés par une rigueur nécessaire. La richesse nationale s'est élevée à un tel point que la partie de la fortune mobilière dont on peut chaque jour apprécier la valeur s'est accrue à elle seule de deux milliards environ. L'activité du travail s'est développée dans toutes les industries. Les mêmes progrès se réalisent en Afrique, où notre armée vient de se distinguer par des succès héroïques. La forme du Gouvernement s'est modifiée légalement et sans secousse par le libre suffrage du peuple. De grands travaux ont été entrepris sans la création d'aucun impôt et sans emprunt. La paix a

été maintenue sans faiblesse. Toutes les puissances ont reconnu le nouveau Gouvernement. La France a aujourd'hui des institutions qui peuvent se défendre d'elles-mêmes et dont la stabilité ne dépend pas de la vie d'un homme.

« Ces résultats n'ont pas coûté de grands efforts, parce qu'ils étaient dans l'esprit et dans les intérêts de tous. A ceux qui méconnaîtraient leur importance, je répondrais qu'il y a quatorze mois à peine, le pays était livré aux hasards de l'anarchie. A ceux qui regretteraient qu'une part plus large n'ait pas été faite à la liberté, je répondrais : La liberté n'a jamais aidé à fonder d'édifice politique durable ; elle le couronne quand le temps l'a consolidé. N'oublions pas d'ailleurs que, si l'immense majorité du pays a confiance dans le présent et foi dans l'avenir, il reste toujours des individus incorrigibles qui, oublieux de leur propre expérience, de leurs terreurs passées, de leurs désappointements, s'obstinent à ne tenir aucun compte de la volonté nationale, nient impudemment la réalité des faits, et, au milieu d'une mer qui s'apaise chaque jour davantage, appellent des tempêtes qui les engloutiraient les premiers.

« Ces menées occultes des divers partis ne servent à chaque occasion qu'à constater leur impuissance, et le Gouvernement, au lieu de s'en inquiéter, songe avant tout à bien administrer la France et à rassurer l'Europe. Dans ce double but, il a la ferme volonté de diminuer les dépenses et les armements, de consacrer à des applications utiles toutes les ressources du pays, d'entretenir loyalement les rapports internationaux, afin de prouver aux plus incrédules que, lorsque la France exprime l'intention formelle de

demeurer en paix, il faut la croire, car elle est assez forte pour ne craindre, et par conséquent pour ne tromper personne.

« Vous verrez, Messieurs, par le budget qui vous sera présenté, que notre position financière n'a jamais été meilleure depuis vingt années, et que les revenus publics ont augmenté au delà de toutes les prévisions.

« Néanmoins, l'effectif de l'armée déjà réduit de trente mille hommes, dans le cours de l'année dernière, va l'être immédiatement encore de vingt mille.

« La plupart des lois qu'on vous présentera ne sortiront pas du cercle des exigences accoutumées, c'est là l'indice le plus favorable de notre situation. Les peuples sont heureux quand les Gouvernements n'ont pas besoin de recourir à des mesures extraordinaires.

« Remercions donc la Providence de la protection visible qu'elle a accordée à nos efforts ; persévérons dans cette voie de fermeté et de modération, qui rassure sans irriter, qui conduit au bien sans violence, et prévient ainsi toute réaction. Comptons toujours sur Dieu et sur nous-mêmes comme sur l'appui mutuel que nous nous devons, et soyons fiers de voir en si peu de temps ce grand pays pacifié, prospère au dedans, honoré au dehors. »

Je ne publie ce long document, retrouvé dans mes papiers, que pour bien montrer la solidité que semblait avoir le second Empire, au lendemain même de sa fondation. Quelle que fût l'ori-

gine de ce gouvernement, les hommes d'ordre ne pouvaient qu'approuver, et les adversaires eux-mêmes s'incliner devant la situation matérielle et morale de la France, ce qui n'excluait pas, sans doute, les critiques inévitables de tous temps. Prospérité éphémère ! Quelques années après, et dès 1858, des nuages montaient à l'horizon, précurseurs incompris de la tempête de 1870.

Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur.

J'avais sacrifié à mes opinions la belle situation qui s'offrait à moi. Cependant 1853 m'apporta une légère compensation : je fus fait chevalier de la Légion d'honneur. Dès qu'il l'apprit, le général Canrobert voulut être un des premiers à m'en féliciter. Le moyen d'être insensible à de tels sentiments venant d'un tel homme !

Du camp d'Helfaut, 29 juillet 1853.

« Mon cher capitaine Bocher,

« Je viens de lire le *Moniteur* et j'y trouve votre nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Je m'en réjouis fort, veuillez le croire, car je suis persuadé que le signe de l'honneur et de la loyauté ne pourrait briller sur une poitrine plus noble que la vôtre.

« Je compte sur votre visite au camp d'Helfaut, vers la fin de ce mois. A bientôt donc, et tout à vous d'estime et d'affection.

« Général Canrobert. »

C'est lui encore qui, à la fin de décembre de cette même année, lorsque je perdis mon oncle Colbert, s'empressa de m'apporter ses consolations, et, chargé par le gouvernement de prononcer l'oraison funèbre du regretté général, le fit avec des accents émus qui touchèrent tous les assistants.

J'ai conservé sur mon oncle affectionné un document bien précieux pour nous, écrit quatre mois avant sa mort ; c'est une lettre du général d'Ornano dont voici un important extrait.

Lettre du général d'Ornano, sur Colbert à Waterloo.

Napoléon III avait fait établir une répartition de 1.700.000 francs entre les anciens officiers de la Grande Armée qui vivaient encore en 1853 : mon oncle Colbert était du nombre.

31 août 1853.

« C'est presque un devoir pour moi de vous parler de cette dernière répartition, car à une époque où l'exil rendait mon ancien patron souvent communicatif avec moi, S. A. I. daignait m'écrire en 1846 et 1847 spécialement, deux lettres de sa main (j'aurai l'honneur de vous les lire), pour me dire une foule de tendresses, *quantum mutatus ab illo !...* et pour m'ordonner, en sa qualité de général en chef des débris de notre armée, de fournir à M. Thiers des documents sur la bataille de Waterloo en me disant : « Vous vous montrerez mon fidèle aide de camp. J'y compte, *cela est dans votre droit.* » Malgré

ces ordres textuels, je n'ai pas pensé que l'obscurité de mon rôle militaire m'autorisât à élever la voix bien haut sur cette fatale journée, mais votre affection connue pour vos frères d'armes m'enhardit à user *du droit* que m'a donné mon dernier général. Je le revendique pour vous signaler cette touchante infortune qui certes était dans la pensée de l'empereur, puisque, lors de sa mission près de lui dont parlent les Mémoires du duc de Rovigo (dans son huitième volume, page 144) qui était dans le cabinet de S. M. après m'avoir fait écrire un rapport qu'elle envoya lire aux Chambres par son ministre de la guerre, le maréchal Davout, notre malheureux chef, toujours bon pour ses braves serviteurs, me demande si Colbert et Brô avaient survécu à leurs blessures. Il est donc hors de doute que le respectable vieillard, dont mon dévouement me fait être aujourd'hui l'avocat d'office, doit trouver en tête des donations des 1.700.000 francs, signalés plus haut, une place que votre amitié d'accord avec la justice saura lui rendre bonne !...

« Général d'Ornano. »

Les derniers jours du général Colbert.

Alfred, qui pouvait se rendre plus souvent que moi auprès de notre oncle, m'avait tenu au courant de sa santé, et les derniers temps, ne me cachait pas son état précaire.

« C'est moi qui le premier t'ai donné des nouvelles de notre oncle, nouvelles qui t'ont si péniblement affecté et qui n'étaient pas exagérées alors. Car, au moment où je l'écrivais, je croyais bien que les jours,

les heures étaient comptées à ce loyal et noble ami. Je serais heureux, si aujourd'hui j'étais aussi le premier à te dire que tu peux encore espérer le revoir un jour ! Sera-ce un bonheur dans l'état où il est actuellement, dont il ne sortira probablement que pour quitter définitivement cette terre ? Je l'ignore, et ne sais s'il faut le souhaiter beaucoup par amour pour lui. Toujours est-il, que depuis six mois, il s'est manifesté dans sa santé un mieux sensible. Sa raison est encore très faible, mais elle est à peu près revenue. Il commence à marcher et son bras gauche n'est plus complètement immobile ! Enfin le mieux est tel que ma pauvre tante voit approcher le jour qu'elle appelait de tous ses vœux, où elle pourra lui faire quitter ce château de Neuville où nous avons tous couru, il y a six semaines, à peu près certains que nous n'arriverions que pour lui fermer les yeux ! Si ce mieux continue, il sera à Paris à la fin de ce mois ! Ma tante prendra pour lui une bonne et vaste chambre à Tivoli, et là, soigné par le docteur Paquier, entouré de tous les siens, visité par ses meilleurs amis, il pourra, sinon revenir aux jours de sa belle santé d'autrefois, du moins vivre pour tous ceux qui l'aiment et le vénèrent, Je ne sais personne au monde plus à plaindre que notre pauvre tante. Elle l'a soigné avec une ardeur, un dévouement touchants et j'en suis encore à me demander comment sa faible organisation de femme peut donner tant de ressources ! Mais tu ne la reconnaîtrais pas, si elle passait à tes côtés ; en deux mois elle a vieilli de dix ans ! et si notre pauvre oncle eût succombé, je ne doute pas que nous eussions eu un double deuil à porter. Puisse la bonté de Dieu conserver encore jusqu'à ton

retour ce noble soldat que tu aimais presque comme un père ! — Tu auras sans doute appris par Gabriel que nous avons failli perdre notre vieil ami M. Roux. La goutte s'était portée à la langue, et c'est un cas tellement rare, tellement grave, que les plus vieux médecins ne se rappellent pas en avoir vu plus de deux ou trois cas dans leur carrière. Jusqu'à nouvel ordre il est sauvé. Quand on voit la mort manquer pour ainsi dire de prise sur ces robustes corps, que l'on devrait penser usés par les excès et les fatigues, on se demande si notre triste génération d'aujourd'hui est bien fille de celle dont ils sont les derniers représentants, et l'on comprend qu'ils aient pu accomplir les faits prodigieux de ces héroïques temps de la Révolution et de l'Empire. »

Le colonel Ambert et le lieutenant-colonel d'Anterroches.

J'étais alors très lié avec un officier portant un nom illustre dans nos glorieuses annales militaires, le lieutenant-colonel du 13e de ligne d'Anterroches. Il descendait du célèbre officier qui, au temps de la « guerre en dentelles », s'écriait à Fontenoy : *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* Un de mes amis, le colonel Ambert, que la guerre de 1870 mit plus tard en relief et qui avait des lettres, n'avait pas voulu laisser passer inaperçue cette parenté illustre d'un de ses pairs et avait fait paraître au *Constitutionnel*, journal alors très lu, un bel article à ce sujet. Je retrouve dans mes archives ce billet qui y a trait.

21 décembre 1853.

« Mon cher Capitaine,

« J'ai reçu une fort aimable lettre du colonel Ambert, en réponse à la mienne. Il a envoyé au *Constitutionnel* un article particulier en ma faveur et sur mon nom, il espère qu'on voudra bien le publier, comme ceux qu'il a l'habitude d'y adresser.

« Ambert me dit : « Vous devriez avoir pour devise à vos armes : *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* »

« J'ai toujours été fier de mon nom, mais je n'ai jamais songé à le faire valoir ; je me suis contenté de le bien porter.

« Croyez, mon cher Capitaine, à mes meilleurs sentiments.

« d'Anterroches,
« Lieutenant-colonel du 13e de ligne. »

Les grandes compagnies de chemins de fer.

Ne me bornant pas à des souvenirs exclusivement militaires, je ne puis passer sous silence la prospérité économique de ces débuts d'Empire.

Les nouvelles institutions de crédit.

Les concessions de chemins de fer qui n'avaient pu se donner sous la République, temps où les discussions remplaçaient les actes, sont alors accordées à de puissantes compagnies qui surent les exploiter. De nouvelles institutions financières furent créées, telles que le Crédit Mobilier et, plus tard, le Crédit Foncier.

Essor des travaux publics.

De grandes entreprises de travaux publics se multiplièrent, tant à Paris qu'en province, ce qui augmenta la richesse du pays et calma les passions politiques que le triomphe du parti bonapartiste avait fait naître.

Les salons, fermés depuis la Révolution de Février, se rouvrirent ; on n'y donnait pas encore de fêtes, mais des réceptions et des dîners.

La première guerre de l'Empire.

La promesse contenue dans le mot fameux : « l'Empire, c'est la paix ! » n'avait pu qu'à grand'-peine être tenue durant dix-huit mois, quand des événements, futiles en apparence, déchaînèrent une grande guerre, celle d'Orient, à laquelle j'allais prendre part.

Je n'entrerai pas dans les détails de la question des Lieux Saints, des querelles entre moines latins et moines grecs, protégés les uns par la France, les autres par la Russie. Cette dernière puissance qui n'avait pas cessé d'ambitionner le protectorat de tous les sujets grecs de l'Empire Ottoman comme étant de la religion orthodoxe qui est celle des Russes, voulut obtenir du Sultan des privilèges qui lui furent refusés. La Russie attaqua, en novembre 1853, la Turquie que nous nous empressâmes de soutenir d'accord avec les Anglais. Bientôt, grâce à l'habile politique de

Cavour qui voyait là une belle occasion de donner à son pays un prestige dont il devait tirer parti à brève échéance, les Sardes ou Piémontais formèrent un contingent qui s'ajouta à nos forces en Crimée. La Prusse et l'Autriche restèrent neutres. La guerre commença pour nous en avril 1854. Mais les Russes avaient ouvert les hostilités contre les Turcs en bombardant leur flotte à Sinope, le 30 novembre 1853 ; et, d'autre part, Omer Pacha défendait depuis plusieurs mois le Danube contre les Russes repoussés par lui à Kalafat, Widin et Giurgewo. Silistrie les arrêta quatre mois, d'avril à juillet 1854; l'arrivée des troupes anglo-françaises leur fit évacuer la Moldavie et la Valachie.

Départ pour l'Orient, avril 1854.

Je quittai la France le 29 avril 1854, sans me douter que cette campagne me tiendrait si longtemps éloigné de mon pays.

CHAPITRE X

A L'ARMÉE D'ORIENT. — I. GALLIPOLI.

C'est le 29 avril 1854 que je m'embarquai à Toulon, avec une partie de mon bataillon, sur le *Véloce,* corvette à vapeur. Le jeune Charles Duperré, aide de camp du préfet maritime qu'il représentait, fut aux petits soins pour moi. Nous étions à Malte au bout de cinq jours. Une station de vingt-quatre heures me permit de visiter les monuments les plus remarquables de la ville, entre autres l'église où se trouvent les tombeaux des Chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, d'un luxe de décors et d'ornementation de la plus grande richesse.

Embarquement à Toulon.

Charles Duperré.

La résidence du gouverneur, très simple, est ouverte à tous les officiers étrangers. On y remarque les portraits des plus illustres chefs de l'Ordre. Sur la place où elle est située, j'ai pu voir un chevalier de près de quatre-vingt-dix ans, qui portait la croix sur son habit à la mode du siècle passé. Après Malte, dix jours de naviga-

24 heures à Malte.

tion nous firent parvenir en vue des Dardanelles.

Nous nous trouvions, après avoir traversé l'Archipel, en ces lieux célèbres, dont mes études m'avaient préparé à faire la connaissance. Aussi j'aimais à me souvenir des faits héroïques de l'Iliade qui m'avaient été appris au collège.

En vue de Ténédos.

Près des rivages où fut Troie, avec l'île de Ténédos devant nous, je me pris à répéter à mes voisins le vers de Virgile :

> Est in conspectu Tenedos, notissima fama
> Insula.....

Les Dardanelles.

Après avoir franchi le fameux passage des Dardanelles, défendu par de formidables batteries, nous abordâmes heureusement à Gallipoli,

Gallipoli Mai 1854.

port déjà rempli de bâtiments de guerre. La ville est misérable, mal bâtie et sans un seul monument. On y coudoyait dans les rues Turcs, Grecs, Maltais, Italiens mal vêtus, gens ne pensant à rien et paraissant absolument indifférents à tout ce qui arrivait d'étrange en ce moment chez eux. Ils n'avaient pas l'air de nous voir.

Anglais et Français. Leurs campements

Les troupes anglaises et françaises étaient campées aux environs ; les généraux et les états-majors seuls, logés dans la ville et misérablement ; le général Canrobert, commandant de la première division de l'armée d'Orient et

provisoirement de toutes les troupes débarquées, était un peu moins mal partagé. Je fus encore heureux de pouvoir me réfugier dans sa maison et d'y écrire mes lettres, nos tentes étant inhabitables ; il y faisait ou trop chaud ou trop froid, suivant l'heure de la journée.

Que nos vivres fussent détestables, cela m'était à peu près égal, mais mes camarades, et surtout les officiers anglais, s'en plaignaient fort. Nous nous en tirions mieux qu'eux à cause de notre expérience de la vie d'Afrique, auquel ce pays ressemble par beaucoup de côtés.

Les divisions de notre armée, réunies ici, se préparaient aux grandes opérations que l'on devait bientôt entreprendre.

L'amiral Bruat (1) commandait, dans la rade de Gallipoli, une partie de l'escadre de réserve. Il avait reçu de l'amiral Hamelin, commandant en chef de notre flotte, l'avis qu'une tentative contre Sébastopol allait être faite au moyen de ces mortiers à grande portée dont on s'était bien trouvé dans l'affaire du bombardement d'Odessa.

L'Archipel étant infesté de pirates grecs, plusieurs bâtiments de commerce furent **Pirates grecs.**

(1) Vice-amiral Bruat, remplaça le vice-amiral Hamelin dans le commandement en chef de la flotte ; mort grand-amiral, à sa rentrée en France, le 19 novembre 1855.

pris, et leurs marins, disait-on, égorgés. Une panique s'était emparée des capitaines des bâtiments qui n'osaient plus s'aventurer dans ces parages sans la protection des navires de guerre.

Attitude de la Grèce et de l'Autriche.

La Grèce ne nous était nullement favorable ; toutes ses sympathies et ses vœux allaient à la Russie. L'Autriche, par contre, envoyait quelques bâtiments de guerre dans l'Archipel, plutôt pour la police que pour faire montre de mauvais vouloir à notre égard, car sa neutralité avait été formellement déclarée.

Maréchal Saint-Arnaud.

Le maréchal Saint-Arnaud était à Constantinople avec le prince Napoléon ; on leur donnait des fêtes, tandis que l'armée vivait de privations dans la presqu'île de Gallipoli. Elle était heureusement commandée, temporairement du moins, par Canrobert, qui faisait tout pour rendre le séjour supportable à ses soldats, s'occupant avec une rare sollicitude de leurs besoins et sachant relever leur moral. Pendant le temps de son commandement, je restai attaché à son état-major. Sa bienveillance, et je puis même dire son amitié pour moi, ne s'était jamais démentie.

Général Canrobert.

Ici, comme on n'était pas heureux, on s'en prenait aux Anglais qui nous avaient entraînés dans cette grande entreprise. Les officiers des

deux nations ne se voyaient ni ne se recherchaient. Lord Raglan, commandant en chef l'armée anglaise, fit paraître à Constantinople un ordre du jour qui semblait nous mettre au second plan, ce qui ne dut pas flatter le maréchal Saint-Arnaud. Mais nous avions pour nous le nombre, et tout se faisait par nos soins ; l'Angleterre ne nous avait envoyé qu'un corps auxiliaire qui ne nous était pas supérieur en qualité.

Prise de Silistrie, Juin 1854.

Vers le 4 juin, on annonçait la prise de Silistrie, la marche des Russes sur Varna, la résistance du roi des Grecs à notre ultimatum, ce qui expliqua un grand mouvement opéré alors par notre armée. Ma division (la quatrième, sous les ordres du général Forey) resta à Gallipoli, attendant de nouvelles instructions. Une partie en fut détachée et embarquée sur l'escadre de l'amiral Le Barbier de Tinan, chargé d'une démonstration armée sur les côtes de Grèce. J'aurais bien voulu saisir cette occasion de voir un pays que nos études classiques nous faisaient aimer. Les habitants étaient loin, disait-on, de nous être hostiles ; le gouvernement seul et ses agents se montraient favorables à la cause des Russes, ce qu'expliquait d'ailleurs leur religion commune.

L'amiral, fort capable, énergique, savait en

imposer par son caractère et par les forces navales dont il disposait. Quant à M. Forth-Rouen, notre ministre, c'était un esprit méticuleux et prompt à exagérer les choses. Il me souvient qu'il se plaignait d'être sous le coup d'une tentative d'assassinat. La présence de l'amiral dans le port du Pirée calma ses craintes. Nous eûmes bientôt des nouvelles plus rassurantes.

Travaux de fortifications à Gallipoli.

Nos troupes furent occupées à compléter les défenses de Gallipoli ; on en fit comme un vaste camp retranché, ce qui était facile en raison de sa position même à l'extrémité d'une presqu'île, — précautions bien exagérées ; — il n'eût plus manqué qu'à la suite de revers nous eussions été obligés d'y trouver un refuge ! Voilà bien une preuve de l'indécision et des incertitudes du commandement des armées alliées. Il semblait qu'on fût parti sans aucun plan de campagne, sans même bien savoir ce que l'on voulait : depuis plus d'un mois, l'on était campé dans un lieu aride, manquant presque de tout, en une position d'attente dont on ne voyait pas la fin.

Nous en souffrions, moins que les Anglais. Ce fut une existence toute nouvelle et pénible pour eux, qui n'étaient nullement aguerris, comme nous l'avions été par nos luttes en Algérie.

Contraste entre les occupations des deux armées.

Les soldats anglais passaient leur temps à s'occuper de leur linge et de leur cuisine, dispensés de la plupart des travaux. Les nôtres seuls y étaient assujettis. Ils les entreprenaient avec entrain, et les préféraient à des exercices militaires qui, toujours les mêmes, ne leur plaisaient guère, et leur paraissaient inutiles. Aussi la mortalité chez nos soldats diminuait-elle, tandis qu'elle était assez grande chez nos alliés par suite de la mauvaise nourriture, du climat peu salubre, et, par-dessus tout, du choléra qui semblait s'aggraver. Quant à l'armée turque, à en juger par sa résistance au siège de Silistrie, elle pouvait être utilement employée, mais le peu que nous en avions paraissait misérable et faisait peine à voir. Elle représentait bien un Empire qui n'était que trop malade. Deux mois après le débarquement, les Français avaient fait plus pour l'assainissement de la ville, sa défense, l'entretien de ses routes, que depuis la domination des Turcs, qui datait de loin. Il n'y avait rien à espérer d'hommes ayant plusieurs femmes et dont le passe-temps était d'avoir la pipe aux lèvres, dans une sorte de somnolence qui prouve leur apathie et le vide de leur pensée. Je ne pouvais me consoler de l'éloignement du général Canrobert, ni espérer société plus agréable que la sienne, et je perdais avec lui ce qui me

rattachait aux souvenirs de l'Afrique. J'avais la promesse, s'il avait un jour le commandement de l'armée d'Orient, d'être attaché à son état-major, ce qui me convenait sous tous les rapports.

Un régiment de cuirassiers vint débarquer à Gallipoli ; quel spectacle curieux que de voir leurs chevaux, jetés à la mer, nager tranquillement pour gagner le rivage, bain fort nécessaire à ces pauvres bêtes, après la longue traversée de France en Turquie. Rességuier, un des officiers de ce régiment, s'empressa de venir me voir et me présenta le jeune Boson de Talleyrand-Périgord, sous-officier dans son escadron, dont la nomination de sous-lieutenant ne pouvait tarder. Je revis aussi son cousin, le capitaine de Talleyrand, que j'avais connu en Afrique, frère de notre ministre de France à Carlsruhe, mon camarade de collège en rhétorique.

Rességuier. Les Talleyrand.

Enfin, je ne manquai pas d'heureuses rencontres par l'arrivée successive de jeunes officiers ou d'engagés militaires, tels que le capitaine de Castex, brillant officier d'état-major, Desméloises, Polignac, Molènes, Choiseul, La Bourdonnais (qui m'avait été recommandé par ma belle-sœur, amie de sa mère, et

De Castex et autres officiers amis.

qui eut le mérite de s'engager pour faire cette campagne), Gramont, de l'état-major du maréchal Saint-Arnaud. Nous nous réunissions souvent et passions le temps sans trop nous plaindre. Bientôt ce fut le 1er hussards avec ses officiers, François de la Rochefoucauld, Pracomtal, Charreyron, Biré.

Peu de temps après son arrivée à Gallipoli, le duc d'Elchingen, commandant de la brigade de cavalerie, fut atteint par le choléra qui n'avait jamais cessé de régner. A son arrivée, il allait très bien, paraissait gai et heureux de faire cette campagne. En raison de nos relations intimes de famille et du monde, il désirait me recevoir souvent sous sa tente et je m'y plaisais beaucoup, car elle était le rendez-vous de tous nos amis ; mais le malheur voulut que je finisse par y venir en garde-malade ; au cours de mes fréquentes visites, je ne trouvais guère d'amélioration dans son état. La vie de bien-être était loin de nous préparer aux dures épreuves de la guerre que nous entreprenions.

Les quatre divisions.

La division Forey s'était éloignée de Gallipoli depuis quelques jours pour se rapprocher des trois premières. Les quatre divisions qui composaient notre armée de 40 à 50.000 hommes furent ainsi réunies. A la suite d'un conseil de

Canrobert, Bosquet, prince Napoléon, Forey.

guerre, la première (général Canrobert) fut envoyée à Varna, la seconde (général Bosquet), à Andrinople, la troisième (prince Napoléon) fut laissée à Constantinople, la quatrième (général Forey) prenait la route d'Andrinople, sans bien savoir où on la conduisait, pas plus d'ailleurs que ceux qui la commandaient.

De leur côté, les Russes faisaient le siège de Silistrie et s'établissaient dans la Dobruska, menaçant Varna. L'effectif de leur armée se montait à près de 100.000 combattants, mais ils devaient se trouver fort réduits par suite de leur séjour dans les pays marécageux si malsains du bas Danube et attardés au siège de Silistrie, que la résistance énergique des Turcs faisait traîner en longueur.

Blocus des ports de la mer Noire au sud du Danube.

Pour entreprendre une action sérieuse contre eux, il eût fallu, après la concentration de toutes nos forces à Varna, passer le Danube et les atteindre dans la Dobruska, à la faveur de nos flottes, servant au transport des troupes et des approvisionnements ; on se contenta de bloquer les ports russes de la mer Noire en ruinant leur commerce, pour avoir l'air de faire quelque chose. Après des victoires, eût-on été plus avancé ? Leur empire était tellement puissant qu'il ne pouvait être entamé et, s'ils ne s'empa-

rèrent pas de Constantinople (dont ils n'avaient pas envie), ils pouvaient compter sur l'avenir.

La Turquie, à cette époque, était considérée comme une puissance finie, avec le gouvernement du sultan tel qu'il était et la civilisation musulmane, si opposée à la nôtre. Et cependant sa position géographique, son climat, la richesse de son sol devaient en faire un des plus beaux et des plus riches États de l'Europe.

Quant au moral de nos soldats, il était toujours excellent, quoique la vie matérielle fût très dure pour eux, et les vivres mauvais. Si le pays fertile que nous allions quitter ne produisait rien, c'était par la coupable négligence des habitants ; ni culture, ni routes ; on était obligé de faire tout venir de loin, jusqu'au bois pour la cuisson des aliments. Les Anglais, quoique mieux traités par les soins de leur administration, étaient plus malheureux que nous, parce qu'ils avaient plus de besoins ; notre désir eût été de voir tout le monde satisfait. Mais dès que l'on eut commencé les opérations de guerre, nos peines furent oubliées.

CHAPITRE XI

L'ARMÉE D'ORIENT. — II. VARNA ET LA DOBRUSKA.

A Varna juillet 1854.

Au commencement de juillet 1854, les armées alliées se trouvaient réunies à Varna, ville assez mal fortifiée, sur la mer Noire. Le maréchal Saint-Arnaud voulait faire de cette place la base de nos opérations, marcher au secours de Silistrie et y atteindre les Russes ; mais, en raison de ces projets, faciles à dévoiler, et de la résistance inespérée de l'armée turque, sous le commandement de son généralissime, Omer-Pacha, l'ennemi repassa le Danube, presque infranchissable pour nous.

Omer-Pacha nous passe en revue.

Nous restâmes donc à Varna, en attendant les événements. Omer-Pacha, délivré de Silistrie, nous arriva avec quelques troupes turques. Il devait être d'un bon conseil dans notre grand état-major, par sa connaissance du pays où nous allions nous engager, car il y avait déjà fait la guerre, et avec succès.

Près de 80.000 hommes d'excellentes troupes

se trouvaient aux différents camps des environs de Varna, occupée seulement par les états-majors, les magasins et les hôpitaux ; de pareilles forces permettaient, sinon de tout entreprendre, du moins de ne rien craindre.

Le héros de Silistrie.

Le 5 juillet, revue de toute l'armée française, comprenant un effectif de 50.000 hommes environ, que le maréchal de Saint-Arnaud était fier de montrer à Omer-Pacha.

Nous étions assez curieux de voir ce célèbre général, le seul digne de ce nom dans toute l'armée turque,et il parut heureux de notre accueil sympathique. Sur sa figure martiale se montraient la finesse et l'intelligence ; de manières distinguées et agréables, il saluait avec beaucoup de grâce et de dignité ; on pouvait facilement reconnaître au milieu du brillant et nombreux état-major du maréchal, celui qui venait de se faire un nom glorieux, dans cette défense de Silistrie.

La Turquie en 1854.

Au défilé des troupes, on nous recommanda de crier : vive la Turquie ! vive l'Angleterre ! ordre faiblement exécuté et peu approuvé. On n'y attachait qu'un intérêt politique contraire au sentimentde notre armée. Crier : vive la Turquie ! jurait avec tout ce *qu'elle trouvait* dans le pays. Témoin de sa faiblesse, de sa profonde

décadence, l'armée y voyait plus clair que notre diplomatie. L'Empereur de Russie avait la raison et la vérité pour lui, quand il prétendait que la Turquie était agonisante ; son seul tort était de paraître désirer ses dépouilles, ce qui n'était pas dans l'intérêt du reste de l'Europe.

Etant données les volontés de l'Angleterre et de la France de maintenir l'intégrité de la Turquie, nous nous sentions pour longtemps dans ce « tremblant Etat ».

Nous devenions les protecteurs des Turcs, sans en espérer la moindre reconnaissance ; car l'indifférence étant le propre de leur caractère, ils acceptaient les faits accomplis, quels qu'ils fussent : après tout c'est peut-être une force.

En raison du voisinage de ce pays marécageux, le climat de Varna était alors moins salubre que celui de Gallipoli ; aussi la mortalité y était-elle plus grande dans notre armée déjà atteinte du choléra.

Les maladies font plus de victimes que les combats les plus meurtriers ; elles sévissent depuis le premier jour d'une guerre jusqu'au dernier, tandis qu'une bataille est un accident dans une longue campagne.

On s'ennuyait beaucoup dans nos camps, assez éloignés les uns des autres, pour ne pas per-

mettre de visites entre officiers de connaissance ; nous étions tracassés par mille obligations de service et d'instructions militaires qu'on aurait pu nous éviter. Le prince Napoléon, qui possédait des qualités supérieures, savait se faire aimer de sa division en ne l'obligeant à rien d'inutile et en cherchant à lui procurer des distractions. Il prenait tout sous sa responsabilité ; ce qui lui était, d'ailleurs, plus facile qu'à un autre. Il en était de même de la division Canrobert, suffisamment aguerrie. Le service de la poste étant on ne peut plus mal fait, nous n'avions ni lettres ni journaux depuis un mois ; le numéro du 15 juin de la *Revue des Deux Mondes,* à laquelle j'étais abonné, ne m'était pas encore parvenu. Les nouvelles de France manquaient absolument : c'était à se croire au bout du monde. Les soldats, qui ignorent généralement la géographie, ne faisaient que voyager depuis leur départ de Toulon, mais sans se rendre compte des distances parcourues, soit par terre, soit par mer, ni surtout de celles qui nous séparaient de la France.

Popularité du Prince Napoléon.

Des plaisirs de la vie, pas un ! Nos vivres étaient exécrables, Varna ne nous offrant presque aucune ressource. Lorsque la nuit arrivait, nous n'avions qu'à penser à notre triste existence, sans espoir d'une fin prochaine.

Triste vie des camps.

Le choléra ne cessait de sévir dans l'armée. Depuis notre arrivée en Turquie, c'était bien notre plus cruel ennemi. Les grandes agglomérations d'hommes, dans un espace restreint, et sans les avantages de bien-être des villes, développent, on le sait, cette terrible épidémie. Il nous arriva une fatale nouvelle de Gallipoli : la mort des deux généraux laissés malades et que j'avais moi-même soignés, le duc d'Elchingen et Carbuccia. Ils m'avaient témoigné tous deux une véritable affection. Je les avais connus en Afrique ; des relations du monde et de famille me rapprochaient davantage du premier dont la perte allait affliger la société de Paris. J'espérais mieux de sa forte constitution et j'avais rassuré les siens par une lettre écrite à M. de Vatry, beau-frère de la duchesse.

Le choléra.

Mort du Duc d'Elchingen et de Carbuccia.

Quant au général Carbuccia, sa mort fut une perte pour moi comme pour l'armée. Depuis le siège de Zaatcha, nos relations d'amitié n'avaient jamais cessé ; éloignés, nous nous écrivions souvent pour nous communiquer nos impressions sur les événements de France. Il était membre correspondant de l'Institut, distinction exceptionnelle dans notre grande famille militaire. On pouvait fonder sur lui les meilleures espérances. La nouvelle de ces deux morts impressionna d'autant plus l'armée, qu'elles ve-

naient s'ajouter à celles causées par l'épidémie qui nous décimait.

Elle fut aussi vivement ressentie par mes amis Seillière qui m'écrivaient :

Mello, 9 août.

« Combien nous avons déploré la mort de ce noble duc d'Elchingen ! c'est une perte pour l'armée, pour la société, et, pour sa pauvre femme, c'est la fin d'un beau rêve ; Mme de Vatry ne la quitte pas. Et ce brave général Carbuccia, quel sort ! — Il y a aussi des malheurs à Paris : on a enterré aujourd'hui la marquise de Talhouet douairière, femme de bien, vraiment regrettée parce qu'elle donnait de bons exemples dans le grand monde. — Le mariage de votre cousine Laperrière est bien surprenant ; je l'appelle le mariage du *bonjour ;* je ne sais si vous en connaissez assez les détails pour juger de la justesse de l'épithète : toujours est-il que si son Américain est aussi aimable qu'il est désintéressé, elle sera fort heureuse. Jamais on n'a vu Paris plus triste et plus insignifiant. Chacun a peur du choléra et fait cuire ses pêches et ses abricots. Lady Cooper a perdu en quelques heures une petite fille unique qu'elle adorait. — Envoyez-nous vos lettres si intéressantes, avant tout, à cause de vous, et aussi à cause des grands événements sur lesquels les journaux nous éclairent fort peu. Sans les diatribes du fougueux *Times*, on ne saurait rien. Vos lettres sont nos premiers Paris, dignes des *Débats*. »

Dans la Dobruska.

Le maréchal de Saint-Arnaud, pour faire changer d'air à son armée, imagina une expédition dans la Dobruska ; la première division y fut engagée, mais sans le général Canrobert. Il avait été envoyé en reconnaissance, sur un des navires de la flotte, vers les côtes de l'Asie et de la Crimée. Il fut remplacé dans son commandement par le général Espinasse, qui avait sous ses ordres la première division de l'armée. Esprit aventureux, téméraire, ne doutant de rien, sa vaillance était connue de tous. Sa division fut engagée si loin des voitures de transports, qui ne pouvaient la suivre, qu'à un moment elle manqua de tout, dans un pays n'offrant aucune ressource en vivres, ni eau potable, ni bois pour les feux de bivouac, et un personnel insuffisant. Aussi le choléra avait-il prise sur nos hommes affaiblis par les privations, dans ce pays marécageux dont les Russes avaient gardé, autrefois, les plus mauvais souvenirs.

Général Espinasse.

Toujours le choléra !

Les morts laissés sans sépulture jalonnaient la route au retour : la moitié de l'effectif de cette division, composée des meilleures troupes d'Afrique, trouva là son tombeau.

Les malades, parmi les survivants de cette fatale expédition, n'entrèrent aux hôpitaux de Varna que pour être bientôt enterrés ; les moins

éprouvés furent envoyés à Constantinople, par mer, pour leur rétablissement. Cette situation aurait pu affaiblir le moral de nos soldats qui passaient une partie de leur temps à transporter des camps aux hôpitaux ceux qui étaient atteints du choléra, à les soigner comme infirmiers auxiliaires, finalement à les porter en terre.

Mon bataillon eut à fournir, en août, 200 hommes pour remplir ces pénibles devoirs. L'officier qui les commandait m'a rendu compte que le fossé, creusé de 80 mètres de long sur 4 de profondeur, pouvait bien contenir 200 morts que l'on y jeta pêle-mêle, sans plus de soins. Misères de la vie des camps qui nous apparaissaient dans toute leur horreur ! Voici qui donnera une idée de la violence de cette épidémie. A une de mes dernières visites à mon ami Rességuier, je le trouvai auprès de son capitaine, qui, à mon arrivée, m'offrit à boire. Je lui refusais, prétextant que je ne buvais ni vin, ni absinthe, ni liqueurs : « Vous avez bien tort, mon cher camarade, c'est le seul moyen de ne pas attraper le choléra ! » Et il se versa, comme pour m'engager à l'imiter, plusieurs rasades. Le lendemain, cet officier de cuirassiers, jeune encore et d'une force à défier toutes les maladies, tomba foudroyé par l'épidémie.

Nos effectifs se trouvaient tellement réduits

qu'il était impossible de rien entreprendre. Si l'Allemagne ne nous avait pas prêté son appui, si la Russie n'avait pas voulu d'un arrangement équitable, pour le règlement de cette éternelle question d'Orient, comme on n'aurait pu venir à bout de l'empire moscovite, invulnérable de tous côtés, il n'y avait pas de raison pour que la guerre prît fin.

Nous qui voyions les choses de près, nous jugions que l'Empereur de Russie n'avait pas tort de vouloir protéger les chrétiens victimes du mauvais gouvernement des Turcs, servi par des fonctionnaires avides et incapables.

N'ayant pu s'entendre avec les autres puissances de l'Europe, le tsar en voulant se charger seul d'un devoir sacré pour lui, se donnait une mission qui avait bien sa grandeur et qui était toute à l'honneur de ce puissant souverain.

Incendie près des poudrières.

D'ailleurs, dans cette triste période, l'armée faillit être perdue à Varna. Un incendie, qu'on put croire préparé par des mains ennemies, fut allumé dans le quartier de deux poudrières, renfermant toutes nos provisions de guerre. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire sauter la moitié de la ville.

Mon bataillon, campé près de Varna, un des premiers à organiser les secours, arriva devant

la principale poudrière, où se trouvait déjà Saint-Arnaud, avec les officiers de son état-major ; le maréchal présidait au sauvetage de ce que nous avions de plus précieux, avec beaucoup de sang-froid, mais avec l'air bien affecté.

Les murs, la toiture en dôme de ces poudrières (le tout, heureusement, en maçonnerie) étaient protégés par des couvertures de campement, que l'on s'était empressé d'y fixer et que nos marins inondaient d'eau, sans interruption. Malgré tous les efforts, deux fois la chaleur des murs donna les plus vives inquiétudes ; deux fois le cri d'alarme occasionna un sauve-qui-peut général, tout le monde se précipitant vers les portes, très étroites comme celles de toute place forte ; mais le passage en était obstrué par les troupes qui se croyaient obligées d'accourir à leur tour, pensant se rendre utiles : funeste aventure ! personne ne pouvait sortir, Varna devenait ainsi une véritable souricière.

Aucune disposition n'avait été prise pour prévenir ces désordres. Au lieu de laisser entrer dans la ville, il aurait fallu renvoyer presque tous ceux qui s'y trouvaient, et qui ne servaient à rien. Forcé d'y rester inutilement avec mes hommes, sans pouvoir donner aucun ordre, j'y passai presque toute la nuit devant la principale poudrière, en curieux, assistant au

spectacle effrayant, mais grandiose de cet incendie. La moitié de Varna fut détruite, avec nos approvisionnements en subsistances et objets de campement, nos dépôts de tous les corps, des magasins d'approvisionnement particuliers, ressource si utile pour les repas des officiers ; aussi nous manquions de tout et étions réduits, comme nos soldats, aux vivres de campagne.

Désespoir de Saint-Arnaud.

Un de mes camarades, se trouvant près du maréchal, lui entendit dire : « J'ai tout contre moi, Dieu et les hommes : la peste, la retraite des Russes de Silistrie, l'incendie ! »

Le matin, toute inquiétude avait disparu, mais on avait dû faire la part du feu, et elle était d'importance.

Si nous pûmes échapper à cet extrême danger, le choléra ne nous épargna point ; il faisait les plus grands vides dans nos rangs. Nous avions perdu 7 à 8.000 hommes et près de 150 officiers ; autant étaient retournés en France par congé de convalescence. Nos chevaux ne pouvaient résister à ce climat ; ils mouraient presque tous, excepté ceux qui, venant d'Afrique, étaient plus acclimatés.

Entre temps, voici ce qu'on m'écrivait de Londres, pour me faire prendre patience et bien augurer de l'avenir :

Londres, 5 décembre.

« Les ressources de l'Angleterre en argent et en matériel sont inépuisables ; elle mettra tout à notre disposition, et tout est prêt, excepté 50.000 soldats qui ne le seront qu'au printemps. On les rencontre dans toutes les rues qui courent s'enrôler en suivant quelques magnifiques sous-officiers de la garde. Ils me disent : « La France peut envoyer de « suite cent mille hommes ! qu'ils marchent : les An- « glais les transporteront, les paieront, les habille- « ront, les nourriront. » Je trouve qu'il est triste d'avoir à combattre l'Empereur de Russie. Ne représente-t-il pas l'autorité dans ce monde ? Mais comment reculer ? Les ministres que je vois chaque jour n'ont pas l'air de compter beaucoup sur le document signé avec l'Autriche ; mais on espère l'engager plus loin. »

Suivait le récit d'une visite à l'un des grands centres littéraires et scientifiques de l'Angleterre, digression qu'on me permettra de citer, l'art ne perdant jamais ses droits :

« L'Université de Cambridge est une réunion de palais, de chapelles gothiques, comme il n'y en a plus sur le continent. On se croirait transporté au XV^e^ siècle. »

. . . . . .

Un autre jour, mon correspondant revenait à l'idée capitale : au rôle de l'Angleterre dans les événements du jour.

24 janvier.

« Je crois qu'on se fait en ce moment à Paris une idée trop petite de l'Angleterre. Elle fait la guerre depuis un an sans avoir recours à l'emprunt. Le jour où la Reine demandera au pays un million, on le lui donnera en 3 % à 90. Et à la dixième année de cette guerre, les Anglais auront autant d'élan et de ténacité qu'aujourd'hui. Les ministres disent très haut que la chute de Sébastopol est certainement une question de prépondérance pour l'Angleterre, mais qu'elle est pour la France une question de dynastie. »

En route pour la Crimée.

Pour une expédition en Crimée, nous n'avions pas plus de 30.000 soldats français. On fit venir de Constantinople 8.000 Turcs, pour combler nos vides ; les Anglais nous offrirent une vingtaine de mille hommes. Ce fut donc avec une armée d'un effectif de 60.000 combattants diminués de ce qu'il fallut laisser à Varna, que nous pûmes commencer à nous mesurer avec la puissance russe en Crimée, où elle avait concentré toutes ses ressources de défense. L'opération était hardie.

Débarquer, livrer bataille, assiéger Sébastopol, qui passait pour imprenable, ne pouvait se faire sans les plus grandes difficultés ; mais il fallait en finir à tout prix ; on était fatigué d'attendre !

CHAPITRE XII

EN CRIMÉE. FRAGMENT DU JOURNAL D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE

Le 3 septembre 1854, les flottes alliées embarquèrent 48.000 hommes d'excellentes troupes (24.000 Français, 16.000 Anglais et 8.000 Turcs) destinées à l'armée de Crimée, dont le maréchal de Saint-Arnaud avait le commandement en chef.

Les flottes alliées appareillent pour la Crimée.

15.000 hommes furent laissés à Varna où je restai avec 250 hommes du bataillon que je commandais. Je ne pouvais me plaindre de ma position, car, souffrant de fièvres très fortes, j'aurais pu difficilement prendre part à cette nouvelle campagne.

Je reste à Varna.

J'avais à Varna pour me consoler mon parent Bailloud, lieutenant de vaisseau, chargé du transport des troupes et du ravitaillement, et que je voyais presque tous les jours.

Mon cousin Bailloud.

Nous reçûmes la nouvelle du débarquement

Victoire de l'Alma.

des armées alliées en Crimée, celle de la victoire de l'Alma, à laquelle le général Canrobert eut la plus grande part, et enfin celle de la marche sur Sébastopol.

Si je n'ai pas insisté sur ce qui s'était passé, pendant l'expédition de Dobruska, à Mongalva et à Baltchik, avant notre retour à Varna, à un moment où toutes les calamités étaient déchaînées contre nous, ce n'est pas pour m'étendre sur les opérations, si glorieuses soient-elles, qui furent engagées autour de Sébastopol, quand j'étais encore en Turquie. Aussi, ne trouvera-t-on pas ici le récit de la bataille de l'Alma, quoique je l'aie entendu bien des fois de la bouche même des principaux acteurs, entre autres du général Bosquet.

Cependant voici un passage d'une lettre de mon frère Amédée, qui a trait à notre première victoire en Crimée.

Mouillage de la Katcha (à une lieue de Sébastopol),
3 octobre 1854.

« La bataille de l'Alma a été des plus glorieuses pour nous. Les Russes en ont été tellement bouleversés, qu'ils n'ont même pas songé à résister et à défendre une position où Menchikoff croyait devoir nous arrêter pendant un mois. En trois heures c'était fini ! Depuis, l'armée n'a plus qu'à marcher, et, en ce moment, la ville est entièrement investie. Les Anglais ont déjà leur artillerie en position, la nôtre se

débarque depuis hier dans une petite baie au sud de Sébastopol où nous sommes installés entièrement comme chez nous. Dans quelques jours on pourra commencer l'attaque et comme elle a lieu du côté est de la ville, que les Russes n'ont pour ainsi dire pas fortifié, tant ils étaient loin de croire que l'ennemi pourrait arriver de ce côté, il y a beaucoup de chance pour que bientôt la place nous appartienne.

« Tous ont la plus grande confiance en l'avenir, et je crois que cette fois la Providence est pour nous. Quand on voit ce qui s'est passé ici et qu'on songe que l'on combat contre cette fameuse puissance russe si vantée, si prônée depuis quelques années, on commence à croire vraie l'histoire du voyage de Catherine en Crimée où elle ne rencontrait que des villages et des populations peints sur toile, et à trouver que la principale force des Russes consistait dans leur éloignement et l'ignorance où l'on était sur leur compte.

« Les Russes ont coulé dans la baie de Sébastopol cinq vaisseaux et deux frégates ; ils ont une peur atroce, et chaque jour les déserteurs nous arrivent par centaines. »

Mort du maréchal Saint-Arnaud.

Le maréchal de Saint-Arnaud était malade depuis un mois. Je lui avais trouvé toujours un air triste et résigné, dans les occasions où il me fut permis d'être près de lui. Il se sentait mourir ; le poids de la plus grave des responsabilités avait affaibli sa santé qui ne sut résister à une attaque de choléra. La récompense du dernier service

qu'il venait de rendre à la France lui fut refusée dans ce monde.

Le général Canrobert commandant en chef des troupes.

Le général Canrobert était désigné par l'Empereur dans une lettre de service cachetée, pour succéder au maréchal de Saint-Arnaud dans le commandement en chef de l'armée. Une blessure reçue à l'Alma le forçait à tenir son bras en écharpe.

Le gouvernement russe devait connaître le triste état sanitaire de notre armée, qui, dans sa pensée, ne pouvait rien entreprendre de sérieux en Crimée ; de là, le peu de forces opposées de sa part à notre débarquement, comme à ses suites ; preuve que les renseignements qui semblent les plus certains vous trompent à la guerre.

Je me bornerai à rappeler qu'après la retraite des Russes, le 20 septembre, on tourna Sébastopol au nord pour gagner la vallée de la Tchernaïa et, de là, le plateau de Chersonèse. Les armées alliées avaient leurs communications avec les flottes par les ports de Kamiesh et de Balaklava, sur ce littoral tempéré qui est la Côte d'Azur des Russes. Après avoir constaté l'impossibilité de l'assaut, Canrobert n'insista point. Pour se dégager sur le plateau de Chersonèse, les Anglais exécutèrent contre les ennemis une charge demeurée célèbre, au com-

bat de Balaklava, et, quelque temps après, les Russes nous attaquèrent sur quatre points à la fois à la gauche d'Inkermann. Telle était la situation à mon arrivée en Crimée.

La situation en mars 1855.

Nous avions 80.000 hommes à opposer aux ennemis. Une partie de la ville de Sébastopol pouvait être prise, mais pour investir et prendre le nord de la ville, il aurait fallu 50.000 hommes de plus. La difficulté était d'approvisionner des armées si nombreuses. En Crimée il en aurait fallu le double ; en les envoyant nous aurions compromis notre défense en France même. Voici comment nos effectifs se décomposaient depuis le commencement de la guerre, mois par mois : Un tiers des présents, morts ; un tiers, revenant en France par blessures ou maladies ; le dernier seul subsistant. Au bout d'une année, une armée entretenue à l'effectif de 100.000 hommes en aurait demandé le double pour se renouveler. Jamais entreprise ne coûta plus de sang ni plus d'argent. Si encore les résultats avaient justifié de pareils sacrifices !

Le moral de l'armée restait excellent, et ce sera l'honneur du général Canrobert de l'avoir maintenu tel pendant les dures épreuves de l'hiver. Avec des lieutenants comme Pélissier, Bosquet, il pouvait tout entreprendre. Il avait,

il est vrai, un prestige prépondérant que lui donnait, dans les conseils, la supériorité numérique de ses troupes, son expérience des choses de la guerre, et surtout la confiance qu'il avait su inspirer à lord Raglan ; mais cela ne suppléait pas au défaut d'unité.

L'état-major du général Canrobert.

L'état-major du général Canrobert avait à sa tête le général Trochu, le plus jeune de son grade dans l'armée. Esprit vif et brillant, beau parleur, d'une grande facilité de travail, il faisait à lui seul plus de besogne que tous les autres officiers du quartier général. Ancien aide de camp de l'illustre maréchal Bugeaud, sa reconnaissance aimait à en évoquer le souvenir dans ses entretiens familiers. Après lui venaient les lieutenants-colonels de Cornély et Waubert de Genlis, d'une grande distinction et d'un commerce des plus agréables.

Trochu, Cornély, Waubert de Genlis.

Martin, de Villers, Brady, Charles Bocher.

Là, chaque arme était représentée : la marine, par le lieutenant de vaisseau Martin ; le génie, par le commandant de Villers ; l'artillerie, par le capitaine Brady ; j'avais l'honneur de représenter l'infanterie, ce qui me mettait plus particulièrement en rapport avec les deux commandants de corps d'armée, Pélissier et Bosquet.

Duc de Dino, de Molènes.

Le duc de Dino, qui avait obtenu la faveur de servir pendant cette campagne, et M. de Mo-

lènes, connu par ses écrits dans la *Revue des Deux Mondes,* étaient aussi des nôtres. Des souvenirs communs de Paris, un attachement plus senti pour le général en chef, nous avaient liés tous les trois. C'est sous la tente du duc que nous nous réunissions presque chaque jour, surtout à l'arrivée du courrier de France. Nous nous y communiquions les nouvelles que chacun recevait ; celles que donnait à son fils la duchesse de Sagan sur la politique des cabinets de l'Europe, étaient du plus haut intérêt.

Les représentants de l'Angleterre

A notre état-major l'Angleterre avait ses représentants. Le général Rose, ministre à Constantinople lors des incidents diplomatiques qui nous ont amené la guerre, était le type de l'officier anglais, caractère tenace, honnête, énergique, ne désespérant de rien, rassurant tout le monde autour de lui et disant « oui » à tout ce qui se disait, tout en sachant très bien ce qu'il en devait penser ; entreprenant, décidé. S'il avait été le chef de l'armée anglaise, nous nous serions entendus en tous points. Le major Folleley, le capitaine Claremont, très sympathiques aux Français et qui parlaient notre langue à merveille, nous rendaient de très grands services.

Général sir Hugh Rose.

Major Folleley.

Capitaine Claremont.

Les repas se prenaient en commun, sous une grande tente de chef arabe, souvenir glorieux

de nos guerres d'Afrique, laissé par le maréchal Saint-Arnaud à son successeur.

Il y avait presque toujours des invités que les devoirs ou les affaires de service appelaient au quartier général. La table était frugale, je pourrais dire détestable. Canrobert, qui était la simplicité et la sobriété même, ayant passé toute sa vie en Afrique, ne s'entendait en rien aux détails de cuisine. Notre quartier général, du plateau de Chersonèse, avait un aspect assez misérable : situé sur un sol dénudé où l'on enfonçait dans une boue fangeuse et gluante, il se composait de quelques tentes ou baraques en planches, à demi ruinées par les pluies et les neiges de l'hiver. On voyait — contraste singulier — sortir de ces habitations de sauvages des officiers avec leurs uniformes relevés de galons et de broderies d'or. Le commandant en chef ne s'était pas choisi une demeure plus digne de sa haute position. Dur à lui-même, s'il ne l'était pas pour les autres, il couchait et travaillait sous une tente de soldat.

Le plateau de Chersonèse.

Le 22 mars 1855, sortie des Russes, près du Mamelon Vert.

Le 22 mars, dans la nuit, eut lieu une sortie des Russes très vigoureuse et parfaitement combinée contre nos ouvrages du siège de droite, du côté du Mamelon Vert. Ce fut assurément la plus forte attaque que nous ayons eu à

subir depuis Inkermann. Les Russes étaient de 7 à 8.000 commandés par Krhoulef. Nos troupes de garde ne s'y attendant guère, les tranchées, soudainement envahies par ces intrépides assaillants, furent le théâtre d'un combat corps à corps des plus sanglants. Notre résistance énergique finit par dégoûter l'ennemi qui se retira avec de très grandes pertes.

Une suspension d'armes de quelques heures permit d'enterrer les morts. (Il y avait au moins 600 cadavres sur le terrain). Officiers et sous-officiers des troupes engagées des deux côtés vinrent avec des hommes de corvée les reconnaître et faire enlever ceux qui leur appartenaient. Triste spectacle ! Les victimes étaient pour la plupart affreusement défigurées ; souvent il manquait la tête, un bras, une jambe.

Des ennemis qui s'estiment.

Pendant cette triste cérémonie, les officiers français et russes, en assez grand nombre, en arrivèrent à se rapprocher, à échanger des paroles de politesse, enfin à se donner force poignées de main. Des deux côtés, on faisait des vœux pour la fin d'une guerre qui mettait en présence deux armées plutôt sympathiques l'une à l'autre.

Nous vivions au milieu d'un véritable charnier. C'est à peine si l'on recouvrit d'un peu

de terre les monceaux de cadavres entassés pêle-mêle après la sanglante journée d'Inkermann. Il y avait là un redoutable danger d'infection.

L'Empereur fait le projet de se rendre en Crimée.

Comme il avait été un instant question de l'arrivée de l'Empereur, les généraux Canrobert et Niel écrivirent à Paris pour déconseiller ce voyage. La présence d'un souverain, qui ne voyage pas précisément sans représentation, aurait apporté un grand embarras dans nos opérations de guerre.

Notre manière de faire et d'agir à Constantinople donnait beaucoup à réfléchir ; il était impossible de s'y poser plus en maîtres que les Français ne le faisaient, envahissant tous les quartiers importants de la ville, ce qui faisait dire que si nous n'avions pas encore Sébastopol, nous avions Constantinople.

Mission secrète du général Niel

Le général Niel, qui avait une mission de confiance, resta en Crimée ; son rôle, assez sérieux, mais nullement défini, consistait à voir les choses de très près et à en rendre compte directement au Gouvernement français. Le général en chef, fort au-dessus de tout sentiment de rivalité et de jalousie, fit un accueil plein de prévenances et de courtoisie à l'aide de camp de l'Empereur,

lui donna l'hospitalité la plus généreuse, et, à sa table, le plaça toujours à sa droite. Niel passait pour être notre premier officier du génie après le maréchal Vaillant, dont il avait été chef d'état-major au siège de Rome.

Topographie générale des quartiers de Sébastopol et de sa défense.

Le sud de la ville de Sébastopol, qui était l'objet de nos attaques, se divise en deux parties bien distinctes, séparées par le port militaire qui avance entre les deux. La gauche, par rapport à nous, comprenait : le bastion du Mât, le bastion central, un mur crénelé surmonté de batteries menaçantes et des ouvrages avancés du côté du fort de la Quarantaine. La droite, qui contenait les établissements militaires, casernes, arsenaux, docks, était défendue par Malakoff, ouvrage en terre, en forme de tour, relié à un système général de défense, dont le Mamelon Vert était le poste le plus avancé.

Malheureusement pour le succès de nos opérations, les Anglais, moins nombreux et moins experts que nous dans l'art des sièges, eurent pour leur part, à l'origine, l'attaque de la droite devant la tour Malakoff. Dès les premiers jours, nous fûmes obligés de les aider et, enfin, de les remplacer presque complètement. Sans cette circonstance, la grosse besogne eût été plus vite terminée.

Nos travaux de gauche étaient très avancés ; nous eussions pu commencer le feu avec succès, mais, de toutes façons, il ne fallait pas songer à être maîtres de Sébastopol avant longtemps ; il ne pouvait être question, alors, de la prise des forts du nord, situés de l'autre côté de la baie.

Tottleben.

Les défenses de la forteresse que nous assiégions étaient formidables et, de plus, minées ; aussi nous en coûta-t-il cher de les aborder. Les assiégés travaillaient sans cesse à leur défense sous la direction de l'habile officier de génie Tottleben.

Depuis l'attaque des Russes du 22 mars, il n'y avait eu que des sorties insignifiantes ; mais l'ennemi continuait à tirer jour et nuit d'une manière insupportable. Il nous blessait et nous tuait beaucoup de monde. Les heures s'écoulaient trop lentement. Nos malheureux soldats tombaient sans trêve ni merci.

Deuxième bombardement de Sébastopol (8 avril 1855)

Enfin, à la suite d'une conférence chez lord Raglan, où se trouvaient le général Canrobert, les amiraux sir Edmund Lyons et Bruat, le feu fut ouvert, le lendemain de la fête de Pâques (8 avril), contre Sébastopol, par 600 pièces de canon. Il faisait un temps épouvantable, comme si Dieu avait voulu assombrir ce premier jour, avant-coureur d'une série de carnages.

Tous les canons de nos batteries, dont les ouvertures avaient été démasquées la nuit, tonnèrent à la fois. Les Russes, pris à l'improviste, comme il arrive toujours en pareil cas, répondirent fort mal à notre feu : de là notre supériorité de tir assurée dès le début. Nous leur détruisîmes plusieurs batteries qui demeurèrent silencieuses, tout en faisant écrouler en partie le mur crénelé. Nos obusiers avaient, paraît-il, causé beaucoup de dommage dans la ville, et la garnison de Sébastopol, n'osant plus s'aventurer dans les rues, se tenait blottie sous des blindages à l'épreuve de la bombe. Par d'autres rapports de déserteurs, nous sûmes que les munitions des ennemis commençaient à s'épuiser. Déjà il nous était facile d'en juger par la manière dont ils ménageaient leurs coups. Ils n'en étaient pas moins de 40 à 50.000 hommes dans la place et lorsque, après plusieurs jours d'un feu d'artillerie tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil, on put monter à l'assaut, on les trouva disposés à nous disputer vigoureusement le terrain. Ce fut là le difficile et le tragique à la fois de ce siège. Toutes les précautions étaient prises d'ailleurs par le général en chef pour n'agir qu'à bon escient.

Depuis le lundi, sous la protection de notre feu, nous avancions nos travaux ; une nuit

Travaux d'approche vers le bastion central.

même, nous avions pu construire une parallèle très près du bastion central. De là on passa à une dernière, puis au couronnement du chemin couvert, enfin à la descente du fossé. Nous étions alors à peu près maîtres de la partie de la ville qui est à gauche du port militaire, dominée par le bastion du Mât, dont on a tant parlé.

L'attaque de droite ne marchait pas aussi bien et, d'après ce que je voyais, il me paraissait que nous ne prendrions la ville que morceau par morceau.

Les Anglais étaient toujours lents, inquiets, et comme tous les ennuyés, ennuyeux. Ils ne donnaient pas ce que nous attendions d'eux ; il fallait constamment avoir des pourparlers avec lord Raglan pour le décider à entrer dans nos plans. On lui a prêté un mot qui caractérisait bien les dispositions d'esprit de son armée : « Le meilleur plan de campagne est encore une bonne paix. »

Nos alliés s'attendaient chaque jour à recevoir des nouvelles pacifiques de Vienne.

Arrivée de l'armée turque et d'Omer-Pacha.

Une partie de l'armée turque, arrivée d'Eupatoria par la voie de mer, se proposait de nous seconder dans les tentatives d'assaut qui devaient se faire après l'ouverture du feu de nos batteries. Omer-Pacha lui-même, le vainqueur

de Silistrie et d'Eupatoria, déjeuna et dîna plusieurs fois à notre quartier général où on lui fit le meilleur accueil. Homme fin, de manières agréables, de grande politesse, d'une intelligence supérieure, il était un peu français et s'en vantait, étant né à Cattaro, à l'époque où l'Illyrie faisait partie de l'Empire. Il parlait très correctement notre langue, comme presque toutes celles d'Europe, et nous montrait beaucoup de sympathie ; malheureusement il était le seul représentant d'une armée qui ne manquait pas de qualités militaires, disciplinée, sobre, patiente et dévouée, mais à laquelle le cadre d'officiers faisait complètement défaut. Aussi son général en chef était-il obligé de faire tout par lui-même. De là son système de guerre toujours défensif.

J'accompagne le général Canrobert dans les tranchées.

J'accompagnais souvent le général en chef aux tranchées de nos attaques de gauche. Un jour, nous entrions dans une parallèle fort exposée aux feux de l'ennemi, quand une bombe cassa les reins à un brave capitaine du génie qui mourut quelques instants après.

Rigault de Genouilly et Pothuau.

Le contre-amiral Rigault de Genouilly, nature ouverte et droite, gouvernant son monde paternellement et s'en faisant aimer et estimer, commandait les batteries construites et servies par

les marins de la flotte ; il avait auprès de lui le commandant Pothuau, officier des plus distingués et des plus braves, avec qui je me liais et dont je goûtais fort la société. C'était, avec le bon amiral, un des familiers aimés de notre quartier général. Je me rendais, aussi souvent qu'il m'était possible, à ce poste de nos marins où régnaient, mieux que partout ailleurs, l'ordre, la propreté, la bonne humeur, une parfaite courtoisie chez tous les officiers.

Pendant notre séjour dans cette importante batterie, un boulet ennemi rasa le parapet, nous couvrit de terre et renversa le chapeau à plumes blanches du général en chef. Il fut à un doigt de la mort. Cette journée se termina par une visite aux ambulances. Que de misères et de douleurs ! Le général me dit : « Voilà le revers de la médaille. » Oui, c'est un revers qui a des taches de sang et de larmes, mais, quand le temps les a fait disparaître, la médaille n'en devient que plus belle et plus précieuse. Dans ces visites, notre chef, chéri de ses soldats, ne manquait jamais de leur distribuer des pièces d'or, qu'il avait serrées exprès dans sa poche, reliquat de ses appointements mensuels, qui, d'après ses principes, ne lui appartenaient pas et ne devaient servir qu'à lui faciliter l'accomplissement de sa haute mission.

Toujours le bombardement.

On continuait toujours à bombarder Sébastopol et à tirer vivement contre ses batteries. Pour les Russes, qui pouvaient facilement réparer leurs pertes, au moyen de leurs communications avec le dehors, ces dommages étaient insignifiants relativement au mal que l'on comptait leur faire. Jamais on n'avait vu de siège mené dans de telles conditions.

Petits combats de chaque nuit.

De petits combats de chaque nuit mettaient en relief la valeur de nos soldats. Les Russes construisaient incessamment des embuscades à portée de nos travaux pour les arrêter et couvrir en même temps les approches de leur ville. Il s'agissait de les enlever. Opération délicate, dangereuse, qui ne pouvait se faire que la nuit. Nous y perdîmes beaucoup de monde. Le général Canrobert ne signait pas un ordre de ces sortes de combat sans que son cœur saignât. Voici une preuve de ses sentiments d'humanité. Une fois, il passait la revue d'un détachement que l'on réunissait le soir pour une de ces sorties. Comme il prévoyait qu'elle serait sanglante, il parla à cette troupe dans les termes les plus propres à enflammer son courage. Si quelqu'un de ces braves gens se sentait faiblir devant le danger, libre à lui de rentrer tranquillement sous sa tente. Il ne lui serait rien fait. Le général

Sentiments d'humanité du général Canrobert.

aurait tenu parole. Pouvait-il parler un langage plus capable de toucher son monde et de lui inspirer des sentiments élevés ?

Reconnaissance d'Omer-Pacha sur la Tchernaïa.

Omer-Pacha fit une reconnaissance à laquelle j'assistai, dans les environs de la Tchernaïa, pour se rendre compte de l'état de la rivière et des chemins qui conduisaient à l'ennemi. Impossibilité d'agir de ce côté : la Tchernaïa s'étendait en marécage dans une campagne boisée et trop accidentée. Avant de gagner la baie de Sébastopol elle passe dans une vallée étroite, dont l'un des côtés est bordé par des montagnes abruptes que nous occupions, et l'autre par des obstacles de même importance fortifiés et défendus par les Russes. Ceux-ci ne pouvaient pas plus nous inquiéter que nous ne pouvions les attaquer chez eux. Le général Canrobert avait bien espéré que, par suite de l'ouverture du feu contre Sébastopol et par cette démonstration des troupes turques, les Russes descendraient le plateau, et qu'à leur poursuite, nous pourrions le remonter avec eux : mais ils ne furent pas si simples que de faire notre jeu.

Dans cette reconnaissance d'Omer-Pacha, les 5 ou 6 bataillons russes que nous avions rencontrés, avec 3 escadrons de cavalerie, se retirèrent à notre vue. Deux officiers anglais, qui s'étaient

réunis à nous en curieux, trouvèrent le moyen de se faire prendre par les cosaques. La curiosité est un des traits du caractère de l'Anglais ; il veut voir et savoir. Tout bien considéré, cette singularité vaut mille fois mieux que l'indifférence des Turcs. Leur apathie, dans le monde civilisé, en fait comme des étrangers, qui ne savent ni voir ni comprendre.

Deux officiers anglais pris par des cosaques.

Une bien triste cérémonie eut lieu le même mois : l'enterrement du général Bizot. Il dirigeait avec une intelligence et un dévouement remarquables, comme chef du génie, les travaux du siège, quand il fut frappé mortellement en allant reconnaître, avec Niel, les travaux de contre-approche ennemis. Grande perte, vivement sentie par toute l'armée. Les états-majors des armées alliées, lord Raglan en tête, voulurent payer un juste tribut de regret et de sympathie à cette victime du devoir. La cérémonie fut des plus touchantes. Impossible de mieux parler, avec plus d'âme, plus de cœur et d'éloquence, que ne le fit sur cette tombe notre général en chef. Tous les assistants pleurèrent N'était-ce pas un spectacle nouveau et propre à impressionner que de voir Omer-Pacha, les officiers turcs et égyptiens, assister à cet enterrement religieux et jeter de l'eau bénite sur le corps d'un chrétien.

Mort du général Bizot.

Ne pouvait-on pas espérer que la guerre aurait du moins pour résultat de faire disparaître bien des haines, des préjugés, et de faire entrer peut-être les peuples de l'Orient dans le mouvement de la civilisation chrétienne ?

Communications télégraphiques des Anglais.

Les Anglais, toujours prompts à utiliser les découvertes de la science moderne, avaient établi un télégraphe électrique, de Bucharest à leur quartier général, en l'immergeant dans la mer Noire, de Varna jusqu'au monastère de Saint-Georges, près Balaklava. Ils étaient en communication presque instantanée avec Londres, Vienne et Paris : nous ne tardâmes pas à en profiter.

Le soldat anglais et le soldat français.

Quelle différence dans le caractère des deux armées, comme dans celui de leurs généraux ! Le soldat anglais, froid, calme, discipliné, soigne son linge, ses effets, s'occupe de sa cuisine. Le nôtre, toujours en train, gai, insouciant, raisonneur, propre par discipline, mais négligeant tout ce qui occupe les Anglais, ne cherche dans les loisirs des camps que des occasions d'amusement et de distractions. Le général français vit comme le soldat, sort, se montre partout, ne néglige aucun détail et prêche d'exemple. Lord Raglan ne quittait jamais sa demeure très confor-

table, avantageusement située près d'une fontaine, et vivait là comme dans une maison de campagne des environs de Londres. Sa table était bonne, très abondamment servie ; est-ce pour cela qu'il n'accepta jamais à dîner au quartier général français ? J'accompagnais souvent le général Canrobert chez lord Raglan. La vue de cet ancien parent de Wellington et son aide de camp à Waterloo, privé d'un bras (qu'il avait perdu à cette célèbre bataille), inspirait le respect. D'une taille élevée et un peu forte, recherché dans sa tenue, l'air très grand seigneur, son accueil, froid mais bienveillant, finissait par devenir cordial. Ses talents militaires, que l'âge et l'inactivité avaient affaiblis, ne répondaient pas à sa haute situation, mais il n'en exerçait pas moins une autorité réelle sur son armée et même sur la nôtre, où l'on ne faisait rien sans le consulter, avec toute la déférence qui lui était due. Ces prévenances, tout à l'éloge de notre général en chef, ne contribuèrent pas peu au maintien du bon accord entre les deux armées. Lord Raglan avait une confiance médiocre dans le succès de notre entreprise : de là une disposition d'esprit qui lui donnait un air triste et préoccupé. Il se déridait un peu quand la conversation tombait sur des sujets galants, et quand je lui parlais de l'Opéra. Je fus toujours

Chez lord Raglan.

traité par lui avec une bienveillance dont je suis resté très fier. Les officiers de son état-major étaient les hommes les plus polis et les plus distingués que j'aie connus ; confortablement installés dans de grandes maisons qui les garantissaient de la pluie et du froid, ils n'avaient pas à souffrir, comme nous, qui vivions sous la tente, des intempéries des saisons.

On avait espéré qu'en ouvrant un feu d'enfer contre Sébastopol, l'armée russe, forcée par la nécessité, ferait une sortie qui nous permettrait, dans notre poursuite, d'entrer avec elle dans la ville. Le général prince Gortchakoff, qui avait remplacé le prince Mentchikoff, ne tomba pas dans le piège : les Russes se maintinrent dans une prudente défensive ; il n'y eut pas de bataille renouvelée d'Inkermann.

Omer-Pacha regagne Eupatoria.

Omer-Pacha, venu pour nous prêter le concours de ses troupes, dans l'espérance de combats sérieux avec l'armée ennemie, repartit pour Eupatoria, où se trouvaient des forces russes considérables, mais qui ne tentèrent rien après leur dernier échec. Ce chef, que les troupiers appelaient le « Maire Pacha », laissa une très bonne impression, il paraissait aimer les Français qui ont d'ailleurs un caractère sympathique aux étrangers. Le feu contre la place

s'était fort ralenti, par manque de munitions, le brave général Lebœuf qui commandait l'artillerie, voulait dans son ardeur tout sacrifier au bombardement. Par malheur il fallait attendre l'arrivée des importants renforts de troupes que nous attendions. Les Russes faisaient, d'ailleurs, une défense admirable, et avec eux l'opération d'un siège n'était pas chose facile.

Une revue de 40.000 hommes.

Une grande revue fut passée par le général en chef ; j'ai assisté à peu de spectacles aussi imposants. La division égyptienne commandée par un des vainqueurs de Nezib, fut réunie au corps du général Bosquet. Toutes les troupes, moins celles employées aux travaux des tranchées, furent massées sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Tchernaïa, presque vis-à-vis des cantonnements russes. L'ennemi dut être étonné, mais inquiet de tout ce mouvement d'un corps de 30 à 40.000 hommes, avec l'accompagnement du bruit de toutes nos musiques. Le lendemain, ce fut le tour du corps d'armée Pélissier. Cette dernière solennité militaire fut rendue intéressante par la présence de lord Raglan, de l'amiral Lyons et de lord Redcliffe, venus pour voir de très près. Ce dernier était un diplomate d'une figure fine, intelligente et d'un grand air ; on jugeait, en le voyant, que les inté-

Lord Raglan, Amiral Lyons, Lord Redcliffe.

rèts anglais qu'il représentait à Constantinople ne seraient pas compromis entre ses mains : par ses représentants à l'étranger, on s'aperçoit bien vite que l'Angleterre est une grande nation.

Arrivée de renforts. Les Piémontais et La Marmora.

Cependant, on avait fini par comprendre que la guerre contre les Russes n'était pas une plaisanterie ; on nous envoyait enfin des renforts. Déjà les Piémontais étaient arrivés. La Marmora, qui les commandait, était venu faire visite à notre quartier général. Grand, élancé, il avait un air martial et chevaleresque. Conversation vive, manières agréables, sans prétentions, d'ailleurs, simple et modeste, quoiqu'investi d'un grand commandement, il avait le désir de nous prêter le concours le plus actif et le plus dévoué. Nous eûmes alors une armée, ou plutôt quatre armées, présentant un effectif de 200.000 hommes et disposant ainsi de moyens d'action immenses, de ressources de transports, de munitions, d'approvisionnements de toute sorte, comme on en a rarement réunis à la guerre.

200.000 hommes sous Sébastopol.

A nos repas du soir, qui avaient lieu assez tard, parce qu'on attendait que toutes les tournées du camp fussent terminées, nous étions très intéressés par les conversations. Le général Canrobert, d'une noble et ancienne famille du Quercy, nous raconta, un jour, qu'il

avait été envoyé au collège de Senlis, où étaient élevés les fils des chevaliers de Saint-Louis sans fortune. Son père l'avait pris avec lui sur un cheval de ferme et conduit en croupe jusqu'à la petite ville de Brive-la-Gaillarde. Là, l'enfant avait été confié au conducteur de la malle-poste, pour être amené à Paris, chez son oncle le général Marbot. Lorsque Canrobert sortit de l'école militaire de Saint-Cyr, sa mère, en se gênant beaucoup, lui remit quinze louis d'or, qui lui parurent une fortune. Très familier avec l'histoire de nos guerres d'Afrique et du premier Empire, en nous en racontant les épisodes, il nous faisait passer les heures les plus intéressantes.

La jeunesse de Canrobert.

Après le dîner, je me rendais, presque chaque soir, auprès du général Trochu, qui me dictait des rapports officiels publiés ensuite par le *Moniteur*.

A cela ne se bornait pas notre travail ; nous avions une correspondance suivie qui nous prenait une partie de la nuit ; excellente occasion de me rendre utile dans cet ordre de mes fonctions.

Mes rapports fréquents avec le général Trochu.

Le général Morris, un de nos vaillants officiers d'Afrique, commandait notre cavalerie. Chaque fois que je me rendais auprès de lui, par

Général Morris.

devoir ou par agrément, j'en recevais l'accueil le plus cordial en souvenir de mon beau-frère, le colonel de Thorigny, qui, en 1837, commandait le régiment des Spahis à Oran. Je ne pus jamais, à mon grand regret, accepter les invitations de cet excellent général, qui ne manquait pas cependant de me rappeler celles qu'il recevait de mon père, dont la maison était des plus hospitalières pour les amis et frères d'armes d'Afrique de son gendre, quand il était en congé à Paris.

Colonel Pajol.

C'est là que je trouvais aussi le colonel Pajol, toujours de bonne humeur et n'ayant que des paroles aimables à mon adresse ; mon cher camarade de collège, François de la Rochefoucauld, qui ne demandait qu'à se battre, tant son tempérament l'y contraignait, enfin d'autres officiers que j'avais déjà reçus à leur débarquement à Gallipoli, et que j'étais bien heureux de revoir.

François de la Rochefoucauld.

Omer-Pacha, qui était parti pour Eupatoria, revint après nous avoir causé d'inutiles frais d'embarquement et de débarquement ; cet esprit indépendant ne prenait d'ordres que de lui-même. Toutes ces allées et venues indiquaient aussi le peu d'entente dans les conseils des généraux alliés. Il est bien difficile de faire marcher des armées de tempéraments opposés,

sous des chefs différents, Anglais, Français, Italiens et Turcs !

L'amiral Bruat.

J'eus l'occasion d'accompagner chez Omer-Pacha l'amiral Bruat. Comme il était très mauvais cavalier, je lui prêtai un cheval d'une douceur peu commune. Il fallait le voir, le vieux marin, avec sa casquette, une simple redingote d'uniforme, sans distinction de grade, un pantalon relevé jusqu'à mi-jambes, des chaussons de lisière et des gants de filoselle percés. C'est dans cet accoutrement qu'il traversait les camps. Pour ne pas rire, il fallait savoir que c'était là le digne commandant en chef de notre flotte, l'homme le plus distingué et le plus respecté de notre marine. Omer-Pacha, bien installé dans son camp, reçut l'amiral avec les plus grandes prévenances, fit apporter du café, des confitures, et donna l'ordre à sa musique de nous jouer des airs français.

Arrivée de la garde impériale et de mon frère Alfred.

La garde impériale arriva enfin ; j'eus ainsi le plaisir de revoir mon frère Alfred.

Nous avions sur les Russes cet avantage que la voie de mer étant plus commode que celle de terre et beaucoup plus courte à la fois, nos approvisionnements nous arrivaient plus facile-

ment, et nos soldats débarquaient frais et dispos. Ce que les Russes perdirent de monde l'hiver, sur leurs routes glacées, est incalculable. Ainsi s'explique la faiblesse relative de leur situation.

Comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

La garde était commandée par le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Général aimé et estimé, son affabilité, ses manières distinguées, sa modestie, qui cachait de grandes qualités, le rendaient très propre à ce haut commandement. Je l'avais connu autrefois ; je le revis avec plaisir en Crimée. Il m'accueillit fort bien et me rappela d'heureux souvenirs.

Général de Béville.

Je fus agréablement surpris de retrouver le général de Béville, ami de mon frère aîné ; c'était un homme de beaucoup d'esprit, qui faisait partie de ce corps d'élite ; j'eus aussitôt avec lui les meilleures relations.

Les uniformes de la garde firent un singulier effet. Ces grands bonnets à poil, ces longues capotes d'uniforme, rappelaient les soldats du premier Empire représentés par Charlet. L'ordre fut donné d'envoyer toutes ces coiffures, ridicules pour un siège, dans les magasins de dépôt, à Constantinople.

Mais un triste événement qui occupa douloureusement l'armée me fut plus particulière-

ment sensible, la démission du général Canrobert. Après d'insurmontables difficultés avec les Anglais, qui ne pouvaient ni ne voulaient démarrer de leurs camps, ne comprenant pas qu'une grande entreprise en rase campagne était seule capable de nous tirer d'affaire, le général prit la décision de se démettre de son grand commandement. Animé d'un zèle patriotique exemplaire, il demanda à servir comme simple divisionnaire, c'est-à-dire au troisième rang, dans cette armée dont il était jusqu'alors le chef respecté : sacrifice consommé pour l'union des puissances alliées, avec une dignité et une grandeur d'âme d'un rare exemple.

Démission du général Canrobert. Mai 1855.

Le général dut insister beaucoup pour obtenir de se démettre de son pouvoir ; il ne voulut consulter aucun de ses amis les plus dévoués qui, tous, se seraient opposés à son projet. Les lenteurs du siège, les déceptions éprouvées et cet aveuglement trop commun de l'opinion publique qui s'en prend aux hommes plutôt qu'aux choses, avaient donné aux rapports du ministre de la guerre avec le général en chef un caractère peu en harmonie avec la dignité d'une âme si délicate et d'un cœur si haut placé.

Le chagrin fut universel ; l'émotion du premier moment, des plus vives. Aucun général en

Regrets universels.

chef n'inspira de plus profonds sentiments d'estime et d'affection à ses soldats.

Son état-major fut très affecté. Le matin qui suivit la nuit dans laquelle le télégraphe apportait la réponse de Paris, nous fûmes mandés à tour de rôle dans la tente où n'avait guère dû dormir Canrobert. Le général, nous annonçant lui-même la grande nouvelle, nous offrit les avantages personnels dont il pouvait encore disposer dans les derniers instants de son pouvoir. Je ne demandais qu'à partager la fortune, bonne ou mauvaise, de celui que j'aurais été trop affligé de quitter. Je restai donc attaché à son état-major, avec le digne colonel de Cornély, son aide de camp dévoué, et de Molènes, un de ses officiers d'ordonnance.

Le général Trochu eut le commandement d'une brigade ; le lieutenant-colonel Waubert de Genlis devint l'un des aides de camp du général Pélissier, comme il avait été celui du maréchal de Saint-Arnaud. Le duc de Dino fut nommé commissaire français auprès de l'armée sarde ; Pierre de Castellane, arrivé depuis peu, passa à l'état-major du général Bosquet. Le colonel de la Tour-du-Pin, sans mission, mais mû par une passion sans exemple pour la guerre, s'était joint à notre état-major, pour suivre dans sa nouvelle fortune celui qui était l'objet de notre tendre affection.

Notre dernière promenade au monastère de Saint-Georges.

L'avant-veille de sa démission, le général Canrobert m'avait commandé pour l'accompagner à cheval, avec un seul soldat d'ordonnance, lui qui cependant ne sortait jamais qu'avec plusieurs officiers d'état-major et une nombreuse escorte. Il me conduisit au monastère de Saint-Georges (occupé par un ordre religieux, de rite grec), puis, arrivé dans ce lieu solitaire, il descendit de cheval et réfléchit une dernière fois aux graves projets dont il n'avait parlé à personne. A notre retour, sa résolution était prise. Lorsque la nouvelle en fut connue, elle causa la plus pénible impression dans l'armée.

A Paris, comme en Crimée, on estima à son prix la rare conduite de celui qui donna un tel exemple de désintéressement.

L'histoire ne parle que des ambitieux capables de tout pour saisir ou conserver à tout prix le pouvoir. L'impossibilité de faire adopter par les Anglais un certain plan de campagne, qui était cependant le meilleur et le plus décisif, fit tomber en d'autres mains la direction des opérations lentes et ruineuses du siège.

Nouvelles de France.

Je laisse à penser quelles furent les lettres que je reçus de France au cours de ces premiers mois de Crimée, les unes relatives à la guerre, les autres à ma famille à Paris, à la vie du monde.

A ce monceau de pièces, la plupart d'un grand intérêt, je ne ferai que de discrets emprunts. Un jour, c'est le mariage de M. de Lariboisière, à 67 ans, qui défrayait la chronique ; c'est la princesse de Beaufremont retrouvée dans un couvent, ou les aventures du jeune de Marsillac, ou encore la formation du grand Cercle Impérial ; une autre fois, la nomination de Baraguay d'Hilliers au camp de Boulogne, ou la mort à 24 ans de la belle M^me^ Doria. Préférons-nous de plus graves questions ? Amédée nous en fournira. Avant de quitter Toulon sur le *Pluton,* il ne me fait grâce d'aucun détail sur le transport des troupes, l'état des esprits dans la marine, sur la jonction prochaine des escadres de Bruat et de Napier dans la Baltique ; et les pages succèdent aux pages sur ces questions techniques dont je dispense le lecteur.

Chronique mondaine.

La Marine. Questions techniques.

Ici des considérations sur la guerre — qu'on trouve déjà trop longue — et sur la paix qui est dans tous les cœurs, au dire de mon frère Alfred et de l'intelligent Mirès, inventeur de cette formule lapidaire : « L'Autriche la demande, la Prusse l'implore, l'Angleterre la veut et la France la subira. » A résumer seulement ces lettres je ferais un petit volume et je bouleverserais le plan que je me suis imposé. Ayant deux frères qui prenaient part comme moi à la

guerre, je ne pouvais manquer de nouvelles ; Alfred — quelque temps, au camp de Maslask, près de Constantinople, où commande le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély — ne tardera pas à me rejoindre en Crimée, non plus qu'Amédée qui se perd en détails à m'expliquer comment il a passé du *Pluton* au *Valmy* et de ce dernier au *Navarin*.

Allusions aux faits contemporains.

Je ne m'arrêterai pas aux traits de satire finement aiguisés que je trouve dans ma volumineuse correspondance parisienne : des personnages de tous les mondes y sont visés. Les allusions aux principaux faits du temps, la visite de la reine Victoria à Paris, l'Exposition de 1855, un attentat à la vie de l'Empereur, fournissent ample matière à développement et surtout à médisance.

Les mariages.

Et les mariages parisiens ! Vous vous doutez qu'on ne me fera grâce d'aucun, qu'il s'agisse de M^me^ de Saint-Arnaud, du colonel Fleury ou de M. de Boisgelin, ou de tout autre. De même pour les représentations de l'Opéra ou des Français, et la Cruvelli ou M^me^ Ristori sont citées sans cesse à propos du *Prophète,* de *Marie Stuart* ou de quelque succès du moment.

Les théâtres.

Ce sont, incontestablement, les appréciations politiques de la guerre qui prédominent.

Appréciations politiques.

Un de mes amis m'écrit :

Paris, lundi 23 avril 1855.

« Je te félicite d'être au nombre des témoins de cette campagne mémorable qui est pour l'armée française un nouveau et bien beau titre de gloire. Cette guerre a coûté et coûtera encore de douloureux sacrifices, mais je ne saurais oublier qu'elle a donné à la France l'occasion de prendre en Europe une attitude digne des meilleurs règnes et je me plais à croire que tout le sang versé ne l'aura pas été inutilement pour le bien de notre patrie. Mon optimisme te surprendra peut-être et tu seras étonné de me voir plein de confiance alors que toi, qui es sur les lieux, tu mesures les difficultés et les périls de l'entreprise qui fixe en ce moment l'attention du monde. J'ai grand soin pour juger les événements de m'affranchir de cet esprit de parti qui aveugle les plus clairvoyants et qui rend tant d'honnêtes gens fort injustes et très peu français. Je crois, en mon âme et conscience, que l'Empereur a été vis-à-vis de la Russie ce qu'il a été vis-à-vis de la Révolution au 2 décembre, un envoyé de la Providence, qui arrive à point nommé pour tenir tête à une puissance redoutable. Au 2 décembre, la société française était menacée d'une crise mortelle, quel homme sensé pourrait en douter ? Plus tard la Russie menaçait l'Europe ; encore quelques années, elle dictait la loi à tous les Etats qui n'auraient pas eu des moyens de résistance à lui opposer. Bonaparte, après avoir relevé l'autorité, après avoir élevé un trône au milieu de nos ruines, a senti que la France était encore assez puissante pour tenter un grand et

La France grandie dans l'opinion.

Napoléon III Ses deux rôles.

généreux effort contre le gigantesque empire du Nord. Je crois qu'il a bien vu, et le succès lui donnera raison, je l'espère ; notre France est encore protégée par la Providence. — Le bruit public ici assure que l'Empereur partira pour la Crimée dans les premiers jours de mai, s'il y va ; puisse-t-il, après un prompt retour, dire avec César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. La pensée de son départ occupe et inquiète un peu les esprits : ce qui est vrai, c'est que pour l'armée qu'il aime, il vaut peut-être mieux que l'Empereur parte ; mais pour la tranquillité des Parisiens, il serait plus rassurant qu'il ne partît pas.

Projet de voyage en Crimée.

. . . . . .

. . . . . .

« L'Empereur et l'Impératrice sont revenus, dans la soirée, de leur voyage en Angleterre. Le *Moniteur* a été très sobre de détails pendant ce voyage et c'était une preuve de bon goût, il a laissé aux journaux anglais le soin de raconter l'accueil de leur souveraine et de son peuple. S'il faut en croire ces journaux, l'accueil a été ce qu'on peut imaginer de plus cordial et de plus enthousiaste. Puisse cette alliance durer longtemps. Mais je me souviens malgré moi des grandes marques d'amitié prodiguées aussi au Roi Louis-Philippe et suivies, à quelques années de là, de dispositions bien peu amicales. Il est vrai que cette fois les deux nations ont combattu ensemble, et l'alliance, cimentée sur les champs de bataille, sera, j'espère, plus intime. »

L'Empereur en Angleterre.

D'un autre ami, dans le même ordre d'idées :

Le sort de la dynastie lié à celui de la guerre.

« La lutte de l'influence des Russes contre celle de la France et de l'Angleterre a pris de telles proportions qu'il est bien difficile de reculer ; si vous aviez le dessous en Crimée, l'Allemagne se montrerait menaçante contre nous, et c'en serait fait de la famille Napoléon sur le trône de France ; c'est donc une affaire où, à tout prix, il faut avoir un succès quelconque ; notre Empereur et l'Angleterre ne reculeront devant aucun sacrifice. On dit que l'on vous envoie quarante mille hommes de renfort ; les Anglais, de leur côté, font ce qu'ils peuvent : leur marine est formidable et de nature à tenir en échec toute l'Europe maritime ; c'est une lutte à mort dans laquelle on n'est, d'aucun côté, disposé à céder. L'opinion de la majorité est que nous devons tout faire pour triompher. Le nouvel emprunt va se couvrir avec une facilité inconnue jusqu'alors, ce qui s'explique par la très grande prospérité du pays et par le peu d'inquiétude que donne une guerre si lointaine. Nous savons que lord Raglan est mort : c'est un fameux débarras pour vous. Peut-être cette mort brisera-t-elle le talisman qui vous empêche de prendre Sébastopol. »

Passons à la thèse opposée :

Mardi, 3 juillet.

« Quand nous arrivera-t-il d'être de nouveau réunis ? Peut-être le savez-vous mieux que nous, vous qui êtes sur le théâtre même de l'action, qui vous pouvez rendre compte des difficultés, des chances de succès et de l'issue probable de la lutte. Puis à la façon si habile dont on a conduit le côté politique de toute

cette affaire, il faut bien vous dire que c'est à vous seuls qu'il appartient d'en faire sortir la paix. A Vienne, on avait la paix dans la main, quand l'Autriche a fait des propositions fort raisonnables et qui avaient paru telles à lord John Russel et à Drouhyn de l'Huys, qui connaissaient très bien tous deux la question. Mais ici on a cru que l'armée saurait mauvais gré de sonner l'heure de la retraite avant la prise de Sébastopol, et à Londres, le *Times*, qui a déjà imposé l'expédition de Crimée, a encore imposé la continuation de la guerre, trouvant très commode pour l'Angleterre de faire couler le plus de bâtiments possible, en faisant tuer le plus de Français possible ; sans compter notre marine qui s'use et se détruit au métier qu'on lui fait faire. C'est d'un douteux profit. — Voilà donc lord Raglan enlevé à son tour, il aurait pu mourir un peu plus tôt sans faire de tort à personne. Au train dont vont les Anglais, il ne leur restera plus beaucoup de généraux. Ils feraient bien mieux de revenir tous chez eux et d'imiter leurs camarades de la flotte Baltique qui, à ce qu'il paraît, reprendront bientôt le chemin de Plymouth et de Portsmouth, sans avoir rien pu entreprendre contre les fortifications de l'ennemi.

La paix possible écartée.

L'Angleterre impose ses vues.

« Il paraît qu'on a trouvé partout les Russes armés jusqu'aux dents, leur côtes hérissées de canons, des camps retranchés pleins de troupes sur les points les plus vulnérables, des bâtiments coulés dans les passes de leurs ports, et une telle quantité de chaloupes canonnières et de batteries flottantes (comme les nôtres) qu'on n'ose pas aventurer celles-ci seules (or les gros vaisseaux ne peuvent pas les suivre là où elles

Ce qu'il faut penser de la Russie colosse aux pieds d'argile.

sont destinées à opérer) dans la crainte de les voir enlever à l'abordage par les Russes. Pour un *colosse aux pieds d'argile,* il semble jusqu'à présent que la Russie se défend assez bien. Comment n'a-t-on pas compris qu'autant ils étaient faibles une fois sortis de chez eux (et c'est pour cela qu'il était si facile de défendre Constantinople et de sauver la Turquie), autant ils seraient capables de résister sur leur territoire. »

Comment ne pas citer ce billet d'un ancien combattant de la Moskowa, qu'une dure expérience passée faisait s'intéresser au bien-être de nos hommes ?

« Ce brave Rességuier, peu ou pas guéri de sa fièvre, nous quitte ce soir pour retourner à son poste près de vous. Tous nos vœux l'accompagnent et je ne veux pas le laisser partir sans vous envoyer nos meilleurs souvenirs. Vous nous donnez tous ici une inquiétude diabolique que vous autres n'éprouvez pas, si j'en juge par la manière de ce que je ressentais, lorsque, jeune comme vous, j'étais en présence des papas de vos adversaires actuels... Sans vantardise, nous valions mieux qu'eux ; c'est ce qui vous arrive aussi, j'en suis sûr ; les belles journées de l'Alma et l'Inkermann le prouvent. Aussi jamais une nation n'a choyé ses défenseurs comme la nôtre le fait aujourd'hui. Il faut que je vous prie de m'aider pour que je n'aie pas l'air de me contenter de le dire ! M^me^ de Vatry et moi avons eu un grand plaisir à envoyer comme don aux

Russes et Français en 1812 et en 1855.

marins du *Montebello* et aux braves chasseurs de Morris, quinze douzaines de dalmatiques ou chemises de flanelle : l'État-Major de Paris m'en a accusé réception dans le milieu de janvier, et ce matin même, j'ai lu une lettre de l'amiral Bruat, qui me dit n'en avoir pas vu encore une seule ! Tâchez donc de me dire ce qu'est devenu cet envoi assez volumineux ! . . . . . .

Un envoi de chemises de flanelle.

« Connaissez-vous un de mes vieux frères d'armes, le comte Gustave de Grasse, descendant du fameux amiral, sous lequel mon père fit ses campagnes de mer ? Il contracta envers sa famille une dette de reconnaissance qui date d'un siècle. »

Enfin j'apprenais la publication de l'article du duc d'Aumale sur les Zouaves et les Turcos.

« Tout ce qui touche à l'armée a maintenant un vif intérêt ; aussi ai-je lu avec un sentiment de curiosité un article sur les *zouaves,* qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* — du 15 mars, je crois. Je n'ai pas tardé à savoir que l'auteur était M. le duc d'Aumale qui paie ainsi dignement un tribut d'éloges à ses anciens camarades. Je dois ajouter que l'auteur a, dans son récit, fait une mention honorable du capitaine Bocher. C'est un souvenir que tu dois au siège de Zaatcha et à la narration que tu as publiée. Sous la plume d'un exilé, ce compliment m'a paru digne d'être rapporté. Peut-être aurais-tu déjà connaissance de cet article. »

Je ne saurais terminer sur un souvenir plus réconfortant au milieu des épreuves que nous traversions.

CHAPITRE XIII

SUITE DE MON JOURNAL. — SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL PÉLISSIER.

Le général Pélissier, commandant du 2e corps, avait été indiqué au gouvernement, par celui dont il était le lieutenant, comme le plus capable d'exercer la direction suprême. L'opinion de l'armée était en cela d'accord avec son chef. Les antécédents militaires de Pélissier, sa valeur, sa haute autorité sur ses compagnons d'armes, justifiaient cette confiance. Fier, énergique, décidé, il savait tout sacrifier pour le succès, sa propre vie comme celle de ses soldats. D'une grande probité, il ne pouvait transiger ni avec ses opinions, ni avec sa conscience, allant toujours droit à son but sans se préoccuper des autres. Peu aimé du soldat, il savait s'en faire respecter et obéir. Méprisant, par instinct, ceux qu'il n'estimait pas, il aimait, comme tous les esprits d'élite, à s'entourer de gens distingués. Il avait beaucoup d'esprit, et du plus mordant, et en

Caractère du général Pélissier.

abusait souvent avec ses inférieurs ou ses égaux, mais jamais par mauvais cœur : c'était un bourru bienfaisant.

Ses opinions sur les opérations du siège se rapprochaient de celles de l'état-major anglais ; elles étaient loin d'être partagées par Bosquet et Omer-Pacha, deux autorités en la matière.

Ce qui me consola de la démission de notre ancien général, ce fut l'affection, la popularité, la respectueuse sympathie qui le suivirent dans son nouveau commandement. A notre modeste camp, les visiteurs ne désemplissaient pas. Il nous venait plus de monde qu'autrefois à notre quartier général. Noblesse du caractère, élévation des sentiments, sont, malgré tout, les premiers titres à la considération et à l'estime des hommes.

Touchante fidélité d'Omer-Pacha envers Canrobert.

Omer-Pacha, qui par ses talents avait conquis le premier rang dans l'empire des Turcs, après le sultan, en donna à Canrobert une preuve bien touchante. Ne voulant pas survivre, comme généralissime des forces turques, à cette disgrâce de son ami, il résolut de vivre désormais en simple citoyen. Je l'engageais à se retirer à Paris où il serait bien reçu et considéré ; mais sa démission ne fut pas acceptée à Constanti-

nople, il dut insister et mettre son gouvernement en demeure de le remplacer avant un mois. Il venait souvent déjeuner chez le général Canrobert, ne voulait voir que lui et nous invitait à son camp tous les dimanches, n'ayant pas mieux demandé que de servir sous les ordres de mon chef dont il épousait tous les projets, mais ne voulant pas subir les idées de Pélissier, ni surtout celles de lord Raglan.

Expédition et prise de Kertch.

Sous le nouveau commandement, on s'empara de Kertch, à la suite d'une expédition par mer à laquelle tenaient beaucoup les Anglais. Ce plan avait été celui de l'ancien général en chef, qui voulait frapper tous les coups à la fois à l'arrivée de ses réserves : chercher l'armée ennemie à Simféropol par la vallée de l'Alcoutcha, attaquer en même temps Kertch, Caffa, les établissements russes de la mer d'Azof ; faire une diversion sur le plateau d'Inkermann, et attaquer de front les ouvrages avancés de la place. De longue date, il y avait pensé.

Combat de Tracktir. Tchernaïa, Mai 1855.

Une assez belle affaire eut lieu sur la Tchernaïa. Le général Canrobert, qui avait le commandement de cette expédition, eut tout le mérite du succès ; nous avions marché toute la nuit afin de surprendre les Russes à l'aube.

Le général Morris commandait la cavalerie qui donnait pour la première fois, car elle ne pouvait jouer qu'un rôle très effacé pendant les opérations du siège.

Parties de notre camp du plateau d'Inkermann à minuit, infanterie, cavalerie et artillerie étaient, à deux heures du matin, réunies dans la plaine, devant les feux de bivouac russes. A trois heures, le mouvement commençait. Les avant-gardes ennemies, averties ou prévenues par le bruit de notre marche, se replient. Nous passons la Tchernaïa au pont de Tracktir et le combat se poursuit au delà, jusqu'à une forte redoute qu'occupaient les Russes et que nous détruisons. Depuis cette affaire, nous restâmes les maîtres de toute la plaine qui s'étend des environs de Balaklava aux bords de la Tchernaïa, ce qui nous donnait l'accès dans la vallée de Baïdar, que nous ne devions pas tarder à investir.

Enlèvement du Mamelon Vert et des Ouvrages blancs. 8 juin 1855.

Nous eûmes, dans la nuit du 8 juin 1855, à la droite de nos attaques, une affaire très chaude : l'enlèvement du Mamelon Vert et des ouvrages Blancs. Le général Canrobert voulait éviter cette série de combats meurtriers, qui devaient finir par nous faire prendre Sébastopol, mais sans détruire l'armée russe. A son avis, une

victoire remportée sous les murs de Simféropol nous rendrait d'un seul coup maîtres de la Crimée et terminerait la guerre. Ne pouvant décider les Anglais à sortir de leur camp, il fallait bien se résigner à procéder par assauts successifs.

Pourquoi cette tactique des assauts successifs.

Jusque-là nous n'avions dû nous occuper que des ouvrages de contre-approche, c'est-à-dire extérieurs à l'enceinte bastionnée de la place, et déjà, pour les enlever, nous avions fait des pertes énormes. A ce combat, 3 à 4.000 hommes avaient été couchés par terre ; et à l'avant-dernier, du côté des attaques de gauche, nous avions compté près de 3.000 tués ou blessés. Si cela avait dû continuer, nous aurions perdu 30 ou 40.000 hommes avant d'en finir avec les intrépides assiégés. Voici, en effet, comment les choses se passaient. Une division d'infanterie de 7 à 8.000 combattants, renforcée de troupes de réserve, se massait derrière les parallèles les plus rapprochées des ouvrages que l'on devait attaquer. A un signal donné, après un feu d'enfer dirigé contre la défense, tout le monde sortait pour ainsi dire de dessous terre ; officiers et soldats s'élançaient pêle-mêle contre les retranchements ennemis. Si, malgré l'audace et la valeur des assaillants, on ne réussissait pas la première fois, on revenait précipitamment

Pertes élevées dues à ces combats.

derrière les parallèles ; puis on repartait sous une fusillade et une mitraillade épouvantables, sans s'inquiéter des morts ni des blessés. On finissait par réussir. L'officier ne joue dans ces moments qu'un rôle secondaire et l'art militaire n'y est pour rien ; c'est affaire de courage et d'élan des soldats. Sous ce rapport, nos hommes ne le cédaient à ceux d'aucune armée. Avec une faible distribution d'eau-de-vie et de café avant le combat et quelques bonnes paroles que nos officiers savent si bien trouver dans leurs âmes guerrières, il n'en faut pas plus pour rendre les Français capables des efforts les plus héroïques.

Cette attaque du Mamelon Vert ayant eu lieu sur un théâtre très restreint, deux divisions seulement y avaient été engagées ; aussi n'avions-nous pas eu à nous en mêler ; mais j'eus une grande anxiété pendant cette formidable canonnade qui dura la moitié de la nuit, sachant mon frère Alfred dans cette bagarre. Heureusement, dès le matin, je fus renseigné sur son compte ; toutefois je fus très éprouvé par la mort du brillant Lavarande. Je l'avais connu à Zaatcha et à Narah ; je le voyais presque tous les jours, car il était des fidèles de Canrobert, qui lui disait la veille même : « Je n'ai jamais oublié l'inscription gravée sur la porte du

Mort de Lavarande.

cimetière de Senlis : *Hic arguantur vanitatis præterita*, « C'est ici que toutes les vanités de ce monde auront à rendre leurs comptes ! » « C'est par cette porte qu'il nous faudra passer tous, un peu plus tôt, un peu plus tard », ajoutait-il. Et la conversation se traînait sur ce terrain peu gai. Qui se serait douté qu'au drame sanglant du lendemain, notre digne et vaillant ami serait une des premières victimes ! Il fut coupé en deux par un boulet.

La vallée de Baïdar.

Avant l'affaire du 7 juin, nous avions pénétré dans la vallée de Baïdar qu'occupaient les Russes. La division de Canrobert et la cavalerie du général Morris avaient été chargées de cette facile expédition.

Partis de nuit, nous surprîmes les postes ennemis qui se replièrent successivement à notre approche. Nous entrâmes par une belle route dans cette vallée délicieuse ; villages, maisons de postes étaient abandonnés ; voici les bois du prince Woronzoff, puis une jolie maison de plaisance, sorte de rendez-vous de chasse ; enfin, vers les dix heures du matin, arrivée à un village tartare (Baïdar) dont les habitants, bien sales et fort laids, nous apportèrent, dans des charrettes, du vin pour toute

la colonne expéditionnaire. L'occupation de toute cette vallée nous fournit mille ressources, des fourrages pour nos chevaux, du bois pour l'hiver ; elle nous ouvrait le chemin de Simféropol.

Déjeuner offert par Omer-Pacha au monastère de Saint-Georges.

Un jour, Omer-Pacha, toujours désireux de nous être agréable, nous offrit à déjeuner ; ce fut au monastère Saint-Georges. Le repas fut servi sous des arbres séculaires, d'où l'on jouit d'une vue étrange sur la mer Noire et sur des roches aux formes bizarres et sombres se dressant non loin du rivage. Rien n'étant prêt pour le repas, comme c'est assez l'habitude, il nous fut permis de visiter la chapelle où se chantaient les offices de l'Eglise grecque. Je fus témoin d'un fait singulier. Je me suis trouvé, auprès des généraux Canrobert et Omer-Pacha, assistant à un *Te Deum* et aux prières chantées par l'archimandrite et les moines du monastère pour le succès des armées russes et la plus grande gloire de leur empereur, et cela pendant que nos canons tonnaient contre leur ville... C'était un dimanche. Comme le matin nous avions rempli, dans nos camps, nos devoirs religieux envers le Dieu des armées que nous invoquions, nous ne pouvions trouver mauvais que les Russes en fissent autant.

Officiers russes prisonniers invités à la table des Français.

Ce même jour, les officiers prisonniers, à la suite de l'enlèvement du Mamelon Vert, furent invités aux différentes tables d'officiers français. A voir la cordialité qui régnait dans ces réunions, le désir que l'on avait d'être agréables à ces étrangers, on ne se serait pas douté que l'on était en guerre avec eux. Rien ne prouvait davantage les sentiments de sympathie qui régnaient entre les deux peuples. Ils apprenaient alors à s'estimer, pour s'accorder et s'entendre sur des questions que nous réservait l'avenir. Toute cette guerre ne fut qu'un sacrifice fait à l'alliance anglaise, si indignement méconnue par l'opposition du temps du roi Louis-Philippe.

On s'en rendait compte aussi bien en Crimée qu'à Paris, où c'était une opinion assez répandue. Voici une lettre qui le prouve :

Paris, samedi 8 juin 1855.

« Hier, j'ai été faire une visite, à ton intention autant qu'à la mienne, au grand et bon baron de S... Ses renseignements comme ses impressions diffèrent tout naturellement de ceux qu'on nous donne ici. Voilà bien longtemps que j'entends dire que pour les ennemis les distances sont infranchissables, que les steppes sont sans eau l'été, les routes défoncées l'hiver, les provisions épuisées, les populations ruinées, la noblesse mécontente ; en réalité, je les vois augmenter sans cesse leur armée et envoyer renforts sur renforts. Aussi je commence à être incrédule ;

La situation là-bas.

je soupçonne parfois le gouvernement d'exagération même de mensonge, d'autant plus que ce qu'on nous laisse voir des dépêches anglaises diffère singulièrement des nôtres, et parle d'une bien plus triste façon des difficultés rencontrées et des pertes subies par les armées alliées. Ainsi, hier, un rapport du général Simpson avouait que les Russes venaient de recevoir de nouvelles troupes (deux divisions de grenadiers), qu'un pont de bateaux était construit dans la rade de Sébastopol, et que des milliers de travailleurs augmentaient les fortifications du côté Nord, qu'enfin on devait s'attendre à de nouvelles attaques sur les lignes de la Tchernaïa. Il est vrai que nous avons depuis des dépêches télégraphiques, postérieures de douze jours, qui ne signalent pas de nouvelle attaque ; en revanche, vous avez brûlé un vaisseau russe ! Il ne reste donc plus grand'chose de cette flotte formidable. Pourquoi Messieurs les Anglais ne sont-ils pas satisfaits ? Et si l'on était un tant soit peu raisonnable, quelle serait maintenant l'objection sérieuse à un honorable accord ?

« Il semble qu'on a assez versé de sang, assez consommé d'argent, de plomb, de fer, accumulé assez de ruines pour la satisfaction des amours-propres nationaux et individuels... Mais on continue les envois d'hommes, les dépenses de millions, et rien n'indique qu'on soit arrivé à des idées plus humaines et plus justes. Les Anglais sont décidément le peuple politique par excellence, ils ont su ce qu'ils faisaient en obligeant leur souveraine à venir à Paris. Ils ont causé à notre souverain, à nous, un plaisir que rien n'effacera, ils l'ont enchaîné à leur cause d'une manière invincible et

définitive. Tout ce que voudront nos alliés, nous le ferons, nous le subirons, nous le trouverons parfait. Seulement là où ils mettent un écu, nous en mettons deux, et trois hommes par-dessus le marché. — Donc, vous continuerez de veiller, de combattre, de souffrir ; ce n'est pas d'ici que vous viendra le remède ou la fin de vos maux : on finit par vous oublier. A peine si vos familles savent ce que vous faites et s'en souviennent: un an, dix-huit mois, c'est trop long pour l'égoïsme public ! C'est déjà beaucoup pour la curiosité, qui se fatigue à moins. — En France, la récolte est décidément mauvaise, pire que celle de l'année dernière. Tout l'hiver le pain sera très cher, pas de vin, pas de cidre. Mais la presse est muette, la gendarmerie est bien montée, et à Paris les ouvriers travaillent tout en murmurant, et le Crédit mobilier monte encore plus rapidement que le Louvre ! En dehors de cette valeur privilégiée et des chemins de fer autrichiens, la Bourse est à peu près nulle ; la rente, le nouvel emprunt restent stationnaires. Les sages (mais la sagesse a toujours tort depuis si longtemps !) continuent de prédire une réaction prochaine. »

Echec du 18 juin.

Le 18 juin 1855, grave échec ! Malgré les avertissements de Canrobert, qui avait précisément donné sa démission pour ne pas être l'exécuteur d'un plan que lord Raglan était seul à conseiller, on voulut donner l'assaut à la place ; mais on fut très cruellement repoussé.

Trois colonnes, commandées par les généraux Mayran, Brunet et d'Autemarre, furent lancées

au petit lever du jour, un peu au hasard, sans qu'on connût bien les obstacles que l'on allait rencontrer. L'artillerie de la place et la mousqueterie des Russes, cachées derrière les parapets, les foudroyèrent avant qu'elles aient eu le temps d'arriver à des fossés infranchissables. La tête de colonne de la division d'Autemarre parvint seule à pénétrer dans les premiers ouvrages à droite de la tour Malakoff, mais sans pouvoir y rester.

Voici ce qu'on en pensa à Paris.

Samedi 30 juin.

Canrobert et Pélissier.

« On a été fort déconcerté, et assez inquiet, quand on a appris ici l'insuccès du 18. On s'était fait bien vite, avec notre légèreté et notre mobilité habituelles, à l'idée que tout allait marcher de succès en succès, par le fait que le général Pélissier succédait au général Canrobert. Il n'a fallu qu'une déception pour modifier bien vite les opinions et les espérances. Quand on a su que le général en chef, après l'attaque manquée du 18, se mettait à faire des cheminements contre Malakoff, et à reprendre la pioche et la pelle au lieu du fusil, on s'est dit : « Mais pourquoi ne l'avoir pas fait plus tôt ? S'il était possible et nécessaire de s'approcher davantage des ouvrages à enlever, pourquoi avoir sacrifié inutilement 3 à 4.000 soldats ? » Bref, le général Canrobert était trop prudent ; voici Pélissier aujourd'hui qu'on accuse de témérité ! — On dit, d'un autre côté, qu'il y a désaccord entre le général en

chef et le gouvernement, que le télégraphe n'apporte pas de réponse à toutes les questions qu'il adresse, ni à tous les ordres qu'il transmet, et que l'accord est aussi difficile à maintenir entre les Tuileries et Kamiesch, qu'entre Kamiesch et Balaklava. Puis voici juillet qui arrive, le mois des grandes chaleurs et des maladies. Sera-t-on plus heureux cette année que l'année dernière à pareille époque ? Les journaux disent que le choléra est apparu à Constantinople et au camp. Dans quelle proportion sévit-il dans vos rangs ?

. . . . . .

« L'éternelle histoire de la roche tarpéienne est vraie pour tout le monde, et surtout pour les militaires. Voici le général Pélissier qui en fait l'expérience à son tour. Depuis la malheureuse affaire du 18, on commence à douter de ses qualités militaires et à craindre sa témérité, son trop grand mépris pour la vie des hommes. — On n'a pas trouvé ses dépêches écrites avec la modération et la mesure convenables. Pourquoi nous dire, le 20, que l'ennemi *a pris peur,* et a tiré dans le vide une partie de la nuit... D'après ton ami Seebach, le général qui commande le génie à Sébastopol aurait, dit-on, répondu sur sa tête que les Français n'y entreront pas. »

Echec des Anglais devant le Grand Redan.

Les Anglais qui devaient tant s'emparer du Grand Redan, purent à peine sortir de leurs tranchées, le terrain à découvert étant sillonné par la mitraille.

Mort des généraux Mayran et Brunet.

Toutes ces troupes d'attaque revinrent, après avoir éprouvé des pertes telles qu'elles auraient suffi pour dégoûter pour longtemps des soldats moins aguerris que les nôtres ; les têtes de colonne surtout furent écrasées. Les généraux de division Mayran et Brunet furent tués, des généraux de brigade blessés. Nous perdîmes bien dans cette affaire 7 à 8.000 hommes, ce qui était énorme pour le peu de monde engagé. Le général Canrobert ne s'y était pas trompé. Après l'épreuve, suivant lui, décisive de l'ouverture du feu (au mois d'avril) qui n'avait pu ruiner les défenses de la place, il avait renoncé à l'attaque de front et voulait tourner la difficulté par une marche hardie sur les derrières de l'armée russe. Lord Raglan ne voulut pas le suivre dans cette voie, prétendant qu'il n'y avait pas de moyens de transports et que, puisqu'on avait commencé le siège, il fallait le finir. Mais il ne s'offrait de prendre ni le Mamelon Vert, ni les Ouvrages Blancs, ni surtout Malakoff.

Je me trouvais à l'enlèvement des morts, le surlendemain de l'affaire du Mamelon Vert ; les officiers russes furent pleins d'égards et de courtoisie. Je remarquais parmi eux un des aides de camp du général Luders, que connaissait Galliffet.

Je vis, au camp de la cavalerie, si différent

du nôtre par ses avantages, Rességuier qui était toujours bien portant et gai. Le général Féray, gendre du maréchal Bugeaud, commandait une des brigades. M'ayant connu en Afrique, il manifestait le désir de me voir très souvent.

Au camp de la cavalerie. Rességuier et le général Féray.

L'insuccès de la journée du *18 juin* avait fait réfléchir les plus impatients. Le général Pélissier finit par adopter le système méthodique de l'attaque des places, d'après Vauban ; si l'on veut réussir en ce monde, c'est toujours aux grands maîtres qu'il faut en revenir. Jamais on ne justifiera cette dernière aventure. Il fallait être enivré par des succès passés, dont les résultats avaient été bien exagérés, pour s'engager et d'une manière si téméraire.

Le plan de campagne de Canrobert tranchait la difficulté ; on négligeait la place de Sébastopol, véritable camp retranché de premier ordre, pour atteindre l'armée russe dans ses points les plus vulnérables. On pensait avec raison qu'il ne fallait pas se buter contre une difficulté, quand elle paraissait sinon insurmontable, du moins pleine de hasards et de périls.

Le plan de campagne de Canrobert.

Nous ne nous entendions pas avec les Anglais. Déjà, quand il s'agissait de notre salut commun, nous n'y parvenions pas. Ils manquaient d'en-

Désaccords continuels avec les Anglais.

train, de confiance, semblaient se réserver, comme s'ils doutaient de leur propre force, et en définitive, ne faisaient presque rien, réduits qu'ils étaient aux attaques de la place, au point d'y jouer un rôle insignifiant. Leur armée était faible en effectif et incapable de se mouvoir, sinon de bien se battre. Malgré tout, ils étaient les plus enragés pour la guerre, pour la prise de Sébastopol, et surtout pour la destruction de la flotte russe. Nous, Français, nous fûmes bien avancés après : on leur attribuait tout haut nos ennuis, nos lenteurs, nos insuccès ; et l'on n'avait peut-être pas tort.

Le choléra.

Le choléra nous éprouvait cruellement. L'armée sarde avait commencé par payer son tribut, elle perdit un de ses généraux, modèle de l'honneur et du devoir ; mais c'était encore les armées anglaise et française qui souffraient le plus. Lord Raglan mourut. Grande impression sur les Anglais, qui avaient déjà tant de motifs de découragement. Les manières de grand seigneur de lord Raglan, son air affable et digne, sa tenue soignée, faisaient de lui le type du général en chef vénéré et vénérable d'une armée véritablement aristocratique. Jamais sentiment vulgaire n'avait dû entrer dans l'âme de ce vrai gentilhomme. Sa naissance,

Mort de Lord Raglan

ses services (il avait perdu un bras à Waterloo), tout, en lui, commandait le respect. Sous ce rapport, il fut difficilement remplacé ; mais, comme général en chef, il n'était plus à la hauteur de ses importantes fonctions. Ses qualités d'homme privé étaient encore un inconvénient dans ses rapports avec les généraux des armées alliées qui, par un excès de déférence pour sa personne, craignaient de heurter de front ses opinions et sa volonté.

J'avais eu souvent l'honneur d'être admis auprès de lord Raglan quand mes fonctions m'appelaient au quartier général anglais ; j'en reçus toujours le plus bienveillant accueil et ce fut là un de mes intéressants souvenirs de Crimée.

En juillet notre division était toujours sur les hauteurs qui dominaient la Tchernaïa. De fortes reconnaissances furent faites par l'ennemi en vue de nos avant-gardes. Des déserteurs assurèrent qu'une attaque générale était méditée contre nous et annoncée dans l'armée russe, notre insuccès du 18 juin les ayant fort encouragés. Notre temps se passait, au camp, en tournées et visites de postes avancés ; puis venait le travail de correspondance, qui reprenait ensuite dans la soirée. Je me sentais particulièrement attiré, dans mes heures de liberté, vers le

Mes relations avec le général Bosquet.

Son état-major. Colonel de la Tour-du-Pin

général Bosquet, qui avait un état-major composé d'officiers d'élite. Le brave colonel de la Tour-du-Pin, que nous appelions le marquis de la Tour de Malakoff, ne nous quittait pas. Sa tente était auprès de la mienne ; nous pouvions nous parler et nous voir à chaque heure du jour, et aussi la nuit, lorsque nous devions nous tenir éveillés. Je me félicitais beaucoup de ce voisinage, qui me mettait en relations faciles avec le type le plus original de notre armée. Figurez-vous l'âme d'un preux dans un corps maigre, chétif, infirme. Sourd et presque aveugle, il n'en était pas moins partout, au premier rang des combattants, et jugeait tout avec une supériorité prodigieuse. La guerre était sa passion ; quant à sa vie, il avait toujours entendu la sacrifier.

Pélissier et Canrobert Singulier ordre du premier au second.

Notre division avait quitté les bords de la Tchernaïa pour remonter sur le plateau de Chersonèse, devant la tour Malakoff, que d'autres n'avaient pu enlever et que l'on nous destinait. Tant qu'on avait pu craindre une entreprise des Russes du côté de la Tchernaïa, ou lorsqu'on avait eu la pensée de tourner l'armée ennemie pour investir Sébastopol, on nous avait laissés campés sur les bords de cette rivière ; mais maintenant que l'on s'en tenait aux opérations du siège, malgré l'insuccès du 18 juin,

on nous rappelait pour nous charger d'une difficile et périlleuse besogne. Je ne m'en plaignais pas, quoique étant sans illusion sur les chances que je courais ; mais je trouvais assez surprenant que le général Pélissier chargeât le général Canrobert de l'attaque et de l'assaut de la tour Malakoff, lorsque précisément Canrobert s'était démis de son grand commandement pour n'avoir pas voulu le faire exécuter par d'autres, préférant des opérations en rase campagne qui utilisaient nos 8 à 10.000 hommes de cavalerie, condamnés autrement à l'inaction, et qui nous auraient assuré la possession de la Crimée en moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour prendre seulement Malakoff. En un mot, on voulait faire exécuter par le général Canrobert, comme simple divisionnaire, ce qu'il avait lui-même condamné comme général en chef.

Première garde du général Canrobert à la tranchée.

Les Piémontais et les Turcs n'avaient pas, depuis 2 mois, perdu un seul homme par les feux russes, quand nous avions près de 20.000 victimes. Toujours nous tirions les marrons du feu et d'autres les mangeaient. Dans nos petits combats ou reconnaissances du côté de la Tchernaïa, les divisions françaises étaient en première ligne, les Piémontais venaient

ensuite, puis les Turcs, qui avaient soin de se tenir à grande distance.

Le général Canrobert montait sa première garde de tranchée. Ses ordres étaient donnés avec la clarté parfaite qui marquait sa connaissance des choses du métier. Tout avait été prévu par lui dans les plus petits détails, et si l'on avait été surpris, ce n'eût pas été faute de précautions et d'avertissements. Qu'on est heureux d'avoir de tels hommes dans les armées ! Ajoutez à ces mérites les grands exemples d'abnégation et de patriotisme qu'ils nous donnent. D'après les travaux faits par l'artillerie et par le génie, on ne pouvait commencer une nouvelle tentative avant une quinzaine de jours.

Le corps de lord Raglan à bord du *Caradoc*.

A ce moment eut lieu une cérémonie touchante : la translation du corps de lord Raglan à bord du vaisseau *le Caradoc,* qui devait le ramener en Angleterre. Le cercueil, recouvert du drapeau anglais, était placé sur un canon, traîné par 8 chevaux d'artillerie. Les 4 généraux en chef des armées alliées marchaient à côté avec les commandants des deux flottes. Puis, venaient tous les états-majors et les détachements de chaque arme, marchant entre deux files de soldats échelonnés depuis le quartier général anglais jusqu'à la mer. Que de tristes

pensées, quels sujets de méditation pendant ce long et imposant convoi ! Les généraux en chef des premiers jours de cette guerre, lord Raglan, Saint-Arnaud, enlevés à leurs soldats ! L'Empereur de Russie ne voulant pas survivre à la défaite de ses armées ! La mort, comme la foudre, qui frappe d'abord les plus grands arbres, semble choisir de préférence les hommes qui s'élèvent au-dessus de leurs semblables.

Le prince Edouard accompagna le corps de lord Raglan en Angleterre. Je profitai de son obligeance pour écrire au duc d'Aumale. C'était bien le moins que ce prince exilé, qui eût été si fier et heureux au milieu de nous, eût un souvenir d'un de ses anciens compagnons d'armes de l'armée d'Afrique. Je publierai un peu plus loin la réponse que je reçus du prince.

Mes deux frères Amédée et Alfred réunis à moi, juillet 1855.

J'eus, en juillet 1855, une grande satisfaction : mon frère Amédée, qui était de retour en Crimée depuis quelque temps, avec son vaisseau *le Navarin,* avait pu me rejoindre à notre camp. Alfred vint nous y retrouver. Un moment, nous nous trouvions tous les trois à la tranchée devant Malakoff : Alfred avec la Garde, Amédée comme marin et moi avec mon général.

Aperçu de notre service de garde.

Quelques détails sur notre service de garde : chaque jour une division entière formant un effectif de 7 à 8.000 hommes, venait occuper les ouvrages d'attaque. Il ne suffisait pas de les construire pour se mettre plus ou moins à couvert des feux de la place en s'avançant vers elle ; il fallait encore empêcher que les assiégés ne nous en délogeassent, ce qui eût été de l'ouvrage, du temps et bien des hommes perdus sans profit. Aussi bourrait-on toutes les tranchées de troupes prêtes à combattre.

Départ le matin à 7 heures, après avoir pris le café et mangé la soupe ; arrivée de 7 à 8 heures au poste désigné ; nous restions là 24 heures sans bouger, exposés à tous les feux de l'ennemi, qui, s'ils ne nous touchaient pas, n'en étaient pas moins inquiétants et ne nous laissaient pas un moment de repos. Des soldats de corvée apportaient, le soir, la soupe et le café ; mais dans quelle conditions ! Nous dormions ensuite comme nous pouvions, accroupis à terre, sans changer de place.

Le général de division qui était de garde à la tranchée se tenait à la batterie dite de Lancastre. C'est de là qu'il dominait tous les ouvrages de l'attaque et de la défense, et qu'il pouvait en apprécier l'ensemble. J'y passais

24 heures tous les trois jours. Dans la journée, par des chaleurs accablantes, le général parcourait à pied toutes les tranchées, pour bien examiner l'état d'avancement de nos travaux, se rendre compte de toutes les positions et se montrer à son monde.

Mon service de 24 heures tous les trois jours à la batterie de Lancastre.

La nuit, on était souvent assez tranquille, mais quelquefois une sortie des Russes nous forçait à prendre les armes et à nous tenir éveillés, et comme on n'était jamais prévenu, on ne dormait guère que d'un œil. Il était rare que le lendemain d'une garde, je n'eusse pas à aller à l'enterrement de quelque officier de connaissance. La vie s'écoulait au milieu des morts ; à l'entrée des tranchées se trouvaient de larges fossés prêts pour les sépultures ; chaque jour on en creusait de nouveaux ; à leur proximité, sur les chemins des tranchées, étaient établies des ambulances. Promenade peu faite pour vous égayer, et cependant personne n'en était ému : on s'accoutume à tout. La Providence donne d'ailleurs aux âmes un moral digne des situations extrêmes qu'elle leur réserve. Le courage n'est pas si rare. Il mérite mieux que ces vaines déclamations dont on croit payer ceux qui souffrent ou qui ont souffert. En temps de guerre, la noble satisfaction que font éprouver la grandeur et l'importance de la tâche relève singulièrement les cœurs.

Mortalité effrayante.

Quelques amis : Galliffet, Hélion de Villeneuve.

A mes gardes de tous les trois jours je retrouvais plusieurs officiers attachés au dépôt des tranchées, et qui restaient là à poste fixe, entre autres Galliffet, qui faisait très bonne figure au milieu de ses anciens. L'esprit gai, vif, original et plein d'entrain, il se portait à merveille. A notre état-major on avait plaisir à le voir. Hélion de Villeneuve, que j'avais connu beaucoup dans le monde, à Paris, où je l'avais laissé secrétaire d'ambassade, était sergent de zouaves devant Malakoff. Je le présentai au général, qui fut on ne peut plus aimable pour lui, comme pour tout officier étranger qui venait visiter nos tranchées et que nous retenions à notre modeste dîner. Lors de l'avant-dernière garde le courrier de France nous apporta le discours du comte de Montalembert, faisant un éloge flatteur et mérité de notre cher général ; une lettre de M^me^ Kalergis, qui lui parlait des sentiments d'admiration et d'estime du comte Molé pour sa personne ; enfin une du ministre, M. Achille Fould, nous annonçant l'état intéressant de l'Impératrice. Ces souvenirs de France apportaient de précieuses distractions, trop rares au milieu de nos durs travaux.

Nouvelles de France.

Je passai une agréable matinée à bord du *Navarin*, vaisseau de 100 canons. Il en était peu dans notre flotte de plus grands, plus beaux

Je passe une matinée à bord du " Navarin "

et mieux tenus. Quand on quittait le plateau de Chersonèse (surtout la partie occupée par notre division, où aucune trace de végétation n'existait, et où on ne respirait que de la poussière et des miasmes délétères), et que l'on se retrouvait dans un milieu où la brise vous apportait un air frais, pur et vivifiant, on éprouvait à la fois bien-être et bonheur relatif qui vous faisaient envier le sort des officiers de marine.

En montant sur ce beau navire, quelle satisfaction ne trouvais-je pas de l'accueil qui m'y était fait, de la distinction des officiers, de la tenue des marins, de leur bonne mine, de l'air de propreté et de l'ordre qui régnait partout. Quelle différence avec l'aspect de nos camps, où les fatigues, les maladies, les blessures, l'usure des vêtements, le manque d'eau et de soins hygiéniques donnaient à ceux qui les habitaient un air si misérable.

Je déjeunai à la table des officiers : elle était servie avec un certain luxe et une sorte de recherche auxquels mes yeux n'étaient plus habitués. Mon frère Amédée était heureux de me recevoir et nous passâmes quelques bons instants à nous rappeler nos souvenirs de famille.

Au-dessous du carré des officiers se trouvait le poste des aspirants, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans. Ils étaient là, criant, jouant, cou-

rant comme des échappés de collège, ne pensant à rien de sérieux, n'ayant aucune responsabilité, s'amusant de tout, les plus heureux de l'armée.

Je quittai le *Navarin* avec regret, il me semblait sortir d'un rêve, le soir en me retrouvant dans notre camp. Ayant, un jour, une mission à remplir auprès du général Pélissier, je fus retenu très obligeamment à déjeuner ; profitant du voisinage, je rendis visite au chef de l'état-major de l'armée, M. de Martimprey, que je voyais presque chaque jour autrefois lorsqu'il venait prendre les ordres de celui auquel il était attaché. Je retrouvai auprès de lui le colonel Jarras et le jeune de Cadore, lieutenant de vaisseau, détaché à notre état-major général pour les relations journalières entre l'armée de terre et l'armée de mer.

Invité à déjeuner par le général Pélissier. Visite à M. de Martimprey

Notre ancien grand quartier général me parut bien embelli. Cette boue noire dans laquelle nous pataugions l'hiver, avait été enlevée ; à la place on voyait des allées sablées, bien entretenues, qui conduisaient à des tentes neuves, à des baraquements proprement construits par les soins du génie militaire. Dans l'une d'elles, d'assez grande apparence, se trouvait servi le déjeuner. On commença par offrir une excellente soupe au lait, grande rareté dans nos camps.

S'apercevant que je l'aimais, le général Pélissier me dit très malignement, quoique très aimablement, qu'il avait pris une vache à Kertch pour m'avoir son lait... Je vis le moment où il allait me dire qu'il avait fait exprès l'expédition de Kertch pour avoir cette bonne bête.

Sa table était beaucoup mieux soignée que ne l'était la nôtre, mais la conversation n'y était pas aussi familière, aussi libre ; on sentait que l'on était sous les ordres d'un chef sévère qui vous observait et ne vous passait rien. Je retrouvai dans ce cantonnement le général Rose, Waubert de Genlis, le colonel Reille, caractère aimable, loyal, dévoué, à qui m'attachaient tant de souvenirs communs du monde et de l'armée ; le jeune Montauban, charmant fils du général d'Afrique, qui était un ami particulier de Pélissier. Le capitaine d'artillerie prince de Polignac faisait également partie de cet état-major si bien composé : c'était un esprit original, très cultivé, mais un peu paradoxal ; son beau-frère, Sosthène de La Rochefoucauld, vint chercher dans la vie des camps une diversion à un trop légitime chagrin. Je le vis quelquefois et s'il n'eût pas été en si grand deuil, je lui aurais rappelé les fêtes qu'il nous avait données à Paris dans des jours plus heureux.

Général Rose,

Waubert de Genlis,

colonel Reille,

Montauban,

Prince de Polignac,

Sosthène de La Rochefoucauld.

Invitation chez le général La Marmora.

Le général La Marmora m'ayant également invité, j'allai aussi chez les Sardes. Le hasard seul avait multiplié pour moi ces occasions de distractions en aussi bonne compagnie, et j'étais heureux d'en profiter. Rien de plus simple et de plus modeste que la table de l'état-major sarde. Les officiers, distingués d'esprit et de manières, sans prétentions, sans embarras, remplissaient très bien leurs devoirs.

Général Cialdini.

Le général Cialdini, militaire ferme, énergique, dont on faisait le plus grand cas, était parmi eux. Je retrouvais aussi le duc de Dino,

Duc de Dino.

commissaire français auprès de cette armée si bien commandée. La Marmora ne le cédait à aucun des nôtres en bravoure et en qualités militaires ; vigilant, infatigable, il était levé le premier et inspectait tout avant personne. Par l'activité et le mouvement qu'il se donnait, on voyait son désir de faire valoir ses soldats et de les rendre dignes de ceux auprès desquels ils combattaient. S'il me fit l'accueil le plus cordial, j'en rapporte tout le mérite aux sentiments de sympathie et d'estime qu'il professait pour les Français, et particulièrement pour celui qui en était si digne et que je n'ai pas besoin de désigner autrement.

Si les officiers étaient jeunes dans l'armée sarde, les nôtres n'étaient guère plus âgés ; c'est

ce qu'il faut pour la guerre. Les premiers divisionnaires, Canrobert et Bosquet, n'avaient pas beaucoup plus de quarante ans ; les généraux de brigade, Trochu, Espinasse, Saint-Paul, Cler, Frossard, Bourbaki, étaient loin de les avoir. Le plus âgé de beaucoup était Pélissier, qui en avait soixante. Force, santé, énergie, courage sont les compagnons inséparables de la jeunesse.

Il semblait que l'on ne pensât plus au siège, et cependant les travaux de tranchées, de mines se continuaient mieux que jamais, au milieu de petits combats si souvent répétés qu'il est inutile d'en parler.

Une parallèle à 180 mètres des défenses de la place.

Après 5 semaines de travaux on arriva à faire une dernière parallèle à environ 180 mètres des défenses de la place. A cette distance, le danger augmente par la facilité qui est offerte à l'ennemi de vous envoyer force obus et paquets de mitraille ; et ses boulets traversent très bien les épaulements en terre derrière lesquels on se croit à l'abri. De plus, je l'avais remarqué, cette parallèle, derrière laquelle on devait couvrir les colonnes qui monteraient à l'assaut, était parfaitement en vue des batteries russes de l'autre côté de Sébastopol ; aussi quand on recommença le feu sur toute la ligne, on ne put guère y rester ;

mais ce ne fut pas tout ; de cette parallèle, il fallait aller jusqu'au fossé de Malakoff, combler ce fossé qui avait été fort agrandi et passer par-dessus le parapet en terre où l'on pouvait difficilement faire brèche. Une fois là, il fallait que les têtes de colonnes pussent s'y maintenir sous le feu d'une mousqueterie terrible, sous celui des mille canons de la ville et des vaisseaux dont pas un n'avait été encore endommagé par nos bombes. Peu importait que Malakoff fût miné ; c'était cependant un gros danger. Après Malakoff, il fallait aller plus loin, prendre successivement les autres défenses de la ville jusqu'à la mer, puis tourner les positions de l'armée russe pour être maître de la partie de Sébastopol qui se trouve de l'autre côté de la rade. Et enfin, la ville une fois prise, il ne nous aurait pas été facile de nous en aller. Quels sacrifices d'hommes et d'argent étaient nécessaires pour achever cette guerre !

La Tour Malakoff.

Tout cela pouvait nous mener loin, à moins qu'une paix honorable et promptement conduite ne vînt tirer tout le monde d'embarras. Les sacrifices d'argent ont été connus ; quant aux pertes d'hommes, jamais on ne s'en douterait. Quadruplez le chiffre que les journaux donnaient, et vous serez encore au-dessous de la vérité.

Mort des officiers Romieu et Villeneuve.

Les bâtiments de guerre et de transport ne servaient qu'à ramener en France ou à Constantinople nos malades et nos blessés. Ma division perdit deux officiers, auxquels je m'étais attaché, Romieu et Villeneuve ; le premier fut tué d'une balle au cœur, dans les tranchées, au moment où nous passions près de lui ; le second eut la mâchoire fracassée par un éclat d'obus. C'étaient deux vaillants jeunes gens. A notre dernière garde de tranchée, le général avait fait une tournée très longue et très périlleuse. En retournant à notre poste, il me dit : « Voilà, mon cher ami, comme le chemin de la gloire est semé de douleurs et de ruines. » Mais l'esprit de camaraderie, une estime mutuelle, et surtout ces sentiments d'affection et de dévouement que l'on ne rencontre que dans les armées, nous consolaient et nous soutenaient dans ces dures épreuves.

Rappel du général Canrobert. Août 1855.

Au mois d'août 1855, le général Canrobert fut rappelé en France. Son noble caractère, ses éminents services, comme ses talents militaires, lui avaient conservé dans l'armée un prestige, une autorité morale sans bornes. Il fallut toute une négociation pour obtenir ce départ ; les scrupules d'une conscience si délicate ne purent être vaincus que par un ordre de l'Empereur. Le général Pélissier, par intérêt pour

une santé fort affaiblie, et qui lui était aussi chère qu'à personne, conseilla à son ami un repos momentané, trop justifié d'ailleurs. La réponse fut digne de celui qui la fit : « En acceptant ma rentrée en France, pour cause de santé, je donnerais à l'armée un mauvais exemple, et je me pique de ne lui en donner jamais que de bons. »

Je suis nommé à l'état-major du général Bosquet.

Dans ma tristesse je me consolais en pensant que cette vie si précieuse serait conservée à la France. Elle pouvait en avoir besoin ; elle eut rarement cœur plus dévoué à son service. Comme adoucissement à mon chagrin, on me dit très affectueusement que tout le monde s'était préoccupé de ce que je deviendrais. Je demandai à faire partie de l'état-major du général Bosquet, ami de Canrobert, ce qui me fut accordé.

Témoignage de confiance et d'amitié que me donne le général Canrobert.

Celui que je devais bientôt quitter fut d'une bienveillance extrême pour moi ; il me promit que, s'il était désigné pour un grand commandement, une mission diplomatique ou le ministère de la guerre, il me rappellerait immédiatement auprès de lui. Ce témoignage de confiance et d'amitié me suffisait et m'honorait plus que tout le reste. Il me laissa, en souvenir, son cheval de bataille, blessé à l'Alma, et qu'il montait à Inkermann : l'Empereur à qui le vice-roi d'Egypte

Son cheval de bataille.

l'avait envoyé, l'avait lui-même donné au général, la veille de son départ pour l'armée. Canrobert emmenait avec lui M. de Cornély, son aide de camp, parfait officier d'état-major, et de Molènes, son officier d'ordonnance, écrivain militaire de valeur. Toute la famille qui entourait notre chef fut dispersée. Les choses de ce monde ne vont pas autrement ; il n'y a pas de lendemain.

Le gouvernement fut édifié sur notre situation, dès l'arrivée en France de celui qui était le plus capable de l'en instruire. On ne pouvait cacher que Sébastopol était loin d'être pris et qu'il faudrait encore des hommes et aussi des moyens d'écrasement plus importants.

Le départ de mon chef me délivra d'une crainte continuelle que j'avais pour sa vie. Les adieux les plus flatteurs lui furent faits. Presque tous les officiers généraux et supérieurs, qui n'étaient pas retenus par leur service, l'accompagnèrent jusqu'à la plage. De là, il se rendit, avec le général Pélissier, à bord du *Montebello* où l'amiral Bruat donnait un grand dîner en son honneur.

Adieux touchants.

L'amiral Bruat.

Il se sépara de nous, non sans une pénible émotion. Tandis qu'il montait à bord du bâtiment qui devait le ramener en France, les canons du vaisseau amiral le saluaient à titre d'ancien général en chef de l'armée d'Orient.

CHAPITRE XIV

LE GÉNÉRAL CANROBERT

Que n'a-t-on pas dit et écrit, à l'époque, sur le général ? Ses hésitations, son prétendu découragement, son rappel à Paris, sa présence au milieu de ses électeurs du Lot pendant que Pélissier s'emparait de Sébastopol, autant de sujets de critique passionnée. Erreur des uns, perfidie des autres, ignorance de la plupart, on a pu voir s'accumuler contre lui toutes les injustices. Après un demi-siècle, la vivacité des polémiques s'est peu à peu effacée. L'oubli, qui se fait vite, se comprendrait pour tout autre que moi. Après avoir vu à l'œuvre cet homme d'abnégation, symbole de l'honneur et de l'héroïsme, qui représente le mieux à mes yeux la vieille armée, je lui dois ici mon sincère témoignage d'admiration. J'ai toujours devant les yeux sa figure énergique, franche et spirituelle. Le front haut, le regard brillant, les cheveux bouclés, tous ces détails de physionomie faisaient qu'on ne l'oubliait plus quand on l'avait vu une

fois. Et son attitude fière, sa voix bien timbrée avec un léger accent du Midi qui ne manquait pas d'agrément, J'aurais trop à dire de ses qualités morales. Aussi bien mon jugement sur l'illustre homme de guerre qui m'attacha quelque temps à sa fortune, ressort assez du récit précédent.

Le présent chapitre n'est que pour rappeler ce que pensaient mes amis de Paris, d'opinions d'ailleurs opposées, sur l'événement du jour, la démission de mon chef. Edouard m'écrivait d'Angleterre :

Canrobert jugé par les Princes exilés.

« Tu serais heureux, je t'assure, si tu pouvais entendre comment on parle ici de ton général, avec quelle élévation d'esprit, avec quel désintéressement du cœur on juge sa conduite, la position dans laquelle il s'est trouvé placé, le parti qu'il en a su tirer et enfin la sûreté du coup d'œil avec laquelle il avait jugé les obstacles placés devant lui, et l'insuffisance des moyens pour en triompher. »

A quelque temps de là, nouvel éloge :

« La noble conduite du général Canrobert a été pour la France entière un sujet d'admiration et en même temps une garantie. Tout le monde sait qu'il a rempli la mission la plus difficile, c'est-à-dire conserver l'armée française jusqu'au moment où le temps est venu de s'en servir. Si les choses se passent bien, et que la Crimée soit soumise avant les neiges, nous pensons qu'il reviendra à Paris. Tu ne saurais croire combien je suis fier de te savoir auprès d'un chef

dont le nom est vénéré en Europe à l'égal de ceux dont l'antiquité nous a laissé le souvenir. »

Je glane encore dans ses lettres qui parlent toutes du général, mais la démission de mon chef donne à celle-ci plus d'intérêt encore :

« J'ai bien pensé à toi quand j'ai appris cet inique et imprévu changement de Canrobert. Nous savions que c'était ta nouvelle division, commandée par l'ex-général en chef qui avait donné dans les deux sanglants combats de nuit des 21 et 24 mai. Il me reste à apprendre si tu as pris part à ces attaques dernières et comment tu t'en es tiré. Tout n'est pas profit ni bonheur dans les prétendues merveilles de l'invention humaine, et le télégraphe électrique, appliqué aux choses de la guerre, et manié par le gouvernement avec cette *intelligente* réserve, a pour seul résultat jusqu'à présent d'augmenter les angoisses des familles et de détruire en partie l'intérêt des correspondances ordinaires. Il y a plus de quinze jours que nous savons qu'on s'est battu le 23 et le 24, que nous avons éprouvé des pertes sensibles ; mais de détails, point ; chaque famille attend avec anxiété les nouvelles des siens, et, quand elles arrivent, le matin même le télégraphe nous apprend qu'un nouveau combat vient d'avoir lieu.

La vérité sur le général Canrobert.

« Voici, je crois, la vérité sur le général Canrobert. On savait ici (je parle de l'opinion du monde) que l'armée l'aimait et en faisait le plus grand cas, que le soldat avait pour lui reconnaissance et confiance, et qu'il était juste d'attribuer en grande partie à ses soins, à son activité, à sa manière simple et

Il a su conserver l'armée au milieu de mille épreuves.

affectueuse de traiter la troupe, de vivre avec elle, de la ménager, la conservation, à travers les fatigues et les épreuves, de cette même armée qu'on lui enlevait pour qu'un autre ait tout l'honneur du succès. L'opinion que je te rapporte là n'est pas seulement celle que j'ai entendu exprimer ici, c'est aussi celle des juges *compétents*, de l'autre côté du détroit ! Mais on savait aussi que le jugement n'était pas à beaucoup près aussi favorable chez les gens du gouvernement. Peut-être le général a-t-il eu tort — on l'assure du moins — de donner plusieurs fois dans sa correspondance l'espoir d'un succès qui ne s'est pas réalisé. Aussi sa disgrâce n'a-t-elle pas étonné beaucoup quand on l'a apprise. Pour tout dire, on a trouvé que dans sa proclamation il avait poussé peut-être un peu trop loin la générosité envers celui qui l'a frappé et qui l'avait fait descendre du premier rang — ayant la conscience d'avoir fait son devoir — avec moins de modestie et d'honnêteté, sinon pour lui-même, du moins pour l'armée qui méritait qu'on ne crût pas dans le monde que, mieux commandée, elle aurait pu faire mieux et plus qu'elle n'a fait. Sauf ce reproche de détail, de nuance presque, Canrobert emporte, en quittant le pouvoir, l'estime et le respect de tous ceux à l'opinion desquels il doit tenir. J'ai reçu ces jours-ci des lettres que je ne peux pas malheureusement lui faire lire, mais qui lui prouveraient que ce n'est pas par ses amis officiels et tout-puissants qu'il est le mieux apprécié. Pour mon compte, je te félicite sincèrement de continuer de servir sous un tel chef ! du reste, l'exemple qu'il a donné n'est pas du nombre des exemples dangereux ; l'abnégation, le désintéressement, la grandeur d'âme

n'auront jamais trop d'imitateurs. Pourquoi faut-il seulement que de pareilles qualités soient au service d'un temps et d'un pouvoir si peu dignes de les comprendre ? »

Voici l'opinion d'un homme du métier, du général Marulaz.

Camp d'Osmour, 25 mai.

Explication donnée par le général Marulaz.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien a été grand l'étonnement, non pas en France seulement, mais à l'étranger, en lisant dans le *Moniteur Universel* que Canrobert s'était démis de ses fonctions de général en chef. C'est un fait unique dans son genre, qui a dû assez généralement être mal apprécié par ceux qui ne sont par au courant des affaires, (et le nombre en est grand, surtout depuis que le fameux câble est posé). Le siège de Sébastopol est un très rude boulet, que nous traînons depuis longtemps. Le général en chef a donc dû avoir souvent la pensée de chercher à faire une diversion pour diminuer la fatigue des assiégeants ; comme il manquait de moyens de transport et qu'il n'avait pas l'espoir d'en avoir de longtemps, il s'est démis tout naturellement du commandement où il ne voyait pas la possibilité de rendre les services que l'on attendait de lui. Quand le grand Empereur, en matière de guerre, avait une idée, il lui était facile de la mettre à exécution parce qu'il était le maître de toutes choses. Mon plus vif désir, dans l'intérêt de la guerre que nous faisons en Crimée, eût été de voir donner le ministère de la guerre au général Canrobert qui, dans cette position, eût rendu de bien grands services à la France, par la

Diversion aux fatigues des assiégeants.

connaissance parfaite qu'il a acquise de tous les besoins de l'armée, et de ce qu'il est nécessaire de faire pour obtenir le résultat tant désiré. Vous faites en ce moment la plus rude de toutes les guerres, où le moindre succès ne peut s'obtenir que par d'énormes sacrifices ; car, il faut bien le dire, l'audace et l'habileté ont bien peu de chance de réussir contre des positions si formidablement défendues. — Je vous prie de dire mille choses affectueuses de ma part au général Canrobert. »

Qu'on me permette maintenant d'anticiper un peu sur les événements : je pourrai citer ce parallèle entre Canrobert et son successeur, comparaison dégagée des faits qui suivirent par un de mes correspondants intimes :

Paris, 15 juin 1855.

L'affaire du Mamelon Vert.

« On dit beaucoup ici que l'affaire du 7, qui nous a valu le *Mamelon vert* et ses annexes, a été très dure, que nous y avons perdu un général (celui dont tu avais commencé la réputation dans ton article sur Zaatcha) et deux ou trois colonels. Soit effet, soit coïncidence, les choses ont bien changé de face depuis un mois ; on commençait à douter beaucoup du succès ; on le regarde maintenant comme assuré, et, comme l'équité et l'intelligence ne sont pas précisément choses communes en ce monde, on en fait remonter tout l'honneur au général Pélissier. Sa décision, son énergie, son autorité sur nos troupes et sur nos alliés sont ultra-exaltées, et tout naturellement la comparaison n'est pas en faveur du général

Canrobert et Pélissier.

Canrobert. Voilà du moins l'opinion du vulgaire, et ce que propage la tourbe des flatteurs sempiternels de ce qui est, aux dépens de ce qui a été, à l'armée comme en politique, sur les bords de la Tchernaïa comme sur ceux de la Seine, il faut être au pouvoir pour avoir raison, et réussir pour être un grand homme. Quant aux causes, aux moyens, aux circonstances, aux éléments de comparaison, qui prend la peine d'y penser ? Voilà donc ce que pense généralement le vulgaire. Il n'y a rien là qui puisse beaucoup étonner Canrobert, ni l'affliger. Quant aux gens sensés, et qui ne sont pas obligés toujours d'approuver ce qui se fait, et de louer ceux qui sont en faveur, ils rendent justice à l'ancien commandant en chef, lui tiennent compte des difficultés qu'il a eu à combattre, des secours dont son successeur dispose, de la saison plus favorable, et ils jugent chacun selon son mérite. C'est là du moins l'opinion qui a été exprimée devant moi, en Angleterre, tu sais par qui. »

Une autre fois, c'est un vétéran de 1815, qui ne peut retenir sa sympathie pour Canrobert :

16 juin 1855.

« Vous êtes un gentil garçon, nous l'avons tous proclamé une fois de plus en lisant votre lettre. J'ai eu un vrai plaisir à vous le dire et à ajouter qu'on partage beaucoup ici votre admiration pour la noble conduite de votre général, pour sa modestie et son désintéressement, vertus peu communes en l'an de grâce 1855 : l'opinion est una-

nime à ce sujet. Cette vérité m'a sauté aux yeux encore avant-hier à l'Exposition des tableaux devant le *N° 5040*. Une foule s'y était arrêtée, devant le portrait d'un général qu'on croyait être Canrobert ; Anglais et Français faisaient son éloge. C'était son camarade Daumas, et comme on le dit aussi un galant homme, je me suis tu. Le soir, à l'Opéra, où triomphent les beaux bras et l'éclatante voix de la Cruvelli, je racontais ce fait à un mien collègue, ministre actuel, qui était venu causer avec moi, et j'ai pris acte de cette ovation faite à votre général pour dire à Son Excellence que l'entrée au Conseil d'un homme aussi estimé, ou sa nomination à une grande ambassade, ferait le meilleur effet : 1° à cause de l'habileté avec laquelle il a su maintenir le moral de notre belle armée au milieu de tant de dangers de toute espèce ; 2° parce qu'un gouvernement qui veut le bien doit mettre à la tête des affaires du pays les hommes qui y commandent la considération. J'ai toujours soutenu cette théorie à la tribune ou aux Tuileries, il n'y en a pas de plus vraie, surtout quand ces hommes sont des soldats. Une vieille expérience m'a convaincu que le baptême du feu nous rend meilleurs ; je le recevais, il y a quarante ans aujourd'hui même, aux Quatre-Bras... cinquième bataille rangée à laquelle j'ai assisté. J'y fus fait chef d'escadron à *21 ans et demi*, après la blessure de mon patron qui bravement est resté au feu. Le soir, nous dînions chez le maréchal Ney quand Forbin de Janson y apporta la dépêche de l'Empereur si controversée. Le Maréchal fut obligé de la lire à *la lumière*... Ce souvenir tue le reproche adressé depuis à la mémoire de Ney, pour n'avoir pas profité du jour afin

de séparer les Anglais des Prussiens. Mais, pardon, je rabâche ! parlons de vous, nos dignes successeurs; vous n'auriez pas été arrêtés par un combat de nuit, vous le prouvez constamment ; on vous admire et on vous choie. »

L'un des barons de Rothschild m'avait écrit sur ce sujet d'un intérêt vivant :

Paris, 26 juin 1855.

« Croyez bien que nous ne sommes pas indifférents au sort de nos amis, que nous les suivons avec anxiété dans la longue et périlleuse campagne où ils sont engagés et où ils soutiennent si dignement le nom et l'honneur de la France. Je souhaite que vous nous reveniez tous, prochainement, intacts et couverts de lauriers. On pourra dire de vous ce que l'Empereur Napoléon Ier disait de ses soldats d'Austerlitz : c'étaient des braves ! Il n'y a pas d'exemple, en effet, dans l'histoire, d'un siège semblable à celui de Sébastopol : c'est une œuvre de géant, et chaque soldat est un héros. Ce que vous me dites des discussions qui ont régné entre les chefs des deux armées est fort triste. Mais il faut espérer que le général Pélissier saura prendre la haute main, et ne pas reculer devant une responsabilité, terrible sans doute, mais bien glorieuse. On rend cependant toute justice au général Canrobert ; on apprécie les difficultés qu'il a eu à combattre, et on admire le grand désintéressement avec lequel il a abdiqué son commandement dont il était toujours resté digne. Sa conduite dans cette circonstance a été magnanime et chevaleresque, et la postérité lui en tiendra compte. Vous comprenez facilement l'impatience avec laquelle nous suivons

Encore un parallèle entre les deux grands chefs.

vos opérations militaires. C'est d'elles que dépend la paix ou la guerre. Les véritables négociations sont en Crimée, et non à Vienne. Chaque succès obtenu vous rend la paix plus facile, et diminue l'argent des Russes, sans augmenter nos justes prétentions. Puissiez-vous donc conquérir bientôt une paix glorieuse. »

Je finirai par cette appréciation des pertes de de la guerre qui étaient, ajoutons-le, relativement faibles. De cet exposé ressort tout le mérite de Canrobert.

Paris, 10 juillet 1855.

Pertes peu élevées du début de cette campagne.

« Bien que la guerre ne fasse nullement encore sentir son poids ici, le cœur est horriblement serré quand on se reporte à vos souffrances, à vos préoccupations, à vos périls de chaque minute. Il faut cependant avouer que les rumeurs sinistres qui circulent souvent sont presque toujours empreintes de l'exagération naturelle aux Parisiens. On va par 100.000 hommes tués chez les alliés en une *matinée* et par 500.000 Russes entrant à la fois par Pérékop avec armes, bagages, matériel, vivres, etc. C'est dans certains salons que tu connais que ces bruits prennent naissance, et de là, ils ne font que croître et embellir.

« Le *Moniteur*, ce matin, publie une note *officielle* pour déclarer que depuis le départ de l'armée pour la Crimée, jusqu'au 1^er^ juin, les pertes en tués, morts du choléra, de blessures et maladies diverses, s'élèvent à 14.225, auquel chiffre il faut ajouter 25.000

hommes tués pour les affaires du 8 et 15 juin, sans parler des blessés et cholériques depuis le 1er juin. — Je dois avouer que ce chiffre *étonne* généralement par son peu d'élévation. Il est en rapport toutefois avec ce qu'on nous disait à la Guerre depuis longtemps. Si ce chiffre est vrai, c'est un bel éloge pour le général Canrobert qui aurait pu léguer à son successeur un total bien plus cruel, après cet hiver et ces combats incessants des postes russes. Je t'assure que j'envie beaucoup ton sort, si dangereux qu'il soit. Ton intimité avec le général, ton frottement continuel avec toutes les personnes élevées qui se seront fait un nom dans cette grande campagne, l'intérêt considérable de cette guerre, tout cela devra te fournir un recueil de souvenirs que tu seras heureux et fier de te rappeler plus tard. »

Pourrais-je rien ajouter de plus flatteur pour mon chef vénéré, de plus catégorique que cette reconnaissance de sa valeur par des témoins bien placés pour être informés et dont l'impartialité ne laissait aucun doute ?

CHAPITRE XV

OFFICIER D'ORDONNANCE DU GÉNÉRAL BOSQUET. MALAKOFF.

C'est sur le *Montebello* que s'étaient faits nos adieux attristés au général Canrobert.

L'amiral Bruat avait toujours eu pour lui les plus grands égards. D'ailleurs, une certaine analogie de caractère devait rapprocher ces deux hommes que distinguaient tout d'abord la bonhomie et la simplicité au milieu des honneurs. La cabine de Bruat, aussi modeste que la tente de Canrobert, n'était ornée que du portrait de sa femme et de ses filles ; en revanche, son état-major était des plus brillants. Le capitaine de vaisseau Jurien de la Gravière, digne fils du vice-amiral de ce nom, en était le chef : jeune encore, il secondait dignement l'amiral, et dans la flotte, généralement sévère dans ses jugements, on avait très haute opinion de lui.

Jurien de la Gravière, fils.

Robert de Fitz-James.

Je retrouvai là l'aspirant Robert de Fitz-James, presque adolescent. La mort devait bientôt frapper son jeune ami La Bourdonnais, attaché comme lui à l'état-major. Ils étaient près l'un de l'autre aux attaques du 8 octobre contre les forts de Sébastopol — *His amor unus erat pariterque in bella ruebant,* — lorsqu'un boulet, venant d'emporter la tête de La Bourdonnais, en fit rejaillir sur la figure de Fitz-James d'horribles éclaboussures.

Je quittai le *Montebello* avec regret, après avoir admiré ce magnifique vaisseau et remercié les officiers du bord qui nous en avaient si bien fait les honneurs. Fitz-James nous accompagnait dans le canot de l'amiral, pour notre retour à la plage, où le général Pélissier, — rarement aimable pour personne, mais qui l'était souvent pour moi, — m'offrit une place dans sa voiture, pour remonter au camp : cette voiture russe, prise à Kertch, et traînée par des chevaux du train, était la seule qui se trouvât sur toute l'étendue du plateau.

Mon prédécesseur Pierre de Castellane.

Prenant mon service auprès du général Bosquet, je dus remplaçer Pierre de Castellane rappelé en France pour une de ses lettres publiées dans le *Constitutionnel*. Faisant, avec son esprit ordinaire, la critique de nos opérations de guerre

il parla de notre échec du 18 juin. Il était encore au-dessous de la vérité ; mais toute vérité n'est pas bonne à dire, encore moins à écrire. Le vieux maréchal de Castellane ne fut pas content, mais il sut bientôt faire rendre justice à son fils, qui était assurément un officier des plus capables.

Etat-major Bosquet. Baland, Fay, Galliffet, de Dampierre.

Je vis à l'état-major Bosquet le commandant Balland, le capitaine Ray, Galliffet qu'on retrouvait toujours avec plaisir, M. de Dampierre, tombé aux mains des Russes, aux débuts de notre expédition de Crimée, et qui avait été bien traité à Saint-Pétersbourg.

Général de Cissey.

Le jeune général de Cissey, que j'avais connu à ma première campagne d'Afrique, en 1840, était le chef d'état-major du 2e corps d'armée ; mais ses importantes fonctions l'empêchaient de se réunir à nous aussi souvent que nous l'aurions désiré.

Cependant, le choléra sévissait encore cruellement ; chaque jour, j'étais obligé d'assister à un enterrement. A part le danger du feu, nous avions subi, depuis 18 mois, de douloureuses privations ; je ne parle point de l'absence de la famille, de tout ce qui fait le charme de la vie dans notre société de civilisation avancée. J'étais découragé à la pensée que nous faisions une guerre qui ne devait profiter à personne.

Combat du 16 août sur la Tchernaïa.

Le 16 août 1855 eut lieu, sur la Tchernaïa, un combat auquel j'assistai. L'endroit où porta le grand effort de l'ennemi présentait le spectacle d'un carnage affreux. Ayant l'honneur d'accompagner le général Bosquet, je le trouvais admirable de sang-froid et de présence d'esprit : ses ordres étaient clairs et précis ; il jugeait tout de suite le parti à prendre et faisait faire sans embarras le nécessaire.

Depuis longtemps nous étions prévenus par des déserteurs que nous serions attaqués et depuis trois nuits nous ne dormions qu'à peine. Enfin, le 16 au matin, les Russes profitèrent d'un brouillard opportun pour se réunir en grandes masses derrière la Tchernaïa, et recommencer l'entreprise qu'ils avaient tentée déjà avec si peu de succès à Inkermann. A la pointe du jour, ils passèrent la rivière au pont de Traktir ; après avoir culbuté nos avant-postes, ils étaient parvenus à gravir les pentes fort raides au sommet desquelles nous étions établis. Heureusement on put prendre très vite les dispositions de défense, et, grâce à l'irrésistible entrain de nos troupes, commandées par le général de Failly, on réussit à repousser l'ennemi. Les Russes revinrent à la charge une seconde fois avec une ténacité remarquable. Deux fois ils repassèrent la Tchernaïa ; ils couvrirent littéra-

Les Russes repoussés. De Failly.

lement le terrain de leurs morts, notre artillerie envoyant des boulets, des obus dans ces masses serrées qui encombraient le pont.

Après le combat, qui dura bien 6 heures, le général Bosquet se rendit sur tous les lieux où gisaient les morts et les mourants et fit enlever les blessés des deux armées (les Russes ayant dû abandonner les leurs), triste corvée qui fut à peine terminée à la nuit.

Le général Simpson vint, avec la garde anglaise, nous apporter un concours qui aurait pu nous être très utile. Quant aux Piémontais, ils avaient trouvé là, pour leur début, une occasion de combattre à nos côtés et firent très bonne figure. Celui qui nous avait donné l'éveil était leur infatigable général, La Marmora.

Visite du général Bosquet aux ambulances.

La journée du 16 se termina pour le général Bosquet par une visite aux ambulances. Faute de place sous les tentes, les blessés russes étaient couchés en plein soleil, gémissant, se tordant dans des souffrances atroces, et laissant voir d'affreuses blessures. Nos soldats leur apportaient à boire, les consolaient et les traitaient de leur mieux. Un, entre autres, ancien prisonnier de guerre chez les Russes, disait : « J'ai été si bien traité par eux que je veux leur donner tout ce que je pourrai, » et il leur offrait

des pipes, du tabac, de l'eau-de-vie étendue d'eau, et tout cela avec un air de simplicité touchante, qui devait faire comprendre à ces malheureux blessés, qu'ils n'avaient plus affaire à des ennemis. Nous rentrâmes, ce jour-là, à six heures du soir; j'étais depuis plus de treize heures à cheval.

Je reste treize heures à cheval.

Les Russes avaient perdu beaucoup de monde dans ce carnage. On compta près de 2.000 cadavres sur le champ de bataille et autant de blessés accueillis dans nos ambulances.

Pendant que tant de sang coulait en Crimée, on pensait à nous, à Paris, j'entends nos parents et quelques amis, car, sauf aux rares moments des grands désastres, la légèreté et la joie de vivre ont vite effacé, dans la grande ville, le souvenir des souffrances endurées si loin d'elle. Ce trait, je le note à la hâte et sans amertume ; d'autres en étaient plus affectés :

Nouvelles de France

« Nous voici, plus que jamais, occupés de vous. D'après les dépêches anglaises et russes, le bombardement aurait recommencé contre Sébastopol et l'assaut devrait suivre de près. Il est vrai que les dépêches du général Pélissier se bornent à parler d'un feu intense d'artillerie qui protège l'avancement de vos travaux. Donc, nous continuerons à ne rien comprendre d'aussi loin, mais à craindre beaucoup. L'affaire du 16 a prouvé, une fois de

plus, que les armées alliées sont inattaquables, à l'abri de toutes tentatives sérieuses, et que les Russes ne peuvent vous déloger ni de la terre où vous êtes établis et fortifiés, ni de la mer où vous agissez en maîtres. Ici, c'est le sentiment général, et je dois déclarer, sauf à vous indigner un peu (mais jamais autant que je suis indigné moi-même), que ce sentiment est si universel, qu'on en est venu, l'égoïsme aidant, à ne plus penser à l'armée d'Orient, ni à la Crimée, ni presque à la guerre. Vous en auriez un éclatant et bien triste témoignage si vous pouviez, par un coup de baguette magique, être brusquement transportés de vos tranchées sur les boulevards ou au milieu des Champs-Élysées. Vous verriez circuler là, dans tous les sens, une foule plus nombreuse que jamais, venue de tous les points de la France et du monde, animée, insouciante, ne songeant qu'à rire et à bien vivre, plus provinciale que parisienne, plus étrangère que française, véritable public de foire, de bazar, se ruant sur les places, dans les rues, à l'Exposition, dans les cafés, dans les théâtres. Et, dans cette immense multitude, à peine quelques rares individus pensent à autre chose que la spéculation ou la distraction du jour, et font la dépense d'un journal pour s'assurer si l'on se bat encore dans la Baltique ou sur la mer Noire. La France, il faut bien le reconnaître, est méconnaissable pour la génération d'hier, pays d'industriels, d'hommes d'affaires, de marchands, de démocrates, et, par conséquent, d'indifférents et d'égoïstes. Paris est la Babel de ce monde nouveau, le caravansérail qui reçoit et héberge tous ces visiteurs cosmopolites, avides de voir et de jouir, le pandémonium où se réunissent

Paris est-il indifférent?

En France, profondes modifications morales et sociales.

l'argent, le jeu, le travail, l'amour du gain, du plaisir, et, par-dessus tout, le plus effréné scepticisme. Puis, au-dessus de cette collection confuse d'étrangers et d'aborigènes, un corps d'élite, de privilégiés, composé d'une trentaine d'individus, plus hauts, plus puissants, mais inférieurs aux puissants et hauts barons d'autrefois, et qui, à la tête des grandes compagnies de chemins de fer, à la source de toutes les entreprises, unis par les liens d'une franc-maçonnerie nouvelle, protégés par la connivence des gens au pouvoir, le silence de la presse et l'ignorance du pays, puisent à toutes mains dans toutes les primes, dans toutes les actions, et feront succéder, pour notre plus grand honneur, l'aristocratie de la Bourse à celle de la tribune, qui avait remplacé elle-même celle de la noblesse et de l'épée. »

. . . . . .

. . . . . .

Le sanglant combat de la Tchernaïa n'avait pas fait relâcher la vigilance des alliés autour de Sébastopol. Le général Bosquet, qui commandait en chef le siège de droite, ayant pour objet la tour Malakoff, la Courtine, le petit Redan et aussi les divisions de la ligne de la Tchernaïa, était toujours le premier arrivé sur le terrain. Esprit calme, prudent, et en même temps d'une grande activité, il était parfait pour ses officiers. Je me félicite d'avoir terminé ma campagne de Crimée auprès de lui. Deux fois, on fut averti, à ce même moment, par des espions

tatars et par des déserteurs, que l'armée russe renforcée par de nouvelles troupes, venues d'Odessa, allait recommencer, de nuit, son attaque du 16 et comme ces renseignements, complétés les uns par les autres, précisaient les dates, il nous fallut passer deux nuits sous les armes.

Deux nuits sous les armes.

Les opérations du siège étaient si lentes et si pénibles que nous n'avancions pas de plus de 10 mètres et la nuit était le seul moment où l'on pouvait accomplir ce travail.

N'étant plus qu'à 50 mètres de la tour Malakoff, il nous fallait préparer la descente du fossé, et faire la brèche. Mais tous ces obstacles retardaient d'autant les opérations finales, et le général Pélissier paraissait s'être bien avancé en promettant à l'Empereur la prise prochaine de Sébastopol. Il semble, du reste que l'on ne peut conduire les peuples qu'en leur promettant ce qu'ils désirent ; le vulgaire veut être trompé, qu'on le trompe : *Vulgus vult decipi, decipiatur*.

J'allais souvent, pour mon service, aux ambulances, toujours remplies de malades et de blessés. J'y rencontrai un capitaine d'artillerie russe, plein de distinction, à côté d'un officier d'artillerie français de ma connaissance. Quoique tous deux eussent eu la poitrine traversée d'une balle, à l'affaire de Traktir, en com-

battant l'un contre l'autre, ils étaient devenus très bons amis. Les prisonniers étaient soignés comme les Français, et si l'on faisait une différence, c'était plutôt en faveur des premiers. Les nôtres qui revenaient de Russie avaient trouvé partout les plus grands égards. Il n'y avait aucune animosité entre les deux armées ennemies, et on désirait également la paix. Le général Simpson, homme sage, modéré et conciliant, le sentait bien ; ce n'était pas sans raison qu'il avait fait un ordre du jour si flatteur pour l'armée française à l'occasion de la bataille de Traktir. Simpson, avec ses lunettes et son long faux-col, avait plutôt l'air d'un intendant d'armée ; rien de guerrier dans sa tenue. Il sortait peu, écrivait beaucoup à son gouvernement, se montrait rarement à ses troupes. Au reste, singulière armée que celle des Anglais ! elle ne faisait pas grand'chose, mais point bruit. Les soldats n'étaient occupés qu'à laver leur linge et à faire la cuisine ; les officiers à courir, sur de petits chevaux, dans toutes les directions. A les voir, on eût dit qu'ils faisaient la guerre, en amateurs, pour leur distraction. Ma critique n'est pas un reproche. C'était, de leur part, une preuve d'intérêt pour tout ce qui se passait, mais sans aucune préoccupation du lendemain.

Général Simpson.

L'armée anglaise.

A 20 mètres de Malakoff. 1er septembre 1855.

Cependant nous étions arrivés à 20 mètres de la tour Malakoff ou plutôt de son fossé. Avant de livrer l'assaut, il y avait encore bien des opérations secondaires à effectuer. Toutes les forces humaines ne peuvent surmonter certains obstacles matériels accumulés pour la défense. Ne pas en tenir compte, se vanter de prendre Sébastopol avant de les avoir écartés, c'était parler en ignorant.

Au fur et à mesure que nous avancions vers Malakoff, il n'était pas de jour que nous n'ayons 250 à 300 hommes tués ou blessés, et les Russes étaient encore plus éprouvés que nous.

Explosion d'une poudrière.

Bientôt deux terribles accidents. Une poudrière, réserve des approvisionnements de la défense du Mamelon Vert, sauta pendant la nuit, et le choc fut si violent que tout le monde, dans les camps, fut réveillé en sursaut. Ignorant la cause de cette bruyante explosion, les généraux, les chefs de service se rendirent au Mamelon Vert. Les poutres de la poudrière, projetées au loin, dans une même direction, avaient écrasé à moitié les hommes de deux compagnies de la garde. Nous passâmes là une partie de la nuit. Le général en chef arriva, suivi d'une partie de son état-major. Pendant ce temps, les Russes, qui se doutaient de tous nos mou-

vements et de l'empressement de nos troupes à réparer le dégât des batteries détruites, lançaient sur nous une grêle d'obus et de bombes.

La nuit suivante, deux officiers et un sous-officier de notre armée entrèrent dans une poudrière russe abandonnée, encore remplie de bombes ; le feu prit instantanément et tout sauta avec grand fracas, sans qu'on ait pu trouver vestige de ces malheureux.

Mine et sape.

Il se faisait en ce moment devant Malakoff un travail souterrain où les mineurs des deux camps se livraient de fréquentes attaques. Le général Niel, homme d'expérience consommée, disait que jamais, dans aucun siège, on n'avait donné, à beaucoup près, une pareille extension à ces moyens d'attaque et de défense. J'admirais ces mineurs appelés à faire une véritable guerre de taupes, et endurant si patiemment de terribles épreuves.

Comme diversion à nos peines, un jour, j'assistai, au quartier général anglais, à la distribution des croix de l'ordre du Bain par lord Strafford Redcliffe. Cette cérémonie, d'un certain apparat, me toucha beaucoup. L'amiral Lyons, l'amiral Stuart, le général Sir Colin Campbell, furent honorés du grand cordon. L'amiral Lyons avait très grand air en rece-

vant les insignes des mains de l'ambassadeur anglais, possédant lui-même la haute distinction de ces vieux diplomates d'une époque que j'ai à peine connue, mais dont je me rendais compte par les types que nous représente encore l'aristocratie d'Angleterre et que je retrouvais ici. Après la solennité, assez longue à cause des discours, le général Simpson nous invita à un *lunch* qui réunissait les principaux personnages des armées alliées. J'en ai vu là qui étaient bien désappointés. On devait s'attendre à voir honorer de la croix du Bain les généraux Pélissier et Bosquet et l'amiral Bruat, qui devaient penser qu'on ne les avait pas invités uniquement pour être témoins de la cérémonie. Le général Rose, notre commissaire anglais, voulut bien nous assurer que le général Simpson avait insisté auprès de son gouvernement pour que cela fût comme nous le désirions, mais que l'Empereur avait fait remettre l'échange des décorations à une autre époque : pur prétexte, pensa-t-on.

Je reçus des invitations : l'une, chez le fils de lord Londonderry, lord Vane, colonel de la garde, où devait se trouver le duc de Newcastle, l'ancien ministre de la guerre ; l'autre chez lord Rokeby, commandant de la garde royale.

Le 6 septembre, deux jours avant l'assaut de

Conseils de guerre du 6 septembre chez le général Pélissier et du 7 chez le général Bosquet.

Malakoff, grand conseil de guerre chez le général Pélissier, et le lendemain chez le général Bosquet chargé du commandement de toutes les attaques de droite. La veille au soir, tous les chefs de corps appelés à concourir à l'assaut furent réunis à notre quartier général. Là, avec une netteté d'esprit et une clarté dans la parole bien faite pour inculquer aux autres sa pensée, le général Bosquet expliqua et l'ensemble du plan d'attaque et le rôle que chacun aurait à remplir. Les montres furent réglées sur la mienne. Midi était l'heure où l'assaut devait être donné le lendemain sur toute la ligne, laquelle présentait un grand développement.

Les montres sont réglées sur la mienne.

L'assaut fixé au 8 septembre à midi.

L'infortuné Saint-Pol, qui, par caractère, n'avait pas beaucoup de confiance, m'avait dit en sortant de cette réunion : « Quand des ordres sont si bien donnés, et que chacun sait ce qu'il a à faire, le succès est à peu près assuré. » Pauvre général que j'aimais beaucoup, je ne devais plus le revoir !

Le 8 au matin.

Chacun avait fait ses préparatifs de combat, comme si l'on devait aller à une revue ; jamais il n'y eut moins de traces d'inquiétude ; on était bien aise d'en finir, coûte que coûte. Les souffrances passées nous avaient d'ailleurs singulièrement aguerris contre cette dernière et solen-

nelle épreuve. A neuf heures, tout l'état-major du général Bosquet était prêt pour le départ. Le déjeuner ne fut ni plus gai ni plus triste qu'à l'ordinaire. Mon frère Alfred, passant près de nous avec ses soldats qui se rendaient silencieusement aux tranchées, s'en détacha pour m'embrasser et dire à celui que nous entourions de nos espérances et de nos vœux : « Nous vous ferons, par nos efforts, gagner le bâton ! » D'autres officiers, se trouvant à portée de notre camp, vinrent nous faire les mêmes souhaits.

Vers dix heures, nous montâmes à cheval pour nous rendre à l'entrée des tranchées, qui se trouvait encore assez loin du camp. Nous formions un état-major nombreux auquel s'étaient joints les généraux de Cissey, Beuret, Frossard et d'autres officiers appartenant à des armes diverses, tous vaillants et de fort bonne mine.

Contraste dans la tenue des troupes.

Nous rencontrâmes sur notre route d'abord des Sardes, le général Cialdini en tête, puis des troupes anglaises ; ceux qui les commandaient étaient serrés dans leur uniforme, avec de grands cols empesés, comme s'ils se rendaient à la parade ; les soldats étaient roides, compassés sans laisser-aller. Ils apparaissaient bien là ce qu'ils devaient être au feu : animés de peu d'entrain pour l'attaque, mais forts, tenaces, éner-

giques dans la résistance. Nos troupes françaises étaient assez débraillées ; était-ce pour mieux se battre ? De grand matin, la plupart se trouvaient réunies dans les tranchées. Pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, on avait profité de la demi-obscurité de l'aurore. Je rencontrai, chemin faisant, beaucoup d'amis, entre autres le général Bourbaki, les colonels de Maussion et Chabron que j'embrassais, car on est tendre dans ces moments solennels, si près de la mort ; Chabron avait les manches relevées jusqu'aux coudes et les poings fermés, comme un furieux.

Mac-Mahon.

Un peu avant midi, tout était prêt pour l'assaut ; chacun à son poste. La division Mac-Mahon (anciennement Canrobert), massée dans les tranchées au pied de la tour Malakoff, la division La Motterouge, vis-à-vis la courtine qui reliait Malakoff au petit Redan, enfin la division Dulac devant le petit Redan. Les régiments de la garde formaient la réserve sous les ordres de Mellinet. Le général Bosquet avait le commandement supérieur de toutes ces troupes, et comme ce sont à peu près les seules qui aient réussi, c'est bien au 2e corps d'armée et à son digne chef que revient, pour la plus grande part, l'honneur de la prise de la ville.

La Motterouge et Dulac.

La garde et Mellinet.

Enfin notre formidable artillerie de siège tonna contre la place avec une violence extrême, et sur toute notre ligne à la fois. Prélude nécessaire de tout assaut. Il s'agissait de déconcerter les malheureux défenseurs et de les éloigner le plus possible des remparts que nous devions escalader. A midi précis, heure tenue secrète, mais convenue d'avance entre les généraux, le feu cessa instantanément. Le général Bosquet, qui s'était placé dans la sixième parallèle, la plus rapprochée de la ville du côté du petit Redan, entouré de son état-major, tira son épée et commanda d'une voix forte et menaçante : « Tambours et clairons, la charge ! Mes amis, en avant ! Vive l'Empereur ! » Ce commandement se répète à la fois sur toute la ligne, l'air l'emporte, ainsi que le son de toutes nos musiques et fanfares. Aussitôt les troupes sortent des tranchées, les officiers en tête, l'épée nue. Moment solennel, que ce signal des combats ! Dans une affaire embrassant un espace aussi étendu, — plusieurs lieues, — on ne peut voir que ce qui se passe auprès de soi. Aussi dans les premiers moments de l'assaut, nous avions cru tout enlever et terminer comme par un coup de foudre. Mais les Russes, blottis d'abord, pour se garantir de notre feu d'enfer, sous des blindages ou sous terre, revinrent bientôt à la charge et c'est à

La canonnade.

Au commandement de Bosquet.

L'assaut.

peine si nous pûmes nous maintenir dans les positions conquises du côté de la Courtine et du petit Redan.

Heureusement la division Mac-Mahon tint bon dans Malakoff, où nous avions la consolation de voir flotter le drapeau français. Bientôt, au milieu d'une véritable tempête de feu, nous recevions une pluie de projectiles pareille à la grêle qui fauche les épis d'un champ.

A 3 heures une bombe frappe le général Bosquet.

Les morts, les blessés s'entassaient sous nos pas ; on ne savait où donner de la tête : le flux et le reflux de nos soldats qui revenaient en courant vers nous, après être partis vers l'ennemi, qui les repoussait, était bien fait pour faire perdre tout sang-froid. Quant à Bosquet, il donnait ses ordres avec calme, envoyait les officiers de son état-major partout et se faisait rendre compte de ce qui se passait hors de sa vue. La bataille se continua ainsi avec des alternatives de succès et d'insuccès et avec un acharnement inouï sur toute la ligne des remparts. Vers trois heures, une bombe lancée de la ville vint éclater derrière nous. Le général Bosquet fut frappé au côté droit, chancela et s'évanouit. Me trouvant tout près de lui, je le reçus dans mes bras. A la souffrance exprimée sur ses traits, à sa pâleur, à ses plaintes déchirantes, je le crus perdu.

Quelle pénible impression autour de nous ! La perte d'un tel chef dans un pareil moment pouvait compromettre le succès ! Le courageux blessé eut encore la force de faire prévenir le général Pélissier, alors au Mamelon Vert, pour se faire remplacer. C'est seulement lorsque les forces l'abandonnèrent, qu'il consentit à se laisser enlever du champ de carnage. Que de temps il fallut pour sortir des tranchées ! Elles étaient encombrées de défenseurs, de morts et de blessés. Il fallait prendre mille précautions, s'arrêter à chaque pas, pour obéir au général qui souffrait cruellement. Nous cheminions souvent, en quittant les tranchées, sous une pluie de feu. Une batterie d'artillerie montée, qui nous croisa en descendant vers la ville, fut presque anéantie sous nos yeux.

A la nuit seulement, arrivés à notre quartier général, nous déposâmes dans sa baraque notre pauvre blessé qui put y trouver un peu de soulagement à ses horribles souffrances. Nuit affreuse ! Après avoir quitté le champ de bataille, la partie n'était pas gagnée, et nous n'étions pas plus rassurés sur l'existence de celui qui nous était si cher.

Aucune nouvelle du théâtre de la guerre : les troupes engagées dès le matin, repoussées de partout, avaient été obligées de se réfugier

dans les tranchées. Au dire des officiers russes prisonniers de la première heure, Malakoff était miné et sauterait la nuit ! Or, vers minuit, de terribles explosions se firent entendre ; personne ne venant nous avertir de ce qui se passait, nous pouvions croire tout possible. Le lendemain matin, seulement, au retour de nos premiers officiers, mon frère Alfred entre autres, nous connûmes la vérité. Les Russes, voyant qu'ils ne pouvaient reprendre Malakoff, la clef de la défense, s'étaient retirés dans la partie nord de la ville par le pont qu'ils avaient établi à travers leur rade ; ils avaient pris la précaution de faire sauter les ouvrages de la partie sud qui étaient minés d'avance. Voilà les explosions qui nous avaient tant effrayés.

Alfred m'apprend la victoire.

Sébastopol était donc à nous, mais la partie nord restait au pouvoir des Russes ; sans doute le plus difficile était fait.

Sébastopol entre nos mains.

Pélissier, accompagné de Simpson, vint prendre des nouvelles de Bosquet et lui dit : « Nous avons Sébastopol, mais nous l'avons payé bien cher. » En effet, nous eûmes trop de victimes à mettre en ligne de compte. Que de brillants généraux enlevés ! On citait parmi eux de Marolles, de Pontevès, Rivet, Breton ; parmi les blessés Mellinet, Bisson, Bourbaki, La Mot-

terouge, Trochu, Couston, Cler. On ne parlait pas au général Bosquet de toutes ces pertes. Dans l'état de faiblesse où il se trouvait, la nouvelle de la mort du général Rivet, l'un de ses plus anciens et intimes amis, lui aurait été trop pénible. Les généraux de Marolles et Pontevès m'étaient plus particulièrement connus ; aussi modestes que distingués, ils avaient déjà mérité un avancement rapide en Afrique, où ils avaient servi longtemps : ils furent universellement regrettés. Pontevès, rapporté blessé grièvement, sur le dos de son fidèle aide de camp, le capitaine Lamy, du champ de bataille à l'ambulance, reçut encore trois balles dans le corps. la mort s'acharnait après lui. Le brave La Tour-du-Pin devait finir par se faire tuer ou à peu près.

Les officiers blessés.

La blessure du général Bosquet était grave ; on craignait une fracture des côtes et un épanchement de sang dans les poumons. Il ne voulait rien prendre qu'un peu de sirop de chez Tanrade dont j'avais reçu une assez bonne provision de ma belle-sœur. Le général Pélissier, les généraux des armées alliées envoyaient tous savoir de ses nouvelles, ne pouvant venir eux-mêmes. C'était comme une procession. Bosquet méritait bien ces témoignages de sympathie et d'es-

Visites au général Bosquet.

time, lui qui joua un des principaux rôles dans cette guerre, et sut le remplir en homme doué des plus grandes qualités militaires.

Le jeune d'Harcourt, qui se montra si digne du nom qu'il portait, officier d'ordonnance du général Mac-Mahon, était sain et sauf.

Après le succès.

Après une grande bataille, on panse ses plaies ; c'est ce que nous fîmes. On n'était pas plus gai qu'auparavant et même le silence, le calme succédant au bruit incessant d'artillerie qui remplissait l'air autrefois, enlevait à nos camps ce caractère d'animation et d'entrain qui excluait les douloureuses pensées. Le vacarme continuel surexcitait les sens, faisait oublier les souffrances. Nous étions comme ces malades qu'une fièvre ardente vient de quitter : quoique sauvés, ils n'en sont que plus tristes et plus abattus.

Pourquoi les Russes ont-ils évacué si vite.

Nous devions nous estimer très heureux. Il ne nous a été permis de réussir que par suite de ces circonstances que la Providence réserve aux armées qu'elle favorise. Les Russes savaient par leurs espions que l'assaut n'aurait lieu qu'après l'ouverture du feu des flottes alliées, qui devaient ainsi opérer une utile diversion dans le plan d'attaque. Les vents, très violents ce jour-là, ayant repoussé les vaisseaux en

pleine mer, le concours des deux marines fit complètement défaut au moment où l'attaque allait être donnée ; de là une fausse sécurité inspirée à l'ennemi. Il n'avait pas pris toutes ses dispositions et fut surpris. Malakoff n'était pas suffisamment gardé, une partie de la division Mac-Mahon put s'y établir facilement dès les premiers instants de l'assaut. Il est vrai que l'on avait fait un effroyable bombardement pour en déloger les défenseurs. Mais notre plus grande chance fut la découverte du fil électrique aboutissant à une mine que le général Totleben avait fait établir avec tous les soins imaginables. Si ce fil n'eût pas été coupé, Malakoff sautait avec tous ceux qui devaient s'en emparer. Cet ouvrage étant la clef de Sébastopol, une fois maîtres de cette position, nous dominions la ville, que l'on pouvait foudroyer, en retournant contre elle les canons de la place. Les Russes ne pouvaient ni le reprendre sur nous, ni le faire sauter.

Je visite les ruines de la ville.

En visitant les ruines de la ville conquise, et en inspectant les ouvrages accumulés pour la défense on s'expliquait la grandeur des difficultés que nous avions dû vaincre.

Tout ce qu'on voyait donnait raison au plan du général Canrobert. Quel spectacle que celui d'un pareil désastre ! Les casernes, les éta-

blissements publics, monuments élevés à si grands frais, troués, lézardés, abîmés par nos bombes et nos boulets, ne tenaient plus debout ; les vastes places remplies de ruines, de poutres noircies, d'amas de bois carbonisé, de débris d'arbres, d'uniformes, d'effets de campement, d'équipement, etc. La solitude ajoutait à l'horreur des lieux ; on ne voyait que quelques rares officiers, (surtout des Anglais), car il fallait une permission spéciale pour entrer dans la ville. Il était dangereux d'y rester, il y eut même quelques victimes à déplorer ; les explosions ne cessaient pas d'y éclater et les Russes continuaient de nous y envoyer des boulets et des obus lancés de la ville du nord, plutôt par rage que dans l'espoir de nous faire grand mal. Il fallut bien longtemps pour enlever les morts et les blessés qui gisaient de tous côtés dans cette immense citadelle.

Les Russes font sauter leur flotte.

Les Russes avaient fait sauter tous les bâtiments de leur flotte. Ces magnifiques et imposants navires qui, autrefois, parcouraient fièrement la mer Noire disparurent pour toujours au fond des eaux, précédés de leurs illustres amiraux Nakhimoff, Korniloff, — image de la chute et de l'évanouissement des plus grands empires !

Le général Pélissier fait maréchal de France.

Les récompenses ne se firent pas attendre ; Pélissier fut fait maréchal de France : c'était honorer l'armée tout entière dans la personne de celui qui l'avait si dignement commandée et à qui revenait une grande partie de la gloire du succès. Le jour de l'assaut, il avait déclaré qu'il ne reculerait point ; ses soldats le savaient, se le disaient ; c'est ainsi qu'il leur avait inspiré ses propres sentiments avec la ferme volonté d'en finir. Bruat fut nommé grand amiral. Quoique n'ayant pas eu à tenir un grand rôle, la marine était capable de le jouer, et d'ailleurs, par tant de sacrifices soufferts depuis 18 mois, elle méritait bien aussi sa récompense.

Mon frère Alfred nommé chef de bataillon.

Mon frère Alfred, qui fut nommé chef de bataillon au 3e zouaves, l'avait bien gagné. Le maréchal Pélissier lui annonça sa nomination dans des termes tels qu'ils auraient suffi seuls à le récompenser.

Le lendemain de cette bonne nouvelle, je me rendis au grand quartier général ; sur la table d'un des bureaux, se trouvaient des listes ; la plupart des officiers de l'armée venaient s'y inscrire pour féliciter le héros du jour. Celui-ci, m'apercevant, m'interpella assez aimablement : « Vous êtes donc comme tous ces cafards, qui viennent, par intérêt pour eux, me rappeler

leurs noms ; vous savez le cas que je fais de ces feuilles.

— Non, Monsieur le Maréchal ! répondis-je, je venais voir mes amis survivants de votre état-major et vous remercier de la nomination de mon frère. — Oh ! alors, c'est différent ! vous faites bien. » Cela dit, pour prouver à quel point le nouveau maréchal prisait peu des démonstrations généralement intéressées. Il avait horreur de tout ce qui sentait l'intrigue ; la loyauté, la fidélité à ses affections, formaient le fond de son caractère ; la franchise l'emportait souvent à dire tout ce qu'il pensait, quitte à blesser les autres, mais à s'en excuser s'il allait trop loin.

Depuis la fin du siège calme presque complet. La position n'était plus tenable pour les Russes ; nous occupions la mer, les points principaux de la côte ; ayant ainsi tous les moyens faciles de ravitaillement, nous pouvions jeter des forces considérables sur un point quelconque, à notre choix ; nous menacions leurs communications avec Pérécop ; il n'en fallait pas davantage pour leur faire quitter la partie. Toutefois, on les harcelait du côté d'Eupatoria. Le général d'Allonville, avec une division de cavalerie, opérait avec succès contre les convois russes ; il venait de s'emparer d'une batterie

Les Russes harcelés du côté d'Eupatoria.

montée et avait fait un assez grand nombre de prisonniers.

Mon pauvre ami La Tour-du-Pin était bien mal; sa figure portait déjà des marques fatales, son regard semblait éteint, sa conversation seule toujours vive, attrayante, le faisait retrouver tout entier. « Je ne regretterai pas la vie ! me dit-il. Aimant passionnément la guerre, que puis-je faire à la paix, qui ne tardera pas ? J'ai perdu la plupart de mes compagnons d'armes, les plus dignes, car, comme disait le maréchal Bugeaud, « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer... » Je veux aller les rejoindre... Je pourrais m'enfermer dans un couvent comme Charles-Quint, mais je n'en ai pas le goût. Sourd, aveugle, et maintenant estropié depuis ma blessure, la vie me serait insupportable. Je n'ai plus de consolations à espérer dans le monde. Je n'ai plus qu'à mourir... Oui, mon cher ami, c'est dans la mort que reposent à jamais les douleurs, les peines, les souffrances qui agitent sans cesse les malheureux vivants. » C'est sur ces paroles pleines de tristesse et de résignation que je quittais ce soldat philosophe, portrait vivant de ces preux chevaliers, qui sacrifiaient leur vie pour les nobles causes, et dont cette terre d'Orient, que nous foulions, a conservé le pieux et brillant souvenir.

J'avais ramassé à mes pieds l'énorme morceau de fonte qui avait si fatalement blessé le général Bosquet. Je l'aurais conservé, si je n'avais dû le lui rendre. S'il n'avait pas mis sur lui, en raison du temps froid et du vent glacial qui régnait ce jour-là, un épais caban doublé de fourrures, il eût été infailliblement tué. Une consultation de chirurgiens exigeait son retour en France : mais il tenait beaucoup à son commandement, par goût, puis par ambition. Il lui en coûtait de quitter une aussi haute position, même pour sa santé. Les visites à notre quartier général ne manquaient pas ; une bien inattendue fut celle du jeune et charmant duc de Valembrose, qui avait voulu être témoin des derniers faits de guerre de notre siège. Il me surprit très agréablement, en apparaissant un jour à l'improviste sous ma tente.

Je quittai avec regret le plateau de Chersonèse, où j'avais éprouvé bien des tristesses, mais encore de plus grandes joies, par la satisfaction du devoir accompli, le spectacle des grandes choses dont j'avais été le témoin et le souvenir reconnaissant de rares amitiés.

Cette guerre, terminée 4 mois après la fin des hostilités, avait duré plus de 2 ans (la

sanglante bataille de Sinope étant du 30 novembre 1853).

Les résultats obtenus furent loin d'être en proportion des efforts et des dangers surmontés ; car l'éternelle question d'Orient que le traité de Paris (avril 1856) avait la prétention de régler pour toujours est encore un sujet de préoccupations pour l'Europe. On peut donc avouer que tous nos sacrifices restèrent stériles ; triste fruit d'une politique inhabile !

L'histoire offre peu d'exemples pareils à ce siège qui dura 361 jours. Assiégeants et assiégés, qui avaient rivalisé de persévérance et de courage, étaient dignes des mêmes éloges.

CHAPITRE XVI

MON RETOUR
DERNIERS MOIS DE LA GUERRE

Mon retour à Paris. Novembre 1855.

La véritable récompense de mes peines, de ces 15 mois de souffrances endurées en Turquie et en Crimée, à Varna et sur le plateau de Chersonèse, au milieu des horreurs de la guerre, des rigueurs de l'hiver, des atteintes répétées du choléra, de la perte d'officiers qui m'étaient chers, consista, outre le plaisir de revoir la France et de retrouver les miens, dans une série de rencontres touchantes avec mes amis, que je puis appeler à juste titre les joies du retour.

J'étais à Paris à la fin de novembre 1855. Au lieu de reprendre mon appartement de la rue Saint-Lazare, je vins habiter une maison que je n'ai plus quittée depuis 52 ans, 7, rue Saint-Florentin. Visites et réceptions ne tardèrent pas à reprendre, ma longue absence ne m'ayant pas fait perdre mes goûts du monde.

Je quitte l'armée.

J'allais pouvoir m'y livrer tout entier, après ma décision de ne plus continuer une carrière militaire qui avait suffi à me faire consacrer au pays mes meilleures années de jeunesse, en Afrique, dans de nombreuses garnisons de France et en Crimée. Les illustres chefs qui m'avaient honoré de leur amitié, les Lamoricière, les Achard, les Changarnier, les Bugeaud, les Oudinot, les Canrobert, m'avaient laissé des souvenirs qui suffisaient à mon ambition et qui satisfaisaient mon cœur. Je laissais la place à d'autres : à Alfred, qui continuait une carrière brillante ; à Amédée, qui, cependant, ne trouvait pas dans la marine la satisfaction légitimement due à ses états de service ; à mon neveu Emmanuel, qui devait se distinguer à son tour en Italie, en Algérie et dans la terrible guerre de 1870.

Nouvelles de Crimée.

Malgré notre triomphe à Malakoff et l'évacuation de Sébastopol par de nombreux Russes, les hostilités continuaient pendant l'hiver de 1855-1856. Ne pouvant parler comme témoin oculaire de cette fin de guerre, je résumerai à grands traits ce que me signalait Alfred, resté en Crimée après mon départ.

D'abord, les adversaires s'observent l'arme au pied ; personne ne peut prévoir si la paix

est prochaine ; mais les temps héroïques sont bien passés ! On croirait à une trêve tacite. Alfred va profiter de cette accalmie :

Intermèdes de chasse.

« Nous sommes ici aux avant-postes, écrit-il le mardi 20 novembre 1855 ; ma smala est littéralement sous les canons russes, Grain-de-sel et Bilboquet, et les embuscades de mon régiment font toute la journée le coup de fusil ! Quoique l'on se garde vigoureusement au point de prendre les armes au petit *frisquet* de l'aurore, notre sécurité est telle que j'ai pu aller passer quatre jours à 5 ou 6 lieues d'ici avec les comtes de Vernon et François de La Rochefoucauld. Nous avons chassé dans un magnifique pays, menant sous la tente une vie très sortable et nous chauffant à des feux cyclopéens où des arbres entiers servent de bûches. Tué, en trois sorties, 29 bécasses, 4 lièvres, des grives et des merles à la volonté des tireurs. Pour la première fois depuis sept mois, je voyais de près des arbres, des ruisseaux, la campagne en un mot, j'étais à peu près libre, je respirais un autre air que celui de l'espace rétréci où respirent 150.000 hommes ; j'avais bon pied, bon œil, bon appétit. Cela ne valait pas Mello, je le sais, mais je souhaite aux hôtes de ces splendeurs le bonheur que j'ai trouvé sous cette tente avec deux bons amis, et au milieu des villages tatares qui couvrent la plaine en arrière de Baïdar ! »

Trait remarquable : l'armée, si éprouvée par cette longue campagne, est admirablement disciplinée :

« *Elle est la gloire de son pays et l'honneur de son temps*. On n'y appelle pas le combat à grands cris, mais on est toujours prêt à le livrer ou à le recevoir avec confiance et certitude de vaincre ! J'ai souvent entendu parler des excès de la vie des camps : eh bien ! j'en appelle à Charles, cette armée ne pourrait-elle pas servir de modèle aux sociétés les mieux organisées ! Ne regrettait-il pas en partant la bonté, la franchise, la droiture et jusqu'aux manières de la plupart des officiers, ses camarades ? Les cas d'ivrognerie sont plus rares ici que nulle part en France. Le Conseil de guerre, dont je fais partie, pour une division de 10.000 hommes, n'en a jugé que 5 en deux mois, et sur ce nombre 2 prévenus ont été acquittés, et les 3 autres condamnés à des peines sévères, l'un, pour avoir brisé son arme, les autres, pour avoir dérobé une cuisse à un bœuf qui se promenait trop loin de son troupeau... *herbam quærens !* Nos soldats sont dévoués, respectueux et comptent sur nous, comme nous comptons sur eux. Ils sont braves au feu, humains *fraternellement* aux blessés, aux prisonniers !

« Chose singulière ! après une guerre de 18 mois, et quelle guerre ! on en est aux bons procédés ! Les prisonniers russes, officiers et soldats, ne cachent même point la joie qu'ils éprouvent d'être entre nos mains ; les nôtres, chez eux, sont traités en enfants gâtés, les sous-officiers sur le pied des gentilshommes. Hier soir, un sergent de mon régiment qui avait été pris au Mamelon Vert, nous racontait qu'un sous-officier russe l'ayant tutoyé devant un officier, avait *reçu les verges* pour ce seul fait, et notre brave garçon avait eu beaucoup de peine à obtenir sa grâce au

Les prisonniers de guerre.

milieu de l'exécution ! Le général Ostemorten lui ayant offert un verre d'eau-de-vie, lui demanda : « Eh bien ! les Français croient-ils toujours qu'ils prendront Sébastopol ? — Oui, répondit le sergent, et aussi facilement que je bois ce verre à votre santé ! — A la bonne heure, vous êtes un brave garçon et vous serez traité en conséquence. » On lui mit sur la capote les insignes de sous-officier noble. Ayant parcouru presque toute la partie méridionale de la Russie, il a constaté la pénurie d'officiers chez l'ennemi, dans l'infanterie surtout, car les autres armes en ont de remarquables par leur naissance, leur éducation, leur ardeur militaire.

« De ces officiers qui ne vaudraient pas, selon lui, nos plus mauvais caporaux, beaucoup sont des enfants, d'autres, des négociants, des avocats, des propriétaires que l'on a faits lieutenants et même capitaines ! A Pultawa, il a prié des officiers russes de lui montrer où s'était livrée la fameuse bataille ; aucun d'eux n'avait seulement entendu parler de Charles XII et de sa lutte avec Pierre le Grand ! O fumée des gloires humaines ! Le gros de la population ignorait même qu'elle fût en guerre avec une partie de l'Europe et ne se rendait pas bien compte de la raison qui faisait augmenter si fort les impôts en hommes et en argent, les fournitures, les corvées de transport, etc. Bourgeoisie, noblesse étaient aux abois, désapprouvaient la guerre, n'en savaient ni le but ni l'importance, ne croyaient pas à sa durée, mais étaient décidées à se soumettre sans murmurer à tous les sacrifices, pour la Patrie ! Commerce et agriculture allaient mourant dans un pays qui déjà paraissait bien pauvre, sans routes, sans canaux, et où chaque habitant semblait ignorer qu'il

y eût un monde au delà de son horizon ! Ce tableau que nous faisait, hier au soir, le sous-officier, frère de notre chirurgien-major, garçon plein d'intelligence et de bon sens, prouve le peu de popularité de cette guerre. Ajoutez qu'il a fallu un ordre très sévère, rappelant qu'il y allait de la peine de mort, pour empêcher nos soldats des avant-postes et embuscades de fraterniser avec les Russes ! Les gaillards arboraient de part et d'autre un mouchoir au bout d'une baïonnette ; la paix signée de la sorte, les postes se réunissaient : le Français offrait le café, le Russe, son eau-de-vie ; on faisait un gloria, et l'on passait ainsi gaiement le temps, en parlant la langue que voici « Francis Buono ! Schral buono ! Inglès no buono ! Café buono ! Schral buono ! etc., etc. » Dites après cela que la paix serait impossible en Russie et en France, pour cause d'impopularité ! Malheureusement la question est plus complexe !...

Livrez-vous donc à des pronostics de paix avec la tactique des Russes ! 3 mois après Malakoff, elle déconcerte toute prévision !

Forces de la Russie.

« Les Russes ne paraissent guère évacuer la Crimée : ils y sont bel et bien de 120.000 à 130.000 hommes, et même 200.000 d'après quelques-uns. Au dire de nos prisonniers rentrés, ils ont des approvisionnements énormes, et vivent dans l'abondance ; et il ne se passe pas de semaine, sans que nous découvrions quelque nouvelle batterie qui nous envoie tous les jours 5 ou 6 projectiles, comme pour

essayer son tir. C'est perdre sa peine, sa poudre et son fer, car je ne sache pas que ces pièces nous aient jamais tué un homme, et chaque coup doit leur revenir à plus de 20 francs. Il est possible que cela les amuse. S'il n'y a pas à cette obstination des raisons politiques ou d'amour-propre national que j'ignore, c'est une grande faute de Gortchakoff ! Cette armée innombrable, à pareille distance du centre de l'empire, avec ses longues lignes de communication, les difficultés des transports centuplées par celles de la saison, doit coûter des sommes fabuleuses et absorbe les meilleurs soldats de la Russie. Elle couvre quoi ? ses méchants et désormais inutiles forts du Nord et un mauvais pays, sans ville, sans bois, sans eaux, fertile en steppes, en marais, en fièvres, et qui ne peut être qu'une charge pour l'empire russe, s'il ne peut y reconstruire Sébastopol et une nouvelle flotte. Si Nicolaïeff doit remplacer sa sœur aînée, à quoi bon garder la Crimée au prix de 200.000 soldats, et d'autant de millions ? Puis, si l'on guerroie encore au printemps, à quoi serviront ces soldats, ces fortifications, ces canons, ces redoutes, si, au lieu de les attaquer de front, nous gardons Kamiesch et Balaklava, comme nous gardons Eupatoria, Kertch, Kinburn, et si nous portons nos 100.000 Anglo-Français disponibles en Asie, en Bessarabie, à Odessa, ou sur un point quelconque de la Crimée elle-même ? — Une flotte fait 60 lieues en un jour ! une armée à pied n'en fait pas 6. — Où pourront-ils donc nous devancer, nous prévenir ? En Asie ? — il leur faut faire le tour de la mer d'Azow ! — en Bessarabie ? à Odessa ? — ils doivent faire une marche de plus d'un mois, en nous prêtant sans cesse le flanc

Désespoirs et efforts en pure perte.

de leur immense colonne ! Non ! — comme me le disait le général Wyndham, il y aurait là une trop grande faute militaire pour que pareille résolution ne fût pas une espérance. Pour moi, c'est la seule raison de croire à la paix. En voici une dernière que je te donne comme inédite. — Tu sais, ou tu ne sais pas, qu'après l'affaire de Kinburn, 5 ou 6 de nos officiers furent faits prisonniers. Présentés à l'empereur Alexandre, à Nicolaïeff, ils en reçurent un accueil charmant et eurent l'honneur d'être reçus à sa table. Après le dîner, l'empereur, en les quittant, leur tendit la main à tous ! « Messieurs, leur dit-il, je vous donne en ce moment une main ennemie, et je le regrette ! *Mais, avant peu, je l'espère,* ce sera celle d'un ami. » Le fait, authentique, nous a été rapporté par un de ces officiers échangés et de retour dans notre armée. »

Si j'avais pu oublier les longs jours passés sur le plateau de Chersonèse, Alfred me les aurait vite rappelés par ses fréquentes allusions à ces lieux et à leurs nouveaux occupants.

Dans les cantonnements du plateau de Chersonèse.

« Je suis toujours campé, m'écrit-il le vendredi 27 novembre 1855, un peu en avant, et à gauche de l'emplacement où était cet été le général Canrobert, à 2.000 mètres de la rivière : tu dois voir cela sans peine. Le général Camou occupe la baraque du général Bosquet, son aide de camp, ta tente. Le général de Cissey, Clappier, etc., etc., ont repris leur ancienne occupation ; Chasseloup-Laubat est derrière nous, le 1er corps à Baïdar, le 2e ici et

sur les hauteurs d'Inkermann, le 3e en réserve derrière nous et sur l'emplacement qu'occupait la garde.

« Le général de Martimprey, les colonels de Beaumont, de Laumière, etc., etc., ont profité de la chute des feuilles... de route, et sont actuellement en France.

« J'ai appris par les journaux le départ du général Canrobert pour Stockholm.

« Je t'envoie le menu du déjeuner que j'offre demain aux colonels Wood, de l'artillerie royale, et de Vernon, de la gendarmerie française, au major Morris, au marquis Litta, au commandant Clappier de la Clapperie, à son frère et à d'Andlau. La composition des convives t'agréera.

. . . . . .

. . . . . .

« On croit à la paix prochaine ici, en haut lieu. On déclare qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté ; cela m'explique les admirables fortifications de Kamiesch, bien armées avec les pièces russes et qu'il sera défendu à ceux-ci de reprendre. Si la guerre continue, on décampera d'ici tranquillement, et on ira pincer les Russes quelque part où ils ne se seront pas fortifiés pendant 6 mois. C'est de bonne guerre, habile et moins dangereux. Si tout se tourne au calme, et quand la Tchernaïa sera débordée, je compte m'absenter une quinzaine de jours avec deux ou trois amis ; j'irai en Asie, vers Anapa, ou plus au Sud : on y trouve des chasses superbes et une hospitalité aussi complète que celle dont parle le bon La Fontaine. »

Passons à l'état matériel et moral des alliés campés sous Sébastopol ; la comparaison s'imposait.

Heureux état de l'armée anglaise.

« Ah ! nos bons amis les Anglais ! comme ils auraient beau jeu s'ils voulaient prendre leur revanche sur nous, et comme ils doivent peu s'en priver dans leurs journaux que les nôtres traduisent peu cette année ! Quel peuple ! il a fait une école l'année dernière, mais comme il en a profité, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus ! Nos chevaux, nos mulets, nos hommes meurent comme des mouches, pour mal faire nos transports ! Pour eux, ils ont un vrai chemin de fer, de vraies locomotives, parallèlement, perpendiculairement, et dans toutes les directions ; ils ont des routes non pierrées, comme en Angleterre. Leurs magasins, leurs dépôts sont tout en fer ! Leurs 50.000 soldats ont des vêtements que nos officiers sont réduits à envier, la grande botte russe imperméable, le paletot imperméable, soit en peau de mouton, soit en peau de veau marin.

« Le simple soldat touche 54 sous par jour ! Nos lieutenants ont 110 francs par mois, un chef de bataillon 290 francs ! L'Etat nous retient ici notre indemnité de logement, sous le prétexte qu'il nous est donné des tentes ! Nous avons bien les vivres, mais nous payons un œuf 8 sous, la livre de bougies 3 francs, le pain blanc 20 sous la livre, etc. Littéralement les officiers subalternes ne pourraient vivre, s'ils ne portaient pas de guenilles ! Revenons aux Anglais. Ils ont, en ce moment, un peu plus de 50.000 combattants. Le général *Wyndham*, leur chef d'état-major, me disait qu'au printemps ils auraient 80.000 combattants sérieux, plus leurs 30.000 domestiques et manœuvres, plus des transports pouvant porter à 15 jours de Balaklava vivres, munitions, ambulances et tous les impedimenta de 110.000 hom-

mes ; et il en sera comme il l'a dit ! et ces soldats sont superbes, superbe leur cavalerie, et superbe leur artillerie ! « Mais ils ne prennent pas le grand *Redan ;* mais ils n'ont même pas un bataillon en première ligne ; mais nous sommes obligés de les garder de l'ennemi », me répondent ceux auxquels j'essaie d'ouvrir les yeux, qui refusent de voir et se contentent de m'appeler *Anglomane !* C'est exact. Mais si nous avons pris Malakoff et Sébastopol, vaincu à l'Alma, à Inkermann, à Tracktir, partout, que n'eussions-nous fait, quelles pertes auraient été évitées, si tout, dans notre armée, eût été à la hauteur de l'héroïsme, de l'intelligence, de l'abnégation de l'officier et du soldat ? Au moins nous cesserions notre éternel rôle de tireurs de marrons pour le compte de nos bons amis qui seraient bien sots de nous le disputer et qui s'en garderont bien. Et c'est pourquoi je crois peu à la paix. La Russie ne peut pas ne pas la désirer : Elle est à peu près sûre de perdre Cronstadt au printemps prochain. Si nous continuons la faute de la combattre dans la partie de son empire où elle souffre le moins de la guerre, qu'elle eût choisie elle- même, (ce qui ne sera pas, je veux le croire !) ou si nous allons l'attaquer ailleurs, il est peu probable que son armée, épuisée par les fatigues, les privations de l'hiver, les longues marches, puisse résister à des armées comme celle de la France et de l'Angleterre réunies, dont les soldats ne comptent que des succès, ne mettent pas le triomphe en doute, tout prêts à attaquer 1 contre 10, et arriveront tout frais, et au moins aussi nombreux sur le champ de bataille. Enfin il devient bien clair que toutes les sympathies s'éloignent d'elle, et certain

La Russie et la France peuvent désirer la paix, l'Angleterre non.

qu'après de nouveaux revers, elle se trouvera seule contre tous. Peut-elle gagner à continuer la lutte, même avec succès ? Non ! — Enfin, son avantage de Kars est une petite compensation à son orgueil blessé, et si son armée vient à battre celle d'Omer-Pacha, elle se sera fait ainsi une base à un honorable arrangement. En continuant la guerre, elle peut être battue par Omer-Pacha, et nous voir tourner son Mouravieff et enlever son armée un peu trop en l'air et un peu trop près de la mer (qui est à nous) ! Je ne vois donc pour la Russie que des motifs de désirer la paix. J'en vois pour nous beaucoup à la donner, mais peu ou point pour l'Angleterre. Tant que Cronstadt et sa flotte seront sur l'eau, tout Anglais devra se refuser à désarmer un seul de ses soldats, et j'avoue que ce serait ma manière de voir, si j'étais né de l'autre côté de la Manche ? Dans quel plateau la France *veut*-elle mettre son poids ? Dieu seul le sait et un autre aussi. (Grosse partie !) Mais il faut convenir que jusqu'ici cet autre a été beau joueur, heureux et habile ! Je désire de toutes mes forces, en soldat et en ami de mon pays, que sa chance continue.

« Aujourd'hui c'est le scorbut qui décime l'armée et dans une proportion effrayante ! N'a-t-elle donc pas le droit d'applaudir à une paix honorable et avantageuse ! Hélas ! bien peu de ceux qui ont commencé cette guerre dans cette belle armée, dont le maréchal de Saint-Arnaud était fier à si juste titre, bien peu de ces héroïques soldats préparés par l'Afrique, et qui ont fait l'Alma et Inkermann, verront la glorieuse récompense de leurs efforts, de leur souffrances ! Nous sommes peut-être plus nombreux aujourd'hui ; mais la qualité n'est plus la même !

« Si nous avons la paix, il n'y paraît pas ici ! On dit que le Maréchal aurait reçu l'ordre de hâter les travaux de destruction et même d'attaquer par nos batteries de terre et les moyens de l'*invincible* marine les forts de la partie Nord. Toujours est-il que l'on s'est mis à jouer de la mine avec un grand succès de notre côté, et une impuissance complète de la part des Anglais, qui, malgré leur bonne volonté, ne peuvent parvenir à faire sauter un dock, tandis que les Russes, pour prendre part à cette *fête de la Civilisation*, ouvraient sur leur pauvre ville un feu à rappeler les plus belles journées du siège... et cela, pour ne pas tuer un homme en quinze jours ! La besogne marche ! Les Anglais *fusent* d'une manière désespérante pour leur génie, les nôtres ont oublié les docks et déjà renversé dans la rade tout ce que nous étions chargés de détruire. Lundi dernier, c'était le tour du magnifique fort Nicolas. A midi, le feu a été communiqué aux 50.000 kilos de *poudre russe* qu'on avait introduits dans les fourneaux. L'explosion a été assez faible pour une pareille charge et l'on a cru aussitôt à un insuccès, mais quand la fumée eut disparu, la place était rasée comme un ponton, et le fort tout entier avait fait le plongeon dans la mer. Son armement était de plus de 200 canons à embrasures casematées et il pouvait loger près de 3.000 hommes. Reste encore le fort de la Quarantaine qui n'attend que le feu pour disparaître, puis l'on cherchera ce que furent les défenses de Sébastopol.

« Pendant qu'à Sébastopol, on rase, on désarme, on enlève tout ce qui peut s'emporter, et cela sous le feu continuel et inoffensif des Russes, nous restons

Derniers bombardements des Russes.

sur le qui-vive, nous gardant mieux que jamais, et recevant jour et nuit le feu de leurs batteries de Mackensie. Leurs obus viennent jusqu'à notre camp, à quelques mètres de ma tente. Mais les distances sont telles, leur tir si mauvais, qu'ils n'ont ni blessé ni tué un seul homme depuis quatre mois. Manière à eux d'exercer leurs jeunes artilleurs, qu'ils font tirer sur nos redoutes et nos camps, comme, dans un polygone, on tire sur une butte. Cette cruauté inutile, qui doit leur coûter cher, n'a d'autre effet que d'exciter la gaîté et les lazzis de nos soldats ! Quand une batterie ouvre le feu, c'est le commencement des conférences, puis viennent les préliminaires ! ou bien le baron de Seebach cause avec M. de Nesselrode son beau-père ! Enfin la paix est signée quand le feu a cessé, et l'indifférent troupier rentre sous sa tente humide. Ce jeu me surprend. Cette nuit encore nous avons été sur le point de prendre les armes, et il suffisait de la légèreté ou du zèle d'un commandant d'avant-poste russe pour amener un conflit, peut-être une bataille et toutes ses conséquences. Quel inconvénient y aurait-il à faire un armistice, tout en tenant les mers fermées à l'ennemi ? Ce serait laisser toutes choses dans l'état et éviter la mort des pauvres diables ! »

Enfin Alfred, en route pour la France, écrit à mon frère Amédée.

Rade de Milo, samedi, 26 avril 1856.

« Au moment où nous jetions l'ancre, nous avons reçu l'ordre impératif de filer avec ou sans charbon ! La plupart de nos officiers qui, arrivés en Orient,

il y a 2 ans, avaient été par terre de Gallipoli à Varna, se faisaient une fête de visiter au moins Sainte-Sophie ! Ils avaient bien gagné cette petite satisfaction de curiosité, par 2 ans de misères et de périls. Mais ils comptaient sans l'ordre brutal auquel il a bien fallu se soumettre, non sans murmurer. Arrivés le 25 au soir, nous filions le lendemain à 10 heures du matin. Pour comble de malheur, le temps s'est mis subitement à la pluie, et nous avons suivi dans un épais brouillard le Bosphore, si magnifique à la lumière. Cette brutalité m'a touché moins que les autres, puisque j'avais visité précédemment Constantinople et à peu près tout vu. Cependant je vivrais cent ans que je ne l'oublierais ni ne la pardonnerais.

De Crimée à Milo par Constantinople sans escale.

« Nous avons embarqué le 20 au soir sur l'*Hercule*, et, le 22, au matin, nous étions remorqués par l'admirable *Napoléon*, ayant à son bord l'amiral Pellion qui allait prendre le commandement de la marine à Constantinople, le commandant de l'*Hercule*, un charmant homme qui te connaît, et le capitaine de frégate Mallet qui a navigué avec toi dans ces mers.

« Mon pauvre régiment s'en va de Crimée, après y avoir passé 2 ans et pris part à toutes les affaires, un peu moins riche en croix et en médailles qu'il ne l'était à son arrivée.

« Le général Luders a suivi, pour aller à notre quartier général, une route le long de laquelle 70.000 Français étaient rangés en bataille. La revue des deux armées fut la plus belle chose que j'aie vue. Nous étions rangés par bataillons en masses, du col de Balaklava à Kamiesch, sur toutes les hauteurs du monastère Saint-Georges. A 11 heures, le Maréchal,

La grande revue des Anglais qui a précédé le départ.

les généraux Luders, Codrington et La Marmora ont passé sur notre front, suivis d'un *innombrable* état-major ; on s'est ensuite massé et l'on a défilé jusqu'à 3 heures. Le général Wyndham était venu m'inviter à *faire chez lui* **les honneurs du lunch** aux Français et aux Anglais. De 3 à 4 heures, grand lunch chez le général Codrington, avec toutes les musiques des Piémontais ; toasts à tous les souverains et souveraines ! etc. Deuxième acte : stupéfaction des Russes : à 4 heures on remonte à cheval, et sur les hauteurs du camp anglais, on découvre ce que l'œil d'un militaire peut voir de plus admirable, à savoir 42.000 Anglais de tenue magnifique (trop beaux même), une artillerie immense, et 2 lignes de transports couvrant plus de 4.000 mètres, et attelés de 1.500 mulets ! Troisième acte : stupeur chez les Russes qui croyaient, d'après nos journaux, que depuis le grand Redan, il n'y avait plus le moindre Anglais en Crimée : on a passé au grand galop devant les troupes présentant les armes, puis le défilé a commencé pour ne finir qu'à 7 heures. Je n'essaierai pas de te dire ce que c'était que de voir passer devant soi les brigades des gardes, celle des Écossais, des Riflemen, puis cette artillerie dont chaque cheval vaut cent louis, et dont les pièces étaient attelées à huit ou dix chevaux. Jamais spectacle ne m'a plus frappé ni plus ému. Les Russes, qui ont vu ces deux armées en un jour, qui pouvaient apercevoir la forêt des mâts de nos vaisseaux et la fumée de nos vapeurs, qui n'ignoraient pas que nous avions garnison à Kinburn, 15.000 hommes à Eupatoria, 18.000 à Kertch, autant et plus à Constantinople, à Malte, puis l'escadre de la Baltique, etc., ont dû se

frotter les mains de la paix, et s'estimer heureux de quitter la Crimée comme ils la quitteront, grâce à la sagesse de leur Empereur !

. . . . . .

« Le lendemain, ordre de partir dans les 48 heures. Préparatifs de départ, adieux aux amis français et anglais. J'ai fait abattre cette tente où j'ai passé six mois de repos et presque de bonheur, et que je regretterai peut-être un jour ! »

Le Congrès de Paris (février avril 1856).

Pendant que les armées alliées rentraient en France, en Angleterre, en Turquie ou en Sardaigne, les plénipotentiaires des grandes puissances se réunissaient à Paris, en Congrès, pour discuter la paix. Un incomparable éclat allait en rejaillir sur la France. Pour la première fois, depuis Napoléon I^er^, notre armée avait réappris à vaincre en Europe. Depuis les traités de 1815, jamais aussi important congrès ne s'était tenu. Et c'était Paris, et non plus Vienne, que l'on choisissait pour de tels débats. Cette date marque l'apogée du règne de Napoléon III.

Apogée du second Empire.

Le Congrès tint ses séances du 25 février à la fin d'avril, au Ministère des Affaires étrangères, disposé pour la circonstance. Rarement Paris vit tant de fêtes, de réceptions et de bals, aux Tuileries, dans les ministères et aux ambassades.

La présidence de l'illustre assemblée fut

offerte au comte Walewski, ancien ambassadeur en Angleterre, plus tard ministre des Affaires étrangères, partisan enthousiaste de l'entente cordiale avec les Anglais, comme de Morny l'était d'une alliance franco-russe, dont ce dernier s'efforça d'ailleurs, cette année même, de poser les bases avec Gortchakoff, pendant sa mission aux fêtes du couronnement du tzar. Des conversations avec Walewski dans le salon de M. Thiers dont il aimait la grande expérience politique malgré leurs divergences d'opinions, m'ont confirmé tout ce que j'entendais dire de sa perspicacité, de sa souplesse, de la profondeur de ses vues.

L'Angleterre était représentée par lord Clarendon, son ambassadeur à Paris, et par lord Cowley, que je voyais souvent à ses réunions diplomatiques et mondaines dont les honneurs étaient faits par ses filles, fort distinguées toutes deux.

Plénipotentiaires de l'Autriche : le comte de Buol et l'ambassadeur de cette puissance ; de la Russie : le comte Orloff, qui se rendit immédiatement populaire à Paris ; de la Turquie : le vizir Ali-Pacha et Méhémet-Djemil bey, fils de Réchid-pacha, auquel me rattachaient des souvenirs intimes de plus de 20 ans. Il me fut aussi permis de voir de près l'arbitre des destinées

de l'Italie, car je fus présenté au comte de Cavour, par l'ambassadeur de Victor-Emmanuel à Paris, le marquis de Villamarina, voisin d'hôtel des Seillière dont il avait été le locataire et l'ami. Je puis parler avec plus d'expérience de M. de Seebach, représentant du roi de Saxe à Paris, gendre de Nesselrode et beau-frère de M^me^ Kalergis. L'air éveillé, très bon enfant, paraissant français plutôt que saxon, le visage respirant la franchise, il n'avait rien du caractère un peu gourmé des diplomates allemands. Il aimait cependant à figurer dans le monde autant que sa femme, qui n'avait pas de beauté, mais de l'esprit, ce qui vaut mieux encore.

Revue des troupes de Crimée à Paris.

Je ne ferai pas, après tant d'autres, le récit de l'entrée triomphale de nos admirables troupes de Crimée, sous le commandement du général Canrobert. Paris entier fit une ovation à celui dont j'avais pu apprécier longuement les grandes qualités de cœur et d'esprit. Ce fut du délire lorsqu'il présenta les troupes à l'Empereur. On avait acclamé frénétiquement, de la Bastille à la place Vendôme, ces soldats encore en tenue de guerre, « aux habits par la victoire usés », et qui, ayant laissé pousser leur barbe, donnaient l'illusion d'une armée de sapeurs.

Naissance du Prince Impérial.

A quelque temps de là, après la naissance du Prince impérial, pendant les conférences du Congrès, mes anciens chefs, les généraux Canrobert et Bosquet, furent faits maréchaux de France.

A Bagnères de Luchon.

Au cours de l'été qui suivit mon retour de Crimée, je dus, souffrant de rhumatismes contractés à Sébastopol, me rendre aux eaux de Luchon, mais je ne fus guéri que l'année suivante à celles d'*Aix-les-Bains*. Après avoir passé quelques jours agréables à la Ferté-Vidame, chez mon frère Gabriel, je gagnai les Pyrénées par Le Mans, Tours, Bordeaux, Agen, Auch et Luchon.

Au cours de mes longues promenades, avec mes amis, sur les petits chevaux du pays, nos guides nous montraient les plus beaux sites de la contrée, le port de Vénasque, impressionnant par son paysage de désolation à la frontière d'Espagne, au pied de la Maladetta. Chaque jour une excursion nouvelle : le val d'Arran, parsemé de nombreux villages, la vieille ville de Saint-Bertrand-de-Comminges, le lac d'Oo, la superbe vallée du Lys. Je fis à pied 26 kilomètres pour aller voir Bosots. Mais ma plus belle excursion fut celle de l'Entecade, montagne d'où se déroule l'immense panorama de la vallée d'Arran

et des glaciers de la Maladetta ; à vos pieds, une des sources de la Garonne ; bref, tout un monde grandiose ou riant.

La société de Luchon.

Ce séjour, du 18 juillet au 19 août, fut agréablement mêlé de ravissantes promenades, et de soirées chez la comtesse Paul de Ségur et chez la princesse de Broglie.

Luchon était déjà la ville d'eaux très fréquentée qu'elle n'a pas cessé d'être ; avant que la mode d'aller aux bains de mer ne s'établît, elle réunissait, pendant la saison, beaucoup de gens du monde.

Il fallut quitter ce beau pays pour Bordeaux, non sans avoir vu à la hâte Saint-Sauveur et Cauterets et les Eaux-Bonnes. Du vieux château de Pau, plein du souvenir de Henri IV, j'admirai la magnifique vue sur les Pyrénées. Je me rendis de là en Touraine aux châteaux de Chissay et de Chenonceaux.

Touraine et Berry.

Hôte du comte Baillon à Chissay, je tins à voir Chenonceaux qui est tout proche ; je connaissais le petit-fils du propriétaire de cette admirable demeure historique, M. de la Roche-Aymon, ancien chambellan de l'Empereur. Sa conversation, les récits qu'il me fit, ajoutèrent à l'intérêt de ce voyage. De la riante vallée du Cher, passant dans celle de

l'Indre, je me rendis dans l'ouest du Berry, au domaine de Labarre. De cette propriété située près de la petite ville du Blanc, et non loin de Valençay, j'avais connu, depuis son enfance, l'aimable propriétaire, femme d'une beauté remarquable. Elle avait choisi, parmi ses prétendants, le comte de Bondy, fils d'un pair de France et d'une dame d'honneur de la Reine. Toujours en train, elle communiquait la gaieté autour d'elle et faisait de Labarre un séjour exceptionnel. Le parc de son château était traversé par la rivière de l'Indre. A l'agrément de parties de bateaux s'ajoutait celui de longues promenades en voiture. Une simple visite à Valençay.

Retour à Paris.

Ne faisant que traverser à Paris, j'allai me reposer quelque temps chez mon frère Edouard à Viry, près de Juvisy.

En Normandie.

J'avais été invité par le duc de Broglie à me rendre à son château de Normandie. Un malentendu fit que je m'y présentai un autre jour que celui où l'on m'attendait. Ordre ayant été donné de ne recevoir personne, les domestiques m'appliquèrent trop fidèlement la consigne. Quelques jours, après je recevais la lettre suivante du prince Albert de Broglie :

Broglie, dimanche 28 septembre 1856.

« Mon cher Capitaine,

« Vous êtes digne du prince de Ligne qui ramenait une dame de Vienne à Paris et tournait dans la cour pour retourner à Vienne dès son arrivée. On trouve vos cartes qui courent les grands chemins ; il n'y a que vous qui puissiez faire des visites à 40 lieues de distance et laisser votre nom à la porte sans dire « gare ». Malgré toute l'élégance chevaleresque de cette manière de faire, votre personne eût encore mieux valu. M^me^ de Broglie demande si vous avez eu peur du tête-à-tête, si vous l'avez crue trop prude, ou moi trop jaloux pour le permettre. Laquelle de ces suppositions est la véritable ?

« Si vous fussiez monté, vous auriez donné quelque distraction à une pauvre mère qui avait à prendre soin d'un enfant malade. Le jour même où vous avez quitté Luchon, emportant tout l'agrément de ce beau lieu avec vous, ce pauvre petit garçon s'est mis au lit et ne s'en est guère relevé depuis. Il y a de quoi nous faire rabattre, vous et moi, de notre admiration pour Bosquet, la Reine Blanche et *tutti quanti*. J'espère cependant que nous en serons quittes pour beaucoup d'inquiétudes et d'ennuis. Mais il reste désormais une teinte de mélancolie sur nos souvenirs de Luchon, que toutes les images de Bonit et toutes les bouteilles du Port de Vénasque ne peuvent dissiper.

« Nous n'avons pu accomplir notre projet d'aller à Lorrez, de sorte que je n'ai eu qu'indirectement des nouvelles de Ségur. J'ai su, cependant, que Louis s'était bien trouvé des eaux.

« Voici une lettre qu'on peut se donner le plaisir d'ouvrir à la police si l'on veut, et qui ne fera donner la démission à personne. Je suis loin, seul, à la campagne et je n'ai point de nouvelles à vous donner. Mais je n'ai pas voulu manquer de vous dire toute la contrariété que nous avons éprouvée de savoir que vous aviez pensé à nous et que nous n'en avions pas profité. Vous êtes condamné à nous dédommager de ce mauvais sort ; je ne puis penser que vous en veuilliez rester à la vue de la poste aux chevaux de Broglie.

« Recevez, mon cher Capitaine, avec nos regrets, l'expression de tous mes sentiments les meilleurs.

« Albert de Broglie. »

La fin de cette lettre fait allusion à un fait qui me concerne et qu'a cité M. Bapst, dans les Mémoires du maréchal Canrobert. Le cabinet noir a fonctionné sous l'Empire, comme hélas ! sous d'autres régimes qui ont mauvaise grâce à s'en défendre. J'avais eu, en Crimée, une active correspondance avec mes parents et mes amis de Paris ; mes lettres avaient éveillé l'attention et, décachetées, m'avaient valu du maréchal Vaillant un avertissement où d'ailleurs la bienveillance se mêlait à la sévérité.

Les de Broglie.

La réception du duc de Broglie à l'Académie Française, cette même année, avait été un événement, ce grand personnage étant nettement de

l'opposition. L'héritier des maréchaux qui s'illustrèrent à Senef, à Denain, à Lawfeld, à Sondershausen, avait déjà fait honneur à son nom par des travaux littéraires appréciés, sans avoir encore donné sa mesure ; mais, en dépit de ces titres, le choix des Quarante n'en avait pas moins témoigné d'une grande indépendance, et l'Empereur, lors de la présentation du nouvel élu, s'exécuta de fort bonne grâce, semblant oublier qu'il avait devant lui un adversaire irréductible.

A l'un des dîners du duc de Broglie, je fus placé auprès du baron de Barante. L'auteur de l'histoire des Ducs de Bourgogne, agréable causeur, ne manqua pas de m'interroger sur le siège de Sébastopol et je fus heureux de satisfaire aux demandes de mon hôte et de ses amis. M. Villemain parla de l'Empire, mais pour faire tout l'opposé d'un éloge.

Rasne.

De Broglie je me rendis dans une vieille famille de Normandie, au château féodal du duc de Berghes, à Rasne, non loin des eaux de Bagnoles. La comtesse de Bordessoulle et sa fille, devenue la marquise de Maussabré, les deux charmantes petites-filles de l'amiral Bouvet, dont l'une fut lectrice de l'Impératrice (M^me^ Carette), y formaient une charmante réunion. Danses et divertissements étaient diri-

gés par le comte Louis de Frotté et son frère, descendants de l'illustre Vendéen.

Saint-Just. Une autre de mes visites fut pour Saint-Just, terre appartenant à la maréchale Suchet. Le duc d'Albuféra et sa sœur, la comtesse de la Redorte, y habitaient avec leur mère. J'y fus reçus avec une affection touchante, me rappelant nos vieux souvenirs de Breuilpont en 1823 et 1824.

Dangu. Non loin de Saint-Just est Dangu, où je me rendis à une invitation du comte de La Grange. Important éleveur et sportsman, il me fit visiter ses établissements qui avaient grande réputation.

Pendant le temps assez long où je fus retenu à Dangu, dans une nombreuse réunion au caractère élégant et aristocratique, les honneurs étaient faits par la duchesse d'Istrie, sœur de La Grange, qui avait été l'amie intime de ma sœur.

Vie très agréable, table excellente, soirées animées par les danses et le jeu. La maison n'était ni littéraire ni politique. Dans la journée, les visites aux chevaux en élevage au haras prenaient le plus clair de notre temps. Je faisais une heure d'assaut d'armes avec Dreux-Brézé, un maître en escrime, qui me battait sans me décourager. La Grange nous

menait tous les jours en promenade en voiture et il aimait à conduire lui-même. J'ai gardé un excellent souvenir du temps que j'ai passé dans son beau domaine.

Mon tour de Normandie s'acheva par un séjour au château de Belbeuf, près de Rouen, et à Caen où m'attiraient des souvenirs de famille et d'amitié.

CHAPITRE XVII

CHEZ LE DUC D'AUMALE. — A TWICKENHAM

Le Duc d'Aumale.

On sait quelle passion avait pour l'armée ce prince accompli, guerrier, historien, grand seigneur qu'était le Duc d'Aumale. La mort dans l'âme, le héros de la Smala, le jeune et habile gouverneur de l'Algérie avait quitté, après la révolution de Février, ce pays où il s'était illustré comme ses frères Orléans et Nemours. Sur la terre d'exil, il avait suivi dans leurs moindres détails nos opérations en Afrique ; et la guerre contre la Russie ne pouvait le laisser indifférent. Je lui avais fait tenir une longue lettre sur nos travaux du siège de Sébastopol et voici la réponse dont il m'avait honoré :

Twickenham, 2 août 1855.

Lettre que le Prince m'adressa en Crimée.

« MON CHER CAPITAINE,

« Je profite d'une occasion que j'ai lieu de croire sûre, pour vous remercier de votre bonne lettre du 2 juillet. Je n'ai pas encore revu le brave et digne ami, qui me l'a apportée. En véritable Anglais, il s'est

précipité aux courses, à peine arrivé ; mais il viendra dîner ici la semaine prochaine, et nous causerons longuement ensemble.

« J'ai soif de l'entendre, car je n'ai pas besoin de vous dire que l'armée, la guerre, la Crimée, sont nos constantes, je dirais presque nos uniques préoccupations. Cependant, c'est en tremblant que j'ouvre le matin mon journal et surtout mes lettres (car on est loin de tout savoir par les journaux) ; je crains toujours d'y apprendre encore la mort de quelque bon et brave camarade. Je ne saurais vous dire ce que m'a fait éprouver celle du général Lavarande ; j'avais la plus haute idée de son caractère, la plus vive affection pour sa personne. A part les coups qui ont si cruellement frappé ma famille, je ne crois pas en avoir ressenti un pareil depuis la mort du pauvre Doulcet. Aussi suis-je fort triste, et mon vieux fond de gaieté naturelle commence à s'épuiser ; je ne puis me faire à l'idée que mes camarades se battent et meurent sans que je sois au milieu d'eux. La guerre, faite sans nous, est toujours ce que j'ai redouté le plus, depuis la révolution de Février ; je m'étais presque habitué au reste ; je ne me fais pas à cela, et la pensée que d'autres n'ont pas pris la place que nous occupions jadis dans les rangs de l'armée n'est qu'une bien faible consolation. Cependant, je travaille pour tâcher de prendre patience, mais je n'y réussis guère.

« Je ne néglige aucune occasion ici pour défendre votre général (Canrobert) envers lequel je trouve qu'on a été fort injuste, bien qu'on commence à l'être moins et que son désintéressement ait été l'objet de l'admiration générale. Je n'attaque pas son succes-

seur (Pélissier) pour lequel j'ai aussi beaucoup d'estime et d'affection ; mais je défends de toutes mes forces le général Canrobert. Il peut y avoir eu des erreurs commises, — les plus grands capitaines ont fait et reconnu qu'ils avaient fait des fautes ; — le succès, à la guerre, appartient à ceux qui en font le moins et surtout à ceux qui profitent le mieux de celles des autres. Mais je soutiens que les déceptions que l'on a rencontrées en Crimée tiennent à des causes qu'il est inutile d'énumérer ici et qui sont pour la plupart indépendantes des généraux commandant les troupes.

« Je ne vous donne pas de nouvelles de votre frère Edouard, que j'ai eu le plaisir de revoir, il y a peu de temps et pour lequel j'éprouve une estime et une affection toujours croissantes. Je suis bien charmé d'apprendre que toute la partie guerrière de votre famille est en bonne santé ; je fais des vœux pour que cela dure, et je jouis bien de l'excellente figure que vos frères et vous faites à l'armée. Je ne puis vous cacher que, malgré tout ce que vous devez souffrir, je vous envie un peu.

« Par une prudence dont vous comprendrez le motif, je ne veux pas reproduire ici la liste de noms aimés que contenait votre lettre ; veuillez remercier cordialement, bien cordialement de ma part et de la part de tous les miens, tous ceux qui nous gardent un souvenir et croyez-moi toujours.

« Votre affectionné,

« Henri d'Orléans. »

« Quelle affreuse chose que la mort du jeune Roger ! les pauvres parents ! »

Je suis invité à Twickenham.

A mon retour de Crimée, le Duc d'Aumale, désireux d'avoir des détails sur la guerre, m'invita à passer quelque temps auprès de lui, en Angleterre. Je me rendis, avec ma belle-sœur et mon frère Edouard, à Twickenham, près de Londres, résidence que le Roi et la Reine avaient déjà occupée pendant les Cent Jours, ayant acheté à lord Kilmoreley la villa déjà connue sous le nom d'Orléans House.

Il y avait auprès du prince, lors de ma visite, la princesse de Salerne, de la Maison des Bourbons de Naples, pour laquelle on avait les plus grandes attentions, mais elle était sourde et il était difficile de lui parler. Une mort prématurée avait privé le duc de l'aîné de ses enfants ; et il perdit tous les autres, qui faisaient la consolation de son exil. Pendant le temps passé à Twickenham, le Prince de Joinville avec la Princesse et sa fille vinrent se joindre à nous. Je me rappelle les fréquentes visites du jeune Duc de Chartres ; il me paraissait très épris de sa cousine qu'il épousa 6 ans plus tard, le 11 juin 1863.

Le matin, chacun disposait de son temps ; les promenades, les réunions dans le salon pour les conversations n'avaient lieu qu'après le déjeuner.

Le Duc d'Aumale m'interrogea sur ce qui s'était passé en Crimée, sur les officiers qu'il

avait connus et dont il aimait à avoir des nouvelles. Un jour, je me rendis, avec lui et mon frère Edouard, à Londres, pour y saluer le Prince consort. Cette visite m'a donné l'occasion de voir, pour la première fois, le Prince de Galles, âgé, à ce moment, de 16 ans ; ce fut l'origine de mes relations toujours suivies, et d'un si grand prix pour moi, avec le futur roi d'Angleterre, Edouard VII. Le mari de la reine Victoria était accompagné du jeune Prince, dont la figure respirait la sympathie. A la distinction des enfants de race royale il joignait le naturel, qualité rare. Je le revois encore dans son élégant costume, approprié à son âge.

La 1re rencontre avec le Prince de Galles.

Nous fûmes tous visiter la remarquable collection de tableaux de Londres, puis nous retournâmes à Twickenham. Le Duc d'Aumale, très amateur d'œuvres d'art, avait admirablement embelli « Orléans House ». Je remarquai, entre autres, deux toiles, la *Mort du Duc de Guise* de Paul Delaroche et la *Stratonice* d'Ingres, d'une grande beauté, et des tableaux et portraits que je devais revoir plus tard à Chantilly. Le Duc fut heureux de me montrer des objets précieux pour lui, souvenirs de sa brillante carrière militaire : képi, épée, épaulettes, rappelant ses succès d'Afrique. Son goût bien connu de bibliophile lui avait fait déjà réunir la riche

bibliothèque qu'il a bien augmentée ensuite à Chantilly, à son retour d'exil. En 1855, au cours de la guerre de Crimée, il avait fait paraître, dans la *Revue des Deux Mondes,* deux remarquables études sur les zouaves et sur les chasseurs d'Orléans, et c'est dans ce même cabinet de travail qu'il commença à écrire sa belle histoire des Princes de la Maison de Condé.

Nous ne manquâmes pas d'aller visiter la Reine Marie-Amélie au château de Claremont, dernière résidence de Louis-Philippe, sans oublier de nous rendre à la chapelle de Weybridge, où reposaient les restes du Roi des Français.

La famille d'Orléans en Angleterre.

Je quittai, tout ému du cordial accueil qu'il m'avait fait, le Prince que je ne devais plus revoir avant 1871, aux premiers temps de l'Assemblée Nationale.

Quelques mariages.

Les années qui suivirent mon séjour à Twickenham furent marquées par des mariages heureux dans la famille royale : d'abord celui du Duc de Chartres en 1863. Son frère aîné, le Comte de Paris, épousa, le 30 mai 1864, sa cousine Isabelle de Montpensier, infante d'Espagne. Le Comte d'Eu, fils aîné du Duc de Nemours, s'unit, le 15 octobre de la même année, à Rio-de-Janeiro, à la Princesse Impériale du Brésil, fille aînée de Don Pedro. On connaît bien, à

Paris, ce prince dont le passé glorieux a été illustré par une campagne au Maroc au service de l'Espagne, et surtout par ses victoires à la tête de l'armée Brésilienne. J'admire sa bonhomie et sa simplicité quand il fait l'honneur au nonagénaire que je suis de le venir visiter. Le Prince Louis-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, fils de la Princesse Clémentine, s'unit, le 13 décembre, à la fille cadette de l'Empereur du Brésil. C'était aussi une union heureuse que celle de la Princesse Charlotte, fille du Roi des Belges Léopold Ier et petite-fille par sa mère du Roi Louis-Philippe. Son mari, l'Archiduc Maximilien, frère de l'Empereur d'Autriche François-Joseph, était un prince doué de rares qualités. Pourquoi ont-ils quitté leur belle résidence de Miramar, près de Trieste, pour l'éclat décevant d'une couronne impériale au Mexique, qui devait coûter la vie à l'infortuné Maximilien et faire perdre la raison à une princesse sympathique à tous !

Pertes cruelles.

Ce malheur, dont je parle par anticipation, ne fut pas le seul qui accabla la famille royale. La Duchesse d'Orléans, qui fait si grande figure dans l'Histoire et qui, veuve, s'efforça de remplacer leur père auprès du Comte de Paris et du Duc de Chartres, mourut le 18 mai 1858, à Combourne-

House près de Richmond. La Reine Marie-Amélie lui survécut 8 ans. Le 24 mars 1866, à Claremont, elle quittait ce monde qui, depuis 18 ans, n'avait été pour elle qu'une vallée de larmes.

CHAPITRE XVIII

NOUVELLES D'ALGÉRIE (1853-1859)

Quels souvenirs laisse l'Algérie à qui l'a vue, à plus forte raison à qui y a fait la guerre !

Pouvais-je me désintéresser de notre France africaine où j'avais pris part à la campagne de Mouzaïa en 1840, aux sièges de Zaatcha et de Narah, 10 ans après ? Mon frère Alfred y passa une bonne partie de sa carrière ; en 1843 ; il est lieutenant de chasseurs à pied ; en 1853 et 1854, capitaine ; après la Crimée, revenu à Constantine, le voilà chef de bataillon du 3e zouaves, de 1856 à 1859 ; enfin, après 8 ans passés à Rome et au Mexique, c'est encore en Algérie que nous le retrouverons de 1865 à 1879, colonel du 3e zouaves. A Constantine débuta aussi mon neveu Emmanuel.

Depuis 1848, Alfred avait tenu garnison à Metz en 1848 ; à Strasbourg, en 1849 ; en 1850, à Paris ; de 1851 à 1853, à Rome où il fut capitaine du 1er chasseurs au corps d'occupation ;

en 1853, il revient, après 11 ans d'absence, en Algérie. Du camp de l'Oued-Zaïtoun, près de Bône, en 1854, sur le point d'être envoyé avec son régiment jusque dans l'oasis de Figuig, il m'écrit :

Le général Randon en Kabylie.

« Nous avons trouvé Alger vidé de ses troupes. Le gouverneur est, avec une forte colonne, au centre de la grande Kabylie, et il y a eu, le 5, une affaire assez sérieuse, — pour l'Afrique s'entend. Les positions qui commandent le pays occupées sans coup férir, les tribus arrivent toutes à soumission. On va en finir avec cette redoutable Kabylie, que l'on ébréchait tous les ans un peu, et qui n'était plus qu'un nom sans effet.

Tuggurt.

« Reste l'affaire de Tuggurt, expédition désirée par le gouverneur qui, dit-on, devrait remplacer au ministère de la guerre le maréchal Vaillant. Mais l'Empereur voulant n'avoir pour ministre qu'un maréchal, il faudrait que le général Randon allât gagner son bâton à Tuggurt. Les calculateurs se fondent là-dessus pour prédire l'expédition qui aurait lieu au commencement de l'hiver. On irait chercher en plein désert, à 280 lieues d'ici, — en portant tout avec soi, même son eau et de gros canons, — une résistance plus forte que celle de Zaatcha ! »

Sétif (1865).

Mon frère, revenu de Crimée, en garnison à Sétif, ou plutôt dans un camp voisin, se plaignait des opérations du génie chargé de faire une route qui ne servit jamais, et *vivait en camp*

volant. Ordre fut donné au 3e zouaves de se transporter dans l'extrême Sud.

« Je reçois à l'instant une dépêche télégraphique qui m'enjoint de partir pour *Biskra*, les Oasis, les Aurès.., que sais-je ? »

Après une campagne en plein Aurès, dans mes oasis de 1850, il rentre à Philippeville.

Terrassements sans fin.

La route — m'écrit-il du *Col des Babords*, le 1er juillet — que nous avons commencée ici, le jour où les coups de fusil ont cessé, est interminable. Nous partons demain sans regret. Quand nous avons quitté Philippeville à marches forcées, on s'était excusé bien fort des fatigues que l'on était dans l'obligation de nous imposer au lendemain de notre débarquement, et contrairement aux volontés de l'Empereur, qui pensait sans doute que, comme tous les autres, nous avions bien gagné quelques mois de repos, puisqu'on nous refusait tout le reste. On nous fit de magnifiques promesses : nous étions indispensables pour cette campagne ; au lendemain de la paix, il n'y aurait pas pour nous assez de tranquillité, de liberté, de bon air, de bains de mer, etc. Or, la guerre est finie, et les promesses s'évanouissent dans la fumée de la poudre. Au lieu du repos, nous allons marcher 8 journées, en plein juillet, pour reconduire le général à Constantine. Là, on nous campera 8 autres jours, en plein soleil, dans une exposition magnifique

Promesses oubliées.

pour ne pas perdre un degré de chaleur, puis on nous renverra, non dans une caserne où nos hommes trouveraient un lit, meuble qu'ils ne connaissent pas depuis 29 mois, mais dans un camp dit de *plaisance*, où nous aurons le droit de travailler aux routes, 10 heures par jour. Encore n'est-ce pas bien sûr. Ce serait trop bon pour des zouaves. L'ordre vient d'arriver, dit-on, d'Alger, de faire de suite la route de Djidjelli à Sétif. On hésite encore à nous la confier, mais je connais ces pudeurs-là, et je parie que Constantine, comme Philippeville, vont encore nous passer devant le nez. J'en prends mon parti, mais ce n'est pas sans rugir un peu, et me plaindre parfois. Nous n'avons même pas reçu encore la médaille anglaise, et nous allons renvoyer les hommes (classes de 49 et 50) qui ont 2, 3 et 4 blessures, sans qu'ils puissent porter chez eux cette distinction si méritée. Il est vrai que toute la garde la porte depuis 10 mois, ce qui doit consoler les autres ! Quant aux Medjidiés, nous en avons 2 dans le régiment, et ils datent du général Canrobert. Félicite-moi après cela d'être aux zouaves ! »

Tribulations d'un régiment de zouaves.

A quelque temps de là, nouvelles de Kabylie.

« Nous sommes en plein pays des *Bou-Akas*, dans une partie de la Kabylie où l'on n'avait jamais pénétré, et qui semble d'une grande richesse. Tu as dû entendre parler de *Bou-Akas*, influent chef arabe de la Kabylie, officier de la Légion d'honneur. Il avait refusé de se rendre auprès du Duc d'Aumale. Le général de Saint-Arnaud l'ayant décidé à venir lui faire visite à Constantine, donna de grandes fêtes à

En pleine Kabylie.

son intention, afin que sa présence fût bien constatée. Une des femmes de ce chef était sœur de la femme arabe que le colonel de Neveu a épousée. On accusait Bou-Akas de se montrer assez froid et de finasser avec nous. On n'avait jamais pénétré chez lui, et il laissait croire que son pays était horriblement difficile, et les Kabyles si peu obéissants qu'il ne saurait en répondre si une de nos colonnes franchissait ses limites. Mais nous n'en sommes plus à garder de pareils ménagements avec ces Messieurs. Lors de la révolte que nous venons de réprimer, — s'il faut en croire le *Moniteur*, — avec une énergie dont nous nous doutions peu ici, on fit demander le seigneur Bou-Akas et tous ses goums, et il est parfaitement venu à notre appel ! Depuis, il est à nos ordres, ne quitte plus notre camp et nous sert de guide au milieu de ses possessions qui sont fort belles, très peuplées, couvertes de forêts magnifiques, portant partout les traces de l'ancienne occupation des Romains. Notre colonne réduite ne se compose plus que de nos 3 bataillons de zouaves, du 70e chasseurs à pied, commandé par Niepce, d'un bataillon du 99e et d'une poignée de chasseurs d'Afrique et de spahis, pour servir d'escorte au général. Nous allons, dit-on, nous promener par toute cette partie de la Kabylie, en suivant surtout la direction de Sétif à Djidjelli, pour étudier et lever le pays, reconnaître les points militaires et de passage, surtout l'ancienne route ou voie romaine, que l'on veut reprendre. Comme on attend l'Empereur cet automne, ou au printemps prochain, on veut lui montrer partout des routes faites, ouvertes tout au moins.

. . . . . .

10 juillet.

Djidjelli. « Nous avons marché 3 jours depuis le 5, et nous sommes vers la frontière qui sépare le pays de Bou-Akas de celui de Djidjelli, commandé par le colonel Robert, qui doit être de tes amis. Des marches de 5 lieues, avec 37° centigrades. Je ne me suis jamais si bien porté, et je me croirais revenu à vingt ans, si parfois je n'étais obligé de me voir dans une glace ! Aujourd'hui à 7 heures de Djidjelli au pied de la plus belle des forêts, autour de sources ferrugineuses qui feraient la fortune d'une province de France, ayant une vue superbe qui se perd sur la mer d'une part, aux montagnes de Constantine de l'autre, et à une hauteur suffisante pour ne pas trop souffrir de la chaleur, nous avons trouvé une belle pyramide de beaux et bons outils, et on nous a prévenus que nous pouvions nous installer pour une quinzaine. J'ai fait aussitôt construire un gourbi magnifique, et je l'ai tapissé d'une épaisse couche de bruyère et de fougères. J'ai reconnu les environs fertiles en lièvres, perdreaux, sangliers, voire même panthères, et me voici décidé à pousser ma villégiature jusqu'au bout. Il y aura donc 2 mois 3 jours que nous faisons expédition, et il n'y pas de raison pour que cela finisse avant un an ! Donc armons-nous de patience, de philosophie ; faisons des économies et usons nos vieux habits ! »

Constantine 1857 et 1858. Cette vie errante a cessé pour un temps. Alfred a obtenu enfin la résidence de Constantine où il restera jusqu'à son départ pour la guerre d'Italie, en avril 1859.

Après les détails de service, les descriptions de pays traversés, voici une lettre qui a trait à un officier d'avenir, trop modeste, et dont la valeur reste alors ignorée.

Constantine, 22 décembre 1857.

« Mon cher Charles,

Le capitaine Campenon.

« Je te demanderai un service, qui sera selon ta nature, et à l'accomplissement duquel j'attache une sérieuse importance. Tu m'écrivais dernièrement que tu voyais souvent le général Trochu. Ces relations et l'amitié qu'il a pour toi te permettent de lui demander tout ce que le bon droit peut faire solliciter d'un homme qui jouit comme lui de la plus haute influence. Va le prier instamment de ne pas oublier, auprès du comité dont il fait partie, les justes droits du capitaine Campenon, un de mes meilleurs amis, et pardessus tout un de ces officiers d'un mérite si rare que les voir rester en place fait involontairement douter de la justice humaine et de l'intelligence de ceux qui commandent notre armée. Campenon était de tes anciens à l'Ecole, un des premiers de notre promotion sous tous les rapports. Il a été renvoyé comme moi en 1838, et est sorti en 1840 de l'État-Major. Toujours en tête de ses camarades, il a cherché partout à faire son métier, mais autrement qu'à Paris et dans les grasses garnisons. 3 ou 4 ans à Tunis, comme chef de l'Ecole militaire du bey, il y a appris l'arabe, qu'il parle et écrit comme un taleb, et les affaires de ce pays qu'il sait mieux que personne. Malgré sa position magnifique à Tunis, où il était l'ami particulier

du bey, il s'est empressé de tout quitter, aussitôt la guerre déclarée en Orient. Il a fait tout le siège au 1er corps et s'y est fait remarquer de tous ses chefs. Le général Rivet a été tué *sous* lui ! Le maréchal Pélissier l'avait en haute estime et lui avait promis vingt fois qu'il ne serait pas oublié au moment des récompenses. Mais les hommes de cette valeur sont rarement intrigants, et il est revenu de Crimée capitaine comme devant, quand tant d'autres qui ne lui vont pas à la cheville en partaient colonels, voire même généraux, arrivés souvent par la mauvaise porte. Depuis il n'a pas quitté l'Afrique. Dernièrement, il a su qu'il avait été maintenu par le maréchal gouverneur pour le grade de chef d'escadrons. Il n'espère pas l'obtenir de sitôt, mais il compte sur le général Trochu, qui se connaît en hommes, pour être défendu au comité, et placé sur la liste de celui-ci. Et voilà ce qu'il ambitionne, quand je suis chef de bataillon, depuis plus de 2 ans, et que je songe déjà à devenir lieutenant-colonel. Tâche donc non pas d'intéresser à lui le général Trochu — cela est inutile — mais de rappeler à celui-ci qu'en faisant rendre prompte justice à un pareil officier, il fera d'abord une bonne action, en réparera une mauvaise, et donnera un utile enseignement qui ne sera perdu ni pour les bons ni pour les mauvais officiers. Si tu peux intéresser à lui et le maréchal Canrobert et le maréchal Bosquet, et nos autres protecteurs, sois certain qu'ils ne seront pas surpris de ta démarche et que se rappelant ce qu'est cet officier, ils feront tout pour réparer l'oubli dont il est victime... s'ils ont du cœur. »

Tout fut fait comme le demandait mon frère ; j'y mis d'autant plus d'empressement que Campenon avait toutes mes sympathies, et que mes rapports fréquents avec Trochu me permettaient d'insister auprès de lui. La cause était gagnée d'avance.

Oncle et neveu

Un an après, Alfred est à Sétif où il a déjà tenu garnison. Mon neveu Emmanuel, qui a débuté dans la carrière en 1854, est près de lui. C'est d'une de ces visites qu'il m'entretient en ces termes :

Sétif, 4 octobre 1858.

« J'ai trouvé Constantine sens dessus dessous par suite de la présence de 3 ou 4 inspecteurs généraux. Le mien n'avait pas encore commencé et j'ai pu passer 4 jours avec Emmanuel, dont j'ai été très satisfait, au point de vue militaire. J'ai pu l'écrire à Edouard, et les éloges que je lui ai faits de son fils ne sont nullement exagérés. Il est charmant. Chefs et camarades en font le plus grand cas. Il est, de tous les officiers du régiment, celui qui a le mieux répondu à l'inspecteur, et cependant on lui avait posé des questions très difficiles, comme il n'en est pas fait d'habitude aux lieutenants (sur les évolutions de ligne). Le colonel en a été enchanté et l'aime beaucoup. Le général lui a fait ses compliments, et, chose plus rare, les camarades ont été unanimes dans leurs éloges. L'aide de camp du général, commandant Sainte-Chapelle,

Mon neveu Emmanuel très apprécié de tous.

m'en a dit le plus grand bien. Bref, il est déclaré apte à remplir les fonctions *d'adjudant-major,* et le colonel le gardera auprès de lui en cette qualité. C'est tout ce que demandait le gaillard, qui a ses aises et ses habitudes à Constantine, et qui est enchanté d'y rester à poste fixe...

« Il aime cette vie et m'a répété cent fois que, depuis son arrivée en Afrique, il n'avait pas eu un seul instant de regret ou d'ennui. Sa santé est à toute épreuve, et il veut faire ici ses 4 années de stage, à peu près sans congé. Il aura raison. Pour le moment il travaille au plan dans le pays des *Abd-el-Nour,* vers le Sud, entre Constantine et Sétif, avec Ses-maisons et le capitaine Jung, un excellent dessinateur, qui est un de mes amis.

Sétif 1858.

A peine arrivé à Sétif, Alfred apprend qu'il faudra probablement partir en hâte pour Biskra et pour l'Aurès, peu agréable perspective ! Je le sais par expérience, ayant conservé très vif le souvenir de cette région peu hospitalière à l'Européen.

Sétif, 18 décembre 1858.

« Après 15 jours de pluie et de boue, de marches continuelles, je suis arrivé ici samedi dernier, las et ayant besoin d'une autre nourriture, d'un autre lit et d'un peu de feu ! Et voilà qu'un nouveau départ nous menace déjà ; toute la garnison de Constantine vient de partir hier soir pour *Biskra,* où l'on s'agite encore en dépit du prince Napoléon et de ses 2.400 conseillers. Le général *Desvaux* a reçu l'ordre de se tenir sur la défensive et d'attendre au prin-

Bruit d'une expédition dans l'Aurès.

temps, car il s'agit d'opérer dans les Aurès. Tu sais quel pays c'est en cette saison. Mais le pourra-t-il ? Mon bataillon en serait pour sa troisième expédition dans l'année, sans compter les camps de route, et les changements de garnison. Il aura fait près de 1.200 lieues par tous les temps et toutes les saisons ! Le tout lui a rapporté une croix et une médaille ! Ma foi ! Vive le camp de Châlons !

Emmanuel chez les Ouled-Aïdoun.

« Tu auras su par les lettres d'Emmanuel les nouvelles et les résultats de notre opération chez les *Ouled-Aïdoun*. L'enfant ne rêvait que batailles et se désolait de ne pas entendre parler la poudre. Moi, je m'en réjouissais, car ni le temps ni la force n'eussent été pour nous. Nous, qui avions 7 journées de marche pour l'aller et autant pour le retour, nous sommes revenus en tirant l'aile et la patte, et le lendemain de son arrivée à Sétif, mon bataillon avait environ 118 malades.

Déplorables résultats du régime civil.

« Les affaires politiques sont nulles pour nous. Rien ne marche, et il faudrait ici autre chose que des décrets même conseillés par M. Emile de Girardin et contre-signés « Napoléon ». Si j'en juge par Sétif et les environs, par Constantine aussi, tout va de mal en pis, et déjà les colons sages et sérieux (il en est peut-être trois que l'on pourrait trouver... en cherchant bien et longtemps) en sont à regretter le régime militaire, qui était au fond moins despotique que l'autre, qui avait fait beaucoup et en peu de temps, on le reconnaît assez, et qui surtout coûtait infiniment moins cher ! Bientôt nous n'aurons plus ici que des fonctionnaires... et tous mécontents de leur position. Je ne sache pas que c'est avec de pareils bras que l'on cultivera les terres, que l'on ouvrira des

routes, que l'on fera du commerce. Les Arabes sont assez tranquilles, mais il ne faut pas s'y fier, ni oublier qu'ils sont musulmans et conquis, c'est-à-dire ennemis implacables et irréconciliables ! Ils sont aujourd'hui les plus faibles et ils le savent. Mais gare au jour où ils croiront avoir la part la plus belle. Les affaires du Sud amèneront forcément une expédition au printemps. Il était grandement temps de paraître ces jours-ci chez les Ouled-Aïdoun ! Tout cela frémit sous notre main ! et c'est miracle qu'il n'y ait pas plus, quand on songe qu'en faisant flèche de tout bois, on pourrait à peine réunir dans cette province 6.000 baïonnettes sans trop dégarnir nos principaux points d'occupation ! »

Trois mois plus tard, Alfred est à Biskra. Son ami Séroka vient d'être nommé lieutenant-colonel, ce dont il se réjouit. Il croit peu à la guerre entre la France et l'Autriche ; il recevra bientôt des événements un éclatant démenti aux théories qu'il m'expose alors et que je reproduis par simple intérêt de curiosité.

Biskra, mars 1850.

« MON CHER CHARLES,

Séroka.

« Les hommes comme Séroka sont l'honneur de l'armée, et c'est parce qu'il y en a plusieurs de sa force, de sa probité, de son intelligence qu'elle sera toujours la première de l'Europe. — Je souhaite que l'Autriche ne s'en aperçoive pas ! Malgré tes opinions guerrières (et elles ne sauraient être autres, puisque tu les puises en Sardaigne), je ne croirai à la guerre que quand j'aurai entendu le premier coup de canon. Mes

raisons, les voici : si l'Angleterre est avec nous (elle ne peut être neutre), nous sommes trop forts et l'Autriche cédera ! Dans le cas contraire, nous avons affaire à l'Europe entière, y compris la Russie qui ne s'amusera pas à donner dans une croisade libérale, et alors nous revenons à 1812, et nous sommes trop faibles. — L'Empereur est trop sage pour ne pas le savoir. Je connais un peu l'Allemagne, beaucoup de ses officiers et de ses hommes distingués. Eh bien ! le jour où vous attaquerez l'Autriche, tout ce qui est à l'est du Rhin, sans compter ce qui est à l'occident, se lèvera contre vous, comme un seul homme, l'idée fixe des Allemands est que nous voulons d'abord assommer l'Autriche, et que nous dicterions la loi au reste de l'Allemagne, et reprendrions ce que nous appelons nos frontières du Rhin, *tandis que le Germain reporte celles-ci aux Vosges.* — Un officier fort distingué, un Saxon précisément, à qui je parlais de la neutralité possible de la Prusse, me répondit : « Monsieur, si le gouvernement de la Prusse commettait *le crime* d'abandonner ici la cause de l'Autriche, qui *est la nôtre à tous,* il serait puni par un second Iéna ! Mais il le sait et il ne s'y exposera pas ! » Tels sont les sentiments de l'Allemagne, je les connais depuis longtemps, car en 48, j'étais sur les bords du Rhin, lors de la campagne de Radetsky, et je me rappelle l'inquiétude d'abord, puis les explosions de joie qui marquèrent le commencement et la fin (heureuse pour l'Autriche) de cette guerre ! Reste à savoir maintenant si la France seule voudra (pour l'Italie qui ne compte pas et sera un embarras d'abord, peut-être une ennemie plus tard) jeter le gant à toute l'Europe pour une cause qui n'est pas essentiellement

populaire. Je ne le crois pas. Je ne sais encore ici que le départ du diplomate anglais pour Vienne, et ce seul fait confirme mon idée d'une solution pacifique... Celle-ci sera-t-elle définitive ? C'est autre chose. Peut-être ne reculerons-nous que pour mieux sauter ! Mais alors nous serons prêts. Nous aurons su mettre de notre côté la patience et la modération. La guerre pourra devenir populaire ; le rôle de l'agresseur appartiendra à nos ennemis, et l'Empereur pourra tout tenter. »

D'ailleurs la dernière lettre d'Alfred, de Constantine le 21 avril, montre combien sont fragiles et décevantes les théories et les constructions de plans politiques. Le fait brutal, le passage du Tessin par les Autrichiens, a mis fin à toutes ces chimères. La France est engagée, à la suite du Piémont, contre l'Autriche. L'ordre de formation est arrivé brusquement à Constantine. La guerre d'Italie va commencer.

Constantine, 21 avril 1859.

« MON CHER CHARLES,

Départ pour la guerre d'Italie.

« Les zouaves, à 3 bataillons de 6 compagnies de 150 hommes, partent dimanche 1er mai. Nous sommes de la division Espinasse. Nous attendrons à Philippeville l'ordre d'embarquement et notre destination, qui est Gênes jusqu'ici. Mais nous nous rappelons avec une certaine inquiétude qu'en 1854, on nous fit partir d'ici, la nuit, à marches forcées, et qu'on resta à Philippeville le bec dans l'eau. Si le

congrès doit avoir lieu, quel que soit son résultat, j'aimerais infiniment mieux l'attendre à Gênes qu'à Stora. Dimanche dernier, une dépêche privée nous a annoncé le passage du Tessin par les Autrichiens. Je n'ai pas cru à cette agression qui, utile au point de vue militaire, aurait été, politiquement, la première faute commise par l'Autriche, et eût pu tourner l'Europe contre elle. Rien de Paris n'a confirmé cette nouvelle ; mais le même jour arrivait notre ordre de formation, le rappel du général de Mac-Mahon, la destination de Gênes, et c'est depuis que j'ai fait mes cantines et réglé toutes mes affaires. »

Nous retrouverons mon frère à Gênes et à Palestro où son régiment, le 3e zouaves, s'est glorieusement comporté.

CHAPITRE XIX

A L'APOGÉE DE L'EMPIRE

1857.

1856 n'avait été qu'une heureuse succession de réceptions affectueuses où mon amour-propre dut trop souvent souffrir d'éloges exagérés, décernés à l'officier de Crimée. En 1857, même vie mondaine m'accaparant tout entier. N'attendez ni de sèches énumérations de dîners et de bals, ni d'arides listes de noms d'invités ou d'amis.

La situation politique jugée à distance par Jaurès.

Je ferai peu d'allusions à la politique, ne m'étant jamais adonné, comme mes frères, à ses combinaisons fragiles et décevantes. Je me bornerai à citer encore l'amiral Jaurès qui, de Moka où il avait fait escale le 15 mars 1857, m'écrivait ses impressions du temps présent :

« MON CHER AMI,

« Je suis content d'être loin ! J'aurais trop souffert, s'il m'avait fallu assister à cette transformation

sociale : quand je reviendrai, tout sera terminé. Je retrouverai mon Paris à peu près le même, mes amis consolés et probablement complètement ralliés au nouveau gouvernement. J'estime qu'il est assez difficile de faire autrement : on peut conserver des sentiments d'affection pour des princes qui méritaient un meilleur sort, mais il faut appuyer le pouvoir et empêcher à tout prix le *socialisme* de relever la tête. Personne en France n'est plus orléaniste que moi. Eh ! bien, je servirai très fidèlement notre nouvel Empereur. Il n'est pas légitimé à mes yeux par les 8 millions de suffrages, mais bien par son *énergie à détruire les socialistes*. Je crois que jamais nos princes n'auraient eu ce courage. On a eu raison de dire que Louis-Napoléon, après avoir pris le pouvoir par les baïonnettes, a eu le talent de se poser comme le plus grand ennemi des républicains et d'obtenir à ce titre l'approbation de toute la nation. Mais c'est une erreur d'espérer que le pays persévérera dans cette voie et que d'ici à très peu d'années on verra se reformer une aristocratie qui soutiendra le nouveau pouvoir. L'Empereur établi, il faudra faire la guerre, et comme toujours la France sera seule avec son Empereur. Mais je crains bien que la France n'abandonne son idole. Vraiment les choses marchent trop vite. Tous les jours de l'imprévu !

Faut-il se rallier à l'Empire ?

Avant tout échec au socialisme.

. . . . . .

. . . . . .

Parlons marine !

« Notre gouvernement devrait bien s'occuper un peu de la politique extérieure. Nous avons Madagascar à coloniser et une ligne de paquebots à établir de Suez à Bourbon. Nous pourrions prendre une des îles

qui sont à l'entrée de la mer Rouge, et y former un entrepôt de charbon. Les Anglais ont Aden, 2.000 hommes de garnison ; ils font là des fortifications comme à Gibraltar : c'est une folie. Les Arabes sont en guerre avec eux : tout Anglais pris en dehors des fortifications est assassiné. Si nous voulions nous établir sur l'île de Périm, à l'entrée de la mer Rouge, 300 hommes suffiraient pour garder ce poste. Les Anglais ont éprouvé un échec assez considérable chez les Birmans ; plusieurs officiers de la Reine et le chef d'état-major de l'armée ont été tués. Cette guerre leur coûte un argent fou, et au premier signal, toutes les populations se lèveront pour recommencer les hostilités. »

Revenons à ce qui me concerne.

Dès la fin du printemps, j'acceptai des invitations à la campagne. Mais bientôt mon état de santé me fit envoyer quelque temps en Savoie.

Je partis pour Aix-les-Bains afin de me guérir de rhumatismes contractés pendant le siège de Sébastopol. J'eus le plaisir d'y faire d'agréables connaissances, entre autres celle de M^me^ Rattazzi, dont le mari fut ministre de Victor-Emmanuel et succéda à Cavour. Je rencontrai aussi l'académicien Ponsard, l'auteur du *Lion amoureux,* M. Feuchères et un ancien préfet de Marseille, ami des miens, M. Lacoste.

Nos après-midi se passaient en promenades

Saison à Aix-les-Bains.

au milieu des sites grandioses des Alpes. Visites à l'abbaye d'Hautecombe, où sont enterrés les ducs de Savoie, parties de bateau sur le sombre lac du Bourget, ascension de la Dent du Chat, promenade aux gorges du Fier, sur la route d'Annecy, courses à Chambéry, aux Charmettes, où les pièces habitées par M^me^ de Warrens et Jean-Jacques ont conservé leur aspect d'autrefois ; voilà le résumé de mon séjour à Aix en compagnie de la famille de M. Lacoste, dont le gendre, M. de Larnac, avait été précepteur du Duc de Nemours.

Parfois, nous dansions dans une salle spacieuse et des mieux ornées du Casino, où nous prenions tous nos repas. Que ce fût le résultat de la distraction ou des eaux, je revins d'Aix radicalement guéri.

Tel fut mon séjour dans cette belle Savoie, trois ans avant son annexion à la France. C'était l'Italie, alors, et cette région alpestre, si différente des pays de la péninsule, est la seule partie qu'il m'ait jamais été donné de visiter ; j'ai raconté comment en 1838, près de m'embarquer pour Ancône, j'avais manqué l'occasion de parcourir ce beau pays, où, plus favorisés, mes frères Alfred et Amédée séjournèrent quelque temps, le premier à Rome, le second en Sicile, à Naples et à Florence.

J'ai parlé de M^me^ Rattazzi. Ce nom évoque

une intéressante figure. Sa vie fut tout un roman. Je l'ai beaucoup connue. Née Bonaparte (Marie-Letitia Wyse Bonaparte), elle épousa d'abord M. de Solms, — un vieux mari. Un salon trop politique, des relations avec les opposants les plus avérés de l'Empire, des bravades répétées, avaient valu à Mme de Solms une expulsion à laquelle se résigna sans peine son impérial cousin, ferme et tenace, sous ses airs de douceur. La mort d'un époux qui, par son âge, pouvait être un père, permit à la jeune veuve qui était d'une séduction irrésistible, d'enflammer d'une violente passion Urbain Rattazzi, très apprécié de Victor-Emmanuel et appelé plusieurs fois par lui à la présidence du ministère. Dans cette Italie nouvellement unifiée, Mme Rattazzi connut des triomphes de souveraine ; je me les explique, ayant pu juger de son esprit, de sa force de caractère, de la souplesse d'une intelligence sachant embrasser vite des questions multiples et complexes. Jugez de l'effet de telles qualités dans un milieu d'expansion et d'enthousiasme comme l'Italie et vous aurez une idée des succès qu'elle y rencontra. Quand je la revis, sous la troisième République, elle était devenue Mme de Rute, ayant épousé, en troisièmes noces, un représentant de l'Espagne aux Cortès. Cosmopolite, comme on dit

Mme Rattazzi

maintenant, elle ne le fut pas seulement par ce triple mariage, avec le grand seigneur allemand, le ministre italien, le noble espagnol ; son esprit et son cœur savaient s'attacher aux beautés originales, artistiques et littéraires de l'Italie et de l'Espagne, en goûter profondément le charme propre, en analyser finement les délicatesses. Quant aux belles choses de France, cet esprit souple et avisé ne les appréciait pas moins, à en juger par les objets d'art qu'elle s'était plu à réunir chez elle. Je prenais part aux brillantes conversations dans lesquelles intervenaient un publiciste fin, comme Molinari, d'anciens ambassadeurs d'Espagne, des députés français, ou son ami Emilio Castelar. Ce dernier me vantait un jour les bienfaits de notre République et déplorait le sort de sa patrie qu'il ne pouvait arracher, disait-il, aux griffes de la Monarchie. Je lui répondis avec vivacité : « Comment un esprit comme le vôtre peut-il admettre le suffrage universel, quand on voit les fruits qu'il a portés en France ? » Les événements contemporains auxquels avait trait la conversation ne laissaient guère de réplique à mon illustre interlocuteur.

Je fus souvent des dîners et des soirées de M^me^ de Rute. Je n'ai pu que déplorer sincèrement les fâcheuses complications de la fin de sa vie,

dues à son tempérament exalté, à son esprit un peu brouillon malgré sa finesse.

Une grande figure trouve naturellement sa place ici. C'est une des femmes les plus célèbres du temps, la Princesse Mathilde, que, bien sincèrement, je me fais gloire d'avoir vue quelquefois.

Princesse Mathilde.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de parler de la fille du roi de Westphalie. La sœur du prince Jérôme m'était connue dès le temps de Louis-Philippe, où je la rencontrais dans le monde. N'a-t-elle pas été traitée d'orléaniste, fidèle qu'elle était à un passé qui ne lui rappelait que des souvenirs heureux. Je la vois encore aux bals que donnait le Duc de Nemours, au Pavillon Marsan, où j'avais dansé avec elle.

Elle avait témoigné une véritable amitié à ma belle-sœur Aline, qu'elle allait voir quelquefois. Cette sympathie était fondée sur des souvenirs relatifs à mon neveu Valentin que nous avions perdu tout jeune.

Les jolies mains de la Princesse avaient été remarquées par cet enfant. Il demandait souvent à sa mère quand il aurait le plaisir de la revoir. Ce caprice, cette ingénuité, rapportés à celle qui en était l'objet, l'avaient tellement touchée, qu'elle l'exprima mainte fois à ma belle-sœur.

Avant le mariage de son cousin, c'est la Princesse Mathilde qui faisait les honneurs de l'Elysée. Quand l'impératrice Eugénie présida les fêtes des Tuileries, la Princesse, sans se retirer de la cour, exerça une sorte de royauté artistique et littéraire dans son hôtel de la rue de Courcelles et à sa résidence d'été de Saint-Gratien.

Je fus invité chez elle en même temps que la marquise de Villamarina, femme de l'ambassadeur d'Italie, que je voyais quelquefois chez les Seillière.

La beauté de la Princesse Mathilde a été célébrée par les contemporains. Ses traits, réguliers comme ceux du grand Empereur son oncle, lui donnaient une imposante figure de camée. Quant à sa bonté, elle était proverbiale ; j'ai pu m'en apercevoir mainte fois, et je suis heureux d'apporter ici ma part d'admiration pour ce grand cœur.

Comtesse de Castiglione.

Tandis que M^me^ Rattazzi et la Princesse Mathilde n'étaient que des Italiennes d'adoption, l'une ayant séjourné en Piémont, l'autre à Florence, c'était bel et bien une Italienne de race que cette étrange comtesse de Castiglione dont la beauté fit sensation dès qu'elle se montra dans certains salons de Paris ou aux Tui-

leries. Je la revois, non au milieu des splendeurs de la Cour dont elle devait assurément être le plus bel ornement, mais dans un cadre plus restreint où j'ai pu l'admirer à loisir. Sans m'arrêter ici au rôle politique bien romanesque qu'on lui a prêté, je dois dire qu'elle poussait à l'extrême le culte de sa beauté et en soignait la réputation. Même avant que les atteintes du temps aient pu l'effleurer, elle se retira peu à peu du monde, et en arriva à se séquestrer presque. Dans son appartement de la place Vendôme le jour était ménagé avec art pour qu'elle pût se faire illusion à elle-même, comme elle le faisait aux autres, sur les rides et le cortège des mille riens qui donnent la sensation des approches de la vieillesse ou simplement de la jeunesse qui s'efface. De son rôle politique, légendaire ou vrai, j'aurais trop à dire ou pas assez.

Que n'a-t-on pas mis sur le compte de cette femme aussi mystérieuse que belle, qui vint mourir, il y a huit ans, à deux pas de chez moi, dans une chambre du restaurant Voisin.

J'ai mieux à faire en célébrant sa beauté enchanteresse. Au temps de sa splendeur, M^me^ de Castiglione fut peinte en Vénus. Il faut se reporter à 1859 et à ces années où les bals costumés avaient grande vogue, pour se l'imaginer dans tout le triomphe de sa grâce incom-

parable. Eclat éphémère, d'autant plus fugitif qu'elle s'imposa à elle-même une retraite prématurée. Mon ami Imbert de Saint-Amand, un de ses derniers fidèles, m'entretenait souvent du mystère qu'inspirait, même à ses familiers, cette femme romanesque et qui s'ingéniait à le paraître plus encore qu'elle ne l'était.

La comparaison de trois femmes originales, tenant de l'italienne et de la française, leur méritait une place à part ; le rapprochement des figures qui suivent, est tout fortuit.

Princesse d'Essling.

La princesse d'Essling, première dame d'honneur de l'Impératrice, m'inspira des sentiments de la plus respectueuse affection. Je ne l'ai jamais perdue de vue. Les circonstances m'ont valu la faveur de la rencontrer à des bals et à des fêtes en dehors des Tuileries. Aussi intelligente que jolie, elle avait un cœur d'or.

Un changement de garnison me fit passer devant le château de Thouars que l'Empereur avait donné à Masséna. On avait été invité à s'arrêter et à déjeuner. Mes officiers étaient à une table où mon couvert était mis, mais je dus l'abandonner, la princesse ayant exigé que je vinsse à la sienne. Elle me montra ensuite sa magnifique résidence.

A Paris, au coin des rues Moncey et de Cli-

chy, dans un beau bâtiment agrémenté d'un jardin habitaient mon oncle et ma tante Colbert, M^me^ Hoche, femme de l'illustre soldat de la Révolution, et M^me^ Debelle, veuve du général du même nom, mère de la princesse d'Essling qui ne manquait pas un seul jour d'aller la voir.

Ces dames vivaient comme des sœurs, se réunissaient au jardin, heureuses d'échanger leurs souvenirs de l'Empire et de recevoir quelques visites ; celles de la princesse d'Essling étaient les plus assidues. Comme je ne passais pas une semaine sans aller chez mon oncle Colbert, je rencontrais toujours la princesse. Avant d'entrer, je voyais devant la porte cochère sa berline aux armes impériales, si grande qu'elle n'aurait pu pénétrer dans la cour. La voiture stationnait donc et le cocher se serait bien gardé de descendre de son siège pendant cette longue attente. Mes visites aux Colbert me permettaient ainsi de retrouver une personne dont la présence me rendait ces réunions on ne peut plus agréables.

Au premier rang des femmes des Tuileries que j'ai connues, figure la princesse Anna Murat, devenue duchesse de Mouchy, au mariage de laquelle je fus invité en 1865. Je me bornerai à citer la duchesse de Morny, séduisante Russe ; la duchesse de Malakoff, Espagnole sentimentale

et cousine de l'Impératrice ; la duchesse de Persigny, caractère étrange ; la belle et aimable comtesse Walevska ; la princesse de Beauffremont, la marquise de Galliffet, amie de la princesse de Sagan.

Quelques mots, maintenant, des salons que je fréquentais en 1857 et 1858. J'en aurai peu à ajouter à ceux déjà cités.

Quelques salons.

A l'hôtel Monaco présidait la duchesse de Galliera, fille du marquis génois Brignole-Sales, ancien ambassadeur de Sardaigne à Paris. Quoique très orléaniste, elle aimait à inviter des légitimistes, et, très aimable, cherchait à plaire à tous.

Au faubourg Saint-Germain, le salon du duc de la Rochefoucauld avait même caractère.

Correspondants militaires.

J'aurais trop à faire si je voulais citer tous mes souvenirs de cette période et leur restituer leur caractère ; si je voulais résumer d'intéressantes lettres militaires, telles que celles du colonel de Chabron alors en Afrique et bientôt se couvrant de gloire à Palestro. Même parmi les courtes missives, je n'en choisirai qu'une : billet d'Appert (lui aussi futur général de renom), me convoquant chez le duc de Malakoff.

Paris, le 7 décembre 1857.

« Mon cher ami,

« Le Maréchal sachant que tu as l'intention d'écrire sur l'affaire des grottes du Dahra m'a dit qu'il désirait causer avec toi, un matin, après ton retour de la campagne : nous arrangerons donc cela un peu plus tard et quand je serai moi-même plus disponible. M'occupant en ce moment des examens de sortie des élèves de l'Ecole d'État-Major, j'y trouve un jeune Bocher qui doit être un parent et qui m'intéresse à ce titre et aussi par sa distinction personnelle.

« A bientôt donc et tout à toi cordialement.

« F. Appert. »

Au début de 1858, ma correspondance avec des officiers de toutes armes n'était pas sans m'imposer l'obligation, agréable d'ailleurs, de lui sacrifier une assez belle part de mes loisirs.

Attentat d'Orsini.

Le 14 janvier 1858, Napoléon et l'Impératrice se rendant à l'Opéra manquèrent être victimes de la bombe d'Orsini qui blessa nombre de gens venus pour voir passer le cortège. La nouvelle, vite répandue à Paris et propagée partout, souleva la réprobation générale. Une lettre d'Alfred m'attestait bientôt les sentiments de l'armée d'Algérie sur ce crime. L'attentat ne réussit qu'à faire prendre par le gouvernement des mesures sévères, que, presque unanimement, on jugea excessives.

Espinasse au Ministère.

Le général Espinasse dont on connaissait la fermeté, et qui avait toute la confiance de l'Empereur pour le rôle actif et prépondérant qu'il avait joué au 2 Décembre, ne cessa point de me voir quand il fut ministre de l'Intérieur, continuant, au milieu des honneurs et des préoccupations, à me témoigner une affection qui ne se démentit jamais. Il ne put se maintenir longtemps dans ses fonctions, certaines mesures prises par lui n'ayant pas été approuvées par le Corps législatif, qui vota par 217 voix contre 24 la terrible loi de Sûreté générale, réédition de celle des suspects.

Le général mourut l'année suivante, à Magenta, au moment où les Français étaient maîtres de la ville, mais Mme Espinasse me conserva un souvenir ému. Parmi les nombreuses lettres qu'elle m'écrivit longtemps, par fidélité à la mémoire de son cher disparu, en voici une touchante dans sa simplicité.

« Je suis profondément sensible au souvenir que vous gardez au général et que vous m'exprimez d'une façon si touchante ! Merci, Monsieur, d'avoir songé à moi dans un jour si cruel. Je n'oublierai jamais combien vous avez aimé mon cher mari ; et j'attacherai toujours à votre souvenir le plus grand prix. Votre sympathie et celle de vos amis sont un précieux hommage à celui qui est tombé avant l'heure,

emportant avec lui tout le bonheur d'une famille. N'oubliez pas que j'ai un fils, et que plus tard je revendiquerai pour lui les affections que son père a laissées. »

E. ESPINASSE.

Amédée en Russie.

Mon frère Amédée, parti pour la Russie, séjourna à Saint-Pétersbourg où il fut reçu à la cour du Tzar.

La haute société de Saint-Pétersbourg

« Les théâtres, — m'écrivait-il le 26 juillet 1858, — ont ouvert la semaine dernière ; l'Opéra et le Théâtre-Français m'ont paru assez médiocres. J'ai déjà fait quelques connaissances, mais seulement comme essais ; les salons ne s'ouvrent guère à Saint-Pétersbourg qu'au retour des Russes de l'étranger, vers le mois de novembre. Dans toutes les ambassades, je suis bien accueilli. Tu sais que le personnel en est toujours très bien composé ; je suis donc certain d'obtenir ton approbation sous ce rapport.

A la cour du Tzar.

« Ma présentation à la Cour s'est passée comme toutes les cérémonies de ce genre. L'Empereur m'a parlé, bien entendu, de la guerre de Crimée ; l'Impératrice-mère m'a demandé comment je me trouvais à Saint-Pétersbourg ; j'ai répondu de mon mieux à ces questions « embarrassantes », et me suis retiré à reculons après les saluts d'usage. La Cour ici est loin d'être amusante par suite de l'étiquette et de toute sa rigueur, que l'Empereur lui-même ne pourrait pas enfreindre, s'il venait à le vouloir. Je doute fort que j'y retourne ; je trouverai d'autres plaisirs plus gais et plus à ma portée. Quant au Grand-duc

Constantin, à qui seul je tenais à être présenté, son amour pour la danse a fait que, pendant toute la soirée, il n'a pas été possible au maître des cérémonies de le retenir un seul instant.

Modération dans les grandeurs.

« Je ne te parle pas de Kotschoubey. Comme tu le sais, il est parti, il y a quinze jours, pour la Crimée, me laissant seul propriétaire de son hôtel, où je me trouve un peu au large, je dois l'avouer, n'étant pas habitué à la splendeur des palais. J'ai à mes ordres domestiques, cuisiniers, voitures, etc. ; je n'en abuse pas, et, à l'exception du domestique qui me sert, je n'occupe personne de moi. Je loue une voiture au mois, me permettant seulement la sienne, lorsque le temps est trop mauvais pour mon droski. Hier seulement j'ai fait un extra, et ai donné une soirée de whist à mes amis des ambassades avec un luxe tout princier !

« Saint-Pétersbourg est une ville triste. Aussi comme les Russes sont de cet avis, tu vois comme ils se rattrapent à l'étranger. En hiver encore, la vie du monde et des théâtres est supportable ; mais l'été et dans la saison actuelle, appelée, je ne sais pourquoi, automne (aujourd'hui le thermomètre marque 3°, à onze heures du matin), elle est entièrement morte. De sorte qu'en dehors des affaires, ma vie mondaine se borne à mes relations avec les ambassades. »

Pour moi, je passai l'été et l'automne de 1858 à Mello, puis en Touraine et dans le Berry. Le 2 septembre (une date pour la famille Seillière !) se célébrait le mariage de Jeanne, fille de mon ami, avec M. Talleyrand de Périgord, prince

Mariage de Jeanne Seillière avec le prince de Sagan. 2 septembre 1858.

de Sagan, fils du duc de Valencay et de la princesse Alix de Montmorency. Dans la chapelle de Mello, nombreuse assistance comprenant des noms illustres de l'aristocratie française. Les témoins étaient le duc de Périgord et le prince de Montmorency-Luxembourg, le comte Siméon, sénateur, et M. Gibert, ancien receveur général de l'Oise. On remarquait, avec les comtes Louis et Ernest de Talleyrand, le baron de Talleyrand, ministre de France à Copenhague, le général baron de la Chaise, parent de la mariée. Après les souhaits d'usage, je dus prendre la parole à mon tour, et improviser quelques mots de félicitations.

« Je demande la permission de porter la santé du marié.

Dans ce vieux château, où tant de souvenirs lui rappelleront son illustre origine, nous le voyons entouré à la fois de nobles représentants de sa race et de ses braves frères d'armes d'Afrique et d'Orient.

« C'est ainsi que nous l'aimons, et s'il ne lui reste rien à désirer, qu'il reçoive aujourd'hui nos vœux pour son bonheur et pour la longue durée de sa vie ! »

En Touraine

J'allai ensuite à la Plaine voir M^me^ Loiseau, à Lessay, nos parents Bailloud, enfin à Tours, la famille Auvray.

A Valençay. Valençay était trop près pour que je ne me rendisse pas à l'invitation d'y rejoindre les nouveaux mariés. Je les y trouvai en compagnie du commandant Foy, du comte de Toustain, de M. Finot, du comte de Barbançois, de la comtesse d'Entraigues.

Début de 1859. J'étais de retour à Paris au début de 1859. Cette année commença dans un malaise général causé par les relations de plus en plus tendues du Piémont et de l'Autriche, qui s'épiaient le long de la ligne du Tessin. La politique de Cavour, les aspirations italiennes à l'unité, les ambitions de la Maison de Savoie allaient se donner libre cours. Conséquence de l'entrevue de Plombières, intervention de la France au delà des Alpes ! rêve glorieux, mais chimérique, et dont la réalisation incomplète déçut et irrita les Italiens, étouffant chez eux tout sentiment de reconnaissance !

CHAPITRE XX

A PROPOS DE LA GUERRE D'ITALIE

Je n'ai pas pris part à la guerre d'Italie ; mais le moyen, pour un officier démissionnaire, de ne pas en suivre attentivement les phases ? D'autant plus que, toujours attaché au souvenir de Canrobert, si je ne l'étais plus à sa personne, je dévorais, on le devine, dépêches et cartes relatives à notre chère armée, dont le maréchal fut encore l'un des chefs dans les plaines du Pô. C'est de Canrobert que je tiens ce que je vais résumer de cette campagne qui marque le commencement du déclin de Napoléon III, au lendemain de la plus belle situation diplomatique qu'il ait pu rêver. « Il faut, disait M. Rothan, avoir représenté notre politique à l'étranger de 1856 à 1859 pour se rendre compte du prestige de l'Empire à cette époque. » D'après Weiss, Napoléon III était alors « l'arbitre du Continent ». Un autre de mes amis, M. de Pène, émettait à peu près même opinion dans ses articles du *Figaro*.

La situation en 1859.

Bornons-nous à résumer notre situation au début de 1859, en rappelant l'habile participation de la Sardaigne à la guerre d'Orient, la présence de Cavour au Congrès de Paris, l'entrevue de Plombières entre l'Empereur et le ministre de Victor-Emmanuel. Le principe des nationalités, l'Italie affranchie de l'influence autrichienne, ne voilà-t-il pas déjà de « belles pensées du règne » de Napoléon, si « la plus belle » fut l'expédition du Mexique ?

Dès sa jeunesse, le fils de la reine Hortense aima s'abandonner à l'illusion d'une Italie unifiée dans un prochain avenir, et ses conceptions auraient pu ne pas être purement chimériques ; il y avait une idée sous chacun des plans de sa politique extérieure : le tout était d'avoir, dans leur application, l'esprit de suite ; les tergiversations ont toujours compromis les meilleures causes.

Le mariage de Jérôme Napoléon avec la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel, était un lien de plus entre la France et la Sardaigne, dont le roi était venu à Paris resserrer encore l'alliance contractée sous les murs de Sébastopol.

Du jeu de la diplomatie européenne d'alors, pour ou contre l'Autriche, je ne dirai rien, non plus que des intérêts et influences de l'Angleterre, de la Russie et de la Confédération germa-

nique. J'arrive au fait : la déclaration de guerre faite par l'Autriche à la Sardaigne, à propos de ses armements. Napoléon III prit immédiatement parti pour la maison de Savoie contre les Habsbourg. Pendant les fêtes de Pâques, mobilisation des troupes françaises. Elles gagnèrent le Piémont, les unes, sous le commandement du maréchal Canrobert, par la Savoie et le Mont Cenis, la plus grande partie par mer, de Toulon à Gênes, et de là aux bords du Pô.

L'armée de Canrobert passe le Mont Cenis.

J'ai suivi les péripéties de cette guerre dans les journaux, les revues et les conversations de cercles de l'époque. Mais j'en ai une connaissance plus précise par mes fréquents entretiens avec le maréchal Canrobert qui y joua le rôle que l'on sait, par mon frère Alfred, alors commandant de zouaves, et par mon neveu Emmanuel.

Canrobert, qui commandait alors à Nancy, dut acheminer au plus tôt son corps d'armée vers Turin.

L'Empereur, sans tenir compte des opinions politiques de M. Thiers, avait fait demander un plan de campagne à l'illustre historien qui venait de terminer une de ses brillantes études. Il dut s'adresser ensuite au *vieux général Jomini,* si expert en la matière. Le plan de ce dernier fut adopté, notamment la fameuse marche de flanc contre les Autrichiens ; mais les éternelles

Plans de campagne.

hésitations risquèrent de tout compromettre.

Canrobert a traversé la Maurienne, franchi le col de Fréjus et la vallée de Suse, s'est arrêté à Turin, juste le temps de se présenter à Victor-Emmanuel et à Cavour, et est allé inspecter les positions de la Dora Baltea et de la Stura. Il s'est formé ainsi la conviction qu'il faut défendre Turin en menaçant les Autrichiens par Alexandrie et Casal : heureuse tactique qui a sauvé la capitale du Piémont.

Habile manœuvre du maréchal qui « sauva » Turin.

D'autre part, Baraguay d'Hilliers s'est avancé de Gênes à Alexandrie par l'Apennin et la plaine du Pô. Telle est la situation quand Napoléon III débarque à Gênes, le 12 mai 1859. A signaler jusque-là deux fautes des Autrichiens qui avaient laissé passer l'occasion de s'emparer de Turin, puis hésité à attaquer les Franco-Sardes quand ils étaient encore éparpillés. Partie mal engagée ! de là tous les désastres de nos adversaires ; chaque rencontre avec eux sera une victoire : Montebello, Palestro, Magenta, enfin Solférino.

Au conseil de guerre, tenu par l'Empereur à Gênes, de tous, de Baraguay d'Hilliers, Mac-Mahon, Lebœuf, Frossard, Regnauld de Saint-Jean-d'Angély et Martimprey, c'est ce dernier qui se rendait le mieux compte de l'énorme responsabilité qu'entraîneraient les mesures prises.

Le 14 mai, l'Empereur est à Alexandrie ; le

17 et le 18, l'armée atteint le Pô. Le 19, changement brusque, après la nouvelle de la retraite du corps de Giulay derrière Verceil. Les Autrichiens se sont crus menacés du côté de Plaisance. *Le plan de Jomini réussirait-il?* Le 21, la division Forey est attaquée à Montebello par 20.000 Autrichiens. Alors pluie d'ordres et de contre-ordres, dont Victor-Emmanuel se plaint amèrement à Cavour ! Le 24 mai, on en est toujours au plan n° 1 (le passage par Plaisance), mais le 25, on adopte soudain le plan n° 2 (attaquer les Autrichiens sur un point intermédiaire entre Plaisance et Novare), enfin le 26, on s'arrête au plan n° 3 qui n'est autre que la fameuse « marche de flanc ». Que d'indécision, ces 6 jours ! tout pouvait être compromis !

Montebello 21 mai.

Indécision de Napoléon III.

Le 26, les Autrichiens étaient massés entre Mortara et Pavie, sur la rive gauche du Pô, au nord du fleuve. L'armée franco-sarde formait une sorte de demi-cercle en avant d'eux, en tête au sud, menaçant l'aide droite des Autrichiens.

Notre tactique du 26 au 31 mai.

Le 27, tous les corps de troupes vont faire demi-tour, parcourir 25 lieues vers le nord pour se masser sur l'aile gauche des Autrichiens, tandis que Mac-Mahon et Baraguay d'Hilliers

font des démonstrations bruyantes au sud afin de tromper l'ennemi sur nos projets.

L'Empereur est content. Le soir du 26, il s'est fait lire par le maréchal Vaillant le chapitre de Thiers sur Marengo dont il venait de visiter le champ de bataille.

Revenons à Canrobert. Le 29 il est à Casal, va voir Victor-Emmanuel sur le point de partir pour Verceil, et dîne chez un bon curé dont il m'a narré mainte fois le chaleureux accueil. Le 31, on entend le canon ; c'est Victor-Emmanuel qui lutte à Palestro. Il avait passé la Sesia avec Cialdini et Durando, et dégagé le terrain pour son armée afin de couvrir le passage de la Sesia par les Français. (Le maréchal m'a témoigné le regret que les historiens de la guerre d'Italie n'aient pas assez insisté sur l'importance des deux combats du 30 et du 31 mai !) Les positions nécessaires pour couvrir la marche de flanc occupées, on pouvait arriver à temps à Novare ; sinon ce beau plan échouait.

Opérations de Victor Emmanuel les 30 et 31 mai.

Quant à mon frère, le 28 mai, il reçoit du général d'Autemarre cet ordre de marche :

Au quartier général, à Voghera, le 28 mai.

« COMMANDANT,

« En vertu d'un ordre de S. M. l'Empereur qui fait diriger d'urgence et par les voies ferrées, le 3e de

zouaves de Voghera sur Verceil, vous vous mettrez en marche demain matin 29 mai, à 5 heures précises, pour vous rendre à Tortone par Ponte-Currone. **Ordre de marche adressé à mon frère.**

« Si à votre arrivée à Ponte-Currone votre colonel et les deux bataillons du 3e de zouaves étaient déjà passés, vous vous dirigeriez sur Tortone après une halte suffisante, et vous rejoindriez votre régiment à Tortone, à l'embarcadère du chemin de fer d'Alexandrie.

« Recevez, Commandant, l'assurance de ma considération distinguée.

« Le général D'AUTEMARRE. »

Victor-Emmanuel avait franchi le premier la Sesia. Pour le passage des Français, le général Lebœuf dirigeait les pontonniers. Mais la nuit, forte crue. A 7 heures du matin, on commence le transbordement ; il est temps. Les Autrichiens se doutent de nos projets. Les adversaires sont aux prises. Le colonel de Chabron demande alors au roi qu'on mette le 3e zouaves à l'épreuve, ce que Victor-Emmanuel accepte en riant. La nature du terrain où l'on se trouve a été bien des fois décrite : pays coupé de rivières, de canaux, couvert de roseaux, d'herbes touffues. Bourbaki a devant lui 5.000 Autrichiens. Bientôt Chabron n'est plus maître de contenir l'ardeur de nos zouaves : « Alignez-vous ! leur crie-t-il. Pas si vite ! » Il a beau **Passage de la Sesia.**

s'époumoner, personne ne l'écoute. Victor-Emmanuel accourt au milieu des zouaves, heureux de s'exposer au danger, malgré les reproches de Chabron. Les Autrichiens sont précipités dans le canal. « Bravo les chacals ! » crie Bourbaki témoin de cette *furia francese* qui nous valut la victoire. Ce fut un des plus beaux faits d'armes de la campagne.

Furia francese !

Palestro.

Je dois rappeler un singulier épisode que m'a souvent raconté mon frère.

C'était le 31 mai, près de la Sesia, à l'heure du déjeuner. Tout paraissait calme, rien ne permettait de prévoir une attaque des Autrichiens dont on était séparé par un large canal. Chabron, pendant son court repas, vit tout à coup ses zouaves, qui avaient pris les armes, courir à l'ennemi sans qu'on pût les retenir. Tout s'arrêta lorsque les Autrichiens eurent été refoulés ou rejetés dans le canal. La partie ayant été gagnée par les zouaves, le colonel, n'avait plus à leur faire de reproches. Il reçut même les félicitations de l'Empereur et de Victor-Emmanuel accourus pour jouir du succès. Récompenses nombreuses à ces braves, Chabron nommé général, mon frère lieutenant-colonel !

L'Empereur et le Roi passèrent en revue ce

glorieux 3e, qui décerna au Roi les galons de caporal, distinction, certes, la plus capable de toucher son cœur. Le glorieux 3e Zouaves.

Je suis heureux de répéter après tant d'autres quelle ardeur guerrière, quelle vaillance montra un jeune prince de la famille royale de France, le Duc de Chartres. Sorti de l'école militaire de Turin, l'exilé fit la campagne dans l'armée du Roi de Sardaigne. Touchant stratagème ! les deux alors n'en faisaient qu'une. Le même patriotisme animait, à 11 ans de là, Robert le Fort qui accourait secrètement de l'exil et combattait sous son nom d'emprunt pour la France envahie et près de succomber.

Après Palestro, la Sesia traversée, le canal aussi, on s'achemine vers le Tessin. L'affaire de Turbigo fut un succès pour les Franco-Sardes, et une occasion de se signaler pour Camou, un de mes amis d'Afrique, le « père Camou », comme l'appelaient les voltigeurs. Turbigo.

Nous sommes à la veille de Magenta. Il a fallu s'assurer les ponts du Tessin et du Naviglio Grande : celui de Magenta a été occupé, puis abandonné, celui de San Martino, réparé du mieux que l'on a pu. Je ne m'arrête pas aux opérations de Mac-Mahon de Buffalora à Magenta, Magenta.

malgré les détails que j'en ai recueillis. Campenon, d'Abjac, le duc d'Harcourt, autant de témoins dignes de foi que je pourrais invoquer.

Le 4 juin, au matin, rien n'aurait pu faire prévoir la rude journée qui allait suivre. Dès les premiers engagements entre Autrichiens et Franco-Sardes, se disputant, en avant de Magenta, des positions importantes, l'Empereur est inquiet. Martimprey dirige le combat, mais Canrobert est resté en arrière, arrêté par les impedimenta dont la route est semée, surtout par l'encombrement des voitures. Le combat qui s'était ralenti reprend de plus belle. Cler, commandant les zouaves, plie sous l'effort. Il trouve la mort au milieu de cette mêlée. On rallie les troupes. L'Empereur a repassé le pont, sur les représentations qu'on lui a faites. C'est alors que Canrobert arrive sur le champ de bataille, attaque Ponte-Vecchio, prend et reprend ce village, et contribue ainsi à la victoire. La victoire ? on n'en a pas encore bien conscience.

Mort de Cler.

Arrivée de Canrobert.

Cependant Napoléon et les généraux qui étaient près de lui, à Ponte-Vecchio, avaient été longtemps inquiets du sort de Mac-Mahon ; qu'était-il devenu ? Mac-Mahon, en entendant le canon, s'était mis en marche, avait attaqué un village au nord de Magenta, traversé le champ de bataille au galop et marché sur Ma-

Mac-Mahon à Magenta.

genta. Les 13 bataillons de chasseurs et de voltigeurs de la garde marchaient en ligne de bataille. Le général Espinasse s'empara de la gare, mais le soir, vers 8 heures, il fut tué dans une des rues de la ville. Je perdais en lui un bon ami. A Magenta, résistance acharnée : nombre d'Autrichiens s'étaient retranchés dans les maisons, ou cachés dans les caves.

Mort d'Espinasse.

On a dit que « la bataille de Magenta avait été au nombre des plus glorieuses victoires qu'aient remportées l'armée française, » — je souscris à cette opinion, si j'ajoute foi à ce que m'en ont raconté mes camarades de l'armée. Toutefois en Allemagne, en Angleterre, presque partout, on eut peine à croire à la victoire des Français. On sait que Mac-Mahon fut fait maréchal et duc de Magenta.

L'entrée des troupes à Milan souleva chez les habitants de l'enthousiasme, du délire ; l'Empereur et le Roi connurent les joies d'un vrai triomphe.

Entrée triomphale à Milan.

Après le combat de Melegnagno ou de Marignan, engagé hâtivement par Baraguay d'Hilliers et qui aurait pu mal tourner, les armées alliées traversèrent la Lombardie qu'évacuaient les Autrichiens, se repliant sur le

Marignan

fameux quadrilatère lombard-vénitien, vers Peschiera et Vérone.

A Brescia. Les Franco-Sardes arrivent à Brescia. L'Empereur, m'a dit le maréchal Canrobert, ne croyait pas à un retour offensif des Autrichiens et se proposait de forcer au plus tôt le passage du Mincio qui, — non loin de là, — sort du lac de Garde se dirigeant vers Mantoue. C'est la région où Bonaparte, en 1796, s'illustra par ses exploits de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli.

Le 23 juin, Niel avise Canrobert d'une attaque de flanc qui vient de se produire de la part des Autrichiens. Bientôt, il n'y a plus d'hésitation. Canrobert se dirige sur le champ de bataille. L'affaire se dessine, et même on est aux prises sur plusieurs points avec l'ennemi. Il entre à Castel Goffredo près de Médole. Niel demandant des secours, et, débordé, renouvelant instamment ses prières, on lui amène des renforts. Les combattants sont épuisés.

Solférino, 24 juin. Sur un autre point de ce vaste champ de bataille, l'assaut est donné au gros village de Solférino dont le cimetière est le théâtre d'un violent combat ; ailleurs on attaque Cavriana. Canrobert, qu'on a un instant cru mort, attaque lui-même Rebbecco, appelle une nouvelle brigade et peut soutenir l'effort terrible des

Autrichiens ; son corps d'armée se forme en première ligne. Mais voici le soir. Violente tempête, pluie diluvienne ! Les Autrichiens ne tiennent plus. L'Empereur François-Joseph, quelque temps menacé par le feu des Français, se retire vers l'Est. Nous sommes victorieux.

On croyait généralement, dans l'armée franco-sarde qu'après de telles victoires on allait assiéger Peschiera et Vérone et pousser jusqu'à Venise et à l'Adriatique. Coup de théâtre ! On apprend que des préliminaires de paix étaient signés à Villafranca entre Napoléon III et François-Joseph : déception chez les Français, irritation chez les soldats de Victor-Emmanuel et dans les populations sardes et lombardes qui avaient cru à la libération définitive et voyaient l'œuvre avorter en plein triomphe. Aussi les acclamations frénétiques de Milan vont-elles faire place à de la froideur, et presque à de l'hostilité, sur le passage de nos soldats. Les troupes regagnèrent la France sur les ordres donnés après ce revirement si brusque, que toutes les considérations politiques ne suffisaient pas à justifier aux yeux de la majorité des officiers.

De Lyon à Solférino.

Ici, je cède la parole à Alfred de Gramont qui, une quinzaine de jours après Solférino, me met au courant de ce qu'il a fait depuis son entrée en campagne.

Milan, le 10 juillet 1859.

« Mon cher Charles,

Lettre d'Alfred de Gramont.

Mauvais départ.

« Nous avons quitté Lyon brusquement le 3 de ce mois, sans ordre, rien n'étant prêt ni pour les officiers, ni pour la troupe, devançant, de par le maréchal, notre départ de 24 heures qui nous eussent été bien utiles, décampant, en un mot, comme si le feu eût été aux poudres...

« Cinq heures dans la gare de Saint-Clair, une chaleur sans nom et une poussière qui eût suffi à légitimer ta démission. Nous avons embarqué seulement à 6 heures du soir ! Nos hommes ne dormirent pas de deux nuits ; la chaleur était accablante. Un ou deux étaient morts le soir ; un autre s'était brûlé la cervelle ! Cela commençait bien, et déjà les enthousiasmes se refroidissaient sensiblement ! Le lendemain journée ordinaire de 6 heures. Le troisième jour, départ à 2 heures du matin, passage du Mont Cenis, assivée à Suse à 9 heures — 19 heures de marche, et toujours chaleur étouffante ! Le lendemain, nous prenons le chemin de fer de Milan à 11 heures. Laissant Turin à notre droite, je reconnais Verceil, Novare, Buffarola, Magenta où nous soupons à minuit ; enfin à 2 heures du matin nous sommes à Milan. — La route de Brescia est tellement encombrée de matériel, d'artillerie, d'isolés, de bagages, que l'on déclare l'impossibilité d'avancer ni de reculer. Les wagons se touchent de Milan à Brescia. Il faudra au moins 3 jours pour que cette artère se dégage. Nous voilà en gare, sans ordres, de 2 à 5 heures de la nuit. Enfin on nous débarque, et, va comme je te pousse, on finit par

trouver un bivouac que nous indique un planton intelligent, après 5 heures d'allées et venues! Telle est la direction donnée aux derrières de l'armée et il en est ainsi partout où n'est pas l'Empereur! Heureusement, notre soldat est aussi admirable au milieu de ces épreuves préliminaires que sur le champ de bataille, et, chacun aidant, on arrive, et même on arrive bien. Aussi, je ne saurais trop le répéter, quand on doit faire la guerre en Europe, donnez aux hommes de l'argent, supprimez les trois quarts des administrations et laissez faire ; tout le monde y gagnera, et, avant tout, la bourse de la France.

« Donc, le 8 au soir, je me préparais à repartir le lendemain à 9 heures, et j'en étais malade de fatigue, de chaleur, de manque de sommeil surtout, quand est arrivé un bienheureux contre-ordre. Notre départ était suspendu jusqu'à l'arrivée de toute notre division et à son organisation définitive, qui devait se faire à Milan ! Les plus enragés en étaient enchantés, et il y avait de quoi ! Tout à coup de grandes nouvelles arrivent.

Coup de théâtre.

Hier, à midi, l'armistice ! d'abord de 4 jours, puis de 5 semaines. — Ce matin, l'Empereur est annoncé à Milan et nous nous tenons prêts à le recevoir. En même temps des bruits circulent : Comme conditions de l'armistice, les alliés *occuperaient déjà Mantoue et Peschiera*, les Autrichiens abandonneraient l'Italie jusqu'au Mincio et payeraient 180 millions de frais de guerre. Je te donne ces nouvelles sous toutes réserves, quoiqu'elles me viennent de bonne source ! Mais elles sont tellement fabuleuses que ma raison se refuse à les tenir pour véridiques. Si elles sont vraies, c'est un résultat inouï. Il ne faut

plus rien prévoir, ni calculer par le temps qui court Il en faut déduire aussi que, *bon gré mal gré,* l'Empereur est un homme extraordinaire, plus fort que son oncle lui-même.

La résistance autrichienne

« On dit partout qu'après Solférino l'armée autrichienne était démoralisée à ce point que les soldats refusaient l'obéissance à leurs chefs, et que ceux-ci auraient renoncé à nous tenir tête. On ramassait des prisonniers, des déserteurs par centaines. A Melegnano, à Solférino, les Autrichiens (au dire des témoins oculaires et dignes de foi) tenaient ferme dans les maisons, cimetières, églises et retranchements. Ils nous faisaient un mal horrible avec leurs projectiles, puis, dès qu'on arrivait sur eux à la baïonnette, crac ! ils cessaient le feu et jetaient, comme à un commandement, leurs fusils aux pieds des soldats et criaient tous d'une voix: « Prisoniere ! Prisoniere ! » Au commencement cela s'acceptait ; mais à la fin nos hommes se lassaient et tuaient tout !

Mise au point.

Mort de Paulze d'Ivoy.

— Voici comment le pauvre d'Ivoy a été tué. Son régiment était arrivé devant une ferme, dont les Autrichiens occupaient la cour. Sur 7 ou 8 rangs, par la grande porte entr'ouverte, ils faisaient un tel feu qu'il en sortait comme un ouragan de fer ! Les zouaves cherchaient à éviter la dite porte et à pénétrer par les fenêtres, et les murs, quand le colonel arriva à cheval. On veut l'empêcher de passer ; il s'irrite, ordonne aux zouaves de se jeter dans la cour, et, piquant son cheval, il passe le premier. « Il fut renversé, m'a dit un témoin, comme par un coup de vent. Il avait pour son compte plus de 8 balles, son cheval plus de 30 ! » Au même instant, les zouaves trouvaient une porte de derrière,

franchissaient les murs, et tout ce qu'il y avait dans la ferme fut bayonnetté, sans grâce. Ces malheureux se sont si bien barricadés qu'une fois pris de front, ils sont perdus sans exception, toute retraite leur *étant soigneusement interdite*.

« On se loue beaucoup du maréchal de Mac-Mahon qui est bien décidément l'homme de cette guerre. Sa division a toujours les moindres pertes, en officiers surtout. On a trouvé assez singulier le rapport du général Niel qui regrette les grandes combinaisons et les résultats qu'elles auraient eus, qui semble accuser le maréchal Canrobert, et qui, en sa qualité « d'orfèvre, » — je veux dire d'artilleur, — ne parle que de son artillerie, laquelle serait admirable, au dire de tous, — si l'on s'en servait. Le maréchal Baraguay d'Hilliers est le plus brave soldat de son corps d'armée et il se trouve toujours de sa personne là où il y a grêle de balles ou de boulets. Mais, en revanche, il abuse du sang de ses soldats et ne sait qu'une manœuvre : les lancer sur l'ennemi quand même. A Melegnano, il fait tirer 6 coups de canon sur le village, le fait attaquer et prendre par l'infanterie en essuyant des pertes énormes. En attendant une heure, au besoin jusqu'au lendemain, il obtenait un succès réel et ne perdait pas 100 hommes ! A Solférino, il avait engagé, à la prise d'un village, jusqu'à son dernier bataillon de réserve. Si celui-ci avait échoué dans ce suprême effort, Dieu seul sait ce qui serait advenu.

Opinions sur Mac-Mahon, Niel, Baraguay d'Hilliers.

« Et maintenant, mon cher Charles, que sortira-t-il de tout ceci ? Sera-ce la paix ou bien la guerre *générale* ? L'Empereur a dit à sa garde qu'elle serait à Paris le 15 août, et il pourrait bien tenir sa parole.

S'il a donné un armistice de 5 semaines, quand il tenait les débris autrichiens, déjà bloqués, si, à l'heure où j'écris nous sommes dans Peschiera, c'est que l'Autriche est bien malade, bien seule, bien ruinée, et ce n'est pas en un mois qu'elle se remettra. C'est donc la paix qui est probable, à moins que l'Europe ne veuille tâter d'une guerre universelle ! Je ne puis le croire, et, d'autre part, la paix dans nos conditions, serait un tel succès que je n'y peux croire davantage ! L'armée n'accepte cet armistice qu'avec cette espérance, et alors sa joie est complète. Mais, s'il faut recommencer, elle sent qu'on aura fait à l'ennemi un pont d'or, et ceci lui semble impossible. L'Empereur n'est pas de taille à faire de pareilles fautes ; *ta nouvelle de Persigny* et de ses ouvertures à Londres doit être l'exacte vérité. — Voilà donc l'Angleterre en demeure de se prononcer, et une fois encore elle tient dans sa toge la paix ou la guerre. Avant peu nous la verrons à l'œuvre. Mais je doute qu'elle accepte la responsabilité d'une conflagration universelle.

Est-ce la paix définitive ?

« Enfin, et malgré tout, voici l'horizon qui se dégage. Je respire pour Emmanuel ! Tous nous avons fait notre devoir, tous, nous avons été protégés par Dieu, et, si la paix est faite, nous pourrons nous retrouver avec fierté et avec bonheur ! C'est bien beau, trop beau pour y croire absolument. Mais enfin aujourd'hui cela paraît possible.

« Si dans un mois, il faut se battre, nous ferons de notre mieux, — puis... à la grâce de Dieu ! Si nous avons la paix, il sera doux de se revoir. Hélas ! tout serait pour le mieux si tant de nos amis et de braves

gens n'avaient pas payé de leur vie, de leurs souffrances, et la joie et les succès des autres ! »

Un mois plus tard environ, mon frère Alfred m'écrit, à son tour.

Turin, 14 août 1859.

« Mon cher Charles,

« J'ai quitté brusquement Milan. — Prévenus de notre départ le 14 juillet, à 2 heures du matin, nous partions à 5 heures, par le chemin de fer, nous arrivions à Turin à 2 heures, pour faire la haie sur le passage de l'Empereur. — En ce temps-là, l'esprit des Italiens était à l'ingratitude, et, comme ils sont extrêmes en tout, ils avaient enlevé les portraits de l'Empereur ou les avaient gentiment accolés à ceux d'Orsini. On voulait l'accueillir avec ce fameux silence qui est la leçon des rois ; on parlait même de pis que cela ! C'était le remerciement pour Turin sauvé, et pour la Lombardie concédée, et pour les millions et pour le plus pur sang de la France prodigués à ce pays. Mais ceci n'était que l'expression d'un parti que rien ne contentera, tant que tout ne sera pas sens dessus dessous dans le monde et à l'ombre du drapeau rouge. — La réception faite à l'Empereur a été très bonne : la ville a été illuminée. Rien de ce que l'on craignait n'est arrivé. Néanmoins la leçon a porté fruit : l'Empereur est parti assez dégoûté de ce pays, qui n'a pas tardé à reconnaître sa faute. — Aussi il a vite changé d'allures : on nous avait fait ici un accueil assez froid ; 10 jours après, il passait au rouge vif ! hier et aujourd'hui, 15 août, nous avons des fêtes comme

Reconnaissance italienne.

Brusque revirement.

jamais on n'en a donné à Empereur absent, à troupes victorieuses et libératrices. Tous les soldats français qui traversent Turin depuis le commencement de l'évacuation, sont fêtés d'enthousiasme. Fleurs, cigares et litres de vin à foison pour nos troupiers. Aujourd'hui il y a eu revue de toutes les brigades. Couronnes et bouquets au bout de chaque fusil, puis *Te Deum* solennel dans la plus belle église, avec la meilleure musique. Toutes les autorités du royaume présentes, depuis les sénateurs jusqu'au dernier sous-lieutenant de la garde nationale. Ce soir, distributions aux troupes, à raison d'un franc par homme. On leur donne une fête qui sera admirable. Au Champ-de-Mars, feux d'artifice, illuminations magnifiques, bals, coups de canon, rafraîchissements, et la ville entière illuminée à giorno. Jamais Turin n'aura vu semblable fête. C'est pour l'Empereur, pour son armée qu'ils font ce qu'ils n'eussent pas songé à faire pour le plus grand de leurs rois ! et tout le monde ici rivalise de soins et d'affection pour nous. »

Villafranca et Zurich.

On sait le reste.

Les préliminaires de Villafranca furent transformés en paix définitive à Zurich. La Lombardie, que nous recevions de l'Autriche, était rétrocédée par nous au royaume de Sardaigne, qui nous donnait en échange la Savoie et le comté de Nice, doublement annexés, et par cette cession et par le vote presque unanime des populations.

Je dois me borner ! Aussi bien, cette guerre

d'Italie, si heureuse, malgré les hésitations qui précédèrent Palestro, marquait, par la brusque cessation des hostilités, l'inconstance, les défaillances de la politique impériale. Loin d'en faire nos amis pour les avoir si courageusement aidés à secouer le joug autrichien, notre gloire tourna les Italiens contre nous. Les événements allaient se précipiter en quelques mois et amener l'unité si ardemment désirée par les populations du Nord et du Centre de la péninsule. L'expédition des Mille, la Sicile et Naples soulevés et conquis par Garibaldi et offerts à Victor-Emmanuel, la victoire des Piémontais à Castelfidardo et le pouvoir temporel du Pape réduit à la seule ville de Rome ; autant d'événements qui suivirent la réunion enthousiaste de la Toscane et de l'Emilie à la Sardaigne devenu le royaume d'Italie. 5 ans plus tard, la capitale n'était plus Turin, mais Florence, position centrale. En 1866, c'est aux Prussiens que les Italiens s'adressent pour compléter l'unité, et la défaite de l'Autriche à Sadowa valut Venise et son territoire à Victor-Emmanuel, battu cependant sur terre et sur mer à Custozza et à Lissa. Notre propre défaite à Sedan fut suivie à bref délai de l'entrée des Italiens à Rome, le 20 septembre 1870, couronnement de l'œuvre commencée à Magenta et à Solférino.

L'unité italienne

CHAPITRE XXI

AU CHATEAU DE VALENÇAY

A la fin de l'automne de 1859, je me rendis, sur une invitation du duc de Valençay, à son château, l'un des plus beaux de France, magnifique demeure donnée par Napoléon au prince de Talleyrand, pour qu'il y reçût, au nom de l'Empereur, les princes étrangers et les ambassadeurs.

Le grandiose édifice, de style Louis XV, avait été construit sur l'emplacement d'un château féodal dont il existe encore une grosse tour. Servant d'habitation au prince, elle a été conservée telle qu'elle était de son vivant. C'est là que deux grandes armoires contiennent, l'une, ses ordres honorifiques, l'autre, ses costumes de cérémonie, dont le grand nombre est déjà par lui-même une curiosité.

Le mobilier.

L'intérieur de Valençay, superbe, a un mobilier Louis XVI, de grande valeur, surtout au

petit salon et à la bibliothèque. Sur une des tables du salon se trouvait un album richement relié, contenant tous les menus des dîners donnés sous le Directoire par le Ministre des Relations extérieures, avec les noms des invités.

Les portraits.

Les portraits des souverains d'Espagne, dons de Leurs Gracieuses Majestés, ajoutent à l'intérêt que présente partout cette demeure princière. Les chambres du premier étage ont leur entrée sur une grande galerie où chaque séparation entre les portes est recouverte d'un tableau en pied représentant un des membres de la famille de Talleyrand, ce qui anime un peu ce long corridor. La salle à manger, de grandes dimensions, est richement décorée ; on y servait une cuisine recherchée comme du temps du Directoire.

Les caves.

Caves parfaitement disposées où était conservée une bouteille datant de Louis XIV, et qu'on ne manquait pas de montrer aux visiteurs ; quoique hermétiquement bouchée, elle n'en perdit pas moins, de vieillesse, la moitié de son contenu.

Dans les remises, un carrosse Louis XIV, l'intérieur capitonné de velours ; il avait bien pu amener les souverains d'Espagne de Bayonne à Valençay, mais, à leur départ, comme on était au printemps, les ornières de la route détrempée par les pluies ne permirent pas à

ses petites roues d'avancer. Force fut de recourir à un autre véhicule.

Du balcon central du château on avait une vue admirable sur le parc et la forêt, théâtre de fréquentes chasses à courre qui s'y donnaient avec l'expérience cynégétique consommée des châtelains et de leurs invités.

Le duc et la duchesse.

A l'époque où j'étais à Valençay, accompagnant le prince et la princesse de Sagan à qui devait revenir un jour ce magnifique domaine, le duc avait épousé en secondes noces la comtesse de Hatzfeld, l'ex-ambassadrice de Prusse, qui avait avec elle ses nombreux enfants, dont l'un est aujourd'hui ambassadeur d'Allemagne à Londres. La beauté de la princesse eut le plus grand succès.

Voisinage assez nombreux, le Berry étant, comme la Touraine, un pays de châteaux. Un des plus rapprochés, celui de Langé, appartenait au baron Finot, dont le père avait été préfet de Grenoble sous la Restauration et grand ami du prince de Talleyrand ; lui-même, éleveur de chevaux de courses, ayant gagné mainte fois des prix sur les hippodromes, se joignait au duc de Valençay et à son fils, excellents chasseurs.

Les chasses.

Les invités habituels étaient le vicomte de Toustain, le comte Adalbert de Périgord, les

fils de M. de Bondy, le marquis de Barbançois, les barons de Gartempe et Bacot de Romand. Moi, n'étant pas veneur, j'accompagnais les femmes en voiture. Mais la princesse de Sagan n'aurait manqué pour rien au monde l'occasion de suivre à cheval.

Les soirées.

Les soirées se passaient en grande cérémonie ; le duc de Valençay, beau diseur, faisait quelque lecture intéressante, parfois celle de ses œuvres littéraires, qui se ressentaient de ses fortes études et de ses succès d'antan au collège Henri IV.

Ce séjour était bien fait pour me plaire. Plusieurs fois renouvelé, il m'a laissé un souvenir ineffaçable des gracieux hôtes et de leur beau domaine.

CHAPITRE XXII

LETTRES DE ROME

J'interromps ici ma chronique personnelle pour grouper quelques lettres se rapportant à la Ville Eternelle au temps de Napoléon III. La question Romaine, passionnante pour un catholique et pour un Français, préoccupant d'ailleurs tout le monde, ne pouvait me laisser indifférent. Aucune prétention d'inédit dans ces emprunts aux longues lettres adressées de Rome par mon frère Alfred, les années qu'il y séjourna comme officier du corps d'occupation. Mais il m'a semblé qu'à côté des grands documents historiques, une place restait pour les observations quotidiennes d'un homme qui a vu de près les événements, les a rapportés sans passion, surtout sans arrière-pensée d'en orner le récit pour une *publicité* qu'il ne soupçonnait guère en m'écrivant ?

Mon frère fit à Rome deux séjours, en 1851

Les deux séjours de mon frère à Rome.

et 1852. Au lendemain de la révolution romaine de 1848, les Etats de l'Eglise jouissaient d'un calme relatif. On ne pouvait prévoir encore les graves événements qui se précipiteraient à partir de 1859. Après 8 ans passés en Algérie et en Crimée, Alfred revint à Rome, en 1860, au moment même où la question de l'unité italienne recevait une rapide solution.

Remontons à 1852. Voici comment mon frère, à son arrivée, apprécie la situation du gouvernement pontifical.

Rome, 29 mai 1852.

Les Etats de l'Eglise, en 1852.

« Du plus haut fonctionnaire au plus petit, c'est à qui fera le moins et se soustraira à l'impôt. Malgré les 5 millions que le Pape paye par an aux Autrichiens pour garder les Légations, tandis que nous en répandons 10 dans sa capitale pour la lui garder, les finances courent à une ruine imminente. Notre joug est si peu pesant et notre caractère si facile que de toutes parts on vient à nous. Tout ce qu'un officier demande au pape ou à ses ministres, est accordé immédiatement. Depuis bientôt un an, il n'y a eu qu'un exemple d'assassinat sur deux de nos soldats, et encore il y avait là-dessous une histoire de femmes ! Il y a 2 ans, on comptait les salons qui nous recevaient, et des femmes préféraient ne pas danser que d'accepter l'invitation d'un de nos officiers.

« Saura-t-on profiter de cette situation ? Il faudrait reprendre l'œuvre de M. Rossi que l'Italie tout

entière regrette, mais pourra-t-on retrouver un second Rossi, et, s'il existe, voudra-t-on le soutenir ? Ah ! ignorance et injustice des hommes ! quand connaîtrez-vous ce qu'il y avait de sage, de logique et d'humain dans la politique du grand roi Louis-Philippe. Ils appellent cette humanité faiblesse, et ils croient avoir tout dit. »

M. Rossi regretté de de tous.

. . . . . .

. . . . . .

En 1860, Alfred est à Lyon depuis son retour de Solférino. En août, des bruits courent que le corps expéditionnaire de Rome est sur le point de recevoir des renforts, et c'est Lyon qui les fournira. Le régiment de mon frère sera-t-il appelé ? Les événements se sont précipités. Garibaldi et les Mille ont débarqué à Marsala, le 11 mai, parcouru le nord de la Sicile en vainqueurs. Ils sont entrés à Messine le 22 juillet et le 7 septembre à Naples. Le gouvernement français ne peut rester indifférent.

On apprend que les Garibaldiens viennent de battre sur le Vulturne, le 22 septembre, François II, roi de Naples. Aussi le 19e se rendra-t-il au plus tôt à Civita-Vecchia. Les affaires se sont compliquées rapidement du fait de Victor-Emmanuel et de Cavour, de Garibaldi et des révolutionnaires.

L'élan des populations de la Toscane et des Romagnes vers l'unité a fait le reste. Les fron-

tières des Etats de l'Eglise sont menacées. L'annexion au Piémont qu'ont demandée les Italiens de Toscane, de Modène, de Parme et des Romagnes, refusant d'entrer dans une Confédération présidée par le Pape, est consommée. Cavour somme alors le Souverain Pontife de dissoudre son armée de volontaires français, autrichiens, suisses et belges, commandés par Lamoricière. Pie IX refusant, le général Cialdini envahit les Etats de l'Eglise et, le 18 septembre, bat les zouaves pontificaux à Castelfidardo. Ancône capitule. Telle est la situation au moment de l'arrivée d'Alfred à Rome.

Après la guerre d'indépendance (style italien !), quel changement dans la situation de Rome et des Etats de l'Eglise !

Désordre et insécurité partout !

« Mon cher Charles, m'écrit mon frère, Rothschild avait trop raison quand il me disait : « Vous partez pour Rome réactionnaire fougueux ; je ne vous donne pas un an pour devenir révolutionnaire enragé. » — Cependant tu dois savoir que j'ai une mince estime pour les révolutionnaires, qu'ils soient rouges ou tricolores ! Mais l'on vole, on assassine dans les rues de Rome, sans être même poursuivi... Toutes les nuits, les diligences, les voitures particulières sont arrêtées par des bandes armées et les voyageurs dépouillés jusqu'à leur chemise ! Le général en partant hier, pour faire 18 lieues sur notre route de communication, déjà gardée par 3 postes,

et sur laquelle on envoie chaque nuit des hommes en patrouille et en embuscade, a été obligé de se faire escorter par 24 dragons !

« On vous pille effrontément à la campagne. Vous plaignez-vous ? on vous condamne, après une procédure de 3 ans, si quelque bon coup de couteau n'a pas simplifié l'affaire avant le temps ! Quand un témoin passe devant un conseil de guerre, il est sûr d'avoir son coup de couteau avant huitaine. S'il se tait, nous l'envoyons au bagne. Les officiers étrangers s'en vont les uns après les autres, parce qu'ils ne veulent pas assumer la responsabilité qu'ils encourraient lorsqu'au jour du danger ils seraient pris entre une population exaspérée et des soldats tout disposés (ils ne s'en cachent pas) à se mettre à la tête de celle-ci ! Aussi comme nous rions quand on nous parle de départ prochain. Le dernier Français n'aurait pas franchi les remparts de Rome que le massacre commencerait, et quel massacre ! »

L'Italie a-t-elle gagné à ses profonds changements politiques et sociaux ?

Rome, 27 août 1866.

« Je n'ai rien à te dire de la question politique romaine. Après avoir passionné le monde il y a moins d'un an, elle dort aujourd'hui ; la lumière se fait peu à peu à l'endroit des prétendus régénérateurs de l'Italie, et si j'ai une espérance, c'est de rester assez longtemps ici pour être témoin de leur punition. Celle-ci tardera toujours trop, eu égard aux ruines qui s'amoncellent dans ce pays, autrefois si beau et si florissant. Si je suis arrivé à Rome libéral,

piémontais, unitaire, j'ai bien été corrigé depuis par l'étude des hommes et des choses, et, grâce à Dieu, l'esprit en France commence à changer là-dessus, comme j'avoue, sans en rougir, avoir chargé moi-même. Si mauvais que soit le gouvernement romain, au moins il n'est pas sanguinaire. D'ailleurs, il peut s'améliorer, il se met réellement à marcher ; puis, les gouvernants sont honnêtes quoique quelque peu arriérés. On ne saurait faire le même éloge des Piémontais, et rien n'est plus triste que le spectacle de ce qui se passe en Sicile, à Naples et dans le reste de l'Italie. Si les chiffres ont une éloquence irréfutable, on peut se rappeler que sous le tyran François II, le 5 % napolitain était à 127 francs et aujourd'hui l'Italie donne ce même 5 pour moins de 68 francs et peut-être pour 65 fr. 50 (écart de près de 59 francs). Au reste, lis les rapports du marquis, qui est ici en ce moment, et tu apprendras la vérité sur l'Italie affranchie. Plus tard, nos amis compléteront la leçon quand ils te diront ce qu'ils ont vu. On dit Garibaldi très malade, et je le regrette, désirant le voir finir plus mal. D'autre part, et à une autre hauteur, le Saint-Père ne laisse pas que de donner des inquiétudes, et si je reste à Rome encore un an ou deux, je pourrais bien assister à un conclave. Pie IX se fait vieux. »

Simple comparaison

Ancône prise, l'Ombrie et les Marches viennent d'être annexées au Piémont. Rome et ses environs seulement restent au Pape protégé par les troupes françaises. Voici une anecdote rela-

tive à nos officiers présentés, un jour, au Saint-Père.

Rome, 16 octobre 1860.

Une réception au Quirinal.

« Le Pape devant nous recevoir, Rome était en grand émoi. On s'attendait à une allocution qui pouvait retentir dans le monde, et l'on voyait dans cette réception au Quirinal, qui est hors des usages, une réponse à la trop célèbre proclamation de Garibaldi. Nous arrivons à 3 h. 1/2 au nombre de plus de 300 officiers. On se range dans la salle du trône, où l'on reste plus d'une heure sous une chaleur étouffante. On est dans l'attente de la curiosité, du respect des grandes choses ! Le pape était avec Lamoricière, arrivé la veille, et qui lui disait sans doute comme quoi il lui avait si bien perdu son prestige, son armée et 40 millions. Enfin à 4 h. 20, le Saint-Père paraît ! Au commandement du général, tous mettent genou en terre ! A celui de debout, on se relève ! et le silence se fait. Le pape est sur son trône. Le général lui adresse quelques mots, présente les officiers, affirme leur profond respect, leur absolu dévouement, demande la bénédiction du Saint-Père. Celui-ci, amaigri, fatigué, mais encore beau et vigoureux, souriant et se frottant les mains, écoute M. de Goyon puis prononce ces paroles : « Allons, mon cher général, nous allons commencer la petite manœuvre ! »

Lamoricière présente à Pie IX ses officiers.

« Il s'agissait du défilé de tous, de la génuflexion et du baisement de l'anneau ! Puis, quand il ne restait que les chefs de corps, le pape dit au général : « Combien ces Messieurs étaient-ils ? — Environ 300,

répond M. de Goyon. — Je demande à Dieu, dit le Saint-Père, qu'ils soient comme les 300 soldats de Gédéon. »

. . . . . .

. . . . . .

Selon mon frère, Rome est alors tranquille comme Paris : partout, respect pour l'armée française, et confiance absolue dans l'empereur.

Le 21 septembre, les Italiens des Deux-Siciles avaient voté, à leur tour, leur réunion au Piémont, et Victor-Emmanuel était entré, le 7 novembre, à Naples. Garibaldi lui avait fait don du royaume conquis. François II, après la prise de Capoue, s'était réfugié à Gaète.

A Terracine, un corps Napolitain demande à être reçu sur le territoire pontifical.

« Voici l'événement du jour ! m'écrit Alfred, le vendredi 9 novembre 1860. Peut-être seras-tu l'un des premiers en France à en connaître les détails. Le 5 de ce mois, le Cardinal Antonelli fut prévenu par une dépêche qu'un corps d'armée napolitain forcé par les Piémontais, était entré sur le territoire des Etats de l'Eglise. Il demandait hospitalité et protection. Le recevoir purement et simplement était violer le droit des gens, et donner aux Piémontais un prétexte de le poursuivre et d'entrer à sa suite dans l'arche sainte. Le Cardinal fit donc répondre que le corps napolitain serait reçu, mais à la condition de déposer les armes à la frontière. Puis, comme le Saint-

Père n'a de troupes que dans Rome, les bons Français, auxquels il faut recourir sans cesse, furent priés de se porter à la dite frontière, d'arrêter les Piémontais qui marchaient vite, de désarmer les Napolitains qui décampaient à *tutta furia,* et de stipuler toutes les clauses de la capitulation. Ce fut offert et accepté. Un capitaine d'état-major, de mes amis, fut expédié en toute hâte, et, quand il arriva à Terracine, il n'était pas trop tôt. La flotte piémontaise était embossée devant cette ville et, par son feu, pouvait fermer l'unique route qui la traverse, longe la mer et s'engage dans les marais Pontins. Pas un homme n'y eût passé à l'abri. Le général accourait, se hâtant après la riche proie qui lui échappait, et arrivait à temps ! La flotte, qui allait commencer le feu et débarquer une superbe brigade, suspendit son mouvement devant le mouchoir blanc d'un simple capitaine français. Les Napolitains, trop heureux de s'en tirer à ce prix, se hâtèrent d'accepter le désarmement et de souscrire à la capitulation qui leur serait... donnée ! On assembla un conseil ; ce fut celui du roi Pétaud. Les Napolitains n'entendent rien aux conseils de guerre, et le dernier sous-lieutenant venait donner son avis, tandis que les généraux avaient hâte d'en décliner toute responsabilité. Alors, arrive en toute hâte le général qui s'indigne, apostrophe les Napolitains, furieux de les voir passer de ce côté avec leurs chevaux, leurs canons, leurs armes, leurs bagages et munitions. Les Napolitains ripostent. Mon ami s'interpose... et la capitulation est signée, enlevant à la fois au roi de Naples et à celui de Piémont (dit d'Italie) 22.000 hommes, 4 régiments de cavalerie, 40 pièces de canon toutes neuves et brillantes comme

Attitude des Piémontais.

La capitulation

or, 5.000 chevaux et mulets, les armes de tout ce monde, les voitures, harnachements, ambulances, etc., etc.

Le roi de Naples réduit à Gaète.

« C'est à n'y pas croire ! Cette armée, s'était dirigée sur Gaète après la reddition de Capoue. Le roi n'avait pu ni voulu la recevoir ; la place et les vivres lui manquaient. Pour la sauver, pour l'enlever surtout à l'ennemi, il lui avait enjoint de gagner les Etats romains, espérant qu'elle y serait reçue en amie ! Tu sais le reste ! 40.000 Français ainsi équipés et autrement commandés, au lieu de se rendre, auraient ramené les Piémontais sur le Pô ! Mais ces soldats sont des enfants, des échappés du bagne ou des étrangers qui se vendent très bien et se battent très peu !

« Des officiers, les uns ont 70 ans et déclarent qu'on leur coupera plutôt le poignet droit que de servir l'Usurpateur ! Les gaillards flairent leur retraite et le doux repos d'un côté ; de l'autre, les Autrichiens et leurs canons rayés ! Ceux de 45 ans sont indécis ! Ceux de 20 proclament que le roi les a déliés de leur serment, en refusant de les recevoir à Gaète ! Quant aux généraux, ils se sont fait les meilleures conditions possibles, et la capitulation signée, ils ont tiré de leur côté ! Le soir, d'*aucuns étaient à Rome,* tandis que leurs pauvres soldats mouraient de faim et seraient abandonnés à l'indiscipline et à la misère si l'on n'avait pas été là pour les recueillir, les nourrir et les garder ! Hier, les officiers du 40e avaient à leur table 20 officiers napolitains ! Un de ces malheureux s'est presque étouffé en mangeant du pain ! il n'avait rien trouvé depuis 36 heures ! S'il en est ainsi des officiers, que doit supporter le soldat ? Ah ! que ce soit l'hon-

neur de notre armée. Ce n'est pas à l'heure du danger, des privations ou des souffrances que nous abandonnons nos hommes ! Aussi nous pouvons compter sur eux, comme ils savent pouvoir compter sur nous !

« Telle est cette lamentable histoire ! Mais que dire d'un gouvernement qui après 45 ans de paix n'a pu produire qu'une semblable armée ? Je n'accuse pas le jeune roi, il a été, dit-on, admirable, plein de courage, de désintéressement et de noble résignation ! Mais quel système ! quels agents ! Ce doit être la fin... L'Autriche a hésité ! son empereur avait cependant donné au général Bénédec l'ordre d'attaquer le 28 septembre, avec 200.000 hommes. Celui-ci pouvait et devait réussir, écraser les Piémontais, marcher sur Turin... et tout remettre en question. L'étoile de notre empereur l'a encore emporté. Aujourd'hui il serait trop tard ! Dans quelques jours Gaète ne sera plus et le roi de Naples ira rejoindre les Bourbons dans l'exil ! Reprendra-t-on la partie au printemps ? on l'affirme ! Nous verrons bien ! seulement ce jour-là l'Italie aura 400.000 soldats, et si mauvais qu'ils soient, il faudra compter avec eux.

A Rome, on prend tout en patience.

« Rien de bien saillant ici. Il paraît que l'on renonce à poursuivre les enrôlements et armements. Mais sans les journaux de France, on s'en douterait bien peu ! Le théâtre est plein ; tous les Romains s'occupent du passage des bécasses et des alouettes, les salons s'ouvrent, les étrangers n'arrivent pas, le commerce est nul, la misère est immense... Mais ce peuple n'est pas méchant ! Allons ! je pourrai dire un jour : *quæque ipse miserrima vidi!* »

Voici qui concerne des propositions d'entente faites par Victor-Emmanuel à Pie IX.

Propositions de Victor Emmanuel au Pape.

« Les Piémontais ayant occupé Terracine, ne voulaient pas en sortir. Nous allions commencer un mouvement. Mais ils se sont retirés devant cette menace.

« Victor-Emmanuel a fait proposer au Pape : 1° deux millions d'écus par an (soit près de 11.500.000 francs) ; 2° liberté entière au Vatican et à Rome ; 3° droit absolu et sans contrôle du gouvernement civil à toutes les nominations d'Evêques, de Cardinaux, Archevêques, Prélats dans toute l'Italie ; 4° émoluments des Cardinaux portés de 5.000 à 10.000 francs ; 5° entrée de 36 Cardinaux au Sénat italien. »

8 mois après ! Gaëte a capitulé, le 13 février 1861 ; le Parlement sarde a proclamé, le 18 février, Victor-Emmanuel, roi d'Italie. Cavour est mort le 6 juin, après avoir vu son rêve réalisé en partie et beaucoup plus vite qu'il n'aurait pu l'espérer. Napoléon III, qui, après Castelfidardo, avait rappelé de Turin son ambassadeur, se laisse entraîner à la suite de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, des Etats-Unis, à reconnaître le nouveau royaume d'Italie.

La paix à Rome.

« Mon cher Charles, m'écrit mon frère en juin 1861, l'homme croyant facilement ce qu'il désire, j'aurais compté sur la prolongation presque indéfinie de notre occupation, même si, par mes relations, je n'avais pas été au courant des nouvelles

les plus sûres ! La question romaine et la question italienne, trop débattues pour qu'il y ait rien à en dire de plus, soulèvent ici infiniment moins de passion qu'en France. Le plus grand étonnement de tous les Français qui viennent à Rome est d'y trouver le calme et l'indifférence. Quoique ce peuple soit matériellement heureux et superficiellement assez libre, sa haine contre son gouvernement est telle que celui-ci serait probablement renversé et noyé dans le sang une heure après le départ de nos troupes. Or, en admettant que l'Empereur veuille l'unité de l'Italie, ce dont j'ai de bonnes raisons de douter, qu'il désire donner Rome pour capitale à ce royaume (et Rome sans le Pape), serait-il assez fort pour affronter la haine et la guerre ? Je ne le crois pas ! L'Italie une, parlant la même langue, riche comme elle l'est, avec des côtes comme les siennes, des ports comme Gènes et Venise, Livourne, Civita, Ancône, Palerme, Naples, etc., reliés par des chemins de fer, des villes comme Rome, Naples, Florence, Milan, Venise, Turin, des marins comme les siens, enfin ses idées révolutionnaires, serait rapidement maîtresse de la Méditerranée, ou tout au moins, nous y tiendrait en échec, et serait dans le flanc de toutes les opérations que nous pourrions y conduire ! Il ne peut donc être d'une bonne politique française de vouloir cette unité ! Voilà pourquoi le roi de Naples reste ici de par l'empereur, et pourquoi le Pape y reste aussi. Telle est du moins mon opinion. Suivant les autres, nous sommes ici parce que l'Autriche est encore à Venise, et parce que le Piémont a plus d'ouvrage qu'il n'en peut supporter pour pacifier et organiser ce qu'il a déjà pris ! Quand Naples sera paisible et

Quelles seraient les conséquences de l'unité italienne.

1° Pour l'Italie.

italienne, quand la Toscane, les Marches, l'Ombrie, Modène, Venise seront organisées comme la Provence, la Bretagne et l'Alsace, alors le tour sera joué ; Rome deviendra la grande capitale, et tout le monde s'embrassera. Quoique cette solution soit possible, et même puisse être rapide, grâce aux idées modernes, à la presse, à la vapeur, au télégraphe, elle demandera des années, comme notre unité a demandé des siècles ; elle sera, je n'en doute pas ; mais les années sont beaucoup pour les hommes, si elles ne sont rien pour les peuples, et je doute que M. de Cavour voie la fin de l'œuvre qu'il a si bien commencée, et qui marche, il faut le reconnaître, d'une façon merveilleuse !

2° Pour la France.

« Nous sommes ici et pour longtemps encore. Il faudra en prendre son parti, et, en vérité, quels que soient les ennuis, les ingratitudes et les difficultés que nous retirions de cette occupation, elle a aussi de si grands avantages que la France doit l'accepter sans trop en murmurer! Si nous avions quitté Rome en janvier, au printemps le Piémont eût mis le feu aux poudres, et nous serions actuellement aux prises avec l'Autriche, peut-être avec l'Europe ! Nous l'avons tenu en laisse, en paix, nous l'y tiendrons tant que cela nous conviendra, avec le Pape, avec le roi de Naples que l'on peut lâcher sur son ancien royaume, non sans des chances de le reconquérir, le jour où ceci fera nos affaires ! Politique sage, habile, et réellement antirévolutionnaire ! On gagne du temps ! ce temps, la grande arme des flegmatiques intelligents, comme le pouvoir est leur récompense. Si la Russie doit être bouleversée par la question de l'émancipation de ses paysans, question dont j'ap-

précie la gravité comme Amédée ; si l'Autriche est sans force devant ses discordes intérieures, sa Hongrie, sa Pologne et son Italie ; si l'Angleterre est tenue en échec par les événements d'Amérique, si enfin il est bien établi que l'Empereur a de son côté les sympathies *populaires* de toute l'Europe, il faut reconnaître qu'aujourd'hui il est maître de la situation comme jamais homme ne le fut. S'il en profite, c'est peut-être la guerre générale ; sinon, c'est qu'il veut réellement la paix. Or je ne sache pas que l'on ait tiré le canon, ni qu'on soit prêt à le faire. Cela me fait donc croire au *statu quo* actuel. Nous protégeons le gouvernement du Pape, nous l'entourons d'égards, nous empêchons qu'il lui soit porté aucune atteinte, et cependant ses ennemis les plus acharnés semblent nous pardonner ce rôle et comprendre qu'il nous est difficile d'en jouer un autre. — La fameuse pétition des Romains pour le départ de nos troupes a réuni 10.000 signatures seulement, et encore cite-t-on surtout celles du prince de Piombino, un des plus grands seigneurs de Rome, et du prince de Fiano, son gendre. Quand on leur demande pourquoi ils ont signé, bien embarrassés, ils répondent que la situation est telle qu'il faut en finir quand même. « Mais comment ? — Nous n'en savons rien, comme on voudra ! » En attendant, le Pape a prié le prince de Piombino d'aller lui-même appuyer sa pétition en France, et le dit prince exilé sera à Paris dans 15 jours. Grâce aux libéralités, aux dons des *fidèles étrangers,* à ceux de la France surtout, les services pontificaux sont assurés jusqu'en 1862 et pour plus longtemps, s'il le faut.

« Nos troupes maintiennent l'ordre le plus sévère,

et gardent scrupuleusement le territoire du Patrimoine ! La police romaine est plus active que jamais, et, peu à peu, les membres les plus influents du parti libéral vont se promener en exil et disparaissent. La paix règne donc à Rome, et de fait, ce peuple est si doux, si facile à conduire, si prompt à espérer, que malgré des souffrances réelles, une misère effroyable et des vexations incroyables, tout est tranquille, Tous les voyageurs arrivent ici avec des revolvers et des poignards, des recommandations pour les officiers français, et ils sont frappés d'étonnement quand la sécurité complète, l'air de fête de cette ville viennent leur crever les yeux ! Mais comme tout cela changerait si nous partions demain ! « Les Piémontais vous remplaceraient aussitôt, » s'écrient les partisans de l'unité. — Oui, mais pour échapper aux assassinats, aux vengeances, il leur faudrait une main de fer, et à chaque instant des exécutions sanglantes ! Mais il faudrait nourrir un peuple sans industrie et sans travail, l'appeler à la conscription, à toutes les charges de la liberté, etc. Cela ne se ferait ni en un jour, ni sans révolution. Le moment n'est donc pas venu, et M. de Cavour le sait mieux que personne. Quant aux exaltés de l'Italie, qui ne veulent pas attendre, on leur répond par l'Autriche au Nord, par le roi de Naples au Sud, et par tous les mécontents de l'intérieur, et c'est trop pour les tenir tranquilles !

« Telles sont les causes de la sagesse garibaldienne, et de ceux qui comptaient tout bouleverser au printemps. N'ont-ils maintenant différé leurs projets que jusqu'à l'automne ? Je ne le crois pas, n'en déplaise au général Trochu lui-même !... »

On apprend soudain la mort du grand ministre Piémontais.

Mort de Cavour (6 juin 1861).

« Voici M. de Cavour mort, et le Pape très souffrant. En apprenant la mort *très chrétienne,* et vraiment *italienne* de son ennemi intime, le Saint-Père, vivement impressionné, se serait écrié : « Et maintenant, où allons-nous ? » Il aurait ordonné des prières dans toutes les églises pour le repos de l'âme de ce grand homme d'État, dont le nom devra être cher à l'Italie quoi qu'il arrive, et qui, après avoir combattu toute sa vie le Pape, les couvents et le clergé, est mort en se confessant à un humble moine, a reçu le saint Viatique, et, dit-on, demandé pardon de ses erreurs ! Ce qui pour moi n'implique pas contradiction, ce qui paraît fort naturel à tous ceux qui connaissent un peu le caractère italien ! . . . . . .

. . . . . .

« Le Pape aurait été fort souffrant ces jours ci. A la procession de la Fête-Dieu, il semblait mourant ; il n'a pu assister à celle de l'Octave, et hier, où je l'ai rencontré se promenant au Ponte-Molle, il avait l'air très fatigué et comme accablé. Un conclave ne laisserait pas que d'être orageux, et durerait 8 jours ou 6 mois ! Mais pareil événement n'amènerait point une chance, même faible, pour la solution des questions pendantes ! Il faudrait tomber sur un pape consentant à devenir évêque de Rome à côté d'un roi d'Italie, et bornant au Vatican et au Borgo son pouvoir temporel. Or ce pape ne se trouvera pas.

« M. de Cavour est fort regretté. Mais les peuples étant ingrats comme les hommes, on dit déjà qu'il avait fait sa tâche et son temps ! Les libéraux exaltés trouvent qu'il allait trop piano ; les sages disent que son œuvre est faite, et en si bonne voie que rien ne saurait l'arrêter désormais. C'est, disent-ils, affaire de temps et de patience. Ils prétendent que M. Minghetti sera son successeur et qu'il pourra continuer la tâche de son maître. Quant aux Mazziniens, ils font les morts, et peut-être le sont-ils. Un des amis de Mazzini me disait hier que cet agitateur allait demander aux Chambres italiennes de revenir dans son pays, regardant sa tâche comme accomplie et promettant sur l'honneur de rentrer dans la vie privée pour n'en plus sortir.

Mazzini s'abstient.

« J'ai vu également hier quelqu'un qui avait quitté Garibaldi à Capoue, la veille de la mort de M. de Cavour. Le condottiere lui aurait dit : « A bientôt et « à Rome. J'ai promis à mes compagnons de les y « conduire, et je tiendrai ma promesse. — Mais les « Français ! — Oh ! les Français, je ne serais pas « fâché de m'y frotter un peu. Ce sont pour moi de « vieilles connaissances, et ils ne doivent pas avoir « oublié le 30 avril 49 ! » Par exemple, ceci passe sagesse ! . . . . . .

Garibaldi s'agite !

. . . . . .

. . . . . .

« Je vois ici tous les jours le roi et la reine de Naples. Je n'ai pas été présenté, mais nous nous saluons comme de *vieux amis*, et la semaine dernière, j'ai reçu sous enveloppe et à mon nom, par son premier aide de camp, le duc de Rufano, — un des amis d'Amédée et des miens — le portrait du roi et

Le roi et la reine de Naples.

celui de la reine, *avec leurs signatures* Francesco et Maria. C'était pour me remercier d'un avertissement que j'avais pu faire donner au roi et qu'il serait inutile de dire ici.

« Le roi est très digne ; il a de faux airs des princes d'Orléans ! Si les furieux de Rome lui reprochent de rester ici pour organiser la guerre civile à Naples et dans son royaume, ses partisans se plaignent, par contre, de son indifférence et de ses refus formels de se mêler de politique. Les premiers menacent de l'assassiner ! Les autres disent qu'il se trahit lui-même. La reine est charmante ; tous les matins elle monte à cheval et se plaît beaucoup à nos manœuvres et à nos tirs. Nos soldats la connaissent tous. — Il y a 15 jours, nous passâmes une revue de la division à la villa Borghèse, pour la remise de certaines décorations du Saint-Père. Au moment du défilé, comme nous allions arriver à la hauteur du général, je reconnus le roi de Naples, seul, à pied, perdu dans la foule, et regardant nos belles troupes d'un œil triste. Je prévins mon colonel et le chef de division qui était à ma gauche, et, quand nous fûmes près, nous le saluâmes tous les trois de nos épées ! Le pauvre roi en fut si ému qu'il lui vint une larme, en nous ôtant son chapeau. Ma foi ! je n'aurais jamais salué d'aussi bon cœur une Majesté à cheval, acclamée au milieu de son état-major !

« D'autre part, le comte de Turin a quitté Rome, il y a un mois, pour aller en Allemagne, épouser la sœur de la reine, sa belle-sœur. Cette princesse est fille du duc Maximilien de Bavière (un de mes amis de Bade), et sœur de l'Impératrice d'Autriche. Le roi et la reine l'ont conduit jusqu'à Civita. La

reine avait un petit chapeau de cheval et... la chemise rouge des Garibaldiens !! Alexandre Dumas, qui arrivait de Naples, a pris le même convoi, pour le retour ; le roi l'avait entendu nommer et l'a salué avec la plus grande courtoisie. Quand ils se rencontrent ici, ils se disent presque bonjour ! — Le comte de Turin m'a fait dire qu'il désirait vivement me connaître à son retour ! On lui a appris que j'étais *le* commandant des zouaves à Palestro et non commandant aux zouaves, ce qui est bien différent ! Il m'aura cru un foudre de guerre ! Je serai enchanté de lui être présenté, mais j'aurai bien soin tout d'abord de le ramener à la vérité sur mes mérites guerriers. »

Le comte de Turin.

Mais voici mon frère cantonné dans le Latium, près des Marais Pontins ! L'état des affaires est stationnaire après les grands événements qui se sont précipités depuis un an.

« Mon cher Charles, m'écrit-il de Velletri, le 29 juillet 1861, il faudrait peut-être te hâter si tu voulais voir la Rome des Papes ! Nous sommes ici, comme en France, au sommeil léthargique. Mais ce calme apparent pourrait bien être le précurseur de l'orage ! D'après les renseignements que je reçois de toutes les parties de ce pays (et je puis les puiser à bonnes sources !), le mot d'ordre serait donné partout de rester dans le *statu quo ;* et on emploierait le temps à purifier le royaume de Naples, si tant est (et j'en doute fort) que cela puisse se faire ! En septembre, on mettrait les grands moyens en avant. On forcerait (on ne dit pas comment) l'Empereur à retirer les troupes de Rome, quitte à lui laisser Civita avec une

brigade, et Rome *serait avant l'hiver la capitale* de l'Italie, faite une, à la grande joie des républicains de France, de Londres, et surtout d'ici. — Le Pape serait retenu à Rome, prisonnier au besoin. On veut bien comprendre qu'il porterait une trop grande force là où il irait chercher refuge et protection ; on ne trouve pas extraordinaire que la France, ou d'autres, ne se soucient pas trop de laisser cette même force à un pays qui comprendrait d'un seul coup plus de 25 millions d'habitants. Déjà, à certains signes, j'ai pu constater la vérité de cette tactique que je dénonce et qui doit bien être celle des Piémontais et de leurs alliés les libéraux, des révolutionnaires du Centre et du Sud. Garibaldi dit à qui veut l'entendre qu'il sera à Rome avant peu ! Ses enrôlements ont déjà recommencé à Gènes, à Livourne, et je suis prévenu qu'il les étendrait jusqu'ici. Sommes-nous à la veille de grands événements et de la fameuse solution demandée ? Elle n'est pas si simple que MM. les Piémontais le veulent bien dire. Le royaume de Naples est en feu, et l'incendie gagnera tous les jours ! Quelque doux que soit un peuple (et l'expression n'est pas juste pour celui de Naples), on ne le mène pas longtemps avec des fusillades, des pendaisons et le reste, quand on ne lui donne en retour que des impôts énormes, la conscription, la ruine, et, au fond, des maîtres étrangers et odieux. — Quant à Rome, les difficultés y seraient bien autrement grandes.

A Rome calme plat.

La fatigue des Piémontais.

Naples et les Napolitains toujours en proie aux troubles.

« Pour ce qui est de la politique de l'Empereur qui voudrait l'unité de l'Italie, je ne puis y croire dans un homme de sa force ! Ce serait une trop grande faute, et ce serait jouer trop gros jeu. Je ne puis

croire à notre départ, tout en reconnaissant que le *statu quo* est impossible. Nous avons ici la force ; avec bien peu de choses, Rome serait la ville la plus riche, la plus heureuse, peut-être la plus libre du monde, et elle ne songerait pas à devenir piémontaise. »

Au mois de mai 1862, rien de nouveau !

Rome, 17 mai 1862.

« On est très agité ici par les nouvelles politiques, La solution, qui paraîtrait imminente, serait celle de l'*occupation mixte*. Je n'y crois pas ! Elle aurait des inconvénients immenses et le premier de tous serait le départ du Pape. Celui-ci est résolu et préparé à cette extrémité au moindre empiètement sur ses droits, à la plus légère pression qui serait une atteinte à son pouvoir !

Le pouvoir temporel.

« Mais on n'abandonne pas facilement un Vatican, un Saint-Pierre et le ciel que tu sais !

« Un renseigné à qui l'on demandait si l'Empereur avait sérieusement l'intention d'abandonner Rome, répondit : « Je ne le crois pas. » J'espère que ceci est vrai et sera vrai ! Si mes idées hésitent entre le *juste* et le *possible* pour le moment, *entre l'Italie et la France,* mon cœur n'hésite pas ! Qu'on laisse donc mourir en paix le doux Pie IX. Alors bien des difficultés qui paraissent insolubles se résoudront d'elles-mêmes ! et jusque-là l'Italie aura le temps et le loisir de se constituer, de marcher à l'unité, de se faire une armée, une marine, des finances, des chemins de fer, des industries, un peuple enfin. Et alors Rome

La fin de l'occupation serait-elle prochaine ?

sera le couronnement de l'édifice ! Mais ne placez pas une vieille tête sur un corps trop jeune ; il n'y aurait là ni harmonie, ni force, ni chance de vie ou de santé... »

Les Autrichiens à Venise, les Français à Rome gênaient la nouvelle Italie. Garibaldi voulut marcher sur Rome, après avoir recruté des volontaires en Sicile, mais les soldats de Victor-Emmanuel l'arrêtèrent à Aspromonte, en Calabre.

Après Aspromonte

« Hélas ! m'écrit mon frère de Rome, en septembre 1862, en politique, je n'ai rien à t'apprendre. Après la peur qu'avait causée Garibaldi, que M. de Cavour qualifiait un peu durement, tout est revenu à ce *statu quo* qui dure depuis 14 ans, et durera longtemps encore, malgré le *Journal des Débats* et sa polémique ! C'est par envie que les Italiens ont repris les Chemins Napolitains aux Rothschild, par envie aussi qu'ils ont remis aux calendes grecques, ou plutôt italiennes, nos capitaux, notre influence, nos sympathies dans la question du Crédit Foncier ! C'est par envie et ingratitude qu'ils nous écartent partout où nous nous présentons, c'est surtout parce que nous sommes à Rome qu'ils ont tant envie d'y venir ! Mais leur punition sera là, et c'est quand ils seront au Capitole, au Vatican qu'il faudra enfin gouverner, et devant des difficultés d'autant plus implacables, que leur impuissance n'aura plus alors d'excuse ! Garibaldi, était, ô phénomène ! un Italien ayant de la franchise et de

l'honnêteté. Au moins, il faut l'honorer pour cela, il disait carrément le fond de sa pensée et c'était : Vive l'Angleterre ! puis, vive la République ! et enfin, haine et guerre à la France ! Non pas parce que celle-ci occupe Rome, mais parce qu'elle a fait Solférino, c'est-à-dire délivré l'Italie, et pris Nice et la Savoie ! Voilà ce que ne veulent pas comprendre les *Débats* qui conseillaient, il y a un mois, à la France de retirer ses troupes devant Garibaldi et ses volontaires ! Malheureusement celui-ci a été arrêté trop tôt et la lumière n'aura été faite que par les clairvoyants. Espérons que cela suffira. Je compte beaucoup sur le procès de Turin : il s'y dira de jolies choses, et, ou je me trompe fort, ou l'on saura alors à qui nous avons affaire.

Hypothèse de l'abandon de Rome pour Venise par la Papauté.

« Etant ici les maîtres, nous pouvons changer l'état des choses. Au moins nous devons le tenter ! Et alors, devant nos efforts pour le sauver, si le Pape préfère l'exil et la fuite, au moins nous pourrons nous en laver les mains ! Si nous suivions la politique prêchée par les journalistes qui n'ont jamais dépassé Paris, et qui reçoivent inspirations, renseignements et mensonges de Turin ou de Londres, si, en un mot nous quittions Rome, demain, parce que Garibaldi nous a menacés, et que l'Angleterre nous y convie, que diraient ces grands politiques, ces patriotes, si le Pape se retirait à Venise et portait du côté des armées autrichiennes toutes les sympathies du monde catholique, tous les regrets des Italiens (pour lesquels la religion et le passé sont quelque chose), et tous les vœux évanouis, et toutes les ambitions trompées, et toutes les convoitises déçues ? Ce serait une solution ! Mais qui oserait la

conseiller carrément et surtout l'effectuer ? Heureusement, et j'espère encore que nous n'en arriverons pas là ! Rien n'indique que l'Empereur veuille lâcher Rome. Il connaît trop l'Italie pour vouloir qu'elle soit une. J'en ai pour preuve ce qui se passe à Naples et partout où n'est pas la force piémontaise, et aussi ce que je vois, ce que j'entends autour de moi ! Donc, concluons, ou plutôt ne concluons pas, puisqu'il s'agit ici de la question Romaine !!! »

Complétons ces détails sur l'état de Rome par une lettre d'Alfred à notre ami Seillière :

Rome, 19 juillet 1862.

« Mon Cher Achille,

Vaisseaux italiens au large de la côte du Latium.

« Depuis hier, grand émoi. Plusieurs vaisseaux aux couleurs italiennes ont paru avec affectation sur la côte pontificale, là où un débarquement serait possible, et l'on a supposé à M. Garibaldi l'intention de mettre à exécution le singulier programme de Palerme ! Que ne le fait-il ? et quelle belle conduite il recevrait ! Malheureusement tout le monde n'est pas de mon avis, et hier on a fait partir des troupes dans toutes les directions. Tous les points de la côte ont été renforcés par des moyens rapides, et mon régiment, qui devait rentrer à Rome le 26, a reçu l'ordre de suspendre son mouvement et de rester à Viterbe. Le tout me rappelle la campagne que je fis, dans de pareilles circonstances, il y a 13 mois, quand je dus quitter Velletri, un beau soir, pour conduire mon régiment en poste jusqu'à Terracine où je trouvai visage de bois au lieu de Garibaldi !

Que médite Garibaldi ?

Quand je pense à l'honneur que l'on fait ainsi à un pareil homme, je ne m'étonne plus qu'il se prenne au sérieux ; mais je m'étonne encore de la peur et de la sottise humaines. En attendant, les Romains sont en émoi, et leurs comités en permanence ! Quant aux gouvernants, ils sont fort soucieux et abattus, je le tiens de personnes sûres et peu portées à l'exagération. La reconnaissance de l'Italie par la Russie a été pour le Saint-Père et le cardinal Antonelli un coup aussi violent qu'inattendu. Ils ne s'en relèveront pas de sitôt et commencent à voir le commencement de la fin. Il me paraît, à moi que nous sommes bien loin de la solution. Cependant, qui sait ?

Entretiens avec le marquis de La Valette, Russell et Soulange-Bodin.

« Je vois assez souvent le marquis de La Valette avec lequel je passe des heures fort agréables, car c'est un homme d'esprit et un charmant conteur. Sa position ici est toujours difficile, par la raison qu'il est *Italien-uni*, outre mesure, à mon avis. Mais je crois qu'il l'est plus en paroles qu'en action...

« Les nouvelles de Naples sont très diverses ! Notre consul, mon ami Soulange-Bodin, a protesté vigoureusement contre le discours incendiaire tenu par Garibaldi au peuple de Palerme. Une bombe Orsini a été lancée sur la voiture du dictateur : l'assassin a été mis littéralement en morceaux. Au fond, l'accueil reçu en Sicile a été très froid. Pourquoi nos véridiques journaux ne parlent-ils pas de tout cela ? Il est bien vrai que cet homme, qui trouble toute l'Europe, médite en ce moment quelque coup de sa façon, et l'on s'en préoccupe beaucoup au Vatican et aussi à Londres. Je suis très lié ici avec le ministre anglais Russell, neveu de sir John, et homme d'infiniment de mérite et d'avenir, au point que l'on

prédit qu'il sera un jour ministre des affaires étrangères de son pays. Je le vois très préoccupé de l'alliance franco-russe, à laquelle se joindrait l'Italie ; des projets de Garibaldi qui pourraient bien mettre le feu à la question d'Orient ; enfin des progrès sérieux que le *Muratisme* fait à Naples. Par contre, il se réjouit *in petto* des embarras que va nous donner le Mexique et du revirement d'opinion et de sympathie que cette expédition avait déjà produit en Amérique, où toute la haine que l'on nourrissait contre l'Angleterre se serait tournée contre la France. Tout cela pourrait bien indiquer un changement dans la politique anglaise qui alors lâcherait l'Italie et son unité, et se rapprocherait de l'Autriche, un peu en l'air pour le moment. Si maintenant l'on savait comme le cardinal Antonelli, par exemple, les immenses armements que font nos voisins, et si celui-ci ne se trompe pas dans la conviction où il est qu'avant peu les Français seront à Naples, il faudrait convenir que... tout ceci est la bouteille à l'encre, et que celui-là serait bien fin qui pourrait prévoir ce que l'avenir nous réserve. »

Le cardinal Antonelli.

Après 2 années passées encore à Rome mon frère est à Tivoli. Alfred, après un congé de 6 mois en France, vient d'y prendre le commandement. Il vante l'abondance et le bon marché de toutes choses dans ce pittoresque pays, au flanc des Apennins qui là même dominent la plaine du Latium. Il envoie à son ami Seillière quelques notes sur la situation des États Romains. Arrêtons-nous seulement à un petit inci-

dent qui faillit dégénérer en rixe grave entre Français et soldats pontificaux, à Rome.

Tivoli, 18 mars 1864.

« Mon cher Achille,

« J'ai fait bon voyage jusqu'à Marseille et une heureuse traversée, en compagnie du duc de Maillé. Pas le moindre mal de mer. Loin des amis que je venais de quitter, mon Pincio m'a semblé moins attrayant, et les invitations m'ont rappelé la table autour de laquelle nous nous réunissions chez toi, à Paris, le jeudi.

« La question politique n'a guère changé à Rome, depuis mon départ. Seulement le Saint-Père paraît assez gravement malade et, suivant toute probabilité, il n'officiera pas aux fêtes de Pâques de cette année. Ce sera beaucoup s'il peut donner la bénédiction *Urbi et Orbi* le dimanche saint. Pour la première fois depuis 40 ans, les fêtes de la semaine sainte se seraient célébrées sans la présence du Pape. Verrai-je donc un conclave ? — Espérons que ce malheur sera encore évité ! Il y a, sans cette mort possible, non encore probable, assez de causes d'agitations et de troubles en Europe, et, si la question danoise paraît devoir se calmer, il est au moins inutile qu'il en surgisse une autre plus compliquée encore au sein de l'Italie et du monde catholique.

. . . . . .

. . . . . .

« Tu as pu lire dans les journaux des récits plus ou moins exacts sur les rixes qui ont eu lieu le jour même de mon arrivée entre nos soldats et les Ponti-

ficaux. Elles n'avaient rien de bien grave. La concorde s'était enfin établie entre Mgr de Mérode et le général de Montebello. Mais il est un détail que je crois encore inédit, et que je veux te servir, certain que je suis qu'il te plaira. Nos soldats et ceux du Pape s'outrageaient tous les jours, puis se battaient, et la querelle allait toujours s'envenimant, ce qui amenait des consignes, des punitions, un service très pénible, — sans compter les coups, et même quelques petits assassinats. Nos troupiers avaient donc proposé à leurs ennemis de vider la querelle en champ clos, de se donner une peignée, et après la bataille, on devait devenir bons amis et en finir avec les inimitiés, les reproches, les injures et le reste. Les Pontificaux avaient accepté, et l'on était convenu de se rencontrer le soir, sur l'ancien Forum, entre le Colisée et le Capitole. Tous les soldats des deux armées, appartenant à l'infanterie, pouvaient être de la fête. L'arme était le bâton de tente (comme armes de réserve, le sabre et la baïonnette) ; l'heure, 6 heures du soir. Le secret avait été si bien gardé que pas un seul gradé n'avait été prévenu dans les deux armées. Mais qu'avaient fait les nôtres nés Français, malins et... soldats ? Un d'entre eux avait été désigné pour être général en chef ! Je ne sais pas quel est ce Piou, mais tiens pour certain qu'en cas de guerre et avec du bonheur, il trouverait dans sa giberne le bâton de maréchal. Ce général improvisé avait partagé ses hommes en 3 corps, formé une réserve, étudié le terrain, choisi ses positions, désigné ses divisionnaires ; tout avait été si bien prévu que les ambulances étaient organisées, et que leur service devait être fait par les soldats infirmiers des régiments convoqués *ad hoc*

Rapports entre Français et troupes pontificales.

Une rencontre projetée sur le Forum.

pour la bataille. De plus, comme nos troupiers avaient quelques raisons de supposer que les dragons pontificaux se mettraient de la fête et que ceux-ci auraient un trop grand avantage avec leurs grands sabres, nos dits troupiers avaient adroitement placé un clou aux extrémités de leurs bâtons de tentes, de manière à pouvoir y fixer leurs baïonnettes et à opposer ainsi les piques aux longs sabres... Que dis-tu de gaillards pareils ? et que crois-tu qu'auraient été les résultats, si la bataille s'était engagée ? Heureusement on avait eu vent de quelque chose, et, dans l'après-midi, toutes les troupes furent consignées. Puis, quelques bonnes mesures aidant, et quelques horions isolés reçus et rendus, le calme fut peu à peu rétabli. Ne sont-ce pas là les hommes dont les pères ont si bien et si souvent battu tous les ennemis de la France, derrière celui qui avait préludé aux grandes batailles de ce siècle par les combats de boules de neige de l'école de Brienne ? »

Alfred part pour le Mexique.

En 1865, Alfred quittait Rome pour le Mexique.

Bornons là ces détails qui ne prétendent point servir d'éclaircissements à la question Romaine, mais présenter quelques traits pris sur le vif, à la veille de la disparition complète des Etats de l'Eglise et de l'entrée de Victor-Emmanuel dans Rome. L'antique cité devint, 5 ans après, capitale de l'Italie, après le rappel des troupes françaises, au lendemain de notre désastre de Sedan.

CHAPITRE XXIII

QUELQUES ANNÉES DE VIE PARISIENNE

Après la guerre d'Italie, la « fête impériale », chacun le sait, battait son plein. Dans les salons de l'opposition on ne pouvait bouder éternellement au fait accompli. Trois d'entre eux m'attiraient surtout : ceux de la duchesse de Galliera, du marquis de la Ferronnays et de M^me^ Delessert.

Mes frères.

A cette époque je pouvais voir fréquemment 3 de mes frères : Edouard, retiré de la vie politique ; Amédée qui, malgré ses voyages, nous revenait souvent ; Gabriel, habitant sa propriété de la Ferté-Vidame, où il se fit aimer des Percherons, qui, plus tard, l'envoyèrent les représenter au Conseil général d'Eure-et-Loir. Alfred, alors commandant à Lyon, bien vu du maréchal Castellane, était sur le point de retourner à Rome.

Nouvelles d'Angleterre

Edouard se rendait fréquemment en Angleterre auprès des Princes. Toujours honoré de leur confiance, il leur témoignait sa fidélité. Dans ses lettres de là-bas ressortait le contraste entre l'existence si simple des illustres exilés et le délire de la vie mondaine à Paris, à l'apogée de l'Empire :

« Ici l'on ne danse guère, m'écrit-il d'Orléans-House, le 2 mars 1860, mais on vit au milieu de pensées et de sentiments qui sont ceux de notre vie journalière, et me font l'illusion de croire que nous sommes au cœur même de la France, en compagnie des meilleurs Français du monde. »

L'intervention en Syrie.

De Claremont, il suivait les affaires de Syrie.

« Se bornera-t-on à l'envoi de Beaufort avec 3 ou 4 régiments ? Les Anglais ne me semblent pas voir avec satisfaction cette intervention de la France, et ils font, je crois, en Syrie, à Constantinople et à Paris, tout ce qu'ils peuvent pour l'empêcher ou la restreindre. Ils craignent que le jeune et beau Dunois, une fois en Syrie, n'en revienne pas de sitôt, et l'alternative de s'y résigner ou de s'y opposer ne leur plaît guère. Aussi ils observent et ils continuent d'armer et de fortifier. Et je crois que c'est un jeu dangereux de pousser à de tels préparatifs et à une telle irritation une nation qui n'aime pas les faux-fuyants et qui, quelque jour, cherchera à tirer un gros intérêt des dépenses de toutes sortes que nous lui avons fait faire : argent, vaisseaux, orgueil blessé, colère. »

Passons sur des détails de chasse à Woodnorton-Evesham, là même où vient de se marier la Princesse Louise de France, fille du Comte de Paris et sœur de cette infortunée Reine de Portugal, qu'un crime sans nom a privée à la fois de son mari et de son fils.

J'attachais surtout de l'intérêt à ce qui, dans ces lettres, concernait Emmanuel.

« Je reçois ici, m'écrit Edouard d'Inverary (Ecosse), le 8 août 1860, une lettre d'Emmanuel. Il venait de passer 8 jours en colonne volante, sans tente, sans bagages, par une chaleur atroce, à la poursuite des Arabes, qui, traqués, pillés, voyant leurs femmes prises, leurs oliviers coupés, etc., se résignaient à se soumettre et à payer l'impôt.

« Emmanuel en était là, lorsque la nouvelle est arrivée de l'intervention en Syrie et de l'envoi d'un escadron de chasseurs des régiments d'Afrique. Naturellement, il veut faire cette nouvelle expédition et me supplie de tout tenter, dans le cas, probable, où son colonel, du Barail, ne commanderait pas. Je regrette bien de ne pas être en ce moment à Paris ; mais si tu y es, je viens te prier de me suppléer. J'ignore toutefois si l'intervention a lieu, dans quelle proportion, qui commandera en chef, qui en sous-ordre... Si Trochu part à un titre quelconque, rends-moi le service de lui rappeler sa promesse. Si c'est le général de Beaufort, ne pourrais-tu pas aller le voir de ma part, lui dire où je suis en ce moment, pourquoi je ne lui écris pas moi-même, et lui exprimer combien je serais heureux que mon fils pût faire cette

nouvelle campagne sous ses ordres ; il se rappellera peut-être l'avoir vu assez près de lui en Italie. Enfin s'il en est temps encore, ou par le ministère de la guerre, ou par quelqu'un de nos amis, tâche de procurer à ton neveu cette nouvelle occasion, ou plutôt cette nouvelle chance, après laquelle il court avec tant d'ardeur, de faire son devoir, sinon de se signaler. »

Je m'empressai d'écrire à du Barail qui répondit avec sa cordialité coutumière.

Constantine, 1er juillet 1860.

« Mon cher Charles,

Emmanuel en Kabylie.

« J'étais au fond de la province de Constantine, quand ta lettre du 10 juin m'est parvenue. D'où mon retard fort involontaire. Je consens à l'admission de M. de Talleyrand de Périgord au 3e chasseurs d'Afrique. Ne m'accuse pas de paresse, et, ce qui serait plus grave, d'oubli. Il n'y a nullement de ma faute. Ton neveu, qui a parfaitement pris au régiment où il était déjà connu, aimé et apprécié, fait naturellement partie de la colonne de Kabylie Orientale commandée par le général Desvaux. J'ai fait pour le mieux en le plaçant dans le seul escadron de son régiment désigné pour faire cette campagne. Il est là sous les ordres d'un de mes bons amis, le commandant de Gressot, à qui je l'ai tout particulièrement recommandé. Au reste, il n'en avait nullement besoin, car il se recommande assez par lui-

même. Mes amitiés bien sincères à ton frère, toi, mon vieux camarade d'enfance, crois à tout mon attachement qui ne s'affaiblira jamais.

« Du Barail. »

A Trouville.

L'été de 1860, je fis une saison à Trouville. La mode des bains de mer commençait. La plage, les promenades dans le riant du pays du Lieuvin, sur la côte de Grâce ou sur celle de Villers, multipliaient les rencontres entre Parisiens de connaissance et contribuaient à des relations nouvelles. J'avais retrouvé là mes amis de Sagan, la comtesse de Boignes, dont les Mémoires ont, aujourd'hui, tant de succès, les comtesses de Barbentane et Hallez-Claparède.

Au château de Belbeuf.

Après Trouville, Belbeuf. Ce château se trouve près de Rouen. Il est voisin de la colline que domine aujourd'hui l'église de Bon-Secours. De là panorama féerique sur la vieille cité gothique, surmontée des flèches légères de ses églises, de ses nombreux monuments, entourée de faubourgs ou de cités escaladant les collines ; comme cadre, des forêts ; au milieu, les grandes boucles que fait la Seine. La société de Belbeuf, assez restreinte, comprenait le prince et la princesse de Sagan, les comtes et comtesses de Baillon, de Bagneux, les comtes Siméon et Adalbert de Périgord.

Le duc de Dino. Ses lettres de Russie.

L'hiver suivant, j'ai des nouvelles d'Italie par Alfred ; de Russie par le duc de Dino. Il m'avait écrit d'abord de la principauté de Sagan, en Silésie, puis de Podolie, province russe grande productrice de céréales, où les événements d'Italie, les complications européennes possibles, enfin une agitation chaque jour plus marquée chez les Polonais, le préoccupaient à cause de leur influence sur les prix du blé. Une de ses lettres (février 1861) a trait aux troubles de Pologne.

Le 1-12 février 1861.

« Mon cher Bocher,

La Pologne en 1861.

« La nouvelle année s'ouvre sous des auspices bien graves. L'écho de ce qui se passe en Hongrie et en Galicie retentit fortement dans toute la Pologne et les provinces qui lui appartenaient jadis. Il y a eu nombre d'arrestations dans les universités russes et polonaises. Les partis se forment à Saint-Pétersbourg même. La Wolhynie et la Podolie viennent d'être mises en état de siège. On assure — et j'y crois — que les armes vont être enlevées dans tout le pays par mesure de précaution. On augmente le nombre des troupes. Quel espoir excite ici tous les esprits ! On compte sur l'appui des Hongrois pour restaurer le royaume de Pologne, et aussi sur les sympathies et l'appui de l'Empereur Napoléon. Qu'adviendra-t-il de ces aspirations ? je les constate.

Le duc de Dino m'avait, en partant, recommandé son fils.

21 octobre 1860.

« Vous avez mis une si parfaite obligeance à faciliter l'engagement de mon fils Maurice au 3e chasseurs d'Afrique et à le recommander au colonel du Barail que je ne saurais trop vous exprimer toute ma gratitude... »

La politique le hante ; il y revient sans cesse.

« Il paraît que l'Empereur d'Autriche a prononcé des paroles de mécontentement contre les sujets polonais, et ceux-ci ont trouvé moyen de manifester le leur. Mais ne sachant les choses que par ouï-dire, je ne saurais les garantir. L'horizon politique me semble singulièrement sombre en Occident. L'Italie marche d'un pas bien rapide vers une transformation qui, pour me paraître en rapport avec l'esprit du temps, me semble amenée par de tristes subterfuges. L'Autriche vient de s'administrer un nouveau remède. Si elle parvient à rétablir sa santé intérieure, il faut s'attendre à de nouvelles luttes au pied des Alpes tyroliennes. »

Principaux événements contemporains.

Moi-même je passerai rapidement sur les événements contemporains : la démission de Valewski, notre traité de commerce avec l'Angleterre, l'annexion de Nice et de la Savoie à la France, la mort du roi Jérôme, les massacres de Syrie, l'expédition de Chine et la destruction du Palais d'Eté. Cependant voici un document dont la fin mérite d'être notée. Après un début de lettre d'affaires, un diplomate italien en arrivait

Le marquis de Villamarina

vite aux graves événements qui se déroulaient alors dans la péninsule au profit de la Maison de Savoie.

Naples, 7 août 1850.

« Mon cher Monsieur,

Pronostics d'Italie.

« J'ai été très étonné de recevoir de mon Gouvernement les notes ci-jointes ; depuis que j'ai habité l'hôtel loué par la légation, jamais je n'ai payé de dépenses de cette nature, qui ont toujours été à la charge du propriétaire, suivant le contrat. Du reste, vous devez vous rappeler, cher Monsieur, que vous-même, vous nous avez offert de les faire à la charge de M. le baron Seillière.

« Vous avez été toujours si bon et si complaisant à notre égard que j'ose espérer que vous voudrez bien rectifier la chose, qui ne peut être qu'une erreur des agents de M. le baron. Je me permets donc de vous adresser les deux notes en question.

« J'ai appris que M. Nigra a abandonné l'hôtel. Je le regrette beaucoup, car jamais la légation de Sardaigne ne pourra se loger si bien, et jamais on ne trouvera de personnes aimables et bonnes comme vous et M. le baron Seillière. . . . . .

« Je suis obligé de couper court, accablé d'occupations et de fatigue. Quoique mon poste actuel soit le plus important et par conséquent le plus honorable dans des moments aussi difficiles, je vous avouerai que je céderais volontiers cette place à d'autres à condition de retourner à Paris, ce Paris que j'aime tant et dont les habitants me sont si sympathiques. Mais, cher Monsieur, il faut

faire des sacrifices, particulièrement lorsqu'il s'agit du bien de son pays et de la plus grande gloire de la maison de Savoie que j'affectionne par-dessus tout. Quand tout sera fini, je viendrai m'établir à Paris pour y vivre tranquillement en dehors des affaires. Alors je me procurerai le plaisir de vous voir souvent, n'ayant plus d'autres occupations que celles qui seront de mon choix.

« Ne m'oubliez pas, cher Monsieur, je vous en supplie ; rappelez-nous au précieux souvenir de la bonne famille Seillière et croyez toujours à l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« Votre tout dévoué,

« D. Villamarina. »

« Ici nous sommes à la veille des événements les plus graves desquels peut dépendre tout l'avenir de l'Italie et la solution définitive de la question italienne. Si vous aimez lire les journaux, *nous allons leur donner de l'aliment.* »

Chez M. Thiers.

L'hiver de 1860 à 1861, je rendis souvent visite à M^me^ et à M. Thiers.

Le rôle politique de M. Thiers avait été interrompu quelques années. La profondeur de vues et l'habileté de l'homme d'État se manifestèrent, les années qui suivirent, par des discours retentissants, avant qu'ils n'en fissent, à la fin de l'Empire, le personnage principal de l'opposition.

Au temps où je devins un des visiteurs

assidus de son salon, M. Thiers était sur le point de quitter la studieuse retraite à laquelle l'avaient contraint la dictature du 2 Décembre et l'Empire qui en était sorti. Il avait mis la dernière main à sa grande œuvre, « *le Consulat et l'Empire* ». Toutes facilités lui avaient été accordées de consulter les archives d'Etat. Mais sa passion de l'histoire ne suffisait pas à satisfaire son activité *dévorante,* sinon une ambition, d'ailleurs assez légitime. Un homme qui avait un tel passé, ne pouvait refouler ses rares qualités pour se borner à des goûts d'érudition et à une existence calme et monotone. Il pressentait qu'il aurait encore quelque grand rôle à jouer.

J'avais revu souvent M. Thiers depuis 1848. Député à la Constituante et à la Législative, il avait pris nettement position contre la démagogie. C'était le temps où, à Passy, chez M^me^ Delessert et chez ma belle-sœur Edouard, il rencontrait les miens qui étaient pour lui, me disait-il, d'agréables et anciennes relations. Et puis enfin, il trouvait là un salon politique. C'est à cette époque de sa vie que mon souvenir de lui est le plus vivant. Au physique, il n'avait pas lieu de se prévaloir : petit de taille, il était sans agrément dans la personne. Mais comme il rachetait ces désavantages par son esprit et sa vivacité ! Et quel charme que de l'entendre ! J'allais

oublier qu'il avait néanmoins des succès auprès des plus jolies femmes. Il aimait à les courtiser, son esprit le dispensant de tout autre avantage.

Puis, je le rencontrai souvent dans le monde, après le coup d'Etat. Comme tant d'autres représentants du peuple que j'ai connus, on l'enferma au Mont-Valérien, mais il se fit, quelques années après, élire député. J'allais souvent place Saint-Georges, où M^me^ Dosne et ses filles, qui s'étaient retirées du monde de l'opposition, et tenant à en avoir des nouvelles, voulaient bien s'adresser à moi qui y étais de plus en plus mêlé. On connaît les assidus de leur salon. M. Mignet l'historien, le vieil ami de M. Thiers, provençal comme lui. Très soigné dans sa tenue, comme un vrai Parisien, d'ailleurs bel homme, il avait des manières aimables. Le duc Decazes, M. de Vatry, qui venait en voisin, M. Roger, ancien député, un des élégants de cette époque, le philosophe Barthélemy Saint-Hilaire, et parfois Victor Cousin, composaient cette société de choix. On assistait souvent à de véritables tournois d'érudition sur le XVII^e^ siècle, dont Cousin et Thiers étaient tous les deux très épris ; il ne se passait pas de semaine, disait-on, sans qu'ils fissent de longues visites aux bibliothèques et aux musées. M. Thiers aimait les arts et les

artistes ; je vis souvent chez lui le peintre Regnault et le sculpteur Carpeaux.

Dans le salon de la place Saint-Georges, de grandes dimensions et richement meublé en style Louis XVI, la conversation joignait l'intérêt à l'utilité. Le profond politique qu'était le maître de céans, d'opinions avancées pour l'époque, considérait comme intangibles l'armée, la religion, les finances, institutions sur lesquelles repose la grandeur d'une nation. Malgré sa souplesse à envisager des situations nouvelles dans des temps nouveaux, je suis persuadé qu'il eût protesté contre la réduction du service militaire à 2 ans, 5 lui paraissant à peine suffisants à former un vrai soldat. Toutefois il n'y avait alors, il est vrai, ni le même mode de recrutement, ni le même armement. Il est permis de croire cependant que l'historien des guerres de la République et de Napoléon avait pu se former une conception militaire suffisamment juste avec ses belles études, son grand patriotisme, sa longue pratique des affaires après comme avant 48.

Son esprit, embrassant les questions financières et économiques les plus complexes, n'aurait jamais admis l'impôt sur le revenu, mesure qu'il eût réprouvée comme démagogique, uniquement destinée à flatter la populace; les vieilles contributions établies par la Révolution, à ses

débuts, ayant depuis longtemps fait leurs preuves.

D'autre part, M. Thiers admirait trop les heureux résultats du Concordat pour ne pas être un zélé partisan de la liberté de conscience, convaincu que, dès qu'on y porte atteinte, on ouvre la voie aux spoliations et aux discordes civiles.

Quel chemin nous avons fait depuis ces temps, semblant si reculés, où les idées de M. Thiers paraissaient trop radicales, et même depuis l'essai de cette République athénienne dont il fut l'éphémère Président !

Duc de Morny.

J'entretenais aussi, de vieille date, des relations avec le duc de Morny, ayant été mêlé, dès 1834, à l'intimité qui existait entre mon frère Edouard et lui. La politique seule les brouilla, ce qui ne me fit pas rompre avec Morny. J'allais aux fêtes données à la Présidence du Corps Législatif ; j'y recevais le plus aimable accueil ; j'y retrouvais des personnes que j'avais vues dans le monde au temps de Louis-Philippe. A un bal costumé, donné en 1862, je pus, à sa démarche et à son entourage, et malgré son déguisement, reconnaître l'Empereur.

La duchesse de Morny, russe de naissance, était une femme de haut mérite. Ne pouvant se

faire à ces fêtes exigées par l'étiquette, elle se retirait dans un salon réservé, en compagnie des personnes avec lesquelles elle désirait passer la soirée. On sait la mort prématurée de celui qui tenait une si grande place dans l'Etat qu'on en faisait une sorte de Vice-Empereur.

Je ne tardai pas à me lier avec le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, dont l'aimable femme m'a laissé de trop agréables souvenirs pour qu'elle soit oubliée ici.

Princesse de Metternich.

La princesse de Metternich, la taille mince, vive d'allure, distinguée dans sa démarche, la physionomie intelligente, sans être jolie, était d'une grande originalité, d'un esprit supérieur et des plus agréables. Très sympathique, elle eut à Paris grand succès. A son hôtel de la rue de Grenelle se donnaient de brillantes soirées, ayant un caractère particulier de grande liberté : on y fumait comme dans un café, elle-même donnait l'exemple. Elle réunissait surtout beaucoup d'hommes ; la comtesse de Pourtalès était une des rares amies qu'elle y recevait.

Les invités, tous gens connus (et beaucoup l'étaient par leurs titres littéraires), goûtaient sa conversation qui, à mon sentiment, était loin d'être banale.

Partisan enthousiaste de la musique de

Wagner, elle avait réussi, à force d'instances, à faire admettre par l'Opéra *Tannhauser*. Je n'en oublierai jamais la première représentation. Cette œuvre, aujourd'hui très en faveur, comme presque toutes celles du maître allemand, souleva alors des protestations telles, que la représentation ne put s'achever.

C'était le mercredi 13 mars 1861. Wiemann faisait un début dans le rôle de Tannhauser, Marie Sasse avait celui d'Elisabeth. La princesse tenait fort au succès de son auteur favori. Aussi, pour encourager de leurs applaudissements les interprètes d'une œuvre si originale, avait-elle non pas groupé mais répandu ses amis dans la salle de l'Opéra C'étaient M^mes^ de Pourtalès, Walewska, de Sagan, de Beauvau, Le Hon ; les Rothschild, les Aguado, les frères Lambertye, le marquis de Massa, Gramont et moi.

Je vois encore l'ambassadrice dans sa grande loge de face, la partition ouverte devant elle. Soudain des rires éclatent. Elle ne peut maîtriser son impatience, sa colère. Acteurs et orchestre continuant, les interruptions recommencent de plus belle. Alors agitée, hors d'elle-même, de colère elle brisa son éventail. Passons sur les détails bien connus de cette soirée orageuse. La représentation ne tarda pas à

devenir impossible. Comme c'était au milieu de la soirée et que la princesse n'avait commandé sa voiture que pour la fin, elle dut se contenter d'un fiacre pour retourner à son ambassade.

Après la chute de l'Empire, j'ai vu Mme de Metternich chez la comtesse Pourtalès, qui recevait la princesse quand elle revenait en France. J'ai conservé d'elle des lettres et billets relatifs aux réunions de notre monde, et où, avec la plus grande simplicité, elle savait, dans toutes les circonstances, trouver le mot aimable.

En août 1868, mon frère Amédée étant à Francfort, fut invité par elle à visiter son magnifique domaine de Johannisberg.

« Mon cher Charles, m'écrivait-il de Hombourg, le 17 août 1868, J'ai été dimanche rendre visite à la princesse de Metternich qui m'avait envoyé la plus pressante invitation. (Habitants du château : comte et comtesse de Zichy, prince de Croï, princesse Paskiewicth, le comte Hoyos.) Tu ne peux pas te faire une idée de la façon dont la châtelaine de Johannisberg m'a accueilli. Elle m'a fait visiter elle-même et dans tous les détails ce domaine qu'elle a transformé avec cette faculté créatrice que donnent le goût et l'intelligence. Après le dîner, elle a fait éclairer à giorno les fameuses caves du château et m'y a offert à goûter les 9 récoltes qui y reposent en attendant d'aller se convertir dans le monde en beaux frédérics d'or. Le personnel présent à la cérémonie a dû me

prendre pour un prince. Le fait est qu'une réception pareille n'a lieu que fort exceptionnellement. Vois si j'ai dû en être touché ! »

Comtesse de Pourtalès.

Je viens de citer la comtesse de Pourtalès. Sagan, Galliffet, Pourtalès, trois beautés de ce temps ! Celle-ci joignait à ses charmes un esprit très cultivé qu'elle savait admirablement mettre en valeur. Mélanie Bussière, d'origine suisse, avait épousé le comte de Pourtalès : ils habitaient, l'été, leur château de la Robertsau, en Alsace, où je fus gracieusement accueilli, pendant mon temps de garnison à Colmar. Plus tard, il me fut donné, à Paris, d'admirer le caractère de grande élégance de leurs réceptions dont la comtesse savait faire les honneurs en maîtresse de maison accomplie.

Comtesse de Beaulaincourt.

Puisque j'en suis aux femmes spirituelles, il me faut ajouter à cette liste Mme de Beaulaincourt. Sophie de Castellane, fille du maréchal, fut mariée d'abord à M. de Contades. Elle éblouit le monde par sa beauté et son esprit, et, comme l'esprit ne vieillit pas, elle lui dut la continuation de ses succès. Elle savait se faire des amis, et je me félicite d'avoir été du nombre. Un de mes bons souvenirs est d'avoir passé un heureux automne à Biarritz, avec elle et ma belle-sœur Aline ; moments

délicieux et trop vite écoulés à entendre parler ces deux femmes qui avaient de la finesse et de l'esprit à revendre !

A Paris, je me rendais souvent au salon du boulevard Haussmann, et je puis dire que je reçus toujours de Mme de Beaulaincourt, un accueil flatteur.

Princesse de Sagan.

Je dois aussi un souvenir à la princesse de Sagan, fille du baron Seillière. Elle a occupé dans la société du second Empire et de la République, un rang que sa beauté, sa grâce, sa distinction personnelle et son caractère lui ont de bonne heure assuré.

Son hôtel du faubourg Saint-Germain fut le théâtre des plus brillantes réunions où la princesse déploya tous ses mérites de femme du monde.

Le génie d'organisation était le trait dominant de son caractère. J'emprunte à la chronique d'une de mes amies le récit d'une de ces fêtes qui, quoique donnée sous la République, n'était qu'une répétition de celles de l'Empire. Ces splendeurs marquaient comme un événement dans la vie de Paris ; j'y assistais en familier de la maison, qui connaissait tous les invités. Ce m'est une heureuse occasion de rendre hommage au grand talent descriptif

d'Etincelle dont la délicatesse était seule capable de peindre, comme il convenait, toutes ces merveilles, au point qu'en lisant ces lignes, je me surprends à assister encore à la féerie et à ses enchantements !

Mme de Sagan eût été digne d'ordonner les fêtes de Versailles, de régler les ballets et de commander aux architectes.

D'un geste de son éventail elle eût fait jaillir les palais de lumière, les galeries de jasmins et de roses, les eaux de flammes ruisselantes, les fruits de feu et tout ce que les enchanteresses peuvent exécuter de prodiges.

Le *Figaro* a parlé le premier de cette fête champêtre. Mais à minuit, Figaro, comme Cendrillon, a dû s'éclipser. Nous pouvons donc ajouter à sa relation quelques détails. En vérité, cela en vaut la peine.

C'est une étonnante artiste en mondanités que la princesse de Sagan. Elle est comparable à ces gens d'esprit qui donnent de l'esprit aux autres. Pour aller chez elle, on veut et on sait être jolie ; on cherche des parures nouvelles : on les trouve.

Dans ce parc, l'autre soir, c'était plein de petits poèmes en jupes, d'idylles et d'églogues vivantes. On leur répondait par des madrigaux.

Ces petits poèmes en jupes n'avaient rien de monotone : les uns étaient de Florian, d'autres de Boufflers, quelques-uns plus modernes, de Musset, ou même de Sully-Prudhomme et de Coppée. Mais toute cette verdoyante magie, baignée des blanches

lueurs de l'électricité, s'enveloppait d'une couleur Régence.

Quoi de plus Louis XV, par exemple, que le « hangar » dans lequel on entrait après avoir franchi le perron entre ses deux vastes serres, ce « hangar », entièrement voilé de plantes grimpantes, ayant pour plafond un treillage couvert de fleurs ! Suspendus sur la tête des danseurs, des lustres aux cordages de roses.

Éparpillées sur les pelouses, des pâquerettes de lumière, comme des étoiles tombées d'un feu d'artifice. Sous les allées de tilleuls, entre-croisant leurs arceaux verts, des lustres multicolores. Partout, des cordons fulgurants soulignant les lignes élégantes des parterres à la française et, sur la masse presque noire des arbres du fond, une Diane rayonnante sous les reflets électriques, prête à s'élancer au son des trompes que sonnent des hommes en sévère costume noir avec la culotte blanche et les grandes bottes.

Le style des toilettes unissait l'imagination du passé aux raffinements du présent. M^me^ de Sagan, en ajustement à la Solignac, avec un chapeau de paille relevé sur le côté par une énorme touffe d'épis de blé, distribuait les accessoires du cotillon : cages dorées contenant un colibri, épingles de perles fines, etc.

Prix de beauté : comtesse Aimery de la Rochefoucauld, tout en blanc ; comtesse de Kersaint (idylle de Boufflers) : robe très simple, rose églantine semée de nœuds noirs, chapeau de paille noire, agrafé de roses ; comtesse d'Alsace (idylle de Florian) : blanche comme une touffe de muguets avec un chapeau à la Sylvia.

Prix d'élégance : duchesse de Doudeauville en chapeau Lamballe bleu pâle ; marquise de Galliffet, en blanc, criblée de roses ; marquise d'Hervey de Saint-Denys, une blouse habillée dans le goût Pompadour : turquoise et rose ; Mme Henry Schneider : sur une robe blanche, une redingote feu à immenses rubans noirs en ceinture, chapeau relevé par d'énormes diamants.

Çà et là, Mme la comtesse de Belbeuf, marquise de Virieu, marquise de Chaponay, comtesse de Gontaut ; parmi les habits noirs mêlés aux habits rouges : duc de Noailles, marquis de Pimodan, duc de Doudeauville, comte de Galliffet (fils du général), comte Jean de Beaumont, Georges Lambrecht, Pastré, duc Mouchy, marquis de Champagne. Le souper par petites tables a prolongé la fête jusqu'au jour et personne n'avait idée de partir.

C'était délicieux ! On eût pu répéter avec une variante, ces jolis vers modernes :

Nous revoyons les temps joyeux
Dont nous ont parlé nos grand'mères !
Quand l'amour sensible et bien né
Secouant des branches fleuries,
Souriait tout enrubanné
Dans la fraîcheur des bergeries.

Tout commentaire ternirait l'éclat de cette description exacte, je suis heureux de m'en porter garant. Rien ne peut mieux dépeindre le milieu où se plaisait la princesse qui avait, d'ailleurs, de qui tenir pour le goût des grandeurs.

La Lettre sur l'Histoire de France.

Je reviens à ma chronique. Le 15 mars 1861, la belle Lettre sur l'Histoire de France fut adressée au Prince Napoléon par le Duc d'Aumale. Le noble exilé rétorquait les sophismes du Prince, avec son courage coutumier, ennemi de toute ostentation. Il n'avait pas de peine à relever les inexactitudes du discours d'un homme aveuglé par le parti pris. Le loyal fils de France vengeait la Maison de Bourbon des insinuations et des accusations d'un adversaire qui se réfugiait trop aisément dans les banales ou calomnieuses déclamations des libéraîtres, contre tout un passé de gloire et d'honneur. Parlant de certaine détestable politique « à deux fins », à propos de la question romaine, il montrait Napoléon voulant ménager à la fois les catholiques et les révolutionnaires italiens, n'osant blâmer ni le « coup de main de Garibaldi », ni les mesures « sournoises » de la Maison de Savoie. Le vainqueur de la Smala faisait un vif éloge de Lamoricière, désavoué presque après Castelfidardo, par rancune de ce qu'il avait été opposé au 2 Décembre (ce qu'il avait payé d'ailleurs de la prison et de l'exil). Le Duc d'Aumale dénonçait la « dépréciation » de cette armée qu'avaient faite glorieuse la Restauration et la Monarchie de Juillet. Il comparait la modération des lois de septembre, après l'attentat de Fies-

chi, à l'implacable rigueur de la loi de sûreté générale après celui d'Orsini. Enfin il retournait à son adversaire le fameux reproche fait par Bonaparte aux hommes du Directoire : « Qu'avez-vous fait de la France ? »

Séjour à Dieppe.

Le 5 juillet 1861, je partais pour Dieppe. Pendant la quinzaine que dura mon séjour, j'y vis M. Thiers, M^me^ Dosne et M^lle^ Dosne. C'est là que, cette même année, mon ami Galliffet connut M^lle^ Laffitte, la demanda en mariage et fut agréé. La marquise devint une des femmes les plus en vue par son esprit et sa beauté. J'accompagnais à Dieppe la princesse de Sagan, mariée depuis près de 3 ans, et c'est alors que ces deux femmes se connurent : elles devinrent intimes comme deux sœurs.

Au château de Fontaine.

Au retour des bains de mer, je me rendis au château de Fontaine, près de Senlis, acheté au général Kellermann, sous la Restauration, par le général Bordessoulles.

M. de Bordessoulles.

M. de Bourdessoulles, lieutenant dans la garde, démissionnaire en 1830, en même temps que son père, avait trouvé sa consolation dans l'étude des lettres et des arts ; sa femme, née Seillière, et lui étaient musiciens consommés.

Mon été se passa à Fontaine, puis à Mello, enfin Viry, chez mon frère Edouard.

Heureux temps passé en famille ! Ajoutez quelques visites à notre voisine la maréchale Davout, très liée avec ma belle-sœur, et des promenades dans la vallée riante de l'Orge, voisine de Juvisy. La Seine, dans le trajet de Corbeil à Draveil, déroule lentement son cours comme à travers un grand parc. Ris, Viry, Juvisy sont blottis au pied de leurs riantes collines, tandis que sur la rive opposée, Etiolles, Champrosay et Draveil bordent la forêt de Sénart, aux chênes incomparables.

Viry.

A Bussière.

Puis en septembre, c'est Belbeuf ; en octobre, c'est Bussière, près de Loches. Inévitable visite au château qui renferme tant de souvenirs de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, et la cage de fer du cardinal La Balue, et les cachots de Ludovic le More. Dans ce coin de Touraine, voisin du Berry, mon hôte, le marquis de Maussabré, menait une vie de famille dont je goûtai tout le charme. Je le quittai pour aller à La Plaine, où j'étais revenu bien des fois depuis 1829. A Tours, je vis le maréchal Baraguay d'Hilliers. Apprenant les modifications apportées à la Constitution par le décret qui venait de paraître, — premier pas vers l'Empire libéral

A La Plaine.

Un mot du maréchal Baraguay d'Hilliers.

— il ne put s'empêcher de plaindre Napoléon III. « Il est perdu ! », ajouta-t-il. Je ne suis pas bien convaincu qu'en son libre langage il n'ait pas employé une expression plus vive !

Hiver de 1861-1862.

Citerai-je les grandes réceptions de l'hiver suivant, chez M. Thiers, les bals de la duchesse de Galliera, de la marquise de Talhouet, de Mme Duchatel ? D'autre part, mon assiduité à l'Opéra ne m'empêchait pas de réserver quelques soirées pour les Italiens où j'entendis, le 1er février, *le Trouvère* interprété avec le chaleureux entrain que savent seuls donner à leur jeu et à leur voix les compatriotes de Rossini, de Donizetti et de Verdi. Quand j'allais à la salle Ventadour, c'était le plus souvent avec le baron Seillière. Nous y goûtions le charme d'une interprétation passionnée, perdant fort peu, nous semblait-il, à n'entendre que des sons accompagnés de paroles sans aucun sens pour nous ; restait le regret de ne pas comprendre la langue mélodieuse entre toutes qui se marie si bien à la musique, dans l'expression de la douceur comme dans celle de la véhémence.

Aux Italiens.

La Patti.

C'est aux Italiens que je connus à ses débuts, en 1863, Adelina Patti. Elle attira tout le monde par sa voix enchanteresse et sa figure séduisante. Comme je comprends les passions qu'elle

a excitées ! Elle devint la femme du marquis de Caux. Mais l'idylle dura peu. Interprétant « Juliette » de Gounod, Adelina prit son rôle au sérieux, s'éprit passionnément de « Roméo », le ténor Nicolini, qui l'épousa. Le pauvre marquis répudié n'eut, certes, pas le ridicule que l'on croirait. L'étoile de la Patti sembla pâlir. De ses admirateurs, l'un des plus épris, mon ami Imbert de Saint-Amand, venait, profondément affligé, exhaler ses plaintes auprès de moi, comme s'il se fût agi d'un malheur public. S'il eût vécu assez pour voir son idole devenir M^me^ de Cederstrom, qui sait s'il n'eût pas trouvé, dans cette nouvelle variation, oubli, revanche, consolation ?

La comédie de salon, chez le baron Seillière.

Réceptions, bals, soirées à l'Opéra et aux Italiens, me font passer à un autre divertissement, la comédie de salon, genre qui, pour n'être pas neuf, fut alors très en faveur. Le 18 mai 1862, fut représenté chez le baron Seillière *Henri III et sa Cour*. La pièce d'Alexandre Dumas devait être jouée par des artistes amateurs qui n'étaient autres que les Mornay, les Choiseul, les Beauvau, les Pourtalès, les Laffitte. Ces acteurs improvisés jouèrent comme s'ils étaient du métier.

On avait établi, esplanade des Invalides, dans une partie des écuries de l'hôtel Seillière, une

salle de spectacle ; 2 représentations pour l'Œuvre des Amis de l'Enfance eurent le plus grand succès.

Son expérience consommée du théâtre avait fait choisir comme directeur de la scène le comte de Mornay. On admira en Henri III le marquis de Mornay, neveu du précédent, portant avec une suprême distinction l'élégant costume des seigneurs de la fin du XVI^e^ siècle : c'était à se croire à la cour des Valois. Je revois M^lle^ Abeille, Catherine de Médicis incomparable. Au comte Grabowski, très mondain, convenait à merveille le rôle du duc de Guise ; parfaite en duchesse de Guise la vicomtesse de Bardonnet ! éblouissante en son costume de dame d'atours la belle comtesse de Pourtalès ! Le vicomte de Magnieu joua Saint-Mégrin en acteur de profession. Inoubliable soirée !

L'été, après les villégiatures accoutumées à Mello, à Viry, à La Plaine, je séjournai au château de Chissay, près de Blois. Le voisinage de Chambord me permit de visiter deux fois cette merveille de la Renaissance. En automne, le baron Seillière m'appela à Fressin, sa belle propriété d'Artois. La petite ville voisine d'Hesdin, fondée par Charles-Quint, fortifiée par Vauban, aujourd'hui démantelée, comme tant d'autres

Chissay.
Chambord.
Fressin.

fortifications du temps de Louis XIV qui ne répondent plus aux besoins actuels de la défense, eut souvent notre visite. Nous allions presque tous les jours à la chasse. Parfois, on descendait la Canche jusqu'à la vieille cité de Montreuil, située à une vingtaine de kilomètres ; le plus souvent on ne dépassait pas le village de Créqui, et le château de ce nom, berceau d'une des plus anciennes maisons de France qui compta un maréchal de Guyenne, un gouverneur du Dauphiné et la piquante marquise dont les Mémoires m'ont fort intéressé. Près de Fressin, deux champs de bataille ; la route d'Hesdin à Abbeville passe non loin de Crécy. Je revois encore une petite chapelle élevée à quelque distance du château de la Broix : c'est là que, battu par les Anglais et abandonné des siens, était venu chercher un refuge Philippe VI de Valois. Une promenade d'une dizaine de kilomètres me permit de visiter la plaine d'Azincourt.

Crécy et Azincourt.

Une lettre de M. de Larnac, installé avec sa famille dans le site ravissant de Menton, m'apporta des nouvelles du pays du soleil dans cette froide et brumeuse plaine du Nord que, seules, la vie de famille et la chasse pouvaient, en plein novembre, rendre supportable à des Parisiens.

La douceur du climat attirait déjà vers les pays nouvellement annexés du Comté de Nice,

La côte d'Azur en 1862.

les Français et les étrangers. Ce n'était pas encore la vogue de Nice, qui doit tant aux Français, ni celle de Cannes, découvert et transformé par lord Brougham, de Cannes que j'ai vu, il y a quelques années, dans tout son éclat, pendant mes villégiatures chez la princesse de Sagan :

« Menton, — m'écrivait Léon de Larnac, — est situé à 10 lieues de Nice, dans le creux le mieux abrité de la Corniche. D'un côté, la mer ; de l'autre, des montagnes couvertes d'oliviers géants, d'orangers et de citronniers, présentant les aspects les plus variés et les plus heureux ; l'atmosphère est un bain de chaleur et de lumière, dans lequel nagent mille senteurs exquises. C'est le climat et la flore d'Alger dans un plus beau site. Le côté faible de cette petite ville est la société, en dépit de la faveur croissante que prend chaque jour Menton. La grande majorité des étrangers est anglaise ou russe. On entre moins vite en rapport qu'avec des Français. A part M. Cornélis de Witt, le gendre de M. Guizot, et sa femme, nous avons trouvé bien peu de monde de connaissance. Vous voyez combien vous seriez un homme rare et prisé en ce pays où l'on trouve abondamment tout, excepté avec qui causer. »

Election d'Ernest Picard.

Dans le courant de l'hiver, le 20 janvier 1863, Ernest Picard, un de mes anciens camarades de collège, fut élu député, et marqua bientôt parmi les Cinq. Dirigeant l'opposition, profitant des moindres fautes de l'Empire, les Cinq, après

d'humbles débuts, devinrent redoutables. Les concessions du gouvernement, taxées de faiblesse par ceux qui pensaient comme Baraguay d'Hilliers, restèrent impuissantes. Bel exemple de ce que peut une opposition bien dirigée et qui compte des hommes !

Le salon de Mme Howland.

Victor Cousin.

J'avais une cousine, Mme Howland, dont les réceptions, rue Boudreau, n'étaient pas sans éclat. Dans son salon, je rencontrais Victor Cousin, Villemain, Prévost-Paradol, des peintres et des sculpteurs de renom.

Prévost-Paradol.

Dans mes souvenirs, et assez fréquemment dans mes carnets, revient le nom de Prévost-Paradol, fils de Mme Paradol, des Français. Rédacteur aux *Débats,* au *Courrier du Dimanche,* au *Soir,* il menait d'ardentes campagnes contre Napoléon, au gouvernement duquel il devait se rallier plus tard. Le futur auteur de la *France Nouvelle* avait, comme beaucoup d'esprits réputés avisés, évolué vers l'Empire devenu plus libéral. La haute fonction d'ambassadeur aux Etats-Unis semblait devoir combler ses vœux, quand on apprit son suicide demeuré pour beaucoup une énigme. Que de fois j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec cet écrivain qui honorait la presse. J'étais séduit par son esprit,

son libéralisme de bon aloi et son commerce agréable !

Ajouterai-je que la possibilité de comparer entre eux bien des gens d'esprit ne pouvait manquer à qui voyait, si souvent, les invités des bals Rothschild et de Galliera, le monde officiel, aux fêtes de la Présidence du Corps Législatif ; et bref, en raccourci, la société du temps !

M. de Nieuwerkerke.

De cette époque aussi datent mes souvenirs sur M. de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, dont j'appréciais la distinction, l'élégance et le goût. Ce parfait homme du monde, non content de diriger le Louvre avec une rare compétence, était lui-même un artiste de mérite.

Alexandre Dumas, fils.

Nous voici en mai 1863. Le 23, j'entendis, aux Folies-Dramatiques, *La Dame aux Camélias*. Je n'avais pas eu encore le loisir de voir cette œuvre, vieille de quelques années, mais je ne pouvais qu'être prévenu en faveur de son auteur, dont j'avais beaucoup connu le père, et dont je devais, plus tard, goûter l'esprit et la conversation. Le front intelligent, les yeux bleus, le regard pénétrant, tous les traits d'Alexandre Dumas fils me sont restés profondément gravés. Impossible d'oublier sa bonhomie, celle d'un homme fort qui craindrait d'abuser

de sa force. Ses mots étaient souvent mordants. Au demeurant, le souvenir que j'ai gardé de lui est celui d'un grand cœur. Il s'était déjà rendu célèbre par ses pièces, à thèses paradoxales peut-être, mais qui firent de l'auteur du *Demi-Monde*, que j'allais bientôt applaudir, un des maîtres, avec Emile Augier, du théâtre contemporain.

Aurélien Scholl.

Lié aussi avec Aurélien Scholl, j'aimais son caractère, quoique ou parce qu'original. L'esprit ! il en avait à revendre. Tous les jours on pouvait le voir au perron de Tortoni. Il y prenait un verre de liqueur, installé comme chez lui dans ce café à la mode, où quelques amis venaient le retrouver. Je le rencontrais aussi à son rez-de-chaussée de la rue de Clichy, donnant sur un jardin. Il était le plus souvent entouré de jolis petits chiens ; il en avait la passion, au point de ne sortir jamais sans en emporter un sous son bras. Très myope, Scholl ne quittait pas son monocle qui lui composait une physionomie à part. En décembre 1863, je passai avec lui une soirée aux Italiens. Quelle verve caustique ! que de bons mots ! Pas une phrase qui ne fût un trait d'esprit. Comme Auber et Roqueplan, il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à Paris, et encore dans le Paris très restreint du boulevard.

Jugeant inutile de revenir sur de nombreuses et brillantes réceptions renouvelées de celles des années précédentes, je n'en citerai qu'une : celle du 29 mai. La princesse de Sagan donna, ce jour-là, un bal où elle déploya un luxe extrême et se montra l'habile organisatrice que l'on sait. Les plus jolies femmes de Paris étaient à cette fête.

Bal Sagan.

Puis, il me fallut accompagner, en juillet, mon neveu à Caen, chez le comte de Tilly, qui s'était pris, de longue date, d'une affection peu commune pour mon frère, son ancien préfet, au point qu'après la mort de sa femme, M. de Tilly venait passer une partie de l'année à Paris et à Viry.

M. de Tilly.

Quant à Edouard, qui visitait l'Espagne, il m'envoyait ses impressions de Gibraltar :

Impressions de Gibraltar.

« J'ai vu aujourd'hui des canons, puis des canons, et encore des canons !... combien ? peu m'importe ; car, pour mon ignorance, un seul eût suffi ! et m'aurait amplement prouvé qu'il m'est de toute impossibilité de prendre Gibraltar de vive force ! je m'en suis donc emparé, hier soir, pacifiquement, moyennant un nombre déterminé de schillings ! J'étais parti le matin de Cadix sur un bateau à vapeur espagnol (Dieu t'en garde !) qui devait m'amener ici en 8 heures, et en a mis près de 15 ! Je suis obligé d'employer la même voie pour en sortir, et demain soir, s'il plaît à Dieu, je serai à Malaga. Malgré ses rai-

sins et ses vins fameux, j'aimerais bien mieux être rue de Varenne, mais patience; une fois Grenade vue, je filerai à tire d'aile, droit chez moi. J'ai pu voir 1.500 canons en batterie, et beaucoup d'habits rouges ; donc je n'ai pas tout à fait perdu ma journée ! Je te remercie de ta lettre, que j'ai reçue avant de quitter Séville. Tu n'exiges pas que de mon rocher, en pleine mer, je te donne des nouvelles de ce qui se passe dans le reste du monde !

« Édouard. »

Bien intéressant aussi Amédée qui continuait à m'écrire de Russie ! Et Jaurès ! Il m'ouvrait, à cette heure, sur le Japon des horizons nouveaux, sans que son expérience et sa perspicacité eussent pu lui laisser entrevoir que, 40 ans plus tard, les petits Nippons seraient vainqueurs du grand Empire des Tzars, sur terre comme sur mer !

Le Japon en 1863 d'après Jaurès.

« Je crois bien, m'écrivait Jaurès, de Yokohama, le 4 août 1863, que je me trouve dans le plus beau pays du monde... Il y aurait des volumes à écrire sur cette civilisation de l'Extrême-Orient qui, quoique très avancée, ressemble si peu à la nôtre. Vous seriez bien étonné si, en vous promenant en touriste dans une rue japonaise, vous aperceviez un essaim de jeunes filles toutes nues se précipiter dans la rue pour vous voir passer. Tout naturellement on s'arrête pour regarder un moment ces tableaux vivants. C'est ce qui nous arrive tous les jours quand le hasard nous fait passer devant un bain public.....

« Le Japon est le pays des bibelots ; on trouve des laques admirables, mais c'est un peu cher...

. . . . . .

« Je suis presque toujours à guerroyer depuis mon départ de France. Après avoir pacifié la Cochinchine, il m'a fallu accourir au Japon. Jusqu'à présent j'étais parvenu à empêcher les hostilités, quand un Daimio (prince japonais presque indépendant) a osé tirer sur le *King-Chang*, aviso français. Je me suis rendu à Simonosaki et j'ai donné à ce Daimio une leçon dont il se souviendra. J'ai débarqué 250 hommes qui, en 4 heures, ont détruit ses batteries, brûlé deux villages militaires, le palais du Daimio, fait sauter trois poudrières et tué 150 Japonais. Vous verrez mon rapport au *Moniteur*. Après une si terrible leçon, ils n'auront plus aucune envie de tirer sur un bâtiment français. »

De douces villégiatures à Viry, à La Plaine, à Tours firent quelque diversion à la vie de Paris que je repris en octobre. Ceux qui me lisent devront me tenir quitte des détails qui remplissent la vie dans le monde, et même de l'intérêt qu'ils auraient pu trouver à des traits de conversation avec des gens spirituels ou des esprits originaux, intérêt qui a pâli ou s'est effacé avec le temps.

Essayer de raviver ces souvenirs exigerait l'esprit de critique, le tour satirique, la légèreté de touche de certains d'entre les familiers de ces joyeuses réunions. Soyons plus modeste.

Nadar.

Un jour, c'est Nadar, le photographe hors de pair, l'ingénieux inventeur qui dépensait son activité à mille découvertes. Je nous vois encore chez Bignon, rue Montorgueil ; j'entends sa conversation très animée, émaillée d'anecdotes très documentées, et pour cause : il avait déjà approché tant de personnages !

Le baron de Soubeyran.

Avec le baron de Soubeyran, chez Brébant, réunion d'un tout autre caractère. La gravité inhérente à sa haute situation financière s'alliait cependant, chez le premier directeur du Crédit foncier, à l'amabilité d'un homme du meilleur monde, aux relations des plus agréables.

Nestor Roqueplan.

J'eus pour hôte, chez Voisin, quelques jours après, Nestor Roqueplan, dont je partageais les goûts et les sentiments, en particulier la passion de Paris, du Paris qui va de la Madeleine au faubourg Montmartre.

Le 31 janvier 1864, réception chez M. Thiers qui devait, le lendemain, prononcer, au Corps Législatif, un grand discours. Mais c'est en vain qu'on le questionna. Aussi, à la réception du 7 février, place Saint-Georges, ce ne furent que félicitations. Tant d'éloquence au service d'idées justes avait fait applaudir à son rôle nouveau. On jugeait de ce que la tribune eût

perdu, s'il avait persisté dans son désir de retraite définitive.

Avec le Carnaval, les bals masqués se succédaient : le 9, chez le duc de Morny ; le 11, chez la princesse de Metternich ; le 23, chez le baron de Rothschild. Dans l'intervalle, mes soirées se passaient à l'Opéra où j'entendais *Moïse, Guillaume Tell,* le ballet de la *Maschera ;* quelquefois aux Italiens. Le baron Seillière m'y présenta, un jour, à Mirès, personnalité financière de l'époque. Mirès.

Esprit vif, plein de ressources et d'initiative, lanceur des souscriptions publiques, Mirès dirigeait 3 journaux influents. Sa puissance portait-elle ombrage ? Toujours est-il qu'il finit par se brouiller avec le gouvernement. D'une générosité sans bornes pour les œuvres de bienfaisance, il aimait aussi à donner des fêtes. Il m'invita, un jour, avec trois archevêques : Leurs Grandeurs avaient tenu à honorer ce riche israélite qui prodiguait ses largesses pour les bonnes œuvres.

En allant visiter, à Saint-Germain, M. Vieyra, je m'arrêtais, à Bougival, chez Auguste Lireux. Cet homme de lettres, qui dut à son ingéniosité de faire quelque figure dans la société après avoir connu d'assez pénibles débuts, réunissait, Auguste Lireux.

en ce plaisant séjour, des artistes et des gens d'esprit. Et la série des fêtes continuait chaque jour renouvelée !

Je ne cite que pour mention les bals de la comtesse de Pourtalès, de mes amis Seillière, du duc de Mouchy, de l'ambassade de Turquie. En août, visite du Roi d'Espagne à l'Empereur et à l'Impératrice. Le samedi 20, grande représentation, au théâtre de Versailles. *Psyché,* comédie-ballet de Corneille et de Molière, fut jouée par les artistes de la Comédie ! Quels admirables interprètes ! Delaunay dans le rôle de l'*Amour !* Maubant était le Roi ; M^me^ Favart, Psyché ; M^lles^ Louise Marquet et Caroline de l'Opéra, les sœurs de Psyché. 1^er^ acte du ballet de Giselle avec M^lles^ Mouravieff et Mérante, et les « Saisons » des *Vêpres Siciliennes* de Verdi avec M^mes^ Zina Fioretti, Villiers et Fiocre de l'Opéra.

La comédie de salon.

Mais voici l'automne, favorable à la comédie de salon. Au château de Thieux, chez M. Gibert, des acteurs gens du monde nous interprétèrent, avec quelle vérité dramatique ! le *Fruit défendu* et *Péril en la demeure,* d'Octave Feuillet, puis l'amusant vaudeville de Paul de Kock, *le Caporal et la Payse.* M^mes^ les comtesses de la Ferronnays, de la Roche-Aymon et leurs

maris, le comte de Rességuier, Edmond de Lagrange, le marquis d'Aramon et le vicomte de Magnieu se surpassèrent dans un genre où l'un des maîtres était, sans conteste, mon ami Massa.

Octave Feuillet et Lambert-Thiboust.

Trois mois plus tard, on donna, au château de Mouchy, un vaudeville de Lambert-Thiboust et Clairville, suivi d'une revue de circonstance. Il fallait voir dans le premier, — *l'Histoire d'un sou*, — la marquise de Galliffet et la comtesse de Pourtalès. A côté de ces étoiles, mon neveu Emmanuel s'acquitta fort bien de son rôle. La revue, *les Cascades de Mouchy*, permit d'admirer M^me^ de Pourtalès en fée de la Cascade, et — détail singulier ! — M. de Pourtalès en Salammbô, M^me^ de Galliffet en vivandière puis en princesse de Maufrigneuse ; Galliffet travesti en Crétinopoulos, Haas en Méphistophélès, le duc de Mouchy en membre du Jockey-Club ou en duc de Langeais, le marquis du Lau, le prince de Sagan et Emmanuel furent salués d'applaudissements très mérités. Ainsi, en dehors du monde officiel, se passaient ces agréables réunions, au temps de la vogue des charades et des *Commentaires de César* qui, interprétés par les hôtes de Compiègne, marquent bien l'apogée du genre, en 1865.

Marquis de Massa.

De ce théâtre peu profond, mais léger et brillant, est inséparable le souvenir du marquis de Massa, dont j'aurais à parler à tant d'autres titres. On sait les beaux états de service de l'officier de cavalerie. Nos deux familles se connaissaient, et Massa devint de bonne heure mon ami. Ayant tout pour lui, il se servit noblement des dons de la fortune. Il fut attaché au général Feray, gendre du maréchal Bugeaud, puis (au Mexique) au maréchal Bazaine, enfin à l'Empereur. Poète, vaudevilliste, il a publié des Souvenirs pleins d'intérêt. D'une modestie exemplaire, semblant s'ignorer lui-même, il paraît toujours jeune. Son goût très vif pour l'Opéra a fait de lui un abonné fidèle ; car grande est sa passion pour la musique. Ajouterai-je que son neveu, le duc de Massa, compositeur de talent, a fait construire, dans son château, une salle de spectacle, où il donne des concerts à un public d'amis et de connaisseurs.

La Païva.

Mes souvenirs de 1864 m'amènent à parler d'une célébrité parisienne d'un autre ordre, la fameuse M^me^ de Païva. Polonaise d'origine, elle connut, à Paris, la misère, puis la grandeur. Mariée ensuite au riche portugais Arranca La Païva, qui se suicida, elle épousa enfin le comte Henckel de Donnersmarck. Je la voyais dans

son somptueux hôtel des Champs-Elysées, éblouissant d'or, de marbre, et décoré d'admirables peintures de Baudry. Dans ce décor, cuisine sans rivale, crûs rares et exquis, service princier, ensemble des réceptions, tout était en harmonie. — Souvenir bien antérieur : un de mes amis, qui s'était fort épris de cette belle personne, lui avait coupé, dans un accès de jalousie, une bonne partie de sa chevelure pour la garder comme une relique.

1865 ! l'une des plus brillantes de ces années que je réunis sous la rubrique de vie parisienne. L'Opéra n'est plus seul à m'accaparer : Opéra Comique, Français, Italiens, Gymnase, Variétés, divertissements de tous les jours, marquent, pour cette année, toute une longue succession de fêtes, qui restera, à mes yeux, comme symbolique de l'époque.

Dans les théâtres.

A l'Opéra, *Roland à Roncevaux*, puis *l'Africaine*. Aux Italiens, *Rigoletto, Don Pasquale*, *le Trouvère,* avec des interprètes incomparables. La Frezzolini, M^mes^ Scalesi et Gardini, se font entendre aussi dans des concerts composés uniquement de fragments des œuvres de Rossini, de Verdi, de Bellini, de Donizetti. A l'Opéra Comique j'entends le *Pré aux clercs*, dont je

goûte fort le fond de tristesse. Et puis, la musique d'Hérold est si française !

J'ai toujours beaucoup aimé Molière, aussi bien dans ses pièce sd'intrigue que dans *l'Avare* ou *le Misanthrope*. C'est le temps où *Le Bourgeois gentilhomme,* fort bien interprété, m'attire aux Français. Mon éclectisme irait-il trop loin, pour tomber du pur classique dans des œuvres qui ne supportent point la comparaison ? Le fait est que *les Jocrisses de l'amour,* de Lambert Thiboust, me procurèrent une soirée de fou rire au Palais-Royal !

L'été de 1865, Paris eut la visite d'Omer-Pacha. L'ayant connu en Crimée, je fus heureux de me trouver avec lui à Mello. A l'Opéra, je l'accompagnai au foyer de la danse ; nos ballerines ne furent pas peu surprises de voir, au milieu des habits noirs, son riche costume albanais. Ce général turc se vantait d'être né Français, car l'Illyrie, sa patrie, avait dépendu de l'Empire, au temps de Napoléon.

Au Château de Gerbeviller.

Cependant, en juillet, je pars pour Lunéville, le comte de Lambertye m'emmenant passer quelques jours à son château de Gerbeviller, qui en est voisin.

Des deux frères Lambertye qui sont encore vivants, l'aîné, le marquis, aujourd'hui veuf, vit

à Paris en garçon avec son fils unique ; il passe une partie de l'été en Suisse, préférant ce séjour à celui de son château de Tancarville, près du Havre.

Les frères de Lambertye.

Le comte, par son mariage avec la fille du duc de Sotomayor, devenu Grand d'Espagne, haut dignitaire de la Cour du Roi Alphonse XIII, représente bien l'aristocratie espagnole, avec la simplicité et la dignité qui lui conviennent. Très parisien, membre assidu de l' « Union », il réside l'hiver à Paris, l'été dans son château de Gerbeviller, heureusement situé dans la partie non annexée de la Lorraine. Leur frère aîné avait fait construire, dans ce domaine, une chapelle d'une architecture et d'une richesse somptueuses. On pouvait y lire, sur un tableau de marbre, le nom des Galliffet apparentés aux Lambertye. Le monument, de style italien, avait été construit par le grand-oncle de celui qui le fit complètement restaurer, pour ne pas dire remplacer. L'aîné des frères porte aujourd'hui le nom de Tornielle, car, ayant épousé une Lambertye, mais privé de postérité, il avait été adopté par un oncle de ce nom. Ce sont ses armes qu'on voit encore dans l'ancien monument : les doubles aigles et la couronne donnée par l'Empereur au général Tornielle

La chapelle.

pour action d'éclat sous les murs de Vienne assiégée par les Turcs.

J'assistai à la consécration à laquelle vint présider Mgr de Lavigerie, alors évêque de Nancy. Les frères cadets du comte, qui s'étaient opposés à la coûteuse restauration, n'y parurent pas, par protestation.

Le doux repos pour moi que ce séjour au beau château de Gerbeviller avec les trois frères ! Nos rapports de famille dataient de loin ; leur père et le mien avaient été fondateurs du cercle de l'Union sous Charles X ; mêmes relations, mêmes goûts les rapprochaient.

La fortune du marquis, — châteaux, forêts, domaines, valeurs, qui lui donnaient d'abondants revenus, — quoique réduite par la suppression du droit d'aînesse, offrait des restes encore fort appréciables.

Les Lambertye n'ont jamais recherché les fonctions électorales pour l'obtention desquelles, trop souvent, caractère et dignité doivent s'amoindrir ou s'abaisser.

Clésinger.

A mon retour de Lorraine, mon frère Alfred, revenu de Rome en congé, m'emmena chez son ami le sculpteur Clésinger, à Ormesson, près d'Enghien ; c'était plaisir que d'entendre parler d'art par un véritable artiste. A Billancourt,

chez M. Forcade, connu par ses belles études dans la *Revue des Deux Mondes*, c'étaient plutôt des rendez-vous de docte compagnie. A Saint-Germain-en-Laye, M. Vieyra m'avait, avant 1864, réuni souvent à Meyerbeer et à d'intéressants causeurs ; la mort du maître, ses œuvres si populaires, quel thème jamais épuisé. Ajouterai-je que les discussions politiques étaient bannies de nos réunions. Forcade. Vieyra.

Cependant, mon frère Alfred quittait Paris le 17 août pour retourner à Rome, et de là gagner le Mexique. Moi-même, prenant congé d'Omer-Pacha, j'allai me reposer de Paris à l'air vivifiant de Mello, puis de la Touraine. A mon retour, en automne, Billancourt et Saint-Germain eurent souvent mes visites.

L'hiver, je passais assez fréquemment mes soirées avec quelques habitués de l'Opéra, des mondains qualifiés : c'étaient Demidoff, le marquis de Caux, le marquis de Modène, Delamarre ; certains jours, le groupe comprenait Tolstoï et Paskiewitch, Saint-Priest, Blount, auxquels se joignaient presque toujours Auber, Véron et Roqueplan.

Pour faire diversion à l'Opéra, j'acceptai, le 22 novembre, de Paul de Musset, sa loge à l'Odéon. On y donnait la délicieuse *Carmosine*, de son frère. Le joli conte bleu ! les ravissantes Carmosine.

scènes de parfait amour ! L'action a pour cadre Palerme, au bord des flots d'azur qui battent cette terre de rêve qu'est la Sicile. Alfred de Musset avait su, avec son goût exquis, faire choix de la belle cité entourée de bois d'orangers pour y placer les personnages vertueux de son petit drame, capables de tous les dévouements, débordant de toutes les tendresses, véritables héros de contes de fées. Je ressens encore, après tant d'années, l'impression de fraîcheur et de beauté, en même temps que de haute pureté morale, que me laissa la pièce du poète que j'avais, de son vivant, tant admiré.

Mais la vie n'offre que contrastes, surtout à Paris et pour un Parisien qui veut tout voir ! Deux jours plus tard, aux Variétés ! J'assiste à une pièce folle, au succès retentissant et dont le bruit, il faut l'avouer, s'étendit bien au delà du boulevard : *la belle Hélène*. Cette opérette, ainsi qu'*Orphée aux Enfers* et *la Grande Duchesse,* témoigne de la verve endiablée de Meilhac et d'Halévy, qui fut aussi à un autre degré, celle de Crémieux et d'Hervé. Cette heureuse adaptation à la musique entraînante d'Offenbach, trop connue pour que j'insiste, présente, ma foi, une union assez bien assortie. Il faut avoir assisté à ces débuts, avoir vu toute une salle en délire, avoir entendu la Marche des

La belle Hélène

Rois, le rôle de Vénus tenu par Hortense Schneider, pour juger — ce qui me sembla plus intéressant que la pièce elle-même — l'auditoire, qui se complaisait à ce train infernal. On eût pris sur le vif le caractère d'une bonne partie de la société d'alors, avide de plaisir et de joie débordante. La belle application à lui faire, avec ou sans variante, du passage fameux : « Nous voulons du plaisir, n'en fût-il plus au monde ! » D'ailleurs à cette opérette tous ne trouvaient-ils pas leur compte ? Les allusions aux fables grecques flattaient ceux qui avaient cru garder de leurs études quelques bribes de ces pauvres classiques, traduits et compris Dieu sait comme. A vrai dire, mon goût de la musique sérieuse ne s'accommodait guère de ces refrains qui firent le bonheur de toute une génération. Je le répète, il faut tout voir ! Pour ce qui est de l'influence néfaste exercée par l'opérette, on l'a, à mon avis, fort exagérée. Y voir un instrument de règne ? Quelle erreur ou quelle ingénuité ! On applaudissait tout simplement des allusions fort peu voilées aux puissants du jour reconnus sous les traits d'Agamemnon, de Ménélas, des personnages de l'Olympe.

De ces célébrités du temps, il en était bien peu dont je n'aie approché dans telle ou telle occasion où se mêlent inévitablement des gens de mondes différents.

Mariage du Duc de Mouchy.

Pour ne parler que des mariages, citons-en un, un seul. Le 18 décembre, le duc de Mouchy épousait, aux Tuileries, la princesse Anna Murat, nièce de l'Empereur, une des plus belles femmes du temps et des plus dignes d'occuper son haut rang.

Mes fréquents séjours à Mello ne se passaient pas sans que je me rendisse en promenade au château, voisin, de Mouchy. Au nombre des souvenirs et objets d'art, on y remarquait une statue de Pajou, représentant, dans toute sa grâce et sa beauté, la duchesse de Mouchy, aïeule du châtelain, et un grand portrait de Murat, roi de Naples. Cette famille, avec laquelle j'avais correspondu pendant mon temps de Crimée, m'était d'autant plus chère que le duc de Mouchy était neveu de ma belle-sœur Edouard.

Mort de Lamoricière

C'est en 1865 que j'eus la douleur de perdre un de mes chefs, celui qui, le premier, m'avait attaché à sa personne, à Mouzaïa, en 1840 : Lamoricière. A ses obsèques, le général Trochu rendit à l'homme de guerre abreuvé d'ingratitude sur ses vieux jours, un hommage mérité, tardive mais officielle réparation des injustices dont le brave soldat d'Afrique était mort, peut-être.

Au moins, Lamoricière n'emportait-il que le

souvenir des victoires de Crimée et d'Italie. De nouveaux temps approchaient. La Prusse allait, à Sadowa, se révéler comme une puissance militaire, dont il devrait être tenu grand compte. Sa diplomatie avait chez nous un habile représentant, M. de Bismarck. A peu de temps de sa fameuse entrevue de Biarritz avec Napoléon III, il fut invité par les barons de Rothschild, à Ferrières. Pendant la chasse, mon frère Amédée et moi nous pûmes nous entretenir avec ce personnage. Qu'on était loin de soupçonner l'importance qu'il allait prendre en Europe !

Chasse à Ferrières avec M. de Bismarck.

Terminons là. Après des souvenirs comme ceux qu'éveille ce nom, l'intérêt d'une chronique mondaine ne pourrait que languir.

La surprise causée par les événements qui se succédèrent si brusquement dans l'Europe centrale, où l'hégémonie de la Prusse s'affirma et devint menaçante, ne fut pas sans causer quelque malaise, même dans les milieux où l'on ne pense qu'aux fêtes. Le hasard de mes relations et ma curiosité naturelle d'ancien officier me les ayant fait suivre de plus près, je vais m'arrêter aux faits diplomatiques et militaires de 1866.

CHAPITRE XXIV

EN SUIVANT LA CAMPAGNE DE SADOWA

Au moment où des événements d'importance s'accomplissaient en Hanovre, à Francfort et en Bohême (juin et juillet 1866), j'en apprenais jour par jour les péripéties dans les ambassades intéressées.

L'intimité du prince de Sagan avec MM. de Metternich, de Solms et le chevalier Nigra me faisait participer, comme lui, à la primeur de ces nouvelles.

On ne s'attend pas à ce que je disserte sur le duel entre la Prusse et l'Autriche pour l'hégémonie en Allemagne, après leur campagne commune contre les duchés danois ; ici aucun développement sur la lutte des Hohenzollern contre les Habsbourg ; aucun sur l'attaque soudaine par les Prussiens des Allemands de l'Ouest et des Autrichiens. On sait bien aussi

que je ne vais pas épiloguer sur l'hypothèse de l'intervention par laquelle Napoléon III aurait pu, au moment de Sadowa, obtenir à la France la frontière du Rhin.

Notre politique extérieure de 1859 à 1866.

Simple remarque : depuis la guerre d'Italie, notre politique extérieure avait singulièrement faibli : hésitations continuelles, velléités d'opposition au mouvement unitaire, qui emportait tout en Italie ; guerre de Chine et pillage du Palais d'été ; en 1860, intervention en Cochinchine, défiances de l'Angleterre, nous obligeant à nous retirer de la Syrie ; au Mexique, échec de Puebla, en 1862, voilà le bilan. Si nous entrâmes à Mexico en 1863, combien fut éphémère l'Empire établi là-bas ! Ajoutez une tentative vaine d'intervention ou plutôt d'intercession de Napoléon III en faveur de la Pologne qu'Alexandre II refusa d'ériger en royaume. Tout cela pesait bien peu en comparaison de l'écrasement de l'Autriche à Sadowa qui allait avoir pour nous des suites autrement funestes.

Le chevalier Nigra.

Je m'étais lié, dès son arrivée à Paris en 1861, avec le chevalier Nigra, successeur du marquis de Villamarina. L'ambassadeur d'Italie étant locataire du baron Seillière, je servais souvent d'intermédiaire entre eux. Le 16 juin, je venais de demander à Nigra un passeport pour un de mes

protégés, M. Chérico. Il s'était empressé d'acquiescer en principe, ajoutant que c'était absolument sous « ma garantie », les instructions de son gouvernement étant formelles à ce sujet : fait de mince importance, mais qui témoigne de ses bonnes dispositions à mon égard.

Très sympathique figure que Nigra ! Pendant 15 ans qu'il a représenté l'Italie à Paris, j'ai pu juger de ses précieuses qualités.

Piémontais, de vieille famille aristocratique mais peu fortunée, s'étant enrôlé d'enthousiasme, en 1848, quand Charles-Albert attaqua l'Autriche, il fut blessé au bras droit à Custozza. Il entraîna par ses chants patriotiques un bataillon d'étudiants, volontaires comme lui, qui rêvaient de délivrer l'Italie du joug autrichien. Massimo Azeglio lui ouvrit la carrière diplomatique ; Cavour se l'attacha comme secrétaire, ce qui permit à Nigra de s'initier aux hautes et habiles conceptions du grand homme d'Etat par une collaboration de tous les jours. Nigra est à Londres, en 1855, lorsque Cavour supplie Palmerston d'intervenir en Italie ; il suit de près le Congrès de Paris où le Piémont prit rang à côté des grandes puissances, après son intervention en Crimée. C'est Nigra qui négocie le mariage de la princesse Clotilde, fille de Victor Emmanuel, avec le Prince Jérôme Napoléon

à la veille de la guerre d'Italie. Au cours de la guerre de 1866, je le vis fréquemment. S'il semblait, après la défaite des Italiens à Custozza, d'un optimisme qu'il est bien difficile de croire sincère, c'est que cet échec, qui d'ailleurs a rapporté à son pays autant et plus qu'une victoire, l'avait trompé dans ses prévisions sur la valeur militaire de ses compatriotes. Car il jugeait les autres d'après lui-même et avait conservé, en dépit du scepticisme et du sang-froid que donnent la fréquentation des diplomates, l'ardeur patriotique de ses vingt ans ! Et puis, n'a-t-on pas toujours quelques préventions en faveur de son pays ! L'Italie, unifiée des Alpes à la Sicile, avait toujours été son rêve.

L'Italie qu'on ne voit pas.

Sur de telles questions les divergences sont inévitables, le point de vue des Français ne pouvant être celui des Italiens. 14 ans après Custozza, Auguste Brachet, lauréat de l'Académie française, m'adressait sa sensationnelle brochure sur « l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas », suivie de la lettre au gallophobe Crispi et de la réponse à Son Excellence Nigra, alors à Saint-Pétersbourg. Mon souci d'impartialité m'oblige à dire que, malgré mon amitié pour Nigra et mon admiration pour son caractère, je ne pouvais étendre l'une et l'autre à ses compatriotes. Mais oublions qu'après avoir eu

recours à nous pour faire l'unité de leur pays, ils saisirent plus tard tant d'occasions de nous nuire ; retenons seulement qu'ils semblent aujourd'hui revenus à de meilleurs sentiments.

Mes lettres quotidiennes à un ami de province, sur les événements de 1866, forment comme un journal que je vais présenter sans autre préparation.

J'écrivais donc de Paris, le 27 juin 1866 :

Au lendemain de Custozza.

« Je suis allé à l'Ambassade d'Italie. Le chevalier Nigra m'a lu une dépêche de son gouvernement qui n'a pas l'air de désespérer de la partie pour un premier échec, les troupes italiennes s'étant comportées devant un ennemi supérieur en nombre de manière à bien faire espérer de l'avenir ? Amédée, mon frère, m'écrit aussi de Florence que dans le monde diplomatique, où il vit exclusivement, personne ne doute que l'Italie ne se complète de la Vénétie après la guerre.

Optimisme italien.

« A l'ambassade d'Autriche, autre langage. Le succès des Autrichiens sur le bord du Mincio exalte les espérances. C'est Boson (le prince de Sagan) qui s'est chargé de communiquer à la princesse de Metternich la nouvelle de leur victoire. La princesse étant absente, pour la prise de voile d'une de ses tantes, en Belgique, Boson lui a adressé à Compiègne, pour être remise à son passage, une dépêche de félicitation.

C'est du dernier galant. Nous avons dîné hier ensemble rue Saint-Dominique ; nous y dînons encore ce soir, puis il partira pour Valençay. »

Le 29 juin :

Dépêches contradictoires.

« Boson, qui est à Valençay, se fait envoyer ici (rue de Provence), tous les jours à 3 heures, deux dépêches, l'une de l'ambassade d'Autriche et l'autre de la légation de Prusse, à résumer au bureau et à lui adresser par le télégraphe. Le plus comique, c'est qu'elles sont contradictoires ; ainsi, d'après les Metternich, les Autrichiens sont vainqueurs sur toute la ligne ; d'après la note envoyée par Solms, les Prussiens ont partout le dessus. Aujourd'hui surtout, le désaccord est si grand dans les deux notes qu'Achille s'est décidé à télégraphier qu'il n'y avait pas de nouvelles. Mais on reparle plus que jamais des projets d'intervention française, l'Empereur n'attend, dit-on, que la fin de la session législative pour dessiner davantage sa politique. Les ouvriers des faubourgs ont fait entendre, hier soir, je ne sais à quelle réunion ni à quelle occasion, des cris en faveur de l'Italie ; on parle de M. Benedetti pour remplacer M. Drouyn de l'Huys, et du général Fleury à la Guerre. Justement j'ai rencontré ce dernier ce matin aux Tuileries, où il prenait, comme moi, le seul air respirable dans notre commun voisinage ; mais, bien entendu, il ne m'a donné aucune nouvelle. Je viens de la Légation d'Italie où j'ai trouvé la confiance toujours aussi grande. »

Bruits de remaniements ministériels.

Le lundi, 2 juillet :

« Mêmes nouvelles contradictoires. Cependant les Prussiens, en avançant constamment sur le territoire autrichien, ont le dessus. Les dépêches de Vienne, plus ou moins habilement rédigées et colportées ensuite par les soins de l'ambassade d'Autriche à Paris, ne peuvent parvenir à détruire ce résultat. »

Les Prussiens avancent en Bohême.

4 juillet, 5 heures du soir :

« Cette fois, on ne niera plus les succès des Prussiens : leur victoire est complète. Les combats précédents avaient déjà fait pressentir le résultat de la grande bataille d'hier. Sans en connaître encore les détails, on la sait désastreuse pour les Autrichiens, qui se sont, d'ailleurs, admirablement battus. D'après de Solms, son ministre aurait reçu de M. de Bismarck cette dépêche : « La supériorité de notre armement nous a donné la victoire, malgré la conduite admirable de l'ennemi. » Depuis cette nouvelle, le prince de Metternich ne quitte plus les Tuileries et l'on parle d'un armistice proposé par l'Empereur, à la demande de l'Autriche, et d'un Congrès. La fin de la guerre est plus que possible. La paix devra assurer la Vénétie à l'Italie, et l'agrandissement de la Prusse aux dépens des petits Etats de l'Allemagne qui se trouvent à sa portée. Par suite nous obtiendrons de gré, ou de force, les provinces Rhénanes, Landau, Trèves, Mayence, Coblentz. »

Leur victoire à Sadowa le 3.

Une dépêche de Bismarck à de Solms.

Quelle illusion était la nôtre ! Nous savons aujourd'hui quels étaient les desseins de l'Europe et surtout de la Prusse à ce moment !

« Il ne fallait pas une grande sagacité pour prédire ces résultats et je m'étonne qu'ils n'aient jamais été compris ni devinés par qui que ce soit du monde que j'ai vu cet hiver à Paris. J'ai gagné tous les paris que j'ai faits ; — il est vrai que personne ne m'a payé !

Etat d'esprit de MM. de Metternich et de Solms.

« Les Metternich ont eu de l'inquiétude, un instant, pour leur propriété de Johannisberg ; le bruit a couru que leurs caves avaient été pillées ; mais l'intendant du prince a télégraphié pour les rassurer de ce côté, s'ils ne le sont pas de l'autre. Boson les console de son mieux par ses assiduités du jour et du soir. A l'ambassade de Prusse, tous sont rayonnants, mais, chose caractéristique, de Solms a dit à Boson qu'un seul Français les avait félicités de leurs victoires, et encore, pensait-il, c'était par politesse.

« Toutes ces nouvelles agitent beaucoup Paris et lui donnent une animation qu'il n'aurait pas à cette époque de l'année. C'est un sujet de conversation inépuisable. Toutes les affaires du monde deviennent insignifiantes après cela. Cependant tous ceux que l'on connaît n'ont pas quitté Paris. La salle de l'Opéra était remplie et bien composée lundi dernier : la duchesse de Mouchy était dans la loge de la princesse d'Hénin, fort à son avantage. Il y avait beaucoup d'hommes : Pontevès, Biron, La Ferronnays, Saint-Priest, Blount, de Caux, de la Redorte, Lambertye, Tolstoy, le prince Radzivill, Demidoff, Saint-Vallier, La Force, Delamarre, Beaumont, etc. »

. . . . . .

Le jeudi 6 juillet :

« Achille ne vous a pas envoyé de dépêche, pensant que la grande nouvelle serait affichée ce matin

dans toutes les villes de France. Vous pouvez juger, par tout ce que j'ai dit depuis trois mois, que je m'attendais à cette solution. La *politique française vient de remporter* une victoire éclatante sans coup férir. Je sors de chez le maréchal Canrobert qui venait de passer une heure chez l'Empereur et qui l'a trouvé aussi calme, aussi peu expansif, au sujet de ce grand événement, que s'il s'était agi du fait le plus vulgaire. La joie est générale ; non que l'on soit satisfait de la défaite des Autrichiens ; mais on se réjouit de la fin de la guerre et de la suprématie de la France en Europe. On peut s'en rapporter d'ailleurs à la politique du gouvernement qui ménagera les susceptibilités et même les intérêts de l'Autriche. Impossible de vouloir l'affaiblir au moment où l'on pourrait en avoir besoin vis-à-vis de la Prusse agrandie et devenue arrogante par ses victoires.

Joie générale.

« J'avais acheté de la rente italienne quand j'ai vu que les armées prussiennes avaient si facilement le dessus. Les succès de la Prusse devaient amener la cession de la Vénétie qui désintéressait la France et l'Italie sa protégée. L'italien 5 o/o a monté de 12 francs aujourd'hui ; le reste à peu près à l'avenant. C'est une Bourse comme on en voit peu dans 50 ans !

« On illumine ce soir ; déjà des drapeaux sont placés à toutes les fenêtres. Ce sera une promenade à faire après dîner. »

Le samedi 7 juillet :

« La Prusse hésite beaucoup à accepter l'armistice, mais l'Empereur, qui tient à ses idées (surtout

La Prusse et l'armistice.

après le prodigieux effet de l'heureux coup de théâtre qui nous a été ménagé hier dans le *Moniteur*), insiste fort et embarrasse singulièrement notre arrogante voisine. En refusant, elle se mettrait inévitablement la France à dos, avec une unanimité de sentiments peu commune dans notre pays. D'autre part, les victoires mêmes de la Prusse lui ont coûté trop cher et elle ne pourrait soutenir longtemps pareils efforts et les sacrifices en hommes et en matériel de guerre. Elle aurait à lutter déjà contre l'armée intacte de la Vénétie, que la cession complète, faite habilement à la France, vient de rendre disponible et qui est déjà en marche pour défendre Vienne. Mais on peut s'attendre à tout de l'esprit d'aventure de M. de Bismarck et de la conduite de son roi qui, le soir même de la grande bataille, poursuivait, à la tête de quelques cavaliers, le sabre à la main, de malheureux fuyards autrichiens qui ne se défendaient plus.

L'armée de Vénétie en marche pour défendre Vienne.

« L'Empereur est encore plus mécontent de la réponse évasive du roi Victor, si improprement nommé de ce nom. Il lui a télégraphié aussitôt que la Vénétie appartenait, dès ce jour, à la France. Moi, avec toute la naïveté de mes sentiments et ma croyance que les Italiens doivent être trop heureux de n'avoir plus de nouveaux échecs à subir, pour obtenir le but de leurs rêves, je me précipite, le soir de la grande nouvelle, à la légation d'Italie pour féliciter le chevalier Nigra. Quel est mon désappointement ! je vois tout le personnel de l'ambassade augmenté d'autres Italiens, pérorant, gesticulant, se plaignant comme s'il s'était agi pour eux d'une vraie catastrophe. En présence de cette manifestation si

Je vais féliciter Nigra.

singulière, vous pensez que je n'ai ni manqué d'aplomb ni de sincérité. Témoignage de leur reconnaissance, leur hôtel était le seul qui ne fût pas illuminé dans Paris. Malgré leur mauvaise humeur, ils seront bien obligés d'en passer par la volonté de la France, et la Prusse n'a qu'à s'entêter pour voir se former une alliance entre la France et l'Autriche, qui lui ferait perdre d'un seul coup le fruit de ses victoires. Mais quelle erreur était la mienne ! . . . . . .

Jamais contents !

« L'Empereur, ne quittant plus les officiers d'artillerie et les inventeurs d'armes de guerre, vient de s'arrêter, m'assure-t-on, à un fusil qui lui a été présenté par le conservateur du musée d'artillerie et cette arme serait supérieure au fusil prussien dans la proportion de celui-ci au nôtre. Il en faudra faire fabriquer un million à 100 francs, chaque jour : soit, une dépense de 100 millions. Perfectionnement analogue à faire dans notre artillerie. Tout cela n'est pas la paix, mais la prépare. »

A la recherche d'un fusil perfectionné

. . . . . .

Les Italiens seuls mettent des entraves à la conclusion de l'armistice.

Le 9 juillet :

« Je sors de la légation d'Italie. Nigra me dit que son Roi prétend ne plus pouvoir gouverner dans la position humiliante qui est faite à son peuple ; de là ses tergiversations à l'endroit de l'acceptation de l'armistice. Les Italiens se plaignent beaucoup de ce coup moral que leur a porté l'Autriche, comme si elle était encouragée à leur être agréable. Tant pis pour eux si, — comme le dit Roqueplan, — ayant

Nigra m'explique les tergiversations de son Roi.

voulu avoir un baptême de feu, ils n'ont reçu que « l'Extrême Onction ». Nigra fait ses efforts pour tout arranger et faire accepter un compromis par son gouvernement ; il y travaille jour et nuit et n'en dort pas. Mais rien n'est encore terminé. La confiance dans la politique pacifique, que vient d'accuser l'Empereur, est tellement prononcée que la Bourse ne baisse pas pendant toutes ces incertitudes.

« Il faut que je rectifie un fait : si la légation d'Italie s'est abstenue d'illuminer jeudi, l'Autriche et la Prusse en ont fait autant, mais l'Angleterre et la Russie ont illuminé, s'associant à la joie de la France, ce qui est assez significatif. J'ai su aussi à la légation d'Italie que d'aimables plaisants avaient accroché des lanternes vénitiennes aux pointes de la grille d'entrée, comme pour lui faire une leçon de son abstention.

« L'opinion publique commence à se lasser de la conduite des Italiens et de l'arrogante prétention de la Prusse. On dit que l'Empereur, plus que personne, partage ce sentiment. S'il fait la guerre contre ces deux puissances, il aura tout le monde en France avec lui. Le général de Lowenthal, qui ne quitte pas le prince de Metternich, et que je viens de rencontrer, m'assure que l'Empereur a donné des ordres pour la formation d'un corps d'observation sur les frontières de l'Est et que le général de Montauban en aurait le commandement.

Ingratitude italienne et ambition prussienne.

« J'ai cru un moment à la paix, l'ingratitude et l'envie étant deux sentiments que je n'ai jamais éprouvés et que je ne comprends pas. De même l'ambition désordonnée de la Prusse m'a déçu. La visite que j'avais faite à la légation d'Italie aurait dû m'éclairer, mais ce qui devait encore me tromper,

c'était l'assurance que nous donnait constamment ici le Crédit Mobilier (tout était arrangé d'avance et réglé entre les Rois d'Italie, de Prusse et l'Empereur), qui veut la paix comme la hausse, — à tout prix ; voilà l'origine de toutes ces fausses nouvelles.

« A l'Opéra lundi soir, j'ai constaté que de Solms n'était pas à son aise. Personne ne venait lui parler, ou si l'un de ses amis s'approchait, c'était pour lui dire quelque chose de désagréable à l'endroit de sa nationalité. Jamais je n'ai été témoin d'un sentiment aussi unanime contre des peuples avec lesquels on avait la volonté d'être bien, il y a quelques jours. Je suis certes un exemple de ce revirement dans l'opinion publique. »

Le 13 juillet :

Formera-t-on un corps d'observation sur le Rhin ?

« L'Empereur voyant qu'il ne pouvait venir à bout de faire accepter l'armistice par l'Italie et la Prusse, s'était décidé à témoigner son mécontentement à ces deux puissances, par la formation d'un corps d'observation sur la frontière de l'Est, lorsque, soit par influence du prince Napoléon, soit par l'offre de la Prusse d'un très gros dédommagement sur le Rhin, il aurait laissé continuer la lutte en maintenant cette neutralité attentive dont il n'a voulu se départir que le jour de la cession de la Vénétie à la France.

« Aussi la guerre va continuer comme si la proposition de médiation n'avait pas eu lieu. Cette cession, et les malheurs mêmes de l'Autriche, ont rendu l'opinion publique favorable à cette puissance ; la Prusse et l'Italie ne retireront jamais, quoi

qu'il arrive, les mêmes avantages qu'elle, si, se rendant la France plus favorable, elles avaient accepté purement et simplement sa médiation. L'Empereur doit être bien embarrassé ; deux partis très importants et également dévoués à son gouvernement le poussent en sens contraire. L'un voudrait l'entraîner à rompre avec la Prusse et l'Italie, sous des prétextes excellents ; l'autre lui fait comprendre qu'il ne peut abandonner ces deux puissances dont il a ouvertement encouragé les tentatives ambitieuses, lors même que nous arrivons à nous en plaindre. Tout cela est très grandiose et très solennel, comme exposition d'événements considérables dans le monde. Il est intéressant de les suivre de près à Paris, à la source des meilleurs renseignements. Il est dommage que les places d'avant-scène coûtent aussi cher pour les spectateurs et qu'il y ait tant de victimes parmi les acteurs militaires du drame. Il est aussi très fâcheux pour nous que la puissance de la Prusse se soit révélée. C'est comme un ténor de province ou de l'étranger qui vient débuter à l'Opéra dans les rôles de Duprez. S'il chante seulement aussi bien que lui, le ténor français n'est plus rien. Telle peut paraître aujourd'hui la situation militaire de la Prusse, par rapport à celle de la France.

Embarras de l'Empereur.

« Amédée est arrivé hier de Florence ; nous espérions qu'il allait nous faire un tableau exact et saisissant de l'Italie (il a assez d'esprit pour cela). Mais il n'a pu que nous parler de Kisselef, l'ambassadeur de Russie chez lequel il dînait tous les jours. Les diplomates, que le vulgaire s'imagine très instruits, n'en savent guère plus que les autres ; un attaché des Affaires Étrangères me disait que son ministère

ne pouvait plus correspondre avec l'étranger ; tous les fils télégraphiques sont réservés pour le service personnel de l'Empereur. »

Le 14 juillet :

L'Autriche abandonnée par Napoléon III

« L'Autriche est tout à fait abandonnée. Les propositions (ou les prétentions) de la Prusse ont été acceptées en principe par l'Empereur qui a envoyé une dépêche dans ce sens, hier soir, à Vienne. On attend maintenant la réponse de l'Empereur François-Joseph, qui mettra au moins 3 ou 4 jours à nous revenir. (Cela dépendra de sa confiance dans le sort de ses armées.) Si elle gagne cette dernière partie, elle ne subit plus l'humiliation d'être rayée de la Confédération germanique. Si, au contraire, ce dernier échec est infligé à l'Autriche, sous les murs de sa capitale, la prépondérance de la Prusse est à jamais assurée en Allemagne et il nous faudra des compensations de ce côté-ci du Rhin, pour rassurer la France sur l'augmentation de forces de sa puissante voisine. Tout cela sera l'objet de la prochaine Conférence et nous entrerons alors dans le troisième acte du drame, le plus intéressant qui s'est joué en Europe depuis la chute du premier Empire.

Hésitations de l'Empereur.

« Il y a eu deux jours d'hésitation très marquée pour l'Empereur. Un courant très fort de l'opinion publique l'entraînait à une médiation armée, qui aurait été contre celle des puissances qui n'acceptait pas immédiatement l'armistice. Mais comme il s'agissait alors de menacer la Prusse et l'Italie, et probablement de passer des menaces à l'action, l'Empereur

Sympathie de l'Impératrice et de M. Drouyn de Lhuys pour les Habsbourg.

a reculé devant cette extrémité. L'Impératrice, voulant sauver l'Autriche et penchant, — par ses sympathies personnelles, et avec tout son entourage, — pour la Maison de Habsbourg, a beaucoup insisté pour une politique contraire à celle qui a été adoptée. Elle-même a écrit, de sa main, sous la dictée de l'Empereur, la note publiée dans le *Moniteur* qui a semblé un moment indiquer la fin de la guerre.

« M. Drouyn de l'Huys se trouvait dans les idées de l'Impératrice : si elles avaient prévalu, elles auraient été accueillies avec acclamation à Paris, tant on y était excité contre ceux qui nous retiraient le bénéfice du beau rôle offert à la France. Les Metternich désolés depuis hier surtout ! c'est tout naturel. MM. de Goltz et Nigra triomphent. Achille, qui est très « autrichien », s'emporte beaucoup contre la politique qui vient de prévaloir. Quant à moi, j'attends les résultats définitifs pour la juger. »

Le 17 juillet :

Metternich a-t-il reproché à Napoléon III d'avoir entravé l'action de l'Autriche ?

« Je n'ai entendu parler, depuis hier, que d'une conversation assez vive aux Tuileries entre l'Empereur et le prince de Metternich, qui aurait reproché à Napoléon III de n'avoir fait servir la cession bénévole de la Vénétie qu'à faciliter l'entrée des armées italiennes sur le territoire autrichien et à empêcher ainsi l'Autriche de prendre sa revanche en Italie de ses défaites successives au Nord. Les Metternich, que l'on avait leurrés un instant d'une médiation armée en leur faveur, sont très affectés de leur désappointement et de toutes les nouvelles qui leur arrivent d'Allemagne. On dit qu'ils ne pourront pas rester à Paris.

Le 19 juillet :

« Je vous écris par suite d'une douce habitude. Je suis allé aux nouvelles de la Guerre ; rien ! aux Tuileries, rien ; chez le maréchal Canrobert, pas davantage. Enfin je retrouve ici M. Schneider, qui revient du conseil, et qui, au lieu de nous donner des nouvelles, nous en demande.

Serait-ce la revanche de Sadowa ?

« On s'attend à une grande bataille sous les murs de Vienne, car, de l'armistice, il n'en est plus question. Le maréchal Canrobert, qui est bon juge et qui suit avec un intérêt sérieux toutes les phases de cette guerre, pense que les Autrichiens pourront résister avec succès, s'ils ont eu le soin de rassembler toutes leurs forces dans leur capitale. Ils ont perdu la bataille de Sadowa parce qu'ils n'ont pas su manœuvrer et *non pas à cause des fusils à aiguille de leurs ennemis*. Dans la défensive, où l'on combat, pour ainsi dire, de pied ferme, ils peuvent réparer leurs insuccès passés.

« Si la fortune des armes leur devenait une fois favorable, la paix se ferait dans de bien meilleures conditions pour tout le monde. »

Le 22 juillet :

. . . . . .

L'Autriche a accepté les préliminaires de Nikolsbourg.

« Je puis vous assurer que l'Autriche a accepté hier soir les préliminaires de paix ; que la nouvelle en est arrivée ce matin aux Tuileries, et qu'il y aura demain une note au *Moniteur* annonçant l'armistice dont la conclusion, comme vous le voyez, aura été assez laborieuse. La paix sera donc faite après

6 semaines de guerre. L'Autriche aura été décidée probablement par son dernier succès sur mer qui sauve l'honneur de ses armées. Elle devra se trouver plus fière que l'Italie qui, tout en obtenant la Vénétie, aura été vaincue partout, son armée régulière à Custozza, ses volontaires dans le Tyrol, sa flotte à Lissa. Cette dernière défaite surtout comble de joie tout le monde à Paris. On pressent déjà dans l'Italie une ennemie ou tout au moins une ingrate ; de là le peu de sympathie qu'elle trouve dans toutes les classes de la société française, partisans ou non de l'unité italienne.

La flotte italienne battue à Lissa.

« Voilà donc la fin de cette guerre que personne ne pouvait croire si prompte et si prochaine ! L'Empereur est très heureux du rôle de médiateur qu'il y a joué. »

Le 24 juillet :

Difficultés probables.

« Maintenant que la paix est faite, on s'inquiète des difficultés qui vont surgir au sujet des arrangements territoriaux en Allemagne. On craint aussi que si la France n'obtient aucun avantage, ce ne soit qu'une paix boiteuse et mal assise. De là, baisse de toutes les valeurs de la Bourse, depuis la conclusion de l'armistice. »

Le 27 juillet :

. . . . . .

Exigences des Italiens.

« Les négociations pour la paix définitive se poursuivent, mais trouvent des difficultés, — le croiriez-vous ? — du côté de l'Italie. Ces Italiens sont

d'une exigence en raison inverse de leurs succès militaires. Ils réclament Trieste et le Tyrol dont les bandes de Garibaldi n'ont pu s'emparer, malgré le départ de presque toutes les forces autrichiennes. Un peu plus, ils réclameraient la France, sous prétexte que la Gaule appartenait autrefois à l'Italie. « Vercingétorix, — dit mon ami Roqueplan, — n'est pour eux qu'un révolté. »

Brutalité des Prussiens envers Francfort.

« Vous devez être bien étonnés de la manière brutale et impolitique dont les Prussiens traitent la ville, — soi-disant libre, — de Francfort. C'est un mauvais précédent pour d'autres vainqueurs, et surtout en temps de guerre civile où ils ne manqueraient pas de suivre de pareils exemples. Les Rothschild d'ici se sont fort irrités et même très découragés. Ils ne se consolent pas d'avoir si bien reçu à Ferrières, l'année dernière, le fameux Bismarck qui se venge sur les cousins de Francfort de l'hospitalité qui lui a été donnée en France si cordialement. Mon frère Amédée était justement à Ferrières avec M. de Bismarck et moi, et il rit bien en pensant à l'accueil plus que prévenant qui a été fait à ce grand personnage. Ce qui est plus risible, c'est qu'aujourd'hui, malgré tout, on le recevrait peut-être... encore mieux. Rien n'a plus de succès partout que le succès. »

Le 29 juillet :

L'Italie se fait prier. Napoléon III se fâche.

« Vendredi, le jour où je vous écrivais, l'Empereur a fait partir une note des plus vertes pour le gouvernement italien et qui lui donnera à réfléchir. Jamais on n'a vu un peuple plus arrogant et plus exigeant après les défaites qu'il a essuyées partout, sur terre comme sur mer. »

C'est ainsi, qu'au jour le jour, je pouvais suivre cette campagne qui passionnait les esprits, mais moins que ne l'auraient comporté nos véritables intérêts. Si encore nous avions profité de la leçon donnée par la Prusse et l'Italie ! Trêve aux regrets superflus ! Même avant les révélations du colonel Stoffel, le sort de l'Autriche ne nous menaçait-il pas à notre tour ? Après tout, aurions-nous pu éviter 1870 ?

CHAPITRE XXV

MON FRÈRE ALFRED AU MEXIQUE

En 1867, Alfred était depuis près de deux ans au Mexique. Je ne ferai pas l'historique de la mémorable expédition après les remarquables travaux de mes amis, les généraux du Barail et Hubert de Castex. On connaît les intéressants « Souvenirs » du premier ; ceux du second n'ont pas moins d'attraits, de Castex ayant pris part aux campagnes de Crimée, d'Italie et à celle du Mexique, en 1862 et 1863.

Jurien de la Gravière et Prim.

Avant de parler du Mexique, je dirai que deux des premiers personnages mêlés à ces événements, Jurien de la Gravière et Prim, m'étaient, depuis longtemps, connus ; l'amiral m'avait fort bien accueilli à Toulon en 1839 ; quant à Prim, je l'avais rencontré maintes fois chez M^me^ Aguado dont le salon était très espagnol. J'entends M^me^ Aguado me dire d'un ton moitié

plaisant, moitié sérieux : « Ne vous liez pas avec ce mauvais sujet ! » Devinait-elle que Prim serait néfaste à la France ? On sait sa conduite au Mexique, et son attitude au moment de la candidature Hohenzollern, en 1870 !

Ayant résumé à grands traits mes entretiens avec le maréchal Canrobert sur la campagne d'Italie, à titre d'ancien officier d'ordonnance et d'ami, je présenterai plus abrégé encore le tableau de l'expédition du Mexique. Si restreinte que soit sa place dans les souvenirs d'un homme qui n'a pas quitté Paris, il doit y figurer, ne serait-ce que comme préface aux deux années de campagne de mon frère Alfred à Quérétaro.

Mais, au fait !

Sans remonter à l'origine de l'indépendance de l'ancienne colonie espagnole, devenue une de ces turbulentes Républiques, usant d'innombrables présidents, abaissés aussitôt qu'élevés au milieu des émeutes et des massacres, rappelons qu'en 1861 le successeur d'Iturbide et de Santa Anna était Juarez, sous la présidence duquel, le 17 juillet, fut suspendu le paiement de la dette publique. Réclamation des puissances, rupture des ministres de France et d'Espagne avec Mexico et bientôt ouverture des hostilités.

Au fond, Napoléon III désirait la guerre qui était comme une nécessité de son gouvernement s'appuyant surtout sur l'armée. Mais on aurait dû se borner, d'accord avec les Anglais et les Espagnols (lésés tout autant que nous), à occuper La Vera-Cruz et Saint-Jean d'Ulloa, jusqu'à ce que les créances fussent éteintes par des prélèvements sur le produit des douanes.

Causes et prétextes de guerre.

On ne parlait nullement alors, comme le faisait remarquer mon ami Imbert de Saint-Amand, de mettre une couronne sur la tête d'un prince autrichien, — entreprise difficile dans un pays depuis longtemps en république. Et, en citant cette opinion, je ne mets point du tout en cause Maximilien ; personne n'était plus digne du trône que l'éphémère empereur dont on eut à déplorer la fin tragique en 1867. Il ne s'agissait donc, au début, que des satisfactions légitimes exigées par les puissances. Que la question se soit transformée complètement au cours des événements, voilà qui est étranger à mon sujet.

Dès 1863, le siège de Puebla prouva la vitalité de la république mexicaine et la difficulté que l'on aurait à la remplacer. Autre preuve faite : les 2 armées ennemies étaient dignes l'une de l'autre. Mais soyons brefs. Au commen-

Les hostilités.

cement de 1862, les Français, commandés par Jurien de la Gravière, sont à la Vera-Cruz ; bientôt la convention de la Soledad est conclue entre les 3 puissances et Juarez ; enfin l'application d'un plan tout nouveau est confiée au général Lorencez, ce petit-fils du maréchal Oudinot, dont j'ai déjà parlé à propos des sièges de Zaatcha et de Sébastopol.

Le général Lorencez.

L'alliance rompue, les Français restés seuls, Lorencez s'attarde dans les « terres chaudes », Il quitte Cordoba pour attaquer Orizaba située dans la région montagneuse entre la mer et le plateau d'Anahuac. A la fin d'avril 1862, combat du défilé des *Cumbres ;* le 5 mai, attaque de l'arrogante Puebla. La formidable place garde la route de Mexico : bientôt la crainte d'être coupés de la Vera-Cruz nous fait battre en retraite et les Mexicains reviennent assiéger Orizaba. Lorencez, rappelé, est remplacé par le général Forey, qui investit de nouveau Puebla, le 16 mars 1863. Ce terrible siège a été mainte fois décrit ; je n'y reviendrai que pour rappeler la proclamation de Forey, les exploits de du Barail, une attaque et une défense également héroïques, l'enlèvement du Pénitencier par Bazaine, les pertes énormes des partis. La capitulation avait lieu deux mois, presque jour pour jour, après l'investissement. C'est à l'attaque

Le général Forey. Siège de Puebla (mars-mai 1863).

de cette place que le capitaine de Galliffet était horriblement blessé au ventre par un obus.

Le marquis de Galliffet.

Brillants états de service.

Né en 1830, engagé volontaire en 1848, officier en 1853, Galliffet, cité à l'ordre du jour et décoré devant Sébastopol, avait fait 4 expéditions en Afrique. Capitaine en 1860, officier d'ordonnance de l'Empereur en 1861, il fut chef d'escadrons pour son héroïque conduite à Puebla. Son retour en France ayant été connu d'avance, plusieurs de ses amis et moi, nous l'attendîmes chez lui. Toujours même gaieté, mêmes bons mots, même aimable rudesse ; il me remit, comme souvenir de sa campagne, de la corde de pendu, me disant de m'en servir à l'occasion ; je ne manquai pas de le faire ; mais le talisman n'opéra point.

Sa blessure à Puebla.

Nous finîmes par demander à Galliffet de nous montrer sa blessure ; il s'exécuta sur-le-champ. Pour une fois la rumeur publique n'avait pas exagéré : la blessure était grave. Galliffet eut, sous l'Empire, toutes les faveurs. Il obtint le grade de général, mais il en avait eu la promesse de l'Empereur, un peu avant Sedan.

J'ai connu peu d'hommes d'un caractère d'originalité aussi marqué. Sa conversation est vive, alerte, étincelante d'esprit ; les traits y abondent. Sa correspondance ne ressemble à aucune autre.

La République se gardant de négliger le concours d'une telle valeur, confia au général le ministère de la guerre, bien qu'il ne fût plus dans le cadre d'activité. A voir le nombre des amis qui vinrent le féliciter, le jour de sa première réception à la rue Saint-Dominique, on aurait pu croire réalisé le rêve d'une fusion entre les représentants du gouvernement républicain et ceux des monarchies passées, — et l'un de mes bons souvenirs de ces dernières années a été d'assister à ce que j'appellerai cette fête.

De retour au Mexique, Galliffet se distingua à Orizaba et à Medelin et fut cité 3 fois à l'ordre du jour de l'armée.

Revenons à Forey. Après Puebla, il marche sur Mexico, y entre le 10 juin 1863, et lance de cette ville un manifeste à la nation mexicaine. L'Empire est proclamé le 10 juillet ; mais Forey est rappelé en même temps que M. Tenaille de Saligny. C'est alors que Napoléon III donne le commandement en chef au général Bazaine. Pour mention seulement, à la fin de cette année et au commencement de 1864, j'énumérerai en hâte nos opérations à Potosi, à Guadalaxara, à Zacatecas.

Bazaine commandant en chef.

Napoléon III avait offert la couronne du nouvel Empire à Maximilien, frère de François-Joseph. L'archiduc accepta le 10 avril 1864, et

Maximilien empereur, 10 avril 1864

quitta les splendeurs de son château de Miramar sur l'Adriatique pour le Mexique. Il arriva à la Vera-Cruz le 28 mai, tandis que les Français (en particulier le général Douay) opéraient contre les guérillas. Maximilien entreprit un voyage dans les provinces de l'intérieur pendant que nos opérations continuaient à Durango, à Matamoros, à Colima, enfin au début de 1865 à Oaxaca. Une intervention des Etats-Unis, de plus en plus redoutée, aurait eu lieu plus tôt, sans la guerre de Sécession. C'est sur ces entrefaites que mon frère arriva au Mexique.

A Rome, dès qu'il eut appris sa nomination de colonel, Alfred fit ses adieux aux amis, fit une courte apparition à Paris, et s'embarqua sur la *Louisiane*. Des nouvelles de lui nous arrivèrent d'abord de Saint-Thomas (Antilles), puis de la Vera-Cruz. Le 12 septembre 1865, il m'avait écrit :

« Comme le plus élevé en grade, je prends le commandement des 400 passagers militaires qui étaient à bord de la *Louisiane* et... je mettrai près d'un mois à les conduire d'ici à Mexico. Quoique l'on ait fusillé, pas plus tard qu'hier matin, 7 des bandits qui, presque tous les jours, arrêtent les diligences de Mexico à Vera-Cruz, ce n'est pas les Mexicains qui me feront la route si lente ! Mais nous sommes dans la saison des olives et quelles olives ! et, dit-on, quelles routes ! J'ai été ravi du *nouveau* que j'ai trouvé enfin

Le ciel des tropiques.

à Saint-Thomas et à la Havane. Seulement ne crois plus au ciel, au soleil, aux étoiles, à la lune des tropiques. Tout ce qu'on en dit chez nous est mensonger. Le ciel est toujours *voilé,* probablement à cause de l'excessive chaleur ! « A beau mentir qui vient de loin. » C'est l'excuse de tous ceux qui préfèrent (en paroles) ces latitudes aux nôtres que le bon Dieu a bénies ! On les a crus longtemps, ces honnêtes voyageurs ! Aujourd'hui la vapeur a fait justice de leurs fables. . . . . .

« Le Maréchal est à Mexico. Le bruit avait couru à la Havane que, dans la Sonora, le dernier corps régulier de Juarez avait déposé les armes sans combattre devant nos troupes. Cela mérite confirmation. A plus tard pour te dire mes impressions personnelles. »

Alfred, commandant le 3e régiment de zouaves, s'était vu confier le gouvernement d'une province :

« Je suis au mieux avec l'évêque et la haute société, m'écrivait-il, et tous sont partisans du nouveau régime, mais je doute qu'il en soit de même dans les classes inférieures. »

Un mois et demi plus tard, le voilà installé à Quérétaro. Il est enchanté.

Quérétaro, 4 novembre 1865.

« Mon cher Charles,

« Tout en te défiant de mon optimisme, sache bien que nous réussirons ici. Des progrès sont déjà obtenus !

. . . . . .

Réceptions à la Cour de Maximilien et à Quérétaro.

« A Mexico, j'ai été reçu comme un ami par le maréchal Bazaine ; comme le chef du plus beau régiment du monde, par l'empereur Maximilien ; comme un frère d'Edouard, par l'impératrice Charlotte ; comme le tien, par tes innombrables amis !!! Mon arrivée, mon entrée à Quérétaro, ma réception par mes officiers et mes braves soldats, ont été pour moi de véritables ovations, des triomphes, et j'en ai eu, plus d'une fois, dans les yeux, les larmes que je vois d'ici aux tiens, à ceux de Gabriel et d'Emmanuel ! Les oreilles de ce dernier ont dû tinter souvent, s'il a entendu de loin, autant de fois que je les ai entendus, dans la bouche de mes officiers, sous-officiers et soldats, ces mots partis de cœurs honnêtes : « Comment va Emmanuel ? Et M. Emmanuel ? Et le lieutenant Emmanuel ? » Il est toujours doux de savoir que l'on a remué quelque part de pareils souvenirs...

« Si nous n'avons pas la guerre avec l'Amérique, (et cela se saura quand vous aurez cette lettre, et c'est peu probable !), risquez tout ici, et achetez de l'emprunt. La paix étant donnée à l'extérieur, tout se réduira à l'extirpation du brigandage ce qui sera bientôt fait, du train dont on y va. Donnez la paix à ce pays, appelez-y l'Europe, l'Amérique, leurs capitaux, et l'argent que vous y aurez mis donnera 500 o/o avant dix ans.

« Alfred BOCHER. »

Alfred m'exprime bientôt ses craintes sur l'attitude de l'Amérique, de qui tout dépendra.

« Cette affaire du Mexique, dont on ne sait pas encore la véritable raison, serait bien effectivement le

plus grand acte de la politique vraiment française de l'Empereur ; on le saura bientôt.

« La question du Mexique n'est rien ; elle est déjà réglée. Celle de l'Amérique est tout ! Ayez donc les yeux fixés sur cette puissance, sur son congrès qui va s'ouvrir ! Si la politique du Nord est pacifique, si ses hommes d'Etat ne veulent pas risquer une formidable guerre, plutôt que de permettre l'existence d'un empire à ce qu'ils appellent « leurs portes » ; s'ils hésitent devant une solution qui armerait l'ancien monde contre le nouveau, ressusciterait le Sud et remettrait tout en question *sur le globe,* vous pouvez tout attendre de vos spéculations au Mexique et vous devrez tout y risquer. Mais défiez-vous... Si l'Amérique reconnaît l'Empire, si elle désarme franchement, si elle renonce à ses visées de conquête, soit directement, soit par ses flibustiers, sur des contrées qui la rendraient riche et puissante, ce que ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni l'Italie ne pourraient permettre sans abdiquer ; alors notre rôle serait fini ici. Dans un an, peut-être dans six semaines, ce beau pays sera pacifié, et ouvert à l'Europe, à la France surtout. Les grains de blé confiés à la terre rendent de 60 à 70 pour 100, et l'argent que l'on sème rapporte dans la même proportion. Mais il faut attendre, car le ciel est gros d'orages. La foudre pourrait bien éclater avant peu, si j'en juge d'après ce qui se passe autour de moi, et tu sais que je ne suis pas pessimiste. »

Attitude des Etats-Unis à l'égard de la France.

Tout en redoutant les difficultés qui pouvaient surgir du fait des Etats-Unis, Alfred gardait,

à l'égard du jeune empire mexicain et de son empereur, un optimisme auquel les faits devaient donner bientôt un cruel démenti.

Querétaro, le 28 mars 1866.

En garnison à Querétaro. Les questions du jour

« J'ignore ce que notre Empereur et la France vont décider ; je crois à notre prochain retour et je voudrais avoir même confiance dans la durée de l'œuvre que nous laisserons derrière nous ! Mais il faudrait étayer l'édifice ; il faudrait que l'empereur Maximilien se montrât *alors* et *enfin* à la hauteur de sa tâche. Réussira-t-on dans le tour de force qui consiste à lui obtenir la reconnaissance ou seulement la neutralité *vraie* de « la grande République » ? Si les régiments français quittent le Mexique, ce ne sera pas sans y laisser de nombreux soldats, soit à la légion étrangère, soit dans la gendarmerie américaine. En y ajoutant les contingents belges et autrichiens, l'Empereur pourra s'appuyer sur près de 20.000 étrangers, sans compter les troupes nationales qui vaudront beaucoup, si l'on sait en tirer parti.

« Voilà plus qu'il n'en faudra pour tenir contre les « libéraux », qui combattent et combattront pour la liberté... de piller, voler et violer ! pour tenir tête aux flibustiers de toutes les Amériques, et celles-ci n'auront rien à dire puisque l'on aura fait en petit ce qu'elles ont pratiqué en grand toujours et partout ! Quand on fait la guerre avec 600.000 mercenaires, on serait mal venu de reprocher à son voisin d'en entretenir 20.000 !

« On m'assure que le général Brincourt, jeune, actif et très capable, va partir pour la France. Il irait

prendre les instructions de l'Empereur et reviendrait ici avec le titre de ministre de la guerre et la charge bien lourde de créer l'armée mexicaine. Je le crois de taille à mener pareille entreprise à bonne fin. »

Mais, en 1866, la situation a brusquement changé, le ton des lettres aussi.

Brusque revirement !

« Je ne conseillerai à personne de tenter au Mexique des entreprises. Superbes, tant que nous seront ici, elles auraient beaucoup de chances de périr le jour de notre départ. Ce pays serait, il faut le reconnaître, un des plus riches du monde s'il pouvait compter sur dix années de paix et de tranquillité ; Et il faudrait alors *tout* risquer avec la certitude d'y tout gagner. Mais ce peuple est bien affaibli par plus de 50 ans de république et de guerres civiles. Il est vrai que l'Europe et l'Amérique peuvent y intervenir pacifiquement par le travail, l'émigration, les capitaux, les machines pour remplacer les bras qui manquent, — et tout serait sauvé ! Et quel pays ! quelles cultures, quelles richesses de toutes sortes ! Les Américains le savent bien, et nous, pas assez ! Ah ! si l'Empereur, au lieu d'être un « Solon » moderne, comme l'a si bien dit Forcade, avait su être actif, monter à cheval, se montrer partout, être énergique et *démocrate,* conquérir son royaume à la Henri IV, ou comme l'eût fait le duc d'Aumale, quel rêve il eût réalisé ! Mais depuis 3 ans, rien n'a marché, et aux yeux superficiels la situation serait plus mauvaise aujourd'hui que jamais. Au fond il y a progrès, et ce ne sera pas inutilement que pendant 4 ou 5 années, une armée de 30.000 Français aura semé dans ce pays

les grandes leçons ! Au mois de juin prochain, le chemin de fer de la Vera-Cruz sera ouvert de Mexico à Puebla, et terminé dans 3 ans. Or le jour où les locomotives iront d'une traite de Mexico à Vera-Cruz, et où la capitale sera à 22 jours et peut-être moins de l'Europe, on pourra dire : « l'empire est fait », au moins pour les trois quarts. »

Maximilien est un sage mais nullement un chef.

L'année 1866 fut marquée, pour l'armée de Bazaine, par des évacuations de places et des concentrations des troupes. Un instant Maximilien fut sur le point d'abdiquer, mais, pour son malheur, il resta. En janvier 1867, la rupture entre Maximilien et Bazaine était consommée ; la dernière colonne française quittait Mexico le 5 février. Livré à ses propres forces, Maximilien, après la prise de Quérétaro, fut condamné à mort, et exécuté le 19 juin. Mexico capitulait le 21, la Vera-Cruz le 28 ; les révolutionnaires et Juarez étaient vainqueurs sur toute la ligne, la France humiliée.

. . . . . .

M. de Carmona.

J'ai connu moi-même, à Paris, un officier d'ordonnance de l'infortuné Maximilien. M. de Carmona, qui me fut présenté par un officier de mes amis, a rempli Paris de l'éclat de son luxe et de ses fêtes. Il habitait, avenue Hoche, un bel hôtel qui était sa propriété : un jardin orné de belles plantes exotiques était le prolon-

gement de la salle à manger ; on y prenait le café et on y fumait.

Dans toutes les pièces, profusion de tableaux et d'objets d'art, mais qui n'avaient pas grande valeur. Carmona m'invita un jour, avec le maréchal Canrobert, que je lui avais fait connaître, le général Cambriels, le duc Decazes, le préfet de police Andrieux, très homme du monde, mon frère le général, l'ambassadeur d'Espagne, les ministres de Perse et du Mexique, Ambroise Thomas, et un membre de la famille royale d'Espagne.

Malgré la fonction qu'il avait occupée près de Maximilien, Carmona était resté avec le Président Juarez dans de tels rapports que celui-ci lui confia la mission exclusive de faire un emprunt pour leur pays, avec l'autorisation de se faire telle commission qu'il jugerait convenable. Il s'agissait, comme dans toutes ces sortes d'affaires, de gagner des millions. Carmona connaissait mes relations d'amitié avec les Rothschild. Sur sa demande, je leur soumis ses désirs. Le baron Alphonse me dit : « Mon bon Charles, nous n'avons plus besoin de gagner d'argent ! Notre seul désir est de conserver ce que nous avons ; allez trouver notre fondé de pouvoirs et il s'en arrangera avec nos correspondants à l'étranger. » On ne donna pas suite à cette affaire

pour la maison de Paris, mais on la fit traiter par une banque amie, qui y trouva de gros bénéfices. Je manquais l'occasion de faire une grande fortune ; mais ce fut le moindre de mes soucis ; d'autres avantages, plus platoniques il est vrai, l'amitié et l'estime, m'en ont fort bien consolé. Carmona m'offrit, — souvenir d'un grand prix à mes yeux, — une belle topaze, don d'Isabelle la Catholique à Fernand Cortez, et qui était revenue à sa famille.

Quant à Alfred, de retour du Mexique, il fut désigné pour la garnison de Philippeville. Il ne devait quitter l'Algérie que pour accourir avec ses zouaves à Reichshoffen, où sa conduite lui valut d'être nommé général, à la veille de Sedan.

CHAPITRE XXVI

L'OPÉRA

Mes premières impressions musicales et dramatiques ont été notées brièvement dans mon 1er volume. Jeune, j'admirais d'instinct, sans me piquer de critique d'art ; est-il nécessaire d'ajouter que je n'ai jamais changé.

De quelques compositeurs.

Je connaissais déjà sous Louis-Philippe, les plus belles œuvres de notre répertoire, mais j'étais, par-dessus tout, épris de Rossini et de Meyerbeer. Leurs tendances, leur adaptation à notre génie musical, leur long séjour à Paris, en firent, on le sait de reste, des maîtres français ; et *Guillaume Tell, Robert le Diable, les Huguenots* ont bien notre marque, en dépit de l'origine de leurs auteurs.

Le Prophète.

Nous voici sous la 2e République ; j'entendis le *Prophète* presque à ses débuts. Oh ! sans me fatiguer, croyez-le bien, à retrouver, — comme

je le vis faire à plus érudits et plus exigeants que moi, — dans les idées des anabaptistes du XVI^e^ siècle des allusions aux doctrines socialistes qui faisaient rage vers 1848 ! Au théâtre, je ne cherche qu'à être intéressé ou ému, et, sincèrement, je le fus ; Jean de Leyde, Fidès, Bertha, expriment leurs sentiments sous une forme parfois touchante, parfois grave, magistrale même. D'autre part la scène imposante de l'église de Munster et l'original ballet des patineurs ne peuvent manquer de laisser aux auditeurs une impression durable.

Ma passion de l'Opéra, qui fut grande, ne s'alliait, il faut bien l'avouer, qu'à une éducation musicale fort ordinaire. Etait-ce besoin de suivre une mode ou de paraître de bon ton. Enfin, je puis bien me défendre d'avoir jamais disserté sur des nuances d'art, ni prononcé sans appel sur la valeur des ténors, des barytons, des basses et autres voix. Mais j'avais tout simplement admiré Robert ou Raoul, Alice ou Valentine, Bertram ou Marcel, et je continuais à me laisser aller au charme, quand le contralto que doit être Fidès, quand le ténor que doit être Jean de Leyde avaient des interprètes comme les a rêvés Meyerbeer. Le *Prophète* ne vient, c'est entendu, qu'après les grandes œuvres du maître : il le reconnaissait lui-même.

Meyerbeer était moins impartial au sujet de l'*Africaine* qu'il remania jusqu'à sa mort, survenue à la veille de la 1re représentation. Cette pièce ne supporte pas de comparaison avec les *Huguenots* et *Robert* ; des faiblesses évidentes la déparent, mais cependant j'ai entendu Meyerbeer, chez M. Vieyra, accuser le public d'ingratitude pour cette œuvre, sous la première forme où il l'avait précédemment donnée. N'est-ce pas humain que d'avoir des faiblesses pour ce qui vous a coûté efforts et déceptions ? Au demeurant l'*Africaine* fut goûtée, du moins en 1865, époque à laquelle je me reporte, en égrenant ces souvenirs. Meyerbeer avait su autrefois évoquer en maître l'âme des foules dans la bénédiction des poignards. Mais la scène du conseil de Lisbonne hostile à Vasco, mais le tableau si vivant des peuples brahmanes, chez lesquels pénètre le héros, mais l'évocation du « paradis sorti de l'onde », attestent le grand art du compositeur ainsi que, par ailleurs, les mélodieuses parties de chant de Vasco, de Sélika et de Nélusko !

L'Africaine

Meyerbeer.

A plus de 40 ans de distance, l'*Africaine* a singulièrement pâli. De son succès à l'époque je retiens — détail que je donne pour ce qu'il vaut — qu'en moins d'un an ma stalle me fut demandée plus de 50 fois, les soirs où se jouait l'*Africaine*.

Le colonel Vieyra m'avait invité souvent à sa campagne de Saint-Germain avec Meyerbeer. La physionomie douce, l'air méditatif, songeur, l'allure modeste du grand musicien sont restés gravés dans ma mémoire. Dans mes relations presque quotidiennes avec Nestor Roqueplan, la conversation revenait souvent sur « Giacomo », prénom du maître, dont nous usions familièrement entre nous. Un trait, entre autres, nous frappait : Meyerbeer fut un des rares auteurs qui voulussent bien écouter avec calme les critiques, et admettre, à l'occasion, des modifications à leurs œuvres. A ce propos, je puis publier de lui une lettre originale, que son destinataire m'offrit, me sachant amateur d'autographes.

Un maître qui admet les critiques.

« Mon excellent ami, — écrivait-il de Berlin en 1850, à Roqueplan, — je viens de recevoir votre chère lettre, dans laquelle vous m'annoncez que, par arrêté du Ministre, l'Opéra doit commencer dorénavant à 7 h. 1/2 et finir à minuit ; que par conséquent il faut faire des coupures dans mon œuvre. Quant au *Prophète,* il finit (surtout depuis que Mlle Poinsot coupe le 1er acte) à 11 h. 35. Ainsi il serait déjà, même dans la longueur actuelle, dans les limites assignées. Enfin, voici toujours des coupures faisables et auxquelles je consens :

1° Au 1er acte, dans le duetto entre les deux femmes : « Un jour, au bord de la Meuse », on peut ôter le deuxième couplet.

« 2° Au 3e acte, les couplets de Zacharie : « Aussi nombreux que les étoiles ».

« 3° Oter la valse qui précède la redowa et commencer immédiatement après le chœur de l'arrivée des patineurs : « Voici les fermières » la redowa.

« 4° Au 5e acte, ôter le récitatif qui finit le duo et la plus grande partie du trio. J'ai indiqué dans la grande partition gravée, à la page 753, de quelle façon cette coupure doit être faite et les changements pour obtenir la soudure avec ce qui reste.

« En cas que l'Opéra ne possède pas une partition grande du *Prophète,* veuillez prier qu'on vous prête le « Gœthe » de la grande partition, afin que l'Opéra puisse faire transcrire sur la partie d'orchestre et de chant cette coupure.

« Cela suffira pour réduire le *Prophète* à la durée prescrite. Quant aux *Huguenots,* c'est plus long et plus difficile à expliquer. Il faut quelques petits changements dans la musique, pour pouvoir souder les coupures. Je vais m'en occuper et vous les envoyer incessamment.

« Pour *Robert,* vous m'écrivez que nous avons un peu de temps avant qu'on ne le joue, puisque Gueymard est parti en congé. Je m'en occuperai aussi.

« Maintenant que nous autres, pauvres compositeurs, nous avons été obligés de mutiler nos partitions pour abréger la durée du spectacle, l'administration ne devrait-elle pas faire aussi un effort, de son côté, pour abréger les entr'actes qui, — surtout dans *Robert* et les *Huguenots,* — sont d'une si interminable longueur. C'est tellement vrai qu'à l'époque de leur nou-

veauté, ces opéras terminaient de 20 à 25 minutes plus tôt qu'actuellement.

« Adieu, cher et excellent ami.

« Votre tout dévoué de cœur.

« MEYERBEER. »

Allez donc écouter, après cela, les doléances des auteurs, qui trouvent intolérable la moindre retouche à leurs œuvres ! Et celui qu'on voyait se résigner si stoïquement à la critique était un maître, dont la popularité avait déjà été consacrée par la gloire !

Gounod.

Après 48, Charles Gounod préludait déjà à la gloire que lui valut son *Faust,* donné pour la première fois au Théâtre lyrique, le 19 mars 1859. Dix ans après seulement, *Faust* passa à l'Opéra, où il a conquis une popularité qu'il mérite, d'ailleurs, à tous égards. C'est encore à Roqueplan que je dois une intéressante lettre de Gounod, à propos d'une de ses partitions, nouvelle alors. On peut voir, dans ce document, se dessiner, 5 ans avant *Faust*, le talent naissant de mon ancien camarade de collège.

Paris, le 25 octobre 1854.

« MON CHER DIRECTEUR,

« Je m'en voudrais de tarder davantage à vous remercier dela sympathie que vous avez témoignée à ma nouvelle partition. Je suis aussi sensible, croyez-

le bien, à la valeur de votre intérêt et de votre suffrage personnels, qu'à l'appui et à la part d'autorité que votre autorité, à vous, peut et veut donner à mon nom naissant. Je suis très fier que vous ayez cru pouvoir présager l'homme futur à travers les essais de l'homme incomplet. Je vous ai dit que j'aimais vos observations ; voilà pourquoi : c'est qu'en éclairant de définitions, fines et nettes comme les vôtres, mes instincts encore chercheurs, je m'approcherai de plus en plus de cette précision de conscience qui seule peut illuminer fructueusement l'intelligence de l'artiste.

« Recevez, mon cher Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

« Ch. Gounod. »

On sait, du reste, ce que lui ont valu de popularité de bon aloi *Roméo, Mireille* et ses grands oratorios.

Rossini.

Pour être en règle avec la chronologie, j'aurais eu à parler de Rossini avant Gounod, si je ne l'avais déjà fait dans mon 1^er^ volume. Il me suffira de dire que je n'ai pas varié dans mon admiration pour les sublimes beautés du maître italien.

Auber.

Une liaison qui devint intime fut celle que j'eus avec Auber. Je le rencontrais, tous les soirs d'Opéra, dans une loge où Véron nous invitait tous les deux.

L'auteur de la *Muette* et de tant de jolis

opéras comiques avait beaucoup d'esprit. Quel dommage que le sel de pareilles conversations s'évapore, et qu'il soit si malaisé de ranimer les plus brillantes causeries ! Quoique très aimable, Auber ne faisait pas de frais pour tout le monde. Avant tout, il n'aimait pas se gêner. Augmenter ses relations aurait compliqué sa vie, qu'il sut s'arranger au mieux de son bonheur.

Il menait grand train. A certains de ses fins dîners de la rue Saint-Georges, je me suis trouvé avec M^lles^ Dameron, Hamakers et Poinsot de l'Opéra, et aussi avec des sociétaires de la Comédie-Française. Chez lui tout était minutieusement réglé : témoin l'emploi d'une de ses journées que je connaissais par cœur. Promenade à cheval, séance au Conservatoire, dîner à 6 heures exactement (l'été un tour au Bois), puis l'Opéra ou les Italiens (très souvent avec ses amis Mocquard et Aguado).

Notre intimité était devenue telle que, tombé malade pendant la Commune, il ne voulut que moi pour le soigner ; je l'ai assisté jusqu'à la fin.

Ambroise Thomas.

Auber m'avait fait faire la connaissance d'Ambroise Thomas, qui fut son digne successeur au Conservatoire. Au temps de sa direction, j'étais souvent invité aux réceptions officielles de

l'hôtel du Faubourg Poissonnière, mais je préférais de beaucoup l'intimité de la famille du maître, dont je suis heureux de conserver encore l'amitié. Les jours de distributions de prix, des goûters suivaient, réunissant les célébrités des arts et des lettres. J'y trouvais aussi la comtesse d'Eu. Excellente musicienne, la fille de l'Empereur Dom Pedro d'Alcantara avait pris en affection M. et M^me^ Ambroise Thomas, que (j'en parle par expérience) l'on ne pouvait approcher sans les aimer. L'auteur de *Mignon* et d'*Hamlet* était un doux et un modeste. C'est pourtant dans ce monde d'élite qu'il m'a été donné de rencontrer le plus d'hommes alliant un vrai mérite à une simplicité qui se fait rare de nos jours. La forte éducation de ceux de sa génération s'unissait tout naturellement à la science chez un homme de son talent. Ambroise Thomas était de l'Institut et, pour couronner sa brillante carrière, le gouvernement le fit grand-croix de la Légion d'honneur.

Gounod ! Ambroise Thomas ! deux chers morts qui me rappellent de si doux souvenirs ! Au moment où je reviens sur cet heureux passé, M^me^ Elvire Ambroise Thomas, qui connaît de longue date l'estime affectueuse que j'avais pour son mari, me rappelle des sentiments qui m'ont toujours ému. Je garde précieusement l'image

de leur manoir de l'île d'Illiec, en Bretagne, que le maître aimait tant ; sur la côte sauvage de Perros-Guirec, frangée d'îles et de promontoires, l'évocateur d'*Hamlet* avait choisi, sur cette terre de légendes celtiques, la retraite où se plaisaient ses méditations.

Victor Massé

Vers la fin de l'Empire, Victor Massé s'était déjà fait un nom avec *Galathée,* la *Reine Topaze* et ses délicieuses *Noces de Jeannette*. Comme il appartenait à l'administration de l'Opéra, j'avais l'occasion de le voir quelquefois. Aussi fut-ce un vrai plaisir pour moi que de le recommander à M. de Païva, quand le Portugal honora, d'une distinction méritée, un compositeur comme Massé, à la musique mélodieuse, simple et bien française.

Léo Delibes.

Je dus à une autre démarche, celle-là faite à Constantinople auprès de Fuad pacha, par mon ami Réchid, d'entrer en relations avec Léo Delibes.

Le ballet de *Coppelia,* joué pour la première fois en 1869, m'avait conquis d'emblée à son auteur. On sait que *Lakmé* a réalisé les espérances que les délicats mettaient en ce mélodiste !

Directeurs de l'Opéra.

Des compositeurs, passons aux directeurs de l'Opéra. Depuis plus d'un demi-siècle j'ai entre-

tenu d'agréables relations avec ceux qui s'y sont succédé, mais en particulier avec deux hommes d'esprit des plus aimables, Véron et Roqueplan.

Quelle personnalité curieuse que le Docteur Véron ! Dès ses débuts, après 1830, il avait eu la chance de monter *Robert le Diable,* avec une troupe admirable. Mais le moyen que des chefs-d'œuvre comme *Guillaume Tell, la Juive,* n'aient pu tenir longtemps l'affiche avec des Nourrit et des Duprez. Dans les ballets même supériorité ! Qui ne sait que la Taglioni était la grâce et la légèreté mêmes ! Une vraie sylphide ! et comme elle justifiait le titre du ballet de ce nom, fait tout exprès pour elle !

Docteur Véron.

Véron, d'abord médecin, avait négligé sa clientèle, par passion du théâtre. Entre temps il s'était associé, avec un pharmacien, pour l'exploitation de la pâte *Louis Regnault,* qui fit sa fortune. Mais c'est à l'Opéra qu'il avait trouvé sa voie. Dès que je devins un habitué de la rue Lepelletier, je ne fus pas long à me lier avec lui. Dans sa baignoire qui faisait face à celle de la direction, sur la scène, il y avait toujours une place pour Auber et pour moi, et cette gracieuseté dura les dix ans qu'il administra notre grande scène.

Je ne suis un habitué de l'Opéra que depuis 1847. Le comte Aguado, notre voisin de la rue Grange-Batelière, ayant, un jour, à dîner le comte Duchâtel et Véron, dit à ce dernier en me présentant : « Vous devriez donner ses entrées sur la scène au jeune Charles Bocher : cela lui serait plus agréable qu'à moi ! » Véron s'étant exécuté de bonne grâce, je profitai largement des réunions mondaines auxquelles ce privilège me permit de prendre part.

Sous la 2e République, Véron avait acheté le *Constitutionnel,* un des journaux qui sapaient sans cesse le régime et avaient certainement contribué à faire élire à la présidence le prince Louis-Napoléon.

La fortune du Docteur lui permettait de donner de fastueuses réceptions à ses nombreux amis. Dans son bel appartement, au coin des rues de Rivoli et de Castiglione, il nous lisait ses articles, au dessert, et je vois encore sa cuisinière Sophie, venant, après son dîner, s'installer au bout de la table pour les entendre et mêler ses applaudissements à ceux des convives (inévitablement Auber, Roqueplan et Perrin !). J'ai souvenir d'un véritable festin donné par lui le 28 mai 1864 et auquel étaient conviés, outre les précédents, Ludovic Halévy, Soubeyran, Mlle Hamakers et Eugénie Fiocre devenue

depuis marquise de Créqui de Courtivron. Les aimables convives, gais et spirituels ! quelles femmes charmantes et du meilleur ton, dans leurs toilettes où l'élégance le disputait au bon goût ! Ce fut une réception hors de pair, dans ce Paris, où l'on peut pourtant se procurer ce qu'il y a de meilleur au monde !

Après ses succès au théâtre, Véron se laissa de nouveau entraîner à la politique, se fit nommer député de Sceaux, sous-préfecture qui donnait de l'importance à son représentant ; mais, regrettant l'indépendance, il donna sa démission et ne s'occupa plus que de son journal qui eut, pour l'époque, un succès sans pareil.

A ses Mémoires tirés à plusieurs éditions, il sut trouver le plus exact des titres. N'incarnait-il pas, mieux encore que le directeur modèle, le parfait « bourgeois de Paris » ?

Nestor Roqueplan.

Un type curieux de parisien du boulevard, Nestor Roqueplan ! Comme Auber, il ne voulut jamais quitter Paris, même au fort de l'été, allant jusqu'à considérer le Bois comme une excursion éloignée. Sous son habile direction, de grandes réformes pénétrèrent à l'Opéra : personnel plus nombreux, costumes plus riches et d'une exactitude historique mieux contrôlée ; prix des places augmenté ! Ne fallait-il pas s'assurer

les concours des premiers interprètes de l'époque qui s'appelaient M^mes^ Carvalho, Cruvelli et Sasse, la Taglioni et les Essler, Duprez, Faure, Massol, Levassor, pour ne citer que l'élite dans cette élite ?

En un temps où l'on ne décorait guère les artistes, je me rappelle avoir vu donner la croix à Levassor. Oh ! seulement quand il eut pris sa retraite ! Ce fut un attendrissement général, et je m'associai de tout cœur à la joie de ses camarades.

Ma qualité d'abonné me faisait voir Roqueplan 3 fois par semaine à l'ancien Opéra, rue Lepelletier ; mais une communauté de goûts et d'humeur amenait entre nous des rencontres fréquentes. Quand je n'allais pas rue Taitbout, où il occupait, au fond d'une grande cour, une maison très tranquille, il accourait, rue Saint-Florentin, m'indiquer quelque précieuse trouvaille, fruit de ses recherches chez les marchands de curiosités où l'attiraient, comme moi, les meubles de style, les objets d'art, les vieilles estampes.

Lettres et billets de lui me rappellent mille détails de la vie parisienne, et quand j'essaie de revivre nos causeries d'antan, j'ai l'impression que ses mots d'esprit réunis seraient légion.

C'est lui qui disait, en 1866, à propos d'une

défaite des Italiens, à Custozza ou Lissa : « Ils voulaient un baptême, et ils n'ont eu qu'une Extrême-Onction. » C'est encore lui qui ajoutait, comme commentaire de la théorie des « nationalités » alors dans toute sa vogue : « Les Italiens, sous prétexte qu'ils descendent des Romains, réclament la Gaule et regardent Vercingétorix comme un révolté. »

Ne quittant son cher Paris qu'un jour ou deux par an : « On devrait, disait-il, mettre un billet de mille francs sous votre assiette, quand on vous invite à dîner à la campagne. » Et encore : « On ne peut rester à la campagne qu'avec un emploi de 1er ténor ; sans cela on n'est qu'un comparse. »

Retrouver et surtout faire revivre tant de traits variés, serait malaisé, ou mieux, parlons franc, les gâterait.

« Qui oblige, s'oblige ! » répétait-il souvent. « Il y a des gens qui ne parlent jamais de peur de dire des sottises, comme on ne sort pas à pied de peur d'être crotté. »

Ce n'est nullement le sacrer moraliste que de glaner dans ses remarques sur la société et que de relever quelques-uns des traits de satire émaillant ses piquantes causeries.

« Les Anglais et les Américains n'ont jamais l'air de leur état, mais simplement l'air d'Anglais

ou d'Américains. Ce n'est qu'en France qu'on cherche à avoir l'air militaire, l'air notaire, l'air peintre, l'air ténor, l'air avocat, l'air poète. »

Finissons sur ce mot malicieux suggéré par sa longue expérience : « Toutes les femmes sont bêtes, surtout les femmes d'esprit ! »

Agréable société que celle d'un tel homme ; on appréciait son intimité, quand on avait l'heur d'y être admis !

M. Perrin. Dirai-je que M. Perrin n'a laissé, comme directeur de notre Académie de Musique, et, en d'autres temps, de la Comédie-Française, que le souvenir d'un parfait administrateur, doublé d'un homme du monde. Ingres avait fini par être plus attaché au violon qu'à son grand art, M. Perrin, lui, consacrait tous ses loisirs à la peinture. Il me demandait, à moi profane, mon avis sur ses essais picturaux, lors de mes visites à sa belle propriété où j'allais quelquefois l'été.

Les successeurs de ces 3 Directeurs ont suivi leurs bonnes traditions. MM. Halanzier, Vaucorbeil, Ritt et Gailhard ont conservé, avec le vieil abonné que j'étais déjà, des relations où l'affection se mêlait à la courtoisie.

. . . . . .

Ces notes éparses sur l'Opéra, au temps de l'Empire, ne veulent être qu'une très légère

esquisse. Arrivant aux cantatrices et aux chanteurs, il me faudrait citer bien des noms : Lauters-Gueymard, Sasse, Miolan-Carvalho, Nilsson, Hamakers, Mauduit, Desbordes, Faure, Obin, Gueymard, Belval, Bonnesseur, David ! Les limites et les proportions de mon livre ne laissent plus de place aux impressions et aux observations que j'ai pu recueillir. Chanteurs et cantatrices.

Trois cantatrices hors de pair : Sophie Cruvelli, Marie Sasse et Christine Nilsson. La mort vient de frapper, à quelques jours d'intervalle, les 2 premières, 30 ans après l'époque de leur triomphe à l'Opéra. Sophie Cruvelli. Marie Sasse. Christine Nilsson.

Belle et charmante, Sophie Cruvelli fut de bonne heure passionnée pour la musique. Je me rappelle ses débuts aux Italiens, en 1851, au temps du coup d'État, mais ce n'est qu'en 1854, au moment de mon départ pour la Crimée, qu'elle connut les grands succès ; ce fut à l'Opéra. dans la Valentine des *Huguenots*. Roqueplan l'avait rappelée de Londres, où sa renommée commençait, en lui offrant un engagement séduisant, pour l'époque. J'ai eu plaisir à l'entendre dans la *Juive* et dans les *Vêpres siciliennes*. Meyerbeer fut inconsolable en perdant en elle sa meilleure interprète. Ce qui put adoucir ces regrets, c'est qu'elle fut remplacée,

dans ses principaux rôles, par Marie Sasse. Cette dernière, sœur d'un chef de musique belge, avait connu d'humbles débuts dans les cafés concerts de Paris. Carvalho découvrant ses mérites l'avait appelée au Théâtre lyrique. J'augurai bien d'elle, après 1860, en l'entendant interpréter Alice de *Robert,* puis la *Juive,* mais son triomphe fut le rôle de Sélika. Le mot de Meyerbeer : « Enfin j'ai trouvé mon Africaine ! » est le plus bel éloge qui se puisse faire de cette cantatrice, d'un art qui sut rester consciencieux, quand son grand talent aurait pu l'éblouir.

Meyerbeer avait trouvé dans Marie Sasse une Sélika idéale. Ambroise Thomas eut une incomparable Ophélie dans la Suédoise Christine Nilsson, dont le séjour à Paris fut trop court. Elève du Conservatoire de Stockholm, elle avait, me disait-elle, chanté, en 1856, devant le maréchal Canrobert envoyé en ambassade à la cour de Suède. J'allais la voir à l'hôtel Scribe. Sa beauté, sa taille élégante, ses cheveux blonds, ajoutaient au charme de sa voix. Sa représentation d'adieux souleva un enthousiasme indescriptible. A cette ardente Sélika, à cette Ophélie de rêve, j'unis, dans une même pensée, l'inimitable Marguerite que Gounod devait trouver dans Mme Mioland. Mes relations, très anciennes, avec M. Carvalho, son second mari, me permi-

Mme Mioland.

rent d'apprécier de près sa finesse et sa grâce.

Les éloges si mérités prodigués, en leur temps, à un Duprez et à un Faure ne me laissent plus rien à dire. Je vis souvent le premier à l'Opéra, chez Ambroise Thomas et chez la princesse de Sagan qui était son élève. Je visitai quelquefois la galerie de tableaux de Faure, homme du monde autant qu'artiste : c'était quelqu'un !

J'abrège. Aussi bien, d'après ces traits rapides, on peut juger du souci qu'avaient les Directeurs de découvrir et d'appeler à l'Opéra les meilleurs artistes de leur temps.

Et pourtant ces brèves notes seraient incomplètes si je n'accordais pas à l'art chorégraphique la place à laquelle il a droit.

La danse.

Si la musique est l'art de combiner les sons, d'une manière agréable à l'oreille, la danse (on a dit vrai) est bien la musique des yeux.

Pluie d'étoiles.

Au temps où notre temple de Terpsichore était rue Lepelletier, M^lles^ Fioretti, Beaugrand, Fonta, Mérante, Fiocre, Marquet, Baratte, Hairivaux, Pilatte, Stoikoff et Rossi, étoiles, 1^ers^ ou 2^es^ sujets, coryphées de 1^er^ ou 2^e^ quadrille, eurent une réputation si méritée que je suis heureux de rappeler, à leur propos, les éloges des mondains et de la presse du temps.

Alors le Foyer de la Danse était un salon et un vrai. Aux élégants visiteurs se mêlaient des hommes à l'observation pénétrante : Edmond About, Ludovic Halévy. Ce dernier songeait déjà, sans doute, à faire œuvre autrement durable que les chroniqueurs habituels de ces mondanités, ou plutôt, disons le mot, de ces coulisses. Rien de plus vivant que la *Famille Cardinal*, rien de plus amusant même pour les initiés, qui peuvent comparer la copie au modèle et faire la part de la réalité.

Abrégeons cet aperçu. Voilà le concours de rares talents, auteurs, directeurs, artistes du chant et de la danse, qui combinaient leurs efforts pour cette œuvre complexe qu'est l'opéra, Cet harmonieux ensemble suffirait amplement à justifier le nom de notre Académie de Musique et à soutenir son universelle renommée.

CHAPITRE XXVII

AU DÉCLIN DE L'EMPIRE

Après Sadowa, — j'en ai le souvenir très net, — impossible d'échapper à l'impression que des événements d'importance se préparaient ! Mais le temps passe, et, à nos échecs au Mexique et au Luxembourg, s'ajoute bientôt l'agitation intérieure. Opposition fortifiée, élections répétées de républicains notables, attaques violentes de la presse, autant de réponses aux concessions spontanées du pouvoir. Et cependant le régime inclinait vers cet empire libéral dont M. Emile Ollivier fut, 3 ans après, le représentant le plus autorisé.

Les « Points noirs ».

La vie de Paris n'en continuait pas moins à se manifester légère et brillante. On en arriva même à une véritable frénésie de luxe, d'élégance, de folies mondaines, au moment de l'Exposition de 1867, où la plupart des souverains se donnèrent rendez-vous. Le Français, si accueillant par nature, voulut étonner le monde par

l'incomparable éclat d'une fête ininterrompue de plusieurs mois. Les Nations, comme les hommes, sont trop souvent portées à la jalousie, à l'envie ; en remerciement de notre aimable accueil, on gratifiait du surnom de « Babylone moderne » notre cher Paris.

Mes relations occupaient toute ma vie ; mais, n'écrivant pas ici une chronique exclusivement mondaine, je n'insisterai que sur un point, entre tant d'autres : le plaisir que j'avais à me rendre aux diverses ambassades, où je rencontrais des hommes dont la conversation tenait en éveil ma curiosité, comme le faisaient, depuis des années, les habitués du salon Thiers.

Le baron Brisse.

Un dîner auquel me convia le baron Brisse, à la Maison Dorée, me sera une occasion de dire quelques mots de ce gastronome émérite qui s'était fait construire, dans un quartier élégant, un hôtel où tout était approprié à ses goûts culinaires. Les caves étaient parquetées et boisées contre l'humidité nuisible aux vins ; les cuisines, visibles de ses appartements par des lucarnes vitrées, lui permettaient de voir sans se déranger et de surveiller le chef et ses aides : quant au maître-coq, tout pénétré de ses hautes fonctions, imbu des traditions des cuisiniers de l'ancien régime et du temps de Cambacé-

rès, il consentait à se laisser mettre sous clef une partie de la journée pour éviter les distractions aux heures de son important ministère. A table, une inspection minutieuse précédait la critique ou l'éloge des mets ; c'était toute une affaire ! Malheureusement, la débilité de l'estomac de ce nouveau Brillat-Savarin, accusée par la pâleur de son teint, le réduisait le plus souvent à ne les point goûter et à ne faire que de l'art pour l'art !

L'Exposition.

Bien avant l'Exposition, on ne parlait que d'elle, malgré les « points noirs » à l'horizon, que Napoléon lui-même dénonçait. A ce rendez-vous des nations, tout fut admirablement disposé pour l'époque. On s'entretint longtemps des merveilles de l'art et de l'industrie qui attirèrent le monde entier à notre Champ de Mars, transformé à grands frais. C'était à croire qu'une baguette de fée faisait sortir de terre, dans la plaine de Grenelle, tout ce qui peut contribuer à l'agrément ou au plaisir : cafés élégants et originaux, spectacles de tous genres, théâtres de tous les peuples. Ceux de Paris pourtant ne souffrirent nullement de cette concurrence. 1867 marqua dans la carrière brillante de Meilhac et d'Halévy. Songez au succès de la *Vie parisienne,* satire légère mais piquante

Le règne de l'Opérette.

des étrangers de marque ; un triomphe pour le Palais-Royal. Et la *Grande Duchesse de Gérolstein !* l'amusante charge ! Caricature des princes de familles régnantes, persiflage du favoritisme des cours, eurent une vogue sans précédents et firent défiler aux Variétés des milliers d'admirateurs d'Hortense Schneider. Etourdissante d'entrain, d'ailleurs, cette inimitable interprète de la *Belle Hélène* et des curieux rôles féminins d'un théâtre qui répondait si bien à la frivolité du temps. De tels souvenirs restent associés inséparablement à mes rencontres avec une de ces Altesses qui aimaient notre boulevard à la folie, le prince d'Orange. Membre du Jockey-Club, le fils du roi de Hollande comptait de nombreux amis dans la société assez fermée de la rue Scribe, comme dans d'autres cercles parisiens. Je me trouvais avec lui à l'orchestre ou au foyer de l'Opéra, d'où nous revenions quelquefois achever notre soirée au Café Anglais.

J'ai vu souvent, aussi, dans certain club, Gramont Caderousse, de joyeuse mémoire, que je me permis, un jour, de chapitrer doucement, sans que, d'ailleurs, il pût s'en fâcher. Au fond, dans sa triste façon d'abréger sa vie, il y avait plus de forfanterie que de plaisir.

Ainsi, pendant l'Exposition, les réjouissances

Les Souverains à Paris.

se succédaient, fêtes officielles alternant avec celles du monde. Avec juin commencèrent les visites des souverains. Voici d'abord le tsar Alexandre II. Comme ancien officier de Crimée, j'assiste au brillant cortège de son entrée à Paris. Le lendemain, à Longchamps, se court le Grand-Prix. Le mardi 4, à l'Opéra, dans la loge impériale richement aménagée sur l'emplacement des loges de face et des stalles d'amphithéâtre, le Tsar prend place sous un dais entre Napoléon III et l'Impératrice. Rien de plus beau que la vue de cette salle où les brillants uniformes sont mêlés aux claires toilettes ruisselantes de pierreries ! Le lendemain, grande revue à Longchamps. Au retour on apprenait l'attentat de Berezowski, près de la Cascade du Bois de Boulogne, mais le Tsar n'en persista pas moins à vouloir assister, le soir même, aux fêtes données en son honneur.

M. de Bismarck.

Le 5 juin, autres visiteurs de marque : c'est le roi de Prusse Guillaume Ier, accompagné du baron de Bismarck. Tout le monde veut voir le diplomate auquel les événements du Schleswig-Holstein et de Sadowa ont fait une célébrité, tandis que la science militaire de Moltke reste assez généralement ignorée. Le 6, grande revue, qui intéressa nos hôtes certainement plus que le gala de l'Opéra.

J'avais déjà eu l'occasion, de voir, à Ferrières, l'homme qui devait diriger contre nous, 3 ans plus tard, la plus terrible des guerres et faire sur nos ruines l'unité de l'Allemagne. Je le revis alors, d'abord à la table du baron Alphonse de Rothschild, puis dans une loge, à l'Opéra, pendant la représentation de *Don Carlos*. Ma conversation avec le ministre prussien dura jusqu'au moment où, le baron de Rothschild venant lui causer d'affaires, je me retirai, par convenance.

Les Buttes Chaumont.

Certains jours, fuyant le bruit et l'animation des fêtes, j'étais heureux de visiter quelques amis aux environs de Paris, de faire une promenade loin du boulevard. Entre Belleville et la Villette, venait de s'ouvrir un parc : les Buttes-Chaumont. Les anciennes « carrières d'Amérique », voisines du gibet de Montfaucon de sinistre mémoire, avaient été récemment transformées en un parc anglais : grandes murailles de craie, lac aux contours sinueux, vallons, grottes, chemin creux, remplaçaient des plâtrières, donnant jusqu'alors refuge aux pires malfaiteurs. Voyage de découverte, d'où l'on ne perdait pas de vue par-dessus les toits la ligne des boulevards.

Puis ce furent des visites à l'Exposition, un

jour avec M. de Solms, un autre avec M^me^ de Galliffet, un autre avec M^mes^ de Courval et Orlowska.

L'arrivée du vice-roi d'Egypte, Ismaïl, éveillait la curiosité générale, en un temps où l'on ne parlait que du canal de Suez, auquel on travaillait depuis 8 ans, quand soudain se propage une funèbre nouvelle. L'Empereur Maximilien réduit à ses seules forces après le départ de Bazaine, a été pris et fusillé à Quérétaro, — cette même ville où avait tenu longtemps garnison mon frère Alfred. On blâma fort Napoléon III de n'avoir pas interrompu, au moins, les réjouissances officielles en apprenant cet acte de sauvagerie et de haine de l'indien Juarez, redevenu président de la République du Mexique. On rappelait la malédiction lancée à Saint-Cloud par l'infortunée princesse Charlotte, que ses malheurs avaient frappée de démence. Elle avait vainement prié les souverains de France de ne pas abandonner son mari. La visite de Salzbourg, que firent ces derniers à François-Joseph, frère de la victime, ne parvint pas à effacer cette impression fâcheuse.

Quérétaro !

Le 1^er^ juillet, le sultan Abdul-Aziz, — le Grand Turc, pour parler comme alors, — fit son entrée à Paris dans le plus pompeux équipage. J'avais vu passer, rue Royale, l'original cortège, j'avais assisté à la revue du 8, quand il me fut

donné de parler à Djemil pacha. Ce fils de Rechid me renouvela les souvenirs cordiaux de son père que j'avais connu en 1837, à ma sortie de Saint-Cyr.

Soirées passées avec le Prince d'Orange, voyages autour de Paris et en Touraine m'occupèrent jusqu'au mariage de mon frère Alfred, qui fut célébré à l'église de l'Assomption, le 27 juin.

Mariage de mon frère Alfred.

L'été, visites de tradition chez M. Vieyra, à Saint-Germain, chez M. de Larnac, à Courbevoie, chez M. Forcade, à Billancourt, chez le sculpteur Clésinger, à la Barre d'Ormesson, chez le général Pajol, à Versailles, et chez le maréchal Canrobert, dans sa belle propriété de Fleury, près de Meudon. Je m'y trouvai, le 17 août, avec l'Archevêque de Paris, l'abbé de Cuttoli, M. Macdonald et plusieurs officiers supérieurs. Peu après la grande représentation de *Don Carlos,* à l'Opéra, donnée à l'Empereur d'Autriche et aux Archiducs, l'Exposition finissait, Paris devenait plus calme, mais le train du monde continuait indispensable, comme tout ce qui est inutile et vain.

Un froid intense, dès le début de l'année 1868, fit la joie des patineurs et la mienne. Grande fête sur la glace, le 4 janvier, suivie d'une plus brillante encore, le 10, au Cercle des Patineurs,

Le Cercle des Patineurs.

présidé alors par le prince Joachim Murat. J'y connaissais le comte Aguado, M. Blount, le prince d'Hénin, le marquis du Lau, le prince de Sagan, le comte de Saint-Priest et le baron de Soubeyran. Tout membre d'un des grands cercles de Paris était admis aux Patineurs.

Je ne cite que pour date une rencontre, au bal de l'Hôtel de Ville, du général Cousin-Montauban que j'avais commencé à connaître à Oran en 1839, ma présentation à l'amiral Rigault de Genouilly, les causeries avec M. de Persigny, qui, malgré nos divergences politiques, ne manquait jamais, à l'Opéra ou chez des amis communs, d'avoir pour moi les plus aimables prévenances.

M. Schneider.

Le bal magnifique donné le 15 janvier par M. Schneider, à la Présidence du Corps Législatif, m'amène à parler de mes rapports avec lui. Ils se rattachaient aux relations si intimes que j'ai eues depuis mon enfance avec la famille Seillière, dont il était lui-même un des amis les plus considérés. Du temps où il était ministre du Commerce, sous la présidence du Prince Louis, il m'avait obtenu un congé avant mon départ pour Blidah.

Au coup d'Etat, il s'était rallié au Prince ; quelques années après, il remplaçait Morny à la

présidence du Corps Législatif et remplissait cette haute fonction avec un mérite incontesté. Mais, ce qui l'avait mis hors de pair, c'était la direction donnée par lui à son établissement métallurgique du Creusot, dont il avait fait le premier du monde quoiqu'il eût plus tard pour rivaux les Krupp et les Armstrong. La grande fortune de M. Schneider lui permettait de donner, à la Présidence, de splendides fêtes, où je n'ai jamais manqué d'être invité. Ainsi, ayant connu les Présidents du Corps Législatif qui se sont succédé de 1852 à 1870, j'ai, quoique n'allant pas aux Tuileries, vu de près le monde impérial et les hauts fonctionnaires du régime.

M. Schneider, ne s'attribuant aucun avantage de toutes les faveurs dont le comblait la fortune, n'avait que le goût de quelques amitiés choisies.

C'est lui qui, la veille de Sadowa, connaissant mes rapports avec les ambassades intéressées, se renseignait auprès de moi sur les événements, comme si je pouvais en savoir plus que lui, qui était si bien placé pour cela !

Au Creusot et au faubourg Saint-Honoré.

Après la chute de l'Empire, M. Schneider se consacra exclusivement aux affaires. Je n'ai pu aller voir le Creusot de son vivant, mais je m'y suis rendu à une invitation de son fils, digne, sous tous les rapports, de lui succéder ; je m'y trouvai avec M. Pinard, ancien ministre de l'Em-

pire, d'un commerce agréable, comme l'est en général celui de tout homme ayant exercé de hautes fonctions.

A l'hôtel du Faubourg-Saint-Honoré, Madame Schneider, fort belle et des mieux douées, donnait des fêtes remarquées. Je l'accompagnais quelquefois à l'Opéra, où sa grande loge lui permettait de faire beaucoup d'heureux ; elle n'en manquait jamais l'occasion.

Le général Fleury.

Des relations de jeunesse avec le général Fleury, alors à la tête de la maison de l'Empereur, m'appelaient aux Tuileries. Bien souvent, dans sa belle résidence de la cour Caulaincourt, nous avons rappelé notre vieille amitié, notre rencontre en 1839 au camp de Misserghin, près d'Oran, et l'intime correspondance échangée entre nous.

Bal Pourtalès.

Il me faudrait rappeler les réceptions d'alors chez le marquis de Talhouet, chez M. Thiers, à l'ambassade d'Autriche ; décrire la fête la plus élégante de l'année, le bal de la comtesse de Pourtalès (1^er^ mai), où l'on put voir l'élite de la société au milieu de magnificences vraiment princières ; enfin la représentation d'*Herculanum* à l'Opéra, le 27. Un grand artiste, que Félicien David ! romantique en musique, comme Delacroix l'avait été en peinture. On sait si son

Mort de Rossini.

Désert fut applaudi ! 6 mois après, nous perdions Rossini. A ses funérailles, célébrées en grande pompe, le 21 novembre, à la Trinité, la musique sacrée dont il était l'auteur fut interprétée au milieu d'un immense concours de peuple. C'est au retour de ces obsèques que mon frère Amédée me présenta à l'historien Henri Martin.

Ferdinand de Lesseps.

J'arrive aux rapports très fréquents que j'entretins alors avec Ferdinand de Lesseps. Il a longtemps habité rue Saint-Florentin ; son appartement étant situé au-dessus du mien, j'y montais comme chez moi, et m'y trouvais dans un monde agréable et intéressant. M^me^ de Lesseps, femme charmante, était beaucoup plus jeune que son mari. On admirait leurs beaux enfants lorsqu'ils sortaient ensemble, montant leurs petits chevaux en écuyers consommés. Charles, l'aîné, était issu d'un premier mariage. Très aimable, affable comme son père, il s'occupait beaucoup des invités.

La conversation de Lesseps excluait toute banalité : il avait assisté à tant d'événements et vu tant de pays ! Consul général, sous Louis-Philippe, à Alexandrie, ambassadeur de France à Madrid, sous la deuxième République ; il était retourné en Egypte pour donner tous ses soins

aux travaux du canal de Suez, de 1859 à 1869.

Le Grand Français, le perceur d'isthmes, avait, on le sait, débuté dans les fonctions de consul.

M. de Chaudordy.

De la « carrière » aussi M. de Chaudordy ! Jules Favre devait s'attacher, plus tard, comme directeur de son cabinet, ce diplomate de la bonne école, qu'il envoya à mon frère, en septembre 1870, pour lui proposer de représenter la France à Saint-Pétersbourg ; mais Alfred dut refuser, sa conscience ne lui permettant pas de quitter le service actif aux sombres jours de l'invasion prussienne.

Henri Rochefort.

Le regret d'abréger ne me laissera citer que quelques relations de lettrés et de journalistes comme J.-J. Weiss et John Lemoine. Mais je veux m'arrêter un peu à un homme qui, dès 1868, se mit tout d'un coup en relief, Henri Rochefort.

Les Lanternes en 1868.

Il s'était fait un succès prodigieux, dès ce temps, par ses « *Lanternes* », dont j'ai conservé un des petits fascicules rouges de 1868, édités d'abord à Paris, rue Rossini et rue Coq-Héron. La violence du pamphlétaire, qui se réfugia à Bruxelles, y débordait comme son esprit ; aussi la censure ne mit-elle pas longtemps à sévir.

Editées en Belgique les *Lanternes* se fau-

filaient furtivement en France, où l'on se les disputait. Ces petits articles, pleins de saillies et de jeux de mots, échappant à toute analyse, se vendaient en cachette et pénétraient partout. On colportait ces mots, peu profonds, je l'accorde, mais frappés au coin d'un esprit si parisien !

Rochefort fut condamné à la prison et à l'amende.

Après le 4 septembre, il était membre du Gouvernement de la Défense Nationale, quand je le vis un jour chez Trochu. Celui-ci lui mettant la main sur l'épaule, le félicita « d'être bien sage et de remplir utilement sa charge dans le Conseil ».

Oh ! Rochefort n'y resta pas longtemps. Après une émeute à l'Hôtel de Ville (30 octobre 1870), Trochu et Jules Favre ayant été faits prisonniers des insurgés, Ernest Picard vint les délivrer avec un bataillon de la Garde Nationale, ce qui lui donna une grande popularité. Quant à Rochefort il donna bientôt sa démission. Il s'avoua, en 1871, du parti extrême, mais sans avoir été de la Commune. Sa mauvaise étoile l'ayant amené devant le Conseil de guerre de Versailles, dont je connaissais intimement le Président, le colonel Merlin, je me permis de demander pour Rochefort, emprisonné, l'autorisation de recevoir

quelques visites et un adoucissement à sa peine. On sait qu'il subissait sa détention en Nouvelle Calédonie, quand une conspiration d'amis dévoués lui permit de s'évader. Plus tard, je me rencontrai à dîner avec des hommes d'esprit comme Clémenceau, le statuaire Carpeaux et son fils, dans la maison du boulevard des Batignolles, qui était un musée de tableaux et d'objets d'art dont Rochefort avait le goût, — que dis-je ? — la passion.

Gambetta et Laurier.

En 1868 arrivait aussi à la notoriété Gambetta, qui devait bientôt jouer un si grand rôle.

Je l'ai connu, quand, avocat de mon ami Seillière, il venait fréquemment au bureau de la rue de Provence, où il était accompagné, d'ordinaire, par son secrétaire, Clément Laurier, homme très fin, de plus d'esprit que Gambetta sinon d'égale éloquence. Je m'étais très lié avec Laurier à l'Opéra, dont il était devenu un habitué, et où le charme de ses relations avait eu vite fait de lui créer des amis.

Quant à Gambetta, je me suis trouvé encore avec lui au mariage de la fille du général de Galliffet avec M. Franck Seillière. Sa présence, en qualité de témoin de la mariée, avait beau ne pas plaire à tous les membres de la famille, je n'en fus pas moins chargé d'aller exprimer à

Gambetta les remerciements qui lui étaient dus.

Le temps me manque pour narrer les agréables soirées passées avec Aurélien Scholl, Roqueplan, l'attaché d'ambassade Narisckine ; les élégants raouts de M^mes^ de Metternich, de la Ferronnays, de Galliera et Thiers ; un bal chez la comtesse de Pourtalès, où j'eus l'honneur de m'entretenir longuement avec le prince de Galles qui était un parisien accompli. Le roi Edouard VII, comme autrefois le prince héritier, n'a cessé de m'honorer de sa bienveillance et de me témoigner des sentiments dont je suis très fier.

Cependant, dès 1869, l'opposition ne se bornait plus aux débats législatifs : on commençait à envahir la rue. Les 9, 10 et 13 juin, j'assistai à des échauffourées sur le boulevard ; par qui fomentées ? On n'est pas d'accord. Les grèves se succédaient ; celle de la Ricamarie, entre autres. Mais la vie de salon ne subissait aucun ralentissement, et, le 15 juillet, M. Schneider donnait une fête splendide.

Mort du maréchal Niel.

La mort du maréchal Niel devait précéder de bien peu la fin du régime, qu'il avait vainement essayé de sauver par des réformes militaires malheureusement repoussées. Inutile Cassandre comme lui, le colonel Stoffel était un esprit net,

un homme, un caractère. Je revois ce dernier, aux allures très militaires, dans son service, comme au Cercle des chemins de fer où nous nous rencontrions souvent ! Attaché à l'ambassade de France à Berlin, il avait envoyé à son gouvernement les rapports les mieux établis. Bien entendu, les conseils de cet officier perspicace ne furent pas écoutés, les ministres n'attachant jamais d'importance à ce qui vient de leurs subordonnés. Le colonel Stoffel.

A la fin de l'automne de 1869, je revenais d'un assez long séjour à Mello et en Touraine, quand j'assistai à l'Odéon à une représentation en l'honneur de M^lle^ Sarah Bernhardt. Dès ses débuts, elle s'était révélée avec tout son grand talent.

Déjà, je la voyais dans un cercle intime ; je la retrouvais aux dîners de Marie Colombier, enfin elle m'invitait elle-même à des réceptions dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Le vendredi 5 novembre 1869, j'assistai à une représentation extraordinaire donnée à son bénéfice, avec le concours d'Adelina Patti, de M^me^ Arnould Plessy, de Coquelin aîné, Capoul et Geoffroy. Sarah Bernhardt joua le rôle de la *Comtesse de Brisson,* dans la *Conjuration d'Amboise,* mais c'est dans celui de Zanetto du *Passant,* Sarah Bernhardt.

de François Coppée, qu'elle fut le plus remarquée. La Patti chanta la cavatine de *Sémiramis,* expressément arrangée pour elle par Rossini, et la *Valse des bleuets* de Cohen. Coquelin aîné dit la *Grève des Forgerons*. Belle soirée pour la grande artiste, longue ovation qui devait être suivie d'éclatants triomphes !

Après 1870, à la Comédie Française ou aux divers théâtres où elle a prodigué son talent, je ne manquais jamais de lui faire une visite dans sa loge où elle m'accueillait avec sa gracieuseté coutumière. Je regrette beaucoup que mon âge avancé me prive, aujourd'hui, d'aller, à son propre théâtre, la féliciter de la continuation de ses succès. Elle venait aussi me voir rue Saint-Florentin. Son esprit et sa bonne grâce lui attirant des amis qui composaient un monde d'élite, je tombais souvent au milieu d'une société d'un piquant intérêt, en allant lui rendre ses visites, avenue de Villiers, où — fait qui dénote son goût pour tout ce qui est original et même excentrique, — l'on pouvait voir un lion et un gros chien qui faisaient bon ménage.

Que pourrais-je ajouter aux éloges prodigués si justement à celle qui a su le mieux, avec Rachel, exprimer la passion et qui interpréta, avec l'âme que l'on sait, Shakespeare, Racine et Dumas ! qui incarna si bien *Hamlet, Phèdre* et la

Dame aux camélias qu'elle fut toujours sans rivales ! Au moment où je mets la dernière main à ces mémoires, je suis flatté de voir qu'elle ne m'a point oublié. Je choisis son dernier billet, du 9 mars 1908, qu'elle vient de remettre pour moi à Fafournoux, et qui, dans sa brièveté même, touche profondément son vieil admirateur et évoque 40 ans de souvenirs communs !

« Ami,

« Je garde de vous un tendre souvenir et je vous aime de tout mon cœur.

« SARAH BERNHARDT. »

. . . . . .

1870. Comme toutes les années qu'on range plus tard parmi les néfastes, 1870 ne pouvait laisser prévoir, au début, la catastrophe qui devait l'ensanglanter.

Le 14 janvier, l'Opéra donna *Hamlet,* où l'admirable cantatrice suédoise Christine Nilsson laissa une inoubliable impression. A quelque temps de là, après une représentation de *Robert le Diable,* je finis la soirée chez Bignon, avec Granier de Cassagnac, mon voisin de la rue Saint-Florentin. La disposition de nos maisons nous permettait de nous parler des fenêtres, mais notre liaison datait de l'époque de Louis-Philippe. Sans doute, *le Pays* attaquait

Paul de Cassagnac.

avec violence et âpreté des personnes de mon opinion et de mes relations, mais nos rapports n'en continuèrent pas moins. Sous l'Empire, Granier de Cassagnac, continuant la politique conservatrice, se dressait en ennemi implacable de tous les révolutionnaires. Son fils, que je vis souvent, poursuivit avec talent la même politique.

Le bal du 28 janvier

Le 28 janvier, à un bal donné à l'Opéra par la Société de secours aux blessés, j'eus l'honneur d'accompagner la maréchale Canrobert et de danser avec la maréchale Bazaine, espagnole très jolie, simple et sans prétentions ; elle était alors fière et heureuse, bien loin de se douter de la triste destinée qui attendait son mari.

Emile Ollivier.

Nous voilà au temps de l'Empire libéral et du ministère Emile Ollivier.

Je n'irai pas, alors qu'un véritable monument d'histoire est élevé par l'illustre académicien, essayer d'une résurrection de ce passé. Un passage d'une lettre du colonel Fourchault suffira pour donner une idée de ce que l'on pensait alors des concessions libérales faites par l'Empereur.

Toulouse, le mardi 1er mars 1870.

« Nous revoici au calme pour le moment, me dis-tu. Je ne crois guère à cette tranquillité superficielle

et qui ne porte, suivant moi, aucun caractère de durée. M. Emile Ollivier, qui m'a semblé mener admirablement la barque jusqu'à la question de candidature officielle, me fait l'effet d'avoir bridé à gauche et je trouve sa manœuvre tout bonnement pitoyable. J'appelle cela : *déposer les armes quand l'ennemi les garde*. On sera obligé de revenir sur cette décision et l'on ne pourra le faire que par un acte de déloyauté ou un désaveu du passé ; dans l'un et l'autre cas, il en résultera toujours une grande agitation.

« Les concessions mènent loin, mon cher ami, plus loin même qu'un despotisme absolu appuyé sagement sur sa force. L'Empereur ne rajeunit certainement pas et il est fort à craindre qu'il manque de résolution quand le moment sera venu. »

Je connaissais bien plus qu'Emile Ollivier (auquel m'avait présenté Forcade), son ministre des Affaires étrangères, le duc de Gramont.

Le duc de Gramont.

J'avais été camarade de collège d'Agénor de Gramont et de son frère. Leur illustre famille, très attachée aux Bourbons, avait donné son nom à l'une des quatre compagnies des Gardes du Corps : prince de Poix, duc de Mouchy, duc de Luxembourg, duc de Gramont. Agénor, qui avait de l'ambition et désirait ne pas rester étranger aux affaires du pays, se rallia à l'Empire, accepta des ambassades successives auprès des Cours de Sardaigne,

du Saint-Siège, de Saint-Pétersbourg, et s'y distingua. Sur la fin de l'Empire, ministre des Affaires étrangères, au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, il était parvenu à écarter la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Mais l'heure de la guerre contre la France était arrêtée par Bismarck et de Moltke et rien n'était capable de faire obstacle à cette destinée ; le plus grand diplomate y eût échoué. Que les passions politiques aient accusé le duc de Gramont d'avoir manqué d'habileté, il n'y a là rien que d'humain ; le temps finit par remettre les choses au point et par faire reconnaître l'inévitable. En France, nous avons l'esprit ainsi fait que, dans les désastres subis par nous, il a toujours fallu trouver un coupable comme pour excuser nos propres fautes.

Telles étaient quelques-unes des impressions que m'avaient laissées les hommes et les événements au milieu desquels je vivais quand éclata, comme un coup de foudre, la « Guerre ». Son terrible souvenir depuis près de quarante ans, hélas ! nous la fait toujours nommer sans aucune autre désignation !

La guerre !

Juillet 1870, mois fatal. La candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne donnait de jour en jour plus d'inquiétudes. Je

n'avais jamais cru à la guerre. Hélas ! Ce que j'appris par mes relations avec des diplomates et des financiers m'imposa bientôt la triste réalité.

Du 6 au 19 juillet.

Le 6, après la représentation de *Faust*, je revenais sur le boulevard, avec le ministre de Belgique et Richard, du *Figaro*. Conversation jusqu'à deux heures du matin, sur la situation qui nous semblait de mauvais augure. La foule, à l'observer, paraissait indifférente.

Sur les boulevards.

Le 8, nouvelle promenade avec Praslin, frère d'Horace de Choiseul, qui partageait mon optimisme ; le 13, avec Imbert de Saint-Amand, qui, quoique attaché aux Affaires Etrangères, n'en savait pas plus que nous, profanes.

Le jeudi 14, nous assistâmes, mon frère Amédée et moi, aux premières manifestations qui furent très violentes. Et sans cesse les mêmes cris : « A Berlin ! à Berlin ! »

La déclaration de guerre.

Le 19, c'était avec Edouard que je faisais mon tour habituel. Démonstrations plus véhémentes encore : la guerre venait d'être déclarée et la nouvelle, rapidement propagée du Corps Législatif à la rue, y avait déchaîné clameurs et bagarres. Loin d'être impopulaire, cette déclaration, — si triste qu'en soit l'aveu, — était accueillie généralement avec joie. Aveugle était la confiance dans l'armée, car elle avait conservé le bon renom de

ses victoires en Crimée et en Italie. Aventure du Mexique, fautes diplomatiques du temps de Sadowa, aveuglement de certains chefs militaires, peu de considération accordée aux réformes de Niel, autant de causes de l'ignorance où l'on était de la valeur réelle de notre armée !

La Marseillaise à l'Opéra et dans la rue.

Les 16 et 17, même aspect du boulevard. Le 20, à l'Opéra, *la Muette* finissait à peine que je vis Emile de Girardin debout dans sa loge gesticuler et crier : « La *Marseillaise !* la *Marseillaise !* » L'hymne national que l'on n'avait pas entendu depuis plus de 18 ans, fut chanté par Marie Sasse, qui l'interpréta avec passion et véhémence, son physique y étant approprié merveilleusement.

A la frontière ! Départ d'Alfred et d'Emmanuel.

Ce jour-là même, Emmanuel partait à la frontière avec le général Pajol, dont il était l'aide de camp. Alfred s'y rendait de Constantine avec ses zouaves.

Le 25 et le 30, encore la *Marseillaise ;* mais, maintenant elle alternait avec le *Rhin Allemand*. Tous les soirs, Saint-Amand et moi, du boulevard des Capucines au Faubourg-Montmartre, nous commentions les événements et les préparatifs de guerre. Et, le 2 août, les hostilités avaient commencé.

C'est là le terme que je me suis assigné pour ce volume. J'ai choisi la guerre comme début d'une période nouvelle dans l'histoire de ma vie. Réservant pour plus tard le récit de l'année terrible, je n'anticiperai que sur un point, la proclamation de la République, après le désastre de Sedan.

Bien qu'ayant regretté le gouvernement de nos rois, c'est avec peine que je vis, au 4 Septembre, disparaître l'Empire, plus libéral que ne s'est montrée depuis la République. Les impôts étaient moins exagérés, la religion plus protégée ; les classes de la société, plus satisfaites de leur sort, jouissaient en paix de leur fortune sans être obligées, sous des menaces d'inquisition, de cacher leurs capitaux à l'étranger, — ce qui, en définitive, se traduit par une diminution des dépenses ; — on se sentait défendu, sans avoir à craindre les utopies d'une majorité aveugle qui compromet le crédit de la France.

Sombre avenir !

A 54 ans, il me fut donné d'assister, au lendemain de Sedan, à la troisième révolution qu'aient faite les Français, depuis ma naissance, à leur quatrième changement de régime !

Lors des 3 « glorieuses », tout enfant, j'étais emmené du collège à notre campagne de Ris, sans bien me rendre compte de ce qui se pas-

sait. Mon père pleurait le départ de Charles X, mais le duc d'Orléans était un Roi.

Aux 3 journées de février 1848, j'étais témoin sinon acteur : à 32 ans, après mes débuts militaires sous Louis-Philippe, j'avais pu apprécier de près les Princes, ses fils, et, — ce qui vaut mieux qu'à la Cour, — à l'armée. La question des Ordonnances en 1830, celle de l'adjonction des capacités en 48, causèrent une très courte guerre civile, mais l'ordre et le calme avaient assez vite reparu.

Tandis qu'en ces douloureuses journées de septembre 1870, ce n'était pas seulement la chute d'un trône depuis longtemps menacé, dont j'étais le témoin attristé. Mais le territoire envahi, — le désastre sans nom de Sedan, — la capitulation, — Paris menacé, voilà les effroyables réalités dépassant toute imagination, qui me brisaient le cœur. Et la France n'avait pas encore épuisé ses terribles épreuves ! 36 ans écoulés, je frémis encore, à la pensée de la lutte sacrilège qui ajouta ses horreurs à l'invasion et à la défaite de la Patrie.

« Pauvre Patrie ! »

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.

PRÉFACE..... 5

CHAPITRE PREMIER

Hommes de 1848. — Contre-coup de la Révolution dans l'Est de la France, en Allemagne, dans les Deux-Siciles. — Rapide réaction..... 7

La Révolution de Février aurait-elle pu être évitée ? 7. — Membres du Gouvernement provisoire que j'ai connus, 8. — Dupont de l'Eure, 8. — Lamartine, 9. — Ledru-Rollin, 9. — Crémieux, 10. — Garnier-Pagès, 10. — François Arago, 10. — Louis Blanc, 11. — L'ouvrier Albert, 11. — La journée du 15 mai, d'après Albert l'ouvrier, 13. — La situation au lendemain de la Révolution, 14. — Etat des esprits en Lorraine, 16. — Contraste entre le calme des frontières et l'agitation à Paris, 16. — Indiscipline d'un régiment, 17. — Fausses nouvelles venues d'Allemagne, 17. — Aurons-nous la guerre ? 18. — La révolution du 3e chasseurs arrêtée par la bonhomie des officiers, 21. — M. Billaudel, commissaire du gouvernement, 22. — Un arbre de la liberté. Froide cérémonie, 22. — En pleine réaction contre les socialistes, 24. — D'après Alfred, l'Allemagne, en 1849, ne veut pas la guerre. Faiblesse autrichienne, pusillanimité italienne. Pourquoi la France armerait-elle d'outrance ? Tout va bien dans la garnison de Strasbourg, 25. — Il vote pour le Prince Louis : ses raisons. Les républicains, les légitimistes, 28. — Nouvelles des Deux-Siciles, 29. — Pénurie de vrais hommes d'Etat en 1848, 30. — M. de Girardin, ses idées sur la politique extérieure, 30. — La question italienne, 31. — Le parti de l'indépendance disparaît. L'anarchie à Palerme, 32. — La société à Messine, 32.

CHAPITRE II

A l'armée des Alpes. — Grenoble. Lyon. Rives. Embrun. Orange. Courthezon..... 35

Je rejoins à Grenoble (mars 1848), 35. — Le général Oudinot, 36. — A la Grande-Chartreuse, 36. — Troubles de Lyon. La Croix-Rousse (1848), 37. — Nouvelles de Tou-

lon. La Révolution mal accueillie dans la Marine. On regrette le Prince de Joinville, 37. — En route pour Lyon, 38. — L'agitation à Lyon. Emmanuel Arago et les « Voraces ». Manifestations ouvrières. Expulsion des étrangers, ouvriers ou employés, 39. — Vote de l'armée. Des soldats fraternisent avec la populace. Formation de l'armée des Alpes. Etrange situation. Le général Neumayer maltraité. Dans un fort de la Croix-Rousse, 41. — A Rives. Les papeteries de M. Blanchet, 45. — Injustices du gouvernement envers les généraux, 46. — Ovation faite à Lamartine à l'Opéra. Lamartine dans l'intimité. Cavaignac. Louis Blanc, 47. — Un hôtel de Rambouillet, 48. — Gracieux accueil du général Oudinot, 49. — Emploi du temps monotone mais bien rempli, 49. — Départ pour Embrun. Etapes d'Embrun à Orange. Lettre du maréchal Bugeaud, 50. — Le maréchal Bugeaud commande l'armée des Alpes. Bugeaud et Oudinot, 52. — Election de Louis-Napoléon à la présidence de la République, 53. — Projet d'intervention en Lombardie abandonné, 54. — Mort du maréchal Bugeaud. Ses titres de gloire, 55. — Je suis victime d'un attentat à Courthezon. A travers le département de Vaucluse, 56. — Lettre de la Duchesse d'Orléans au capitaine Bocher, 58. — Les Deux-Siciles en 1849. L'amiral Baudin s'obstine à ne pas rentrer en France. Les salons de Naples. Comment a cessé l'intervention franco-anglaise en Sicile. Le grand duc de Toscane rappelé à Florence. Catane, Syracuse, Palerme rendus aux Napolitains, 59.

CHAPITRE III

Au 5e chasseurs d'Orléans. Blidah..... 67

Congé à Paris (mars 1849), 67. — Capitaine au 5e chasseurs d'Orléans, à Blidah. Le général Blangini, 74. — A Alger, chez le Gouverneur et chez MM. de Crény et Dejean, 72. — Excursions dans la vallée du Chéliff. Je m'avance au delà de Boghar, 73. — Ducrot. Les bureaux arabes. Déplorables changements en Algérie dus au nouveau régime, 75. — Départ de Blidah pour Zaatcha, 77. — Nos rapports avec les Arabes. Maladroite expropriation des Arabes. Trop de fonctionnaires, 78. — Par mer d'Alger à Philippeville, 79. — 1er siège de Zaatcha (1833) par le bey Ahmed, 80. — 2e siège de Zaatcha en 1844, par un lieutenant d'Abd-el-Kader, 81. — Le duc d'Aumale à Biskra. Les Ziban après la révolution de 1848. Canrobert s'empare d'Ahmed et de la smala. Le marabout Bou-Zian, 82. — Echec du colonel Carbuccia devant Zaatcha en 1849, 84. — Mon ami Seroka, 86. — Nouveau siège de Zaatcha le 7 octobre 1849, 87.

CHAPITRE IV

Siège de Zaatcha 89

De Constantine à l'oasis de Zaatcha, 89. — Prise de la Zaouia, 90. — Tentative d'assaut, 20 octobre. Nombreux blessés. Engagements de cavalerie, 91. — Le choléra éclate, 91. — Le 23 novembre 1849, offensive meurtrière des Arabes. Méprise : on me croit mort. Scènes de carnage, 92. — La ville prise, 26 novembre, 95. — Le colonel Canrobert, 97. — Pertes élevées, 98.

CHAPITRE V

Siège de Narah (janvier 1850) 99

Départ de Biskra, 99. — Bourbaki donne un dîner en mon honneur. Amitié de Canrobert pour moi, 100. — Nouvelle campagne dans l'Aurès, 101. — Devant Narah. Un nid d'aigle. Préparatifs de l'attaque. Marche de nuit. Massacre. Incendie. Le colonel Carbuccia, 101. — Dans la vallée de l'Oued-Abdi, 105.

CHAPITRE VI

De l'Aurès à Blidah par les Portes de Fer (janvier-février 1850) 107

L'oasis d'El-Outaya. El-Kantara. Batna, 107. — Singulier chef de musique, 110. — Au pays des lions. Un lionceau sur ma couverture, 110. — Sétif. Déjeuner chez le colonel de Barral. Les côtelettes de tigre. La smala du colonel. Souvenirs de Bélisaire, 111. — La Medjana. Je suis l'invité de Sidi Mokrani. Égarés en Kabylie, 114. — Ruines romaines. Les Bibans. Aumale. Chez le colonel de Lourmel, 115. — D'Aumale à Blidah, 117. — Général Blangini, 118. — A Alger. Chez le préfet. Général Ladmirault. Général de Saint-Arnaud, 118. — Retour à Blidah, 122. — Réflexions que m'inspira ma campagne, 124.

CHAPITRE VII

Piquant contraste de trois invitations : chez le général Changarnier, le roi Louis-Philippe et le Prince-Président (1850-1851) 129

A Toulouse. Mort de mon père, avril 1850, 129. — Vie de retraite à Mello, 131. — Déjeuner chez le général Changarnier, 132. — L' « Épée de l'assemblée », 132. — Mon frère Edouard à la Législative, 134. — Visite au roi Louis-Philippe à Saint-Léonard, 134. — Edouard administrateur des biens de la famille royale, 136. — Un phalanstère fort acceptable, 138. — Débuts brillants de mon frère Edouard à

l'Assemblée, 138. — Famille Seillière, 139. — Garnison de Grenoble (août 1850), 140. — Mon bataillon appelé à Paris, 142. — Quelques salons de 1851. Salon de Mme Kalergis. Alfred de Musset. Salon de la comtesse Le Hon. Salon de Mme Delessert, 142. — Déjeuner à l'Elysée, 145. — A propos de mon article dans la *Revue des Deux Mondes* sur Zaatcha. Remerciements de Mme la Duchesse d'Orléans. Maréchal Narvaez. Duc d'Aumale. Nicolas Ier. Victor Emmanuel, 147. — A Douai, 151. — Intervention française à Montevideo, 152. — Pronostics de coup d'Etat. Carbuccia, mauvais prophète, 154.

CHAPITRE VIII

Le coup d'Etat..... 157

Secret bien gardé, 157. — Les principaux acteurs : comte de Morny, Saint-Arnaud, colonel Vieyra, 158. — Le matin du 2 décembre, 160. — Pourquoi les officiers sont invités aux séances parlementaires, 160. — Comment les troupes sont amenées à leurs emplacements respectifs, 161. — Résumé des mesures prises dans Paris, 163. — Arrestation du général Changarnier, de généraux et d'adversaires politiques, 164. — Proclamation au peuple, 165. — Les 3 et 4 décembre, 166. — L'affaire du boulevard Poissonnière, 167. — Rôle de notre brigade, 168. — Le 5 décembre, 169. — Mes amis Bordessoules arrivent à Paris en pleine fusillade, 171.

CHAPITRE IX

Fin de République. — Débuts d'Empire..... 173

La situation au lendemain du coup d'Etat, 173. — Pronostics à la veille de la consultation nationale, 174. — Les biens de la famille d'Orléans confisqués. Protestation de Montalembert, 174. — M. Ancel. Le comte Bacciocchi. Granier de Cassagnac. Le prince Jérôme. M. de Vatry. M. Vatout, 176. — La distribution des aigles, le 10 mai 1852, 178. — La réception du Président à Toulon. L'enthousiasme varie suivant les milieux. Revue de l'escadre et des troupes. Les croix. Le bal. La physionomie des masses. Popularité sans borne, 180. — L'empereur Napoléon III, 184. — Mlle de Montijo devient impératrice, 184. — Comment je fus le premier à annoncer son mariage à nos amis Aguado, 185. — Antique noblesse de la nouvelle souveraine, 186. — Quelques rencontres avec l'Impératrice, 187. — Deux lettres de l'amiral Jaurès. La légitimité du pouvoir nouveau. L'entente cordiale prévue dès 1853. Prévision de l'alliance franco-anglaise contre la Russie. Les Orléanistes. Les légitimistes. Etat de la marine.

Exemple d'inertie. Etat de Madagascar en 1853, 187. — Un peu de nostalgie. Inaction qui pèse. Rajeunissement des cadres, 192. — La situation au commencement de 1853, 194. — Proclamation de l'Empereur aux Représentants, 194. — Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur, 197. — Lettre du général d'Ornano sur Colbert à Waterloo, 198. — Les derniers jours du général Colbert, 199. — Le colonel Ambert et le lieutenant-colonel d'Anterroches, 201. — Les grandes Compagnies de chemins de fer. Les nouvelles institutions de crédit. Essor des travaux publics, 202. — La première guerre de l'Empire, 203. — Départ pour l'Orient, avril 1854, 204.

CHAPITRE X

A l'armée d'Orient. — I. Gallipoli 205

Embarquement à Toulon. Charles Duperré, 205. — 24 heures à Malte, 205. — En vue de Ténédos. Les Dardanelles. Gallipoli (mai 1854), 206. — Anglais et Français. Leurs campements, 206. — Pirates grecs, 207. — Attitude de la Grèce et de l'Autriche, 208. — Maréchal Saint-Arnaud. Général Canrobert, 208. — Prise de Silistrie, juin 1854, 209. — Travaux de fortification à Gallipoli, 210. — Contraste entre les occupations des deux armées, 211. — Rességuier. Les Talleyrand. De Castex et autres officiers amis, 212. — Les quatre divisions : Canrobert, Bosquet, prince Napoléon, Forey, 213. — Blocus des ports de la mer Noire au sud du Danube, 214.

CHAPITRE XI

L'armée d'Orient. — II. Varna et la Dobruska 217

A Varna (juillet 1854), 217. — Omer-Pacha nous passe en revue, 217. — Le héros de Silistrie, 218. — La Turquie en 1854, 218. — Popularité du prince Napoléon, 220. — Triste vie des camps. Le choléra. Mort du duc d'Elchingen et de Carbuccia, 220. — Dans la Dobruska. Général Espinasse. Toujours le choléra ! 223. — Incendie près des poudrières, 225. — Désespoir de Saint-Arnaud, 227. — En route pour la Crimée, 229.

CHAPITRE XII

En Crimée. Fragment du journal d'un officier d'ordonnance 231

Les flottes alliées appareillent pour la Crimée, 231. — Je reste à Varna. Mon cousin Bailloud, 231. — Victoire de l'Alma, 232.

— Mort du maréchal de Saint-Arnaud, 233. — Le général Canrobert commandant en chef, 234. — La situation en mars 1855, 235. — L'état-major du général Canrobert, Trochu, Cornély, Waubert de Genlis, Martin, De Villers, Brady, Charles Bocher, Duc de Dino, de Molènes, 236. — Les représentants de l'Angleterre. Général sir Hugh Rose, major Folleley, capitaine Claremont, 237. — Le plateau de Chersonèse, 238. — Le 22 mars 1855, sortie des Russes, près du Mamelon Vert, 238. — Des ennemis qui s'estiment, 239. — L'Empereur fait le projet de se rendre en Crimée. Mission secrète du général Niel, 240. — Topographie générale des quartiers de Sébastopol et de sa défense, 241. — Tottleben, 242. — Deuxième bombardement de Sébastopol, 8 avril 1852, 242. — Travaux d'approche vers le bastion central, 244. — Arrivée de l'armée turque et d'Omer-Pacha, 244. — J'accompagne le général Canrobert dans les tranchées, 245. — Rigault de Genouilly et Pothuau, 245. Toujours le bombardement. Petits combats de chaque nuit, 247. — Sentiments d'humanité du général Canrobert, 247. — Reconnaissance d'Omer-Pacha sur la Tchernaïa. Deux officiers anglais pris par des cosaques, 248. — Mort du général Bizot, 249. — Communications télégraphiques des Anglais, 250. — Le soldat anglais et le soldat français, 250. — Chez lord Raglan, 251. — Omer-Pacha regagne Eupatoria. Une revue de 40.000 hommes, 252. — Lord Raglan, Amiral Lyons, Lord Redcliffe, 253. — Arrivée de renforts. Les Piémontais et La Marmora, 254. — 200.000 hommes sous Sébastopol, 254. — La jeunesse de Canrobert, 255. — Mes rapports avec le général Trochu, 255. — Général Morris. Colonel Pajol. François de la Rochefoucauld. L'amiral Bruat, 255. — Arrivée de la garde impériale et de mon frère Alfred, 257. — Comte Regnault de Saint-Jean d'Angély. Général de Béville, 258. — Démission du maréchal Canrobert (mai 1855). Regrets universels. Notre dernière promenade au monastère Saint-Georges, 259. — Nouvelles de France. Chronique mondaine. La marine ; questions techniques. Allusions aux faits contemporains. Les mariages. Les théâtres, 261. — Appréciations politiques. La France grandie dans l'opinion. Napoléon III, ses deux rôles. Projet de voyage en Crimée. L'empereur en Angleterre, 264. — Le sort de la dynastie lié à celui de la guerre, 266. — La paix possible écartée. L'Angleterre impose ses vues. Ce qu'il faut penser de la Russie, colosse aux pieds d'argile, 267. — Russes et Français en 1812 et en 1855, 268. — Un envoi de chemises de flanelle, 269.

CHAPITRE XIII

Suite de mon journal. Sous le commandement du général Pélissier..... 271

Caractère du général Pélissier, 271. — Touchante fidélité d'Omer-Pacha envers Canrobert, 272. — Expédition et prise de Kertch, 273. — Combat de Trackti, Tchernaïa, mai 1855, 273. — Enlèvement du Mamelon Vert et des Ouvrages blancs, 8 juin 1855, 274. — Pourquoi cette tactique des assauts successifs. Pertes élevées dues à ces combats 275. — Mort de Lavarande, 276. — La vallée de Baïdar, 277. — Déjeuner offert par Omer-Pacha au monastère de Saint-Georges, 278. — Officiers russes invités à la table des Français, 279. — Canrobert et Pélissier, 282. — Echec des Anglais devant le Grand Redan, 283. — Mort des généraux Mayran et Brunet, 284. — Au camp de cavalerie. Rességuier et le général Féray, 285. — Le plan de campagne de Canrobert, 285. — Désaccords continuels avec les Anglais, 285. — Le choléra. Mort de lord Raglan, 286. — Mes relations avec le général Bosquet. Son état-major. Colonel de la Tour du Pin, 288. — Pélissier et Canrobert. Singulier ordre du premier au second, 288. — Première garde du général Canrobert à la tranchée, 289. — Le corps de lord Raglan à bord du *Caradoc*, 290. — Mes deux frères Amédée et Alfred réunis à moi, juillet 1855, 291. — Aperçu de notre service de garde. Mon service de vingt-quatre heures tous les trois jours à la batterie de Lancastre. Mortalité effrayante, 292. — Quelques amis : Galliffet, Hélion de Villeneuve, 294. — Nouvelles de France, 294. — Je passe une matinée à bord du *Navarin*, 295. — Invité à déjeuner par le général Pélissier. Visite à M. de Martimprey. Général Rose. Waubert de Genlis, colonel Reille, Montauban, prince de Polignac, Sosthène de La Rochefoucauld, 296. — Invitation chez le général La Marmora. Général Cialdini. Duc de Dino, 298. — Une parallèle à 180 mètres des défenses de la place, 299. — La tour Malakoff, 300. — Mort des officiers Romieu et Villeneuve, 301. — Rappel du général Canrobert, août 1855, 301. — Je suis nommé à l'état-major du général Bosquet. Témoignage de confiance et d'amitié que me donne le général Canrobert. Son cheval de bataille, 302. — Adieux touchants. L'amiral Bruat, 303.

CHAPITRE XIV

Le général Canrobert..... 305

Canrobert jugé par les Princes exilés, 306. — La vérité sur le général Canrobert, 307. — Il a su conserver l'armée au milieu de mille épreuves, 308. — Explication donnée par le

général Marulaz. Diversion aux fatigues des assiégeants, 309. — L'affaire du Mamelon Vert, 310. — Canrobert et Pélissier, 310. — Encore un parallèle entre les deux grands chefs, 313. — Pertes peu élevées du début de cette campagne, 314.

CHAPITRE XV

Officier d'ordonnance du général Bosquet. Malakoff..... 317

Jurien de la Gravière, fils, 317. — Robert de Fitz-James, 318. — Mon prédécesseur Pierre de Castellane, 318. — Etat-major Bosquet. Baland, Fay, Galliffet, de Dampierre. Général de Cissey, 319. — Combat du 16 août sur la Tchernaïa. Les Russes repoussés. De Failly, 320. — Visite du général Bosquet aux ambulances, 321. — Je reste treize heures à cheval, 321. — Nouvelles de France. Paris est-il indifférent ? Profondes modifications morales et sociales, 322. Deux nuits sous les armes, 325. — Général Simpson. L'armée anglaise, 326. — A vingt mètres de Malakoff, 1er septembre 1855, 327. — Explosion d'une poudrière, 327. — Mine et sape, 328. — Conseils de guerre du 6 septembre chez le général Pélissier, et du 7, chez le général Bosquet. Les montres sont réglées sur la mienne. L'assaut est fixé au 8, à midi, 330. — Le 8 au matin. Contraste dans la tenue des troupes, 331. — Mac-Mahon. La Motte-rouge et Dulac. La garde et Mellinet, 332. — La canonnade. Au commandement de Bosquet. L'assaut, 333. — A trois heures, une bombe frappe le général Bosquet, 334. — Alfred m'apprend la victoire, 336. — Sébastopol entre nos mains, 336. — Les officiers blessés, 337. — Visites au général Bosquet, 337. — Après le succès. Pourquoi les Russes ont-ils évacué si vite ? 338. — Je visite les ruines de la ville, 339. — Les Russes font sauter leur flotte, 340. — Le général Pélissier fait maréchal de France, 341. — Mon frère Alfred nommé chef de bataillon, 341. — Les Russes harcelés du côté d'Eupatoria, 342.

CHAPITRE XVI

Mon retour. — Derniers mois de la Guerre..... 347

Mon retour à Paris, novembre 1855, 347. — Je quitte l'armée, 348. — Nouvelle de Crimée, 348. — Intermèdes de chasse, 349. — Les prisonniers de guerre, 350. — Force de la Russie. Désespoirs et efforts en pure perte, 352. — Dans les cantonnements du plateau de Chersonèse, 354. — Heureux état de l'armée anglaise, 356. — La Russie et la France peuvent désirer la paix, l'Angleterre, non, 357. —

Derniers bombardements des Russes, 360. — De Crimée à Milo par Constantinople sans escale, 361. — La grande revue des Anglais qui a précédé le départ, 361. — Le Congrès de Paris (février-avril 1856), 363. — Apogée du second Empire, 363. — Revue des troupes de Crimée à Paris, 365. — Naissance du Prince Impérial, 366. — A Bagnères-de-Luchon. La société de Luchon, 366. — Touraine et Berry, 367. — Retour à Paris, 368. — En Normandie, 368. — Les de Broglie, 370. — Rasne, 371. — Saint-Just. Dangu, 372.

CHAPITRE XVII

Chez le Duc d'Aumale. — A Twickenham..... 375.

Le Duc d'Aumale, 375. — Lettre que le Prince m'adressa en Crimée, 378. — Je suis invité à Twickenham, 378. — La première rencontre avec le Prince de Galles, 379. — La Famille d'Orléans en Angleterre. Quelques mariages, 380. — Pertes cruelles, 381.

CHAPITRE XVIII

Nouvelles d'Algérie (1853-1859)..... 383

Le général Randon en Algérie. Tuggurt, 384. — Sétif, 384. — Terrassements sans fin. Promesses oubliées. Tribulations d'un régiment de zouaves, 385. — En pleine Kabylie, 386. — Djidjelli, 388. — Constantine (1857 et 1858), 388. — Le capitaine Campenon, 389. — Oncle et neveu. Mon neveu Emmanuel très apprécié de tous, 391. — Sétif (1858), 392. Bruit d'une expédition dans l'Aurès. Emmanuel chez les Ouled-Aïdoun. Déplorables résultats du régime civil, 393. — Séroka, 394. — Départ pour la guerre d'Italie, 396.

CHAPITRE XIX

A l'apogée de l'Empire..... 399

1857, 399. — La situation politique jugée à distance par Jaurès, 399. — Faut-il se rallier à l'Empire. Avant tout échec au socialisme. Parlons marine ! 400. — Saison à Aix-les-Bains, 402. — M^me^ Rattazzi, 403. — Princesse Mathilde, 405. — Comtesse de Castiglione, 406. — Princesse d'Essling, 408. — Quelques salons, 410. — Correspondants militaires, 410. — Attentat d'Orsini, 411. — Espinasse au ministère, 412. — Amédée en Russie. La haute société de Saint-Pétersbourg. A la cour du Tzar. Modérations dans les grandeurs, 413. — Mariage de Jeanne Seillière avec le prince de Sagan, 2 septembre 1858, 415. — En Touraine. A Valencay, 415. — Débuts de 1859, 416.

CHAPITRE XX

A propos de la guerre d'Italie..... 417

La situation en 1859, 417. — L'armée de Canrobert passe le Mont-Cenis, 419. — Plus de campagne, 420. — Habile manœuvre du maréchal qui *sauva* Turin, 420. — Montebello, 21 mai, 421. — Indécision de Napoléon III. Notre tactique du 20 au 31 mai, 421. — Opérations de Victor-Emmanuel, les 30 et 31 mai. Ordre de marche adressé à mon frère. Passage de la Sesia. *Furia francese !* 422. — Palestro. Le glorieux 3e Zouaves, 424. — Turbigo. Magenta. Mort de Cler. Arrivée de Canrobert. Mac-Mahon à Magenta. Mort d'Espinasse, 425. — Entrée triomphale à Milan, 427. — Marignan. Brescia. Solférino, 427. — De Lyon à Solférino Lettre d'Alfred de Gramont. Mauvais départ. Coup de théâtre. La résistance autrichienne. Mise au point. Mort de Paulze d'Ivoi. Opinions sur Mac-Mahon, Niel, Baraguay d'Hilliers. Est-ce la paix définitive ? 429. — Lettre d'Alfred. Reconnaissance italienne. Brusque revirement, 435. — Villafranca et Zurich. L'unité italienne, 437.

CHAPITRE XXI

Au château de Valençay..... 439

L'ancienne résidence de Talleyrand, 439. — Le mobilier, 439. — Les portraits, 440. — Les caves, 440. — Le duc et la duchesse, 441. — Les chasses, 441. — Les soirées, 442.

CHAPITRE XXII

Lettres de Rome..... 443

Les deux séjours de mon frère Alfred à Rome, 444. — Les Etats de l'Eglise en 1852. M. Rossi regretté de tous, 444. — Alfred retourne à Rome en 1860, 445. — Désordre et insécurité partout, 446. — Simple comparaison, 448. — Une réception au Quirinal. Lamoricière présente à Pie IX ses officiers, 449. — A Terracine, un corps napolitain demande à être reçu sur le territoire pontifical. Attitude des Piémontais. La capitulation, 450. — Le roi de Naples réduit à Gaëte, 452. — A Rome on perd patience, 453. — Propositions de Victor-Emmanuel au Pape, 454. — La paix à Rome, 454. — Quelles seraient les conséquences de l'unité italienne : 1° pour l'Italie ; 2° pour la France, 455. — Mort de Cavour (6 juin 1861), 459. — Mazzini s'abstient. Garibaldi s'agite ! 460. — Le roi et la reine de Naples, 460. — Le comte de Turin, 462. — A Rome, calme plat. La fatigue des Piémontais. Naples et les Napolitains toujours

en proie aux troubles, 403. — Le pouvoir temporel. La fin de l'occupation serait-elle prochaine ? 404. — Après Aspromonte, 405. — Hypothèse de l'abandon de Rome pour Venise, par la Papauté, 466. — Vaisseaux italiens au large de la côte du Latium, 467. — Que médite Garibaldi ? 468. — Entretiens avec le marquis de La Valette, Russell et Soulange-Bodin, 468. — Le cardinal Antonelli, 400. — Rapports entre Français et troupes pontificales. Rencontre projetée sur le Forum, 471. — Alfred part pour le Mexique, 472.

CHAPITRE XXIII

Quelques années de vie parisienne..... 473

Mes frères, 473. — Édouard m'écrit d'Angleterre. L'intervention en Syrie, 474. — Emmanuel en Kabylie, 476. — A Trouville. Au château de Belbeuf, 477. — Le duc de Dino. Ses lettres de Russie. La Pologne en 1801, 478. — Principaux événements contemporains, 479. — Le marquis de Villamarina. Pronostics d'Italie, 480. — Chez M. Thiers, 481. — Duc de Morny, 485. — Princesse de Metternich, 486. — Comtesse de Pourtalès. Comtesse de Beaulaincourt, 489. — Princesse de Sagan, 490. — La Lettre sur l'Histoire de France, 494. — Séjour à Dieppe. Au château de Fontaine. M. de Bordessoulles. Virv. A Bussière. A La Plaine. Un mot du maréchal Baraguay d'Hilliers, 495. — Hiver de 1861-1862. Aux Italiens. La Patti, 497. — La comédie de salon chez le baron Seillière, 498. — Chissay. Chambord. Fressin. Crécy et Azincourt, 499. — La Côte d'Azur en 1862, 501. — Élection d'Ernest Picard, 501. — Le salon de M^me^ Howland. Victor Cousin. Prévost-Paradol, 502. — M. de Nieuwerkerke. Alexandre Dumas. Aurélien Scholl, 504. — Bal Sagan, 505. — M. de Tilly, 505. — Édouard m'envoie ses impressions de Gibraltar, 505. — Le Japon en 1863, d'après Jaurès, 506. — Nadar. Le baron de Soubeyran. Nestor Roqueplan. Mirès. Auguste Lireux, 508. — La comédie de salon. Octave Feuillet et Lambert-Thiboust. Marquis de Massa, 510. — La Païva, 512. — Dans les théâtres, 513. — Au château de Gerbeviller. Les frères de Lambertye. La chapelle, 514. — Clésinger. Forcade. Vieyra, 516. — *Carmosine*, 517. — *La Belle Hélène*, 518. — Mariage du duc de Mouchy, 520. — Mort de Lamoricière, 520. — Chasse à Ferrières avec M. de Bismarck, 521.

CHAPITRE XXIV

En suivant la campagne de Sadowa..... 523

Notre politique extérieure de 1859 à 1866, 524. — Le chevalier Nigra, 524. — L'Italie qu'on ne voit pas, 526. —

Au lendemain de Custozza. Optimisme italien, 527. — Dépêches contradictoires. Bruits de remaniements ministériels, 528. — Les Prussiens avancent en Bohème, 529. — Leur victoire à Sadowa, le 3 juillet. Une dépêche de Bismark à de Solms, 529. — Etat d'esprit de MM. de Metternich et de Solms, 530. — Joie générale, 531. — La Prusse et l'armistice. L'armée de Vénétie en marche pour défendre Vienne. Je vais féliciter Nigra. Jamais contents ! 532. — A la recherche d'un fusil perfectionné, 533. — Nigra m'explique les tergiversations de son roi, 533. — Ingratitude italienne et ambition prussienne, 534. — Formera-t-on un corps d'observation sur le Rhin ? 535. — Embarras de l'Empereur, 536. — L'Autriche abandonnée par Napoléon III. Hésitations de l'Empereur, 537. — Sympathie de l'Impératrice et de Drouyn de Lhuys pour les Habsbourg, 538. — Metternich a-t-il reproché à Napoléon III d'avoir entravé l'action de l'Autriche ? 538. — Serait-ce la revanche de Sadowa ? 539. — L'Autriche a accepté les préliminaires de Nikolsbourg, 539. — La flotte italienne battue à Lissa, 540. — Difficultés probables, 540. — Exigences des Italiens, 540. — Brutalité des Prussiens envers Francfort, 541. — L'Italie se fait prier. Napoléon III se fâche, 541.

CHAPITRE XXV

Mon frère Alfred au Mexique..... 543

Jurien de la Gravière et Prim, 543. — Causes et prétextes de guerre. Les hostilités, 545. — Le général Lorencez, 546. — Le général Forey, Siège de Puebla (mars-mai 1863), 546. — Le marquis de Galliffet. Brillants états de service. Sa blessure à Puebla, 547. — Bazaine commandant en chef, 548. — Maximilien, empereur (10 avril 1864), 548. — Alfred au Mexique. Le ciel des tropiques, 550. — Réception à la cour de Maximilien et à Quérétaro, 551. — Attitude des Etats-Unis à l'égard de la France, 552. — En garnison à Quérétaro. Les questions du jour, 553. — Brusque revirement, 554. — Maximilien est un sage, mais nullement un chef, 555. — M. de Carmona, 555.

CHAPITRE XXVI

L'Opéra..... 559

De quelques compositeurs. *Le Prophète*. *L'Africaine*. Meyerbeer, 559. — Un maître qui admet les critiques, 562. — Gounod, 564. — Rossini et Auber, 565. — Ambroise Thomas, 566. — Victor Massé. Leo Delibes, 568. — Directeurs de l'Opéra. Docteur Véron, 569. — Nestor Roque-

plan, 571. — M. Perrin, 574. — Chanteurs et cantatrices. Sophie Cruvelli. Marie Sasse. Christine Nilsson, 575. — M^me^ Miolan, 576. — La danse. Pluie d'étoiles, 577.

CHAPITRE XXVII

Au déclin de l'Empire 579

Les « Points noirs », 579. — Le baron Brisse, 580. — l'Exposition. Le règne de l'opérette. Les souverains à Paris. M. de Bismarck, 581. — Les Buttes-Chaumont, 584. — Quérétaro ! 585. — Mariage de mon frère Alfred, 586. — Le Cercle des Patineurs, 587. — M. Schneider. Au Creusot et au faubourg Saint-Honoré, 587. — Le général Fleury, 589. — Bal Pourtalès, 589. — Mort de Rossini, 590. Ferdinand de Lesseps, 590. — M. de Chaudordy, 591. — Henri Rochefort. Les « Lanternes » en 1868, 591. — Gambetta et Laurier, 593. — Mort du maréchal Niel, 594. — Le colonel Stoffel, 595. — Débuts de 1870, 597. — Paul de Cassagnac, 597. — Le bal du 28 janvier, 598. — Emile Olivier, 599. — Le duc de Gramont, 599. — La Guerre ! Du 6 au 19 juillet. Sur les boulevards. La déclaration de guerre. La *Marseillaise* à l'Opéra et dans la rue, 600. — A la frontière ! Départ d'Alfred et d'Emmanuel, 602. — Sombre avenir. « Pauvre Patrie ! », 603.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Des Personnes citées dans le second volume.

A

Abd-el-Kader, 81.
Abdul-Aziz, 585.
Abeille (M^r^), 400.
Abjac, 426.
About (Edmond), 578.
Aguado, 178, 185, 587.
Albert l'ouvrier, 11.
Albuféra (duc d'), 170, 372.
Alexandre II, 583.
Ali-Pacha, 364.
Allonville, 160, 342.
Alpy, 90.
Alsace (comtesse d'), 402.
Ambert, 201.
Ancel, 170.
Andlau (M^lle^), 131.
Andlau (d'), 355.
Anterroches, 201.
Antonelli (cardinal), 450, 499.
Appert, 410.
Arago (Emmanuel), 30, 138.
Arago (François), 10, 166.
Aramon (d'), 511.
Auber, 517, 565, 570.
Aumale (duc d'), 76, 117, 148, 375, 382, 494.
Auer (H.), 150.
Autemarre (d'), 281, 422.
Auvray, 415.

B

Bacciocchi, 177.
Bacot de Romand, 442.
Bagneux (de), 477.
Baillon (M^r^ de), 140.
Baillon, 367, 477.
Bailloud, 110, 231, 319, 415.
Baradère, 101.
Baraguay d'Hilliers, 262, 420, 427, 433, 496.
Barail (du), 470, 543.
Barante (de), 371.
Baratte (M^lle^), 577.
Barbançois (de), 410, 442.
Barbentane (comtesse), 477.
Bardonnet (vicomtesse), 400.
Baroche, 184.
Barral (de), 94, 97, 111.
Barrot (Odilon), 130, 163.
Baudin (amiral), 50.
Baudin (député), 100.
Bave, 163.
Bazaine, 548.
Beauffremont (princesse de), 202, 410.
Beaugrand (M^lle^), 577.
Beaulaincourt (comtesse de), 489.
Beaumont (de), 355, 403.
Bedeau, 105.
Belbeuf (comtesse de), 140, 403.
Berenger (de), 45.
Berezowski, 583.
Berghes (princesse de), 140.
Berghes (de), 371.
Bernon, 120.
Berryer, 145, 163.
Bertin (Armand), 145.
Berthe, 91.
Besson, 114.
Beuret, 331.

Béville (de), 163, 258.
Billaudel, 22, 29.
Billault, 184.
Biré, 213.
Bismarck, 521, 583.
Bisson, 336.
Bivona (duchesse de), 61.
Bizot, 249.
Blanc (Charles), 11.
Blanc (Louis), 11, 47.
Blanchet, 45.
Blangini, 72, 118.
Blas de Villatte, 148.
Blount, 517, 587.
Bocher, père, 67, 129.
Bocher (Alfred), 16, 68, 116, 137, 151, 257, 262, 331, 341, 349, 382, 422, 443, 435, 473, 543, 549, 586, 602.
Bocher (Amédée), 29, 37, 59, 151, 180, 232, 262, 291, 413, 473, 521, 536.
Bocher (Edouard), 67, 69, 134, 138, 145, 163, 291, 306, 377, 473, 505.
Bocher (Mme Edouard), 73.
Bocher (Emmanuel), 382, 391, 475, 511, 602.
Bocher (Gabriel), 473.
Boignes (comtesse de), 477.
Boisgelin (de), 263.
Boismilon, 147.
Bondy (Mme de), 131, 140, 368, 442.
Bonnemain, 120.
Bonnet, 90.
Bordessoulles (de), 171, 495.
Bordessoulles (Mme de), 46, 371.
Borel de Brétizel, 120.
Bosquet, 214, 236, 288, 299, 321, 325, 333, 344, 366.
Bourbaki, 97, 100, 299, 332, 336.
Bou-Akas, 386.
Bou-Zian, 86.
Boyer, 120.
Brachet, 526.
Brady, 236.
Breton, 336.
Brincourt, 553.
Brisse (baron), 580.
Broglie (duc de), 133, 371.
Broglie (Albert de), 145, 368.
Broglie (Victor de), 145.
Broglie (princesse de), 367.
Bruat, 207, 242, 257, 317.
Brunet, 281, 284.
Bugeaud, 51-54.
Buol (de), 364.
Buttenval (de), 149.

C

Cadorre (de), 296.
Cambriels, 95, 100, 114, 122.
Camou, 354, 325.
Campbell, 328.
Campenon, 389, 426.
Canrobert, 83, 93, 94, 97, 100-106, 113, 125, 133, 140, 166, 170, 197, 206, 208, 213, 232-234, 240-247, 254, 259, 273, 282-289, 299, 301, 305-325, 366, 376, 419, 422-428, 586.
Capoul, 595.
Carbuccia, 102, 105, 154, 221.
Cargouët, 95, 100.
Carmona (de), 555.
Caroline (Mlle), 510.
Carpeaux, 484, 593.
Carrelet, 162, 168.
Carvalho (Mme), 572.
Cassagnac (Adolphe Granier de), 177.
Cassagnac (Paul Granier de), 597.
Castelar (Emilio), 404.
Castellane (Pierre de), 260, 318.
Castex (de), 212, 543.
Castiglione (comtesse de), 406.
Caux (de), 498, 517.
Cavaignac, 47, 53, 161, 165.
Cavour, 365, 446, 459.
Cederstrom (de), 498.

Chabron (de), 332, 410, 423.
Chaise (de la), 415.
Champagne (marquis de), 403.
Chanaleilles, 130.
Changarnier, 131, 145, 164.
Chaponay (marquise de), 403.
Charlotte (princesse), 301, 585.
Charon, 70.
Charras, 165.
Charreyron, 213.
Chartres (duc de), 378, 380, 425.
Chasles (Ph.), 48.
Chasseloup-Laubat, 176, 354.
Chaudordy (de), 590.
Chérico, 525.
Choiseul, 212.
Cialdini, 208, 331, 422, 446.
Cissey (de), 121, 319, 331, 354.
Clairville, 511.
Clappier, 354.
Claremont, 237.
Clarendon (lord), 364.
Clémenceau, 593.
Cler, 290, 337, 426.
Clésinger, 516, 586.
Clotilde (princesse), 418.
Codrington, 362.
Colbert, 47, 198, 409.
Contades (comtesse de), 148.
Cooper (lady), 222.
Coquelin aîné, 507.
Cornélis (de), 236.
Cornély, 260, 303.
Corte, 168.
Cotte, 168.
Courtigis, 169.
Cousin (Victor), 483, 502.
Cousin-Montauban, 587.
Couston, 337.
Courval (Mme de), 585.
Cowley (lord), 364.
Crémieux, 10, 518.
Crény (de), 73, 119.
Crillon (Mlle de), 131.
Cruvelli (Sophie), 263, 572, 575.
Custine (de), 48.
Cuttoli (abbé), 586.
Cuvilliers-Fleury, 148.

D

Dameron (Mlle), 566.
Dampierre (de), 319.
David (Félicien), 580.
Davout (maréchale), 406.
Debelle (Mme), 400.
Decazes, 483.
Dejean, 73.
Delamarre, 517.
Delaunay, 510.
Delessert (Mme), 73, 142, 145, 185, 473.
Delibes (Léo), 568.
Delmas, 92.
Demidoff, 517.
Denniée, 36.
Desméloises, 212.
Desvaux, 392.
Dino (duc de), 230, 260, 298, 478.
Djemil-Pacha, 556.
Doria (Mme), 262.
Dosne (Mme), 483, 495.
Doudeauville (de), 943.
Doulcet, 376.
Dreux-Brézé, 372.
Drouyn de Lhuys, 267, 538.
Duchâtel (Mme), 497.
Ducrot, 73.
Dufaure, 103.
Dulac, 108.
Dumas (Alexandre), 401, 503.
Duperré (Charles), 205.
Dupuis, 139.
Duplessy, 100, 122.
Dupont de l'Eure, 8.
Duprez, 570.
Durando, 422.

E

Edouard (prince), 291.
Elchingen (duc d'), 213, 221.
Entraigues (comtesse d'), 416.
Espinasse, 160, 163, 176, 223, 290, 412, 427.
Essler, 572.

Essling (princesse d'), 408.
Estancelin, 145.
Eu (comte d'), 380.
Eu (comtesse), 567.
Eugénie (Impératrice), 187.

F

Failly, 321.
Faure, 570, 577.
Favart (Mme), 510.
Favre (Jules), 592.
Féray, 285.
Ferronnays (de la), 473.
Ferronnays (comtesse de la), 510.
Feuchères, 401.
Feuillet (Octave), 510.
Finot, 416, 441.
Fiocre (Mlle), 510, 570, 577.
Fioretti (Mlle), 510, 577.
Fitz-James (Robert de), 318.
Fleury, 158, 162, 263, 589.
Flocon, 8.
Folleley, 237.
Fonta (Mlle), 577.
Fontanges (de), 113.
Forcade, 517, 586.
Forey, 163, 169, 209, 213, 421, 546.
Forth-Rouen, 210.
Fortoul, 161.
Foucher, 23.
Fould, 174, 176, 294.
Foy, 416.
François-Joseph, 429, 585.
François II, 65, 450, 461.
Frezzolini, 515.
Frossard, 299, 331, 420.
Frotté (de), 372.

G

Gailhard, 574.
Galles (prince de), 379, 594.
Galliera (duchesse de), 410, 473, 477.
Galliffet (de), 319, 495, 511, 546.
Galliffet (marquise de), 410, 493, 511, 585.
Galliffet (comte de), 493.
Gambetta, 593.
Gardini (Mme), 513.
Garibaldi, 151, 445, 460, 465.
Garnier-Pagès, 10.
Gartempe (de), 442.
Gay (Mme), 48.
Geoffroy, 595.
Gibert, 150, 415.
Girardin (Emile de), 30, 145, 602.
Gontaut (comtesse), 493.
Gortchakoff, 252.
Gounod, 564.
Goyon (de), 449.
Grabowski (comte), 499.
Gramont, 213.
Gramont (Alfred de), 429.
Gramont (Agenor de), 599.
Gramont-Caderousse, 582.
Greppo, 165.
Gressot (de), 476.
Gruard, 74, 121.
Guérin, 93.
Guillaume Ier, 583.
Guizot (Mlle), 131.
Guyot, 90.

H

Haas, 511.
Hairivaux (Mlle), 577.
Halanzier, 574.
Halévy, 518, 570, 578.
Hallez-Claparède (comtesse), 477.
Hamakers (Mlle), 566, 570.
Hamelin, 207.
Harcourt (d'), 338, 426.
Hatzfeldt (comtesse de), 143, 441.
Haussonville, 145.
Henckel de Donnersmarck, 512.
Hénin (prince d'), 587.
Herbillon, 87, 169.
Hervé, 518.
Hervey de Saint-Denis, 493.
Hoche (Mme), 409.
Howland (Mme), 502.

I

Imbert de Saint-Amand, 408, 498, 601.
Ismaïl, 585.
Istrie (duchesse d'), 372.

J

Jacqueminot, 15.
Jarras, 296.
Jaurès, 187, 390, 506.
Jérôme (prince), 177, 418.
Joinville (prince de), 38, 378.
Josmini, 419.
Juarèz, 544.
Jurien de la Gravière, 317, 543.

K

Kalergis (Mme), 143, 204.
Kersaint (comtesse de), 492.
Kizseleff, 145, 101.
Kock (Paul de), 510.
Korniloff, 340.
Kotschoubey, 414.
Krhoulef, 239.

L

Laborde (de), 145.
La Bourdonnais, 212, 318.
Lacordaire, 37.
Lacoste, 401.
Ladmirault, 120.
Laffitte (Mlle), 495.
Lagrange, 138, 165, 372, 511.
Lambert-Thiboust, 511.
Lambertye (de), 514.
La Marmora, 254, 298, 362.
Lamartine, 9, 47.
Lambrecht, 493.
Lamoricière, 165, 440, 494, 520.
La Motterouge, 332, 337.
Larnac (de), 402, 500, 586.
Laperrière, 222.
Lariboisière (de), 262.
Lau (du), 511, 587.
Laumière (de), 355.
Laurier (Clément), 503.
Lautour-Mézeray, 120.
Lavarande, 102, 270, 376.
La Valette, 468.
Lavigerie (Mgr), 516.
Le Barbier de Tinan, 209.
Lebœuf, 253, 420, 423.
Ledien, 120.
Ledru-Rollin, 9
Lefebvre, 65.
Le Flô, 103.
Le Hon (comtesse), 144.
Lemoine (John), 145.
Lesseps (de), 500.
Levasseur, 168.
Levassor, 570.
Levassor-Sorval, 97, 111.
Litta, 355.
Lireux, 509.
Loiseau (Mme), 415.
Lorencez, 94, 96, 546.
Louis-Philippe, 134.
Louise de France (princesse), 475.
Lourmel (de), 94, 116, 169.
Lowenthal (de), 534.
Luders, 361-362.
Lyons (Edmond), 242, 253, 328.

M

Macdonald, 580.
Mac-Mahon, 110, 332, 334, 420, 425, 427, 433.
Magnan, 160, 102.
Magne, 174.
Magnieu (de), 499, 511.
Maillé (duc de), 470.
Malakoff (duchesse de), 400.
Mallet, 361.
Manuel, 130.
Marchand (Gustave), 119.
Marie-Amélie (reine), 130, 380, 382.
Marolles (de), 330.
Marquet (Louise), 510, 577.
Marrast, 8.

Marsillac (de), 262.
Martimprey (de), 296, 355, 420, 426.
Martin, 236.
Marulaz, 169, 300.
Massa (de), 511-512.
Massé (Victor), 568.
Massol, 570.
Mathilde (princesse), 405.
Maubant, 510.
Maupas (de), 158, 165.
Maussabré (marquise de), 371.
Maussabré (de), 496.
Maussion, 332.
Maximilien (archiduc), 381, 548-557, 585.
Mayran, 281, 284.
Mazzini, 460.
Méhémet-Djemil, 364.
Meilhac, 518.
Mellinet, 336.
Menchikoff, 232.
Mérante (M^lle), 510, 577.
Mérimée, 145.
Merlin (M^me), 48.
Merlin, 592.
Mérode (Mgr de), 471.
Metternich (princesse) 487, 503, 509, 527.
Metternich, 529-530.
Meyerbeer, 559.
Minghetti, 460.
Miolant (M^me), 576.
Mirès, 262, 509.
Modène (de), 517.
Molé, 133, 142, 145, 294.
Molènes (de), 212, 237, 260, 303.
Molinari, 404.
Montalembert, 145, 175, 294.
Montauban, 297, 534.
Montebello (de), 471.
Montguyon, 145.
Montijo (M^lle de), 184.
Montmorency-Luxembourg (de), 415.
Montpensier (Isabelle de), 380.
Mornay (de), 499.
Morny, 145, 158, 161, 174, 485, 509.
Morny (duchesse), 409, 485.
Morris, 255, 274, 355.
Mouchy (duc de), 493, 511, 520.
Mouravieff (M^lle), 510.
Murat (prince), 587.
Murat (Anna), 409, 520.
Musset (Alfred de), 143.
Musset (Paul de), 517.

N

Nadaillac (M^me de), 185.
Nadar, 508.
Nakhimoff, 340.
Napoléon (prince Louis), 28, 53, 146, 180, 154.
Napoléon III, 186, 264, 411, 536, 541.
Napoléon (prince), 208, 214, 220.
Narvaez, 43.
Neumayer, 43.
Neveu, 387.
Ney, 162.
Nicolas I^er, 149.
Nicolini, 498.
Niel, 240, 328, 428, 433, 594.
Niepce, 387.
Nigra 524.
Nieuverkerke (de), 503.
Nilsson (Christine), 576, 597.
Noailles (duc de), 493.
Norray, 60.
Norvins, 96.

O

Odier (M^me), 73.
Ollivier (Emile), 598.
Omer-Pacha, 204, 217, 244, 248, 252, 257, 272, 278, 514.
Orange (prince d'), 592.
Oribe, 151.
Orléans (duchesse d'), 57, 147, 381.
Orloff (comte), 364.

Orlowska, 585.
Ornano, (d'), 198.
Orsay (lady d'), 148.
Orsini, 411.
Ostemorten, 351.
Oudinot, 30, 40, 53, 145.

P

Païva (Mme de), 512.
Pajol, 256, 586.
Paskiewitch, 511.
Pastré, 403.
Patti (Adelina), 497, 595.
Pedro (don), 380.
Pélissier, 236, 271, 283, 289, 297, 299, 310, 341, 362, 377.
Pellion, 361.
Pène (duc de), 417.
Périgord (duc de), 415.
Périgord (Adalbert de), 441, 447.
Perrin, 570, 574.
Persigny (de), 133, 158, 163, 587.
Persigny (duchesse de), 410.
Petit, 91.
Picard (Ernest), 501, 592.
Pie IX, 446, 449, 459, 470.
Pilatte (Mlle), 577.
Pimodan (de), 493.
Pinard, 588.
Plessy (Mme), 595.
Poinsot (Mlle), 566.
Polignac (de), 212, 297.
Pousard, 401.
Pontevès (de), 336.
Pothuau, 246.
Pourtalès (de), 511.
Pourtalès (comtesse de), 489, 499, 511, 589.
Pracomtal, 213.
Praslin, 601.
Prévost-Paradol, 502.
Prim, 543.

R

Raglan (lord), 209, 244, 251, 253, 286, 290.
Randon, 384.
Rattazzi (Mme), 401, 403.
Ray, 319.
Redcliffe, 253, 328.
Redorte (Mme de la), 130, 142, 372.
Regnault de Saint-Jean d'Angély, 133, 258, 420.
Regnault, 484.
Reille, 297.
Rémusat, 145.
Renaud, 163, 168.
Ranson, 411.
Rességuier, 212, 224, 285, 511.
Reybell, 165.
Richard, 601.
Rigault de Genouilly, 245.
Ripert, 169.
Ristori (Mme), 203.
Ritt, 574.
Rivet, 336, 390.
Robert, 388.
Roche-Aimon (de la), 367, 510.
Rochefort, 591.
Rochefoucauld (duc de la), 340, 410.
Rochefoucauld (François de la), 213, 256.
Rochefoucaul (Sosthène de la), 297.
Rochefoucauld (comtesse Aymery de la), 492.
Roger, 483.
Rokeby, 289.
Romieu, 301.
Roqueplan, 508, 517, 570, 571.
Rosas, 151.
Rose, 237, 297.
Rossi, 445.
Rossi (Mlle), 577.
Rossini, 565, 590.
Rothan, 417.
Rothschild, 313, 509, 521, 541, 556.
Rouher, 175.
Roys (des), 120.
Rulhière, 145.
Russel (John), 267.
Russell, 468.
Rute (de), 403.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Collection Nouvelle de Mémoires

PUBLIÉE DANS LE FORMAT IN-8°

G. BERTIN. — **La Campagne de 1812**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

G. BERTIN. — **La Campagne de 1813**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

G. BERTIN. — **La Campagne de 1814**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

J.-B. ANTOINE. — **Mémoires du Général Baron Godart (1792-1815)**. Un volume avec portrait et cartes..... 6 francs

IDA SAINT-ELME. — **Mémoires d'une Contemporaine**. Sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire. Un vol. avec portraits tirés du cabinet des Estampes, préface par Napoléon NEY..... 7 francs

H. LOIZILLON. — **Campagne de Crimée**. Lettres écrites par le capitaine d'Etat-Major H. LOIZILLON, préface de G. GILBERT. Un volume avec portrait et un plan. *(Couronné)*..... 6 francs

A. TOURNIER. — **Vadier**, président du Comité de sûreté générale sous la Terreur. Préface par J. CLARETIE. Un volume illustré.... 6 francs

S. BLAZE. — **Mémoires d'un Aide-Major sous le premier Empire**, guerre d'Espagne (1808-1814). Préface par Napoléon NEY. Un volume illustré..... 6 francs

G. BARRAL. — **L'Epopée de Waterloo**. Narration nouvelle des Cent-jours et de la Campagne de Belgique en 1815. Un volume illustré..... 6 francs

C^te^ GUITRY. — **L'Armée de Bonaparte en Egypte**. Un volume. 6 francs

Lieut^t^ BURKARD. — **4e Zouaves et Zouaves de la Garde**, 2 vol. avec illustrations de P. DE SEMANT. Cartes et Plans..... 12 francs

Maurice FAURE. — **Souvenirs du Général Championnet** (Couronné par l'Académie française). Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

CHATEAUBRIAND. — **Napoléon**. Un vol in-8°..... 7 fr. 50

Vte DE GROUCHY et Antoine GUILLOIS. — **La Révolution Française** racontée par un diplomate étranger. Correspondance du Bailli de Virieu. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Baron GOURGAUD. — **Journal inédit de Sainte-Hélène (1815-1818)**, publié par le Vicomte de GROUCHY. 2 vol. in-8°... 7 fr. 50

Henri COUDERC de Saint-Chamant. Capitaine de cavalerie. — **Napoléon, ses dernières Armées**. Un beau volume in-8°.... 7 fr. 50

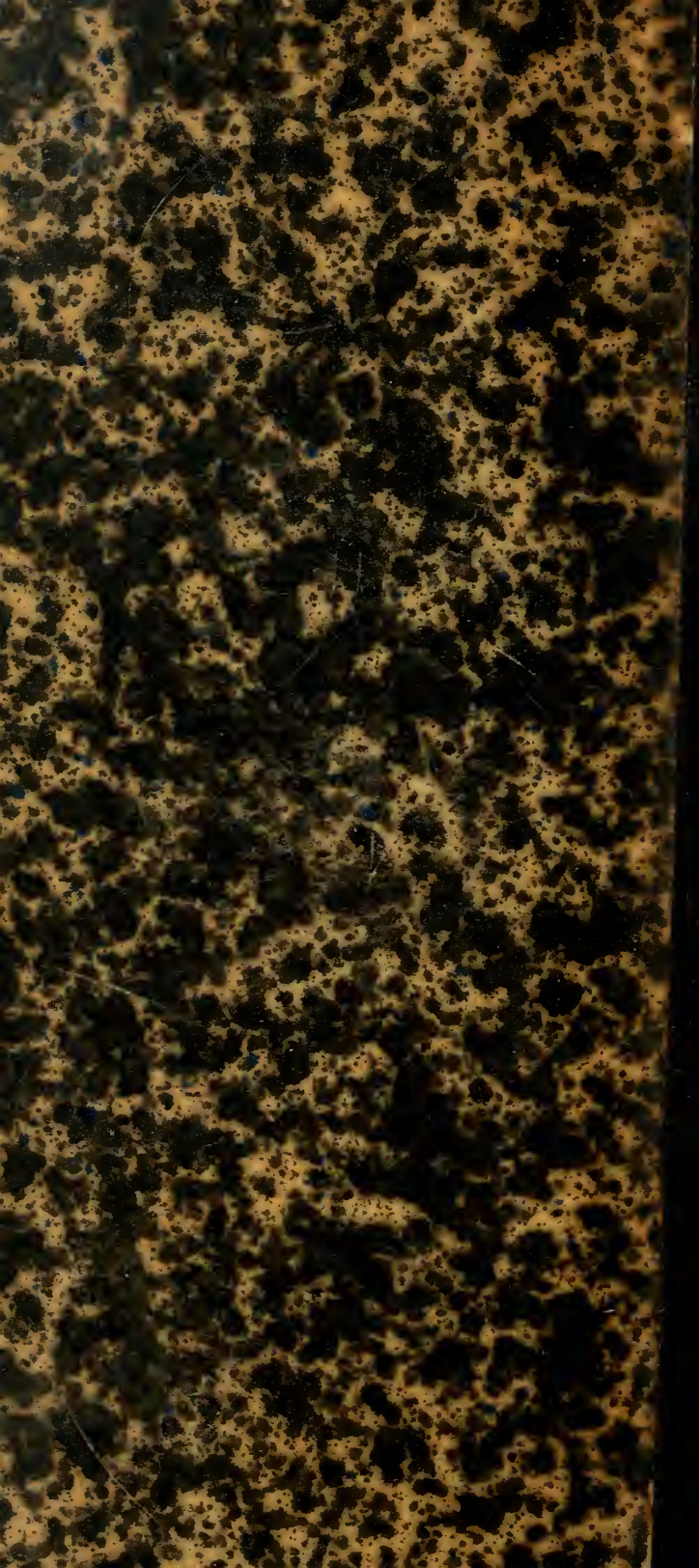
Mémoires Militaires du Maréchal Jourdan, publiés d'après le manuscrit original par le vicomte de GROUCHY. Un volume in-8°. 7 fr. 50

Mémoires du comte Gaspard de Chavagnac (1638-1695). Un beau volume in-8° avec autographe..... 7 fr. 50

E. NOËL. — **Brumaire**, scènes historiques de l'an VIII (1799). Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

STEPHANE POL. — **Le Conventionnel Le Bas** d'après des documents inédits, préface de V. SARDOU. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

George BASTARD. — **Le Général Mellinet en Afrique**. Un vol. in-8°, orné de gravures hors texte et de dessins. (Ouvrage couronné par l'Académie française).. ..... 7 fr. 50

E. RODOCANACHI. — **Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV**. Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1645-1721). Un vol. in-8°, avec portraits..... 7 fr. 50

Journal inédit du Duc de Croy, publié par le Vte de GROUCHY et Paul COTTIN. 4 vol. in-8° ornés des portraits du duc et de la duchesse et d'un fac-simile du manuscrit original..... 30 francs